3 1761 04395 5806

JULES LEMAITRE
2274

LES REVENANTS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18, jésus, à 3 fr. le volume

LE CAPITAINE FANTÔME, 5e édition	1 vol.
LES FILLES DE CABANIL (suite du *Capitaine Fantôme*), 5e édition	1 —
LE DRAME DE LA JEUNESSE, 3e édition	1 —
ANNETTE LAÏS, 2e édition	1 —
LES HABITS NOIRS, 2e édition	2 —
JEAN DIABLE, 3e édition	2 —
BOUCHE DE FER, 4e édition	1 —
MADAME GIL BLAS, 2e édition	2 —
AIMÉE, 3e édition	1 —
LA FABRIQUE DE MARIAGES, 2e édition	1 —
LA GARDE NOIRE	1 —
ROGER BONTEMPS	1 —
LES GENS DE LA NOCE	1 —
CŒUR D'ACIER	2 —
LES ERRANTS DE NUIT	1 —
LES DEUX FEMMES DU ROI, 2e édition	1 —
LA DUCHESSE DE NEMOURS, 2e édition	1 —
LA COSAQUE, 2e édition	1 —
L'HÔTEL CARNAVALET	1 —
LES MYSTÈRES DE LONDRES, nouvelle édition	2 —
LE MARI EMBAUMÉ	2 —
LA CAVALIÈRE, 2e édition	2 —
L'HOMME DE FER	1 —
LES BELLES DE NUIT	2 —
LA PÉCHERESSE	1 —
LE CHATEAU DE VELOURS	1 —

SAINT-AMAND. — IMP. DE DESTENAY

[Oeuvres]

LES

REVENANTS

PAR

PAUL FÉVAL

[t. 6.]

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1867

Tous droits réservés.

PQ
2244
F2
1861
t. 6

LIBRARY
JUL 8 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

911800

LES REVENANTS

I

LE MOULIN DE GUILLAUME FÉRU

La vieille église se cachait dans un pli du vallon; le clocher pointu montrait son coq de cuivre, incliné sur sa longue tige, que le temps avait faussée, au-dessus d'un groupe de chênes ébranchés, difformes, ressemblant de loin à des géants grotesques.

C'était un carrefour de la Grand'-Lande, entre Redon et Malestroit, au pays de Bretagne. Il y avait là une table de pierre couchée sur trois supports inégaux. L'ajonc épineux, les genêts et la haute fougère formaient comme une haie autour de ce monument druidique que jamais paysan du bourg d'Orlan n'avait osé toucher du pied ni du doigt; on l'appelait la Pierre-des-Païens.

On disait que, sous cette large table de granit, se creusait un trou de forme ovale, caché par les ronces, et que ce trou donnait accès dans une caverne qui rejoignait les souterrains du manoir de Treguern.

On disait cela; mais personne n'y avait été voir, car la ceinture de fougère, de genêts et d'ajoncs était intacte et ne présentait pas d'ouverture apparente pouvant livrer passage à un lapin.

Il était à un quart de lieue de là, le manoir de Treguern, montrant ses murailles grises et mélancoliques, à mi-côte, au devant de la forêt; tristesse, abandon, pauvreté, voilà ce que disait le lierre pendu aux crevasses de ses murailles et ce que répétaient ses grandes fenêtres où le vent chassait la pluie par les trous des carreaux, brisés depuis longtemps.

Il y avait dans le chœur de l'église d'Orlan une tombe orgueilleuse en granit noir qui portait, couchée sur sa table, la statue d'un chevalier. On l'appelait le *tombeau de Tanneguy*, et c'était là, disait-on, que reposaient les restes du premier sire de Treguern : Tanneguy-Filhol-Aimé Le Màdre, créé comte de Treguern par le roi Louis XII, en l'an 1513.

Après cette tombe, sur les limites du chœur et de la nef, on trouvait un autre monument funèbre, aussi en granit noir, mais qui était plus modeste et qui ne portait point de statue sur sa table. C'était le dernier asile du second seigneur de Treguern.

Puis venait, pour le troisième, un simple cube de maçonnerie recouvert d'une pierre sans ornement. Puis, pour le quatrième, rien qu'une dalle d'ardoise à fleur de sol.

Il fallait sortir de l'église pour trouver le cinquième, qui avait une grande croix de marbre au lieu le plus haut du cimetière.

Le cimetière allait en pente, comme l'unique rue du bourg d'Orlan qui le bordait. Le sixième Treguern suivait la pente et descendait; la croix, où ses noms et ses titres étaient inscrits, était en grès brut de Saint-Pern et moins haute que celle de son devancier.

Le septième n'avait déjà qu'une croix d'ardoise grise. Pour le huitième, on avait relié ensemble deux tiges de fer qui s'étaient rouillées et ne gardaient plus trace d'inscription. Puis c'étaient des croix de bois qui s'en allaient, descendant toujours la pente, toujours plus petites et plus pauvres, jusqu'à la dernière, qui était non point plantée, mais étendue sur une sépulture toute fraîche, où l'herbe n'avait pas eu le temps de pousser.

Sur celle-ci on lisait en piètres caractères : Filhol-Aimé-Tanneguy Le Màdre, chevalier, comte de Treguern.

L'inscription disait encore qu'il était décédé à l'âge de vingt-et-un ans, et invitait les chrétiens à prier pour le repos de son âme.

Il y a des familles qui montent, comme si la Providence les conduisait par la main; il y a des familles qui descendent fatalement, comme si une malédiction pesait sur elles. Treguern avait possédé autrefois tout le pays, depuis la Vilaine jusqu'à l'Oust, et l'hommage de son fief principal, emporté à Paris par madame Anne de Bretagne, allait directement à la tour du Louvre, depuis le temps du roi Charles VIII : entre Redon et Vannes, nul ne pouvait se dire plus grand seigneur que Treguern. Mais cette pente du cimetière racontait l'histoire de la décadence; il y avait loin du tombeau de Tanneguy, le fier mausolée, à ce petit tas de terre rémuée fraîchement, où se couchait l'humble croix qui portait le nom de Filhol, dernier comte de Treguern.

A la Pierre-des-Païens, six chemins se croisaient, for-

mant une large étoile autour des hauts buissons d'ajoncs et de genêts. On ne ménage pas le terrain sur la lande; cette place, irrégulièrement ronde, se trouvait située à quelque trois cents pas de la crête du coteau qui dominait le bourg d'Orlan. L'un des chemins montait tout droit à pic entre deux levées de terre de bruyère, jusqu'au sommet de la colline où se perchait un moulin à vent dont les quatre bras immobiles figuraient une croix de Saint-André. La route qui faisait face à ce premier chemin, de l'autre côté de la pierre druidique, s'en allait vers les prairies plantées de saules où la petite rivière d'Oust égarait son cours sinueux. A gauche, un troisième sentier se dirigeait vers le village, tandis que le quatrième, remontant un peu la pente, aboutissait à un grand bâtiment demi ruiné dont les toits de chaume avaient pour couronne une vieille tour crénelée.

C'était une ferme, bâtie sur les ruines d'un manoir noble, et qui portait encore le nom de Château-le-Brec.

Les deux sentiers de droite ouvraient leur angle davantage. Le premier suivait parallèlement le plateau de la colline pour gagner le manoir de Treguern et la forêt; le second tombait plutôt qu'il ne descendait au fond d'un ravin sombre qu'on nommait le Trou-de-la-Dette.

On était au mois d'août de la première année de ce siècle. Il faisait nuit; le vent chaud et chargé d'électricité plaignait dans la bruyère; la lune à son premier quartier inclinait déjà son croissant à l'horizon, découpant les silhouettes noires de Château-le-Brec, avec sa tour dentelée, et de l'église d'Orlan dont le clocher dépassait la cime des plus hauts arbres. Des nuages sombres et pressés couraient au ciel. Tantôt les rayons obliques du croissant faisaient brusquement saillir les mille accidents de la lande, prolongeant l'ombre des roches

moussues, relevant les talus, creusant les ravins et allumant çà et là des lueurs pâles dans les flaques d'eau qui dorment sur les plateaux; tantôt un nuage passait : tout se noyait dans le noir, et l'on n'apercevait plus que les objets qui tranchaient sur le ciel.

Deux femmes marchaient avec lenteur dans le sentier qui venait du manoir de Treguern. L'une de ces femmes avait une forêt de cheveux gris sous le capuchon brun des paysannes morbihannaises; l'autre semblait toute jeune, et sa taille disparaissait sous un large manteau de couleur sombre. Elle n'avait ni chapeau, ni capuce, mais un voile qui s'attachait aux tresses de ses cheveux retombait sur son visage. Une fois que le vent souleva les plis de ce voile, au moment où la lune brillait entre deux nuages, sa compagne s'arrêta pour la regarder en face.

— Pauvre Marianne! murmura-t-elle.

La jeune fille était belle, mais son visage se couvrait de pâleur et il y avait des larmes dans ses yeux.

— Où est-il? dit-elle, à cette heure où je souffre, et où je vais peut-être mourir?

La vieille paysanne la soutint entre ses bras, parce qu'elle la vit chanceler.

— Courage, Marianne! dit-elle encore; je n'aime que toi sur la terre, et c'est pour toi seule que j'interroge l'avenir. Tu seras riche, Marianne, Marianne de Treguern, et tu vivras longtemps!

Un soupir souleva la poitrine de la jeune fille.

— Douairière, prononça-t-elle avec effort, dites-moi plutôt qu'il m'aimera et qu'il me fera heureuse!

La vieille paysanne secoua la tête, et un sourire amer vint parmi les rides de ses lèvres.

— Oui, oui, Marianne, répliqua-t-elle de ce ton que l'on prend pour calmer l'impatience des enfants, ne t'aime-t-il pas déjà? tu seras bien heureuse!

— S'il m'aimait, reprit Marianne, il serait ici.

— Je te dis que tu seras riche. Il est à chercher ta fortune.

C'était une femme de grande taille, dont le visage sévère semblait de marbre. Elle était bien vieille déjà, si l'on s'en rapportait aux rides de ses tempes et de ses joues; mais elle se tenait droite, et tandis que les pas de sa compagne hésitaient sur les cailloux du chemin, son pas à elle était égal et ferme.

La lande était déserte et muette. La Pierre-des-Païens ressortait, blanche, au milieu du sombre fourré, comme ces nappes de lin qu'on étend sur la verdure pour que la rosée des nuits les lustre et les satine.

— C'est là! dit Marianne de Treguern, qui frissonna en détournant les yeux; c'est là qu'il revient, mon frère défunt, mon pauvre frère!

La vieille femme haussa les épaules et s'arrêta. D'une main elle soutenait toujours Marianne avec précaution et tendresse; de l'autre elle s'appuyait sur son grand bâton blanc à crosse.

— Qui l'a vu? murmura-t-elle, voilà bien des fois que je passe ici après la nuit tombée, pourquoi ton frère ne se serait-il pas montré à moi comme aux autres?

— Parce que vous m'aimez trop, douairière, répondit Marianne à voix basse, et parce que vous n'aimez pas assez les enfants de mon père.

Douairière Le Brec approcha d'elle la jeune fille et la serra contre son cœur. Vous eussiez éprouvé un sentiment étrange en voyant les caresses de cette femme qui ne semblait point faite pour aimer. Son visage dur repoussait toute idée tendre ou féminine; il y avait dans le dessin hardi de ses traits, je ne sais quelle fierté tragique.

— Voici longtemps que Le Brec et Treguern sont en-

nemis! dit-elle en redressant sa grande taille, tandis que le vent d'orage emportait en arrière les mèches grises de ses cheveux; longtemps! Le premier homme qui s'appela Le Brec de Kervoz détesta le premier homme qui eut nom le Mâdre de Treguern. Il se trouva pourtant une fille des Le Brec qui épousa un fils de Treguern. Celle-là était ma sœur; je l'aimais si tendrement, que je lui donnai ma légitime, afin de contenter l'avarice du Treguern. Je t'aime parce que tu es sa fille : c'est mon sang qui m'attire à toi; mais ma pauvre sœur Jeanne mourut en te mettant au monde, et une autre prit sa place dans la couche du Treguern. Pourquoi aimerais-je les enfants que l'ennemi de notre race eut avec une étrangère?

Elle sentit que le corps de la jeune fille s'appuyait plus lourd et tout tremblant sur son bras.

— Tu souffres, Marianne? prononça-t-elle si doucement qu'on eût à peine reconnu sa voix.

— Je souffre! balbutia la jeune fille qui ne put contenir un gémissement; oh! douairière, je souffre comme on doit souffrir pour quitter cette vie!

Un bruit léger se fit parmi les broussailles qui entouraient la table druidique. Marianne se rejeta en arrière et la terreur fit claquer ses dents les unes contre les autres.

Douairière Le Brec étendit son bâton blanc vers la table.

— Si c'est toi, défunt Filhol de Treguern, dit-elle, intrépide et à voix haute, ne te cache pas! Je suis Françoise Le Brec, et celle-ci est Marianne ta sœur. Nous te demandons pourquoi tu ne gardes pas le repos de la tombe?

Marianne cachait son visage dans le sein de la vieille femme; elle avait presque oublié sa souffrance, tant la frayeur la poignait.

Si elle s'attendait à voir paraître le pâle fantôme du dernier Treguern, ou à entendre sa voix changée, l'événement trompa sa crainte : rien ne se montra au devant de la table, aucune voix ne s'éleva dans les ajoncs. Seulement, le bruit continua, et, malgré la nuit, on put deviner que la cîme de genêts s'agitait faiblement.

Le croissant, descendu au niveau du clocher, voguait dans une petite flaque d'azur entourée de grands nuages. Au bout de quelques secondes, et au moment où la lune glissait déjà une de ses cornes sous la nuée, on put voir une forme blanche qui sortait des broussailles, de l'autre côté de la Pierre-des-Païens. Si c'était un spectre, c'était un spectre de femme. L'apparition traversa le chemin circulaire d'un pas lent et presque aussi pénible que le pas de Marianne elle-même.

Mais elle n'avait personne pour la soutenir.

Elle passait à une cinquantaine de pas de douairière Le Brec et de sa compagne. Un instant, elles purent apercevoir un visage d'une beauté angélique, autour duquel retombaient, éparses, de grandes boucles de cheveux blonds.

Douairière Le Brec étendit son doigt ridé; un sourire amer et méchant releva les coins de sa bouche.

— J'ai parlé assez haut, dit-elle, elle a dû m'entendre ! Il faut qu'elle soit bien pressée pour n'avoir pas attendu seulement que nous ayons passé notre chemin !

— Geneviève ! murmura Marianne d'un accent stupéfait.

— Oui, Geneviève, répéta la douairière, Geneviève, la veuve de ton frère Treguern !

— Où va-t-elle ? dit Marianne comme en se parlant à elle-même.

Le sourire de la vieille femme se fit plus incisif, et il y

eut comme une expression de triomphe dans sa voix, pendant qu'elle disait, au lieu de répondre :

— Où allons-nous?

Marianne garda le silence. Le nuage couvrit la lune, et la forme blanche disparut derrière la levée de terre de bruyère qui bordait le chemin du moulin à vent.

— C'est donc bien vrai! fit Marianne.

La vieille femme passa la main sur son front. La rêverie l'avait prise à son tour. Elle s'entretenait avec elle-même.

— Le hasard s'amuse! grommela-t-elle; ils vont naître le même jour, ces deux enfants, sous le même toit, à quelques pas l'un de l'autre. Il y en aura un qui sera puissant comme un prince, car nos vieilles prophéties de Bretagne ne mentent pas, et le nom de Treguern doit se relever! Mais lequel des deux, s'interrompit-elle avec un éclat de voix; lequel des deux portera nom de Treguern!

— Il y a plus de neuf mois que mon frère est mort, dit la jolie Marianne, dont les yeux se baissèrent.

— Oui, oui, fit la vieille femme, la loi sera contre Geneviève.

— Mais de quel droit l'autre porterait-il le nom de Treguern? dit encore Marianne avec tristesse.

Douairière Le Brec lui prit la main et la regarda en face. Ses yeux brillaient d'un enthousiasme étrange.

— Ce n'est pas avec les oreilles de mon corps que j'entends cela, dit-elle, car il est loin, mon fils, bien loin! mais son cheval rapide bondit sur la lande. Il vient, mon Gabriel! je le sens venir! N'est-il pas assez beau, mon Gabriel, n'est-il pas assez hardi pour prendre ce nom de Treguern qui n'est plus à personne?

— Le commandeur Malo... commença Marianne.

— Un chevalier de Malte est comme un prêtre, interrompit douairière Le Brec. Malo est chevalier de Malte; il n'y a plus de Treguern.

En parlant ainsi, la voix de la vieille femme semblait perdre sa fermeté naturelle, pour prendre un accent de fanfaronnade. On eût dit que celui-là dont elle prononçait le nom, le commandeur Malo, lui faisait peur.

— Et pourquoi le fils, reprit-elle, ne porterait-il pas le nom de son père?

Marianne baissa la tête; il y eut un silence.

— Allons, marche, ma fille, poursuivit douairière Le Brec avec une soudaine rudesse. Tu es de celles qu'il faut toujours pousser en avant, sous peine de les voir rester à moitié route. Ce mauvais sang de Treguern gâte en toi le bon sang des Le Brec! Allons, marche, ma fille; voici le moulin de Guillaume Féru, nous sommes au bout de nos peines. Courage! Il vient, celui que tu aimes, il vient avec de l'amour et avec de l'or. Tu seras heureuse, Marianne, et tu seras puissante!

On n'entendait plus rien sur la lande; les deux femmes firent le tour de la Pierre-des-Païens, et s'engagèrent dans le sentier à pic qui montait au moulin de Guillaume, entre les deux levées de terre de bruyère.

Douairière Le Brec quitta un instant Marianne, pour jeter un regard derrière la levée de droite que l'apparition avait franchie quelques minutes auparavant. Elle ne vit rien et pensa que Geneviève avait pris de l'avance.

La route était difficile et Marianne souffrait le martyre; plus d'une fois elle fut obligée de s'asseoir sur la bruyère du talus. En un de ces moments, douairière Le Brec lui serra le bras, comme pour l'inviter à prêter l'oreille; la porte du moulin de Guillaume criait sur ses gonds rouillés.

— Elle est arrivée la première, dit la vieille femme. Allons, marche, Marianne, courage !

Marianne fit encore quelques pas, mais elle était à bout de ses forces. Douairière Le Brec jeta son bâton blanc et la prit entre ses bras comme une enfant; puis, d'un pas lent, mais assuré, elle acheva de gravir la montée.

Elle déposa Marianne sur la pierre du seuil et, avec un soin minutieux, elle drapa les plis du grand voile que la jeune fille portait, afin de cacher son visage et jusqu'à la couleur de ses cheveux.

Puis, elle alla chercher son bâton et en frappa la porte.

— Holà ! Guillaume ! cria-t-elle, parce qu'on tardait à ouvrir, Guillaume Féru, c'est moi, douairière Le Brec, ta dame.

Les gros sabots de Guillaume sonnèrent sur les dalles de l'intérieur; une seconde fois la porte tourna sur ses gonds rouillés.

— Que Dieu vous bénisse, douairière, dit le meunier Guillaume, qui n'apercevait point encore Marianne. Vous auriez pu attendre à demain, car il va faire gros temps, et je ne mettrai pas ma toile au vent cette nuit.

— Tu te trompes deux fois, Guillaume Féru, répliqua la douairière, je ne viens pas pour ta toile, et ce pourquoi je viens ne peut pas attendre.

Le meunier eut un gros rire.

— Oh ! oh ! fit-il, à votre âge, douairière, est-ce que vous allez avoir affaire à Fanchette, ma femme ?

Douairière Le Brec montra du doigt Marianne ensevelie sous son voile, et Guillaume avança curieusement la tête pour la regarder.

— Oh ! oh ! fit-il encore, et cette fois ce fut une sorte de sifflement, qui avons-nous là, douairière ?

— Fanchette est à la maison? demanda la vieille femme, au lieu de répondre.

Guillaume Féru se gratta l'oreille.

— Non fait, justement, balbutia-t-il d'un air embarrassé, on est venu la chercher à la brune...

— Tu mens! interrompit douairière Le Brec, qui mit sa main sèche sur le bras du bonhomme.

Celui-ci voulut se reculer, mais la Le Brec était plus forte que lui.

— Tu mens, répéta-t-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

Et comme elle entendit Marianne grelotter sous son voile, elle ajouta :

— Va me chercher Fanchette, ta femme, tout de suite. Je le veux!

— Le roi disait : Nous voulons, grommela Guillaume Féru qui n'avait pas l'air trop pressé d'obéir.

Cependant le regard qu'il jetait sur la vieille femme exprimait une sorte de crainte.

— Voyez-vous, douairière, reprit-il, faut de la justice : Fanchette ne peut pas être ici et au bourg des Bains.

Le voile qui recouvrait Marianne s'agita; sous ses plis on put entendre un sourd gémissement.

Il y eut comme un autre gémissement plus faible qui fit écho à l'intérieur du moulin.

Douairière Le Brec lâcha le bras du meunier.

— Lève-toi, dit-elle en prenant Marianne par la main.

Marianne obéit de son mieux.

— Range-toi, dit encore la vieille femme en s'adressant à Guillaume.

Celui-ci hésitait et ne bougeait pas. Douairière Le Brec fit un pas vers lui.

— Prends garde! dit-elle d'un accent si impérieux

que le meunier courba la tête malgré lui, je sais ce qui se passe chez toi mieux que toi, et ceux qui m'ont résisté jusqu'ici ont eu du malheur !

Guillaume était tout pâle.

— Je ne parle pas ainsi, continua douairière Le Brec, parce que je suis ta dame; je parle ainsi parce que tu aimes Fanchette, ta femme, et parce que vous restez tous les deux souvent, le soir, bien longtemps, à regarder votre petit enfant dans son berceau. Guillaume Féru ! prends garde pour ta femme ! prends garde pour ton fils !

Les sourcils du meunier s'étaient froncés violemment, mais il tremblait.

— Je ferai ce que vous voudrez, douairière, murmura-t-il après un silence.

— A la bonne heure, dit la vieille femme; Fanchette m'entend-elle ?

— Oui, répondit une voix altérée, qui semblait partir de la pièce voisine. Je vous entends bien, douairière. Dites ce que vous voulez.

— Voici ce que je veux : Fanchette va assister cette jeune fille qui gardera son voile sur son visage.

Guillaume fit un signe d'acquiescement et la voix de la chambre voisine dit :

— Cela sera fait douairière.

— Pour ce qui est de toi, Fanchette, reprit la vieille femme, je pense que tu m'obéiras, car tu me connais et tu es bonne mère. Mais Guillaume ton mari...

— Vous resterez ici et vous veillerez, interrompit le meunier d'un ton bourru.

— Je ne peux pas, prononça la douairière de cet accent doux et profondément ému qui faisait un contraste si étrange avec la dureté de sa physionomie, je ne peux pas la voir souffrir. Il faut que je sorte d'ici, car je sens ma tête qui tourne et mon cœur est brisé.

Guillaume jeta un regard sournois sur le voile de Marianne. Il pensait déjà peut-être à ce qu'il ferait quand le mur épais du moulin allait être entre lui et la douairière.

Celle-ci poursuivit :

— Mais avant de partir, je veux prendre mes précautions. Tu vas monter au blutoir, Guillaume Féru, et je vais tirer sur toi le verrou de la trappe.

— Prisonnier dans ma propre maison ! se récria le bonhomme.

— Comme cela, poursuivit encore douairière Le Brec, tu ne seras point tenté d'enfreindre mes ordres.

— Monte, Guillaume, dit la voix de Fanchette, monte pour notre pauvre petit Josille.

Le meunier mit le pied sur l'échelle qui conduisait à l'étage supérieur. Comme il allait disparaître au-dessus de la trappe, il se retourna, parce que l'échelle oscillait sous un poids nouveau.

C'était douairière Le Brec qui montait derrière lui pour mettre le verrou.

— Quand tu vas être là-haut, dit-elle, pour ne pas perdre ton temps, tu moudras une somme de grain ou deux.

— Par le vent qu'il fait ! un soir de fête gardée !

— Il le faut, prononça la douairière d'un ton péremptoire; si quelque gars, attardé sur la route de Redon, vient à passer au pied de ton moulin, le tic-tac et le grincement des meules l'empêcheront d'entendre ce qui se fera chez toi cette nuit.

La trappe ouverte retomba ; le gros verrou entra de force dans sa gâche; douairière Le Brec redescendit les degrés de l'échelle et entraîna Marianne défaillante vers la porte de la seconde chambre. Elle la serra contre son

cœur à deux ou trois reprises, et des larmes vinrent à ses yeux.

Au bourg d'Orlan, ceux-là mêmes qui avaient joué avec Françoise Le Brec, alors qu'elle était enfant, ne se souvenaient point de l'avoir vu pleurer.

— Ouvre la porte, Fanchette, dit-elle.

La porte s'ouvrit. La seconde chambre était plongée dans une obscurité complète. Sans doute que la vieille femme s'attendait à cela, car elle ne fit aucune observation.

— Fanchette, dit-elle seulement, si tu me rends l'enfant et la mère, ton fils Josille grandira et deviendra fort !

— Oh ! je souffre ! je souffre ! gémissait Marianne sous son voile.

Fanchette s'avança dans l'ombre pour la recevoir.

— La demi-sœur ! pensa-t-elle en retenant le cri de sa surprise, la demi-sœur du défunt Treguern !

Cependant, tout au fond des ténèbres de la seconde chambre, une autre voix étouffée répondait à la plainte de Marianne, et disait aussi :

— Je souffre !

Douairière Le Brec embrassa encore une fois Marianne avant de la remettre aux mains de la femme du meunier, puis elle s'enfuit des larmes plein les yeux.

Au dehors le vent soufflait avec une violence croissante ; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Douairière Le Brec rejeta la capuce de sa mante en arrière pour que le vent et l'eau du ciel pussent rafraîchir sa tête brûlante.

Elle se mit de l'autre côté du chemin, au pied du talus, et demeura immobile appuyée sur son grand bâton blanc. Elle regardait le moulin aux fenêtres duquel une lueur pâle s'allumait ; ses oreilles tintaient et il lui semblait entendre des plaintes.

— Le moulin est à vous, douairière, dit Guillaume Féru par la plus haute fenêtre. Détachez l'amarre; s'il arrive malheur, ce sera tant pis pour vous!

Douairière Le Brec ne répondit pas; l'eau de l'averse inondait déjà ses cheveux et sa tête brûlait toujours. Elle arracha le pieu qui fixait l'amarre. Le moulin mit en branle ses longues ailes que le vent d'orage saisit aussitôt et qui tournèrent avec furie. Douairière Le Brec se mit à l'écart. Elle croyait ouïr encore les plaintes par-dessus le tapage des ailes qui criaient, des meules qui grinçaient, et à travers le tic-tac qui se dépêchait comme un roulement de tambour.

— Gabriel! Gabriel! se disait-elle; où peut-il être à cette heure et pourquoi tarde-t-il ainsi!

De temps en temps, la silhouette de Fanchette se détachait sur les carreaux opaques et poudreux. Une fois, douairière Le Brec la vit courir; elle appuya sa main contre son cœur, et ses lèvres se crispèrent, tandis qu'elle murmurait :

— Si je pouvais prier!

Mais, presque aussitôt, son front affaissé se releva, et son œil hardi défia la sombre nuit du ciel.

Le premier éclair qui déchira les nuages illumina son visage pâle et orgueilleux qui semblait provoquer la toute-puissance de Dieu.

Un coup de tonnerre prolongea au loin sur la lande ses échos graves et sourds. Quand la foudre se tut, on put entendre au revers de la montée, sur la route de Redon, une voix mâle et sonore qui chantait à tue-tête, malgré le tonnerre et malgré la pluie, la joyeuse chanson des gars d'Ille-et-Vilaine :

En campagne, comme à la cour,
Faut tout d' mêm' un p'tit brin d'amour.
Jean, veux-tu boire?

Manon, quand je lui prends l' menton,
Devient brûlant' comme un tison :
V'là tout' l'histoire !

Douairière Le Brec crut rêver. La route de Redon était là devant elle; mais il faisait noir maintenant comme dans une cave, et les objets disparaissaient à la distance de quinze pas. Du fond de ces ténèbres partit un double éclat de rire bien franc, et une autre voix se joignit à la première pour répéter à plein gosier le refrain de la ronde :

Veux-tu boire, j'ai de l'iau,
Plein ma seille, plein mon siau,
Jean, ma pauv' vieille;
Digue, digue, digue diguedou!
J' n'ai point d' l'iau, j'ai du bon cidre doux
Plein mon siau, plein ma seille!

— Il faut être le diable pour chanter en ce moment! grommela Guillaume Féru, qui grelottait derrière la saillie de sa fenêtre et qui suivait avec épouvante le mouvement désordonné de sa machine.

— C'est la voix de Roland Monfort! pensait la vieille femme. Pourquoi revient-il ici, lui qui a encore cinq ans à faire la guerre?

— Dame Le Brec! s'écria le meunier, voici l'arbre qui va se rompre et les meules qui vont éclater comme verre. Au nom de Dieu, faut-il amener?

— Laisse l'arbre se rompre, Guillaume Féru, répondit la vieille femme, et les meules éclater comme verre.

Guillaume fit le signe de la croix et se coucha sur un sac de farine.

Au rez-de-chaussée du moulin, une fenêtre s'ouvrit, et des cris de douleur arrivèrent jusqu'aux oreilles de la vieille femme; elle se sentit oppressée comme si c'eût été sa propre poitrine qui demandait de l'air, mais ceux

qui arrivaient par la route de Redon se rapprochaient. Douairière Le Brec traversa le chemin, changé en torrent; l'eau fangeuse et couverte d'une écume jaunâtre lui montait jusqu'aux genoux.

— Fanchette, dit-elle, ferme la fenêtre.

Par ce violent orage, l'intérieur du pauvre moulin, qui servait à la fois d'habitation et d'étable, dégageait des miasmes étouffants.

— Pour celles qui sont là, murmura Fanchette en s'approchant de la croisée, l'air, c'est la vie !

— Ferme la fenêtre ! répéta la douairière.

Fanchette obéit. La vieille femme s'accroupit contre le mur, sur la terre mouillée. Ces joyeux compagnons, qui narguaient la tempête en chantant, étaient maintenant si près qu'on pouvait les voir avancer dans l'ombre.

— Eh bien ! s'écria l'un d'eux avec une imperturbable gaîté, on ne peut pas dire que nous amenons le beau temps au pays, mon Mathurin !

— Pourvu que nous n'ayons pas perdu notre route ! répliqua l'autre. Attends donc ! j'aperçois une lumière...

— Digue diguedou, bon cidre doux ! voilà une lumière qui vient fort à propos ! mais entends-tu ce tapage ?

Ils s'arrêtèrent.

— Je crois que c'est un moulin, commença Mathurin.

— Parbleu ! s'écria celui qui avait parlé le premier. Je me reconnais ! Nous sommes dans le chemin qui descend à la Pierre-des-Païens, et c'est le moulin de Guillaume Féru.

— Quel diable de sabbat fait-il donc dans son moulin, ce soir, le père Guillaume ?

— Si tu veux le savoir et te sécher un peu, nous n'avons qu'à frapper à la porte.

Mathurin hésita un instant. Douairière Le Brec retenait son souffle.

— Quand il tomberait des obus et des baïonnettes, dit enfin Mathurin, la première maison où j'entrerai cette nuit sera la maison de ma mère. C'est ici que nous allons nous séparer, ami Roland. Tu vas tout droit, moi, je tourne à gauche. Embrassons-nous, et au revoir !

La voix du joyeux chanteur s'imprégna de mélancolie.

— C'est vrai, dit-il, toi, tu as une mère.

Un second éclair brilla en ce moment; la lande inondée sortit de l'ombre. Douairière Le Brec vit à quelques pas d'elle, sur le sommet du côteau, deux jeunes gens revêtus de l'uniforme qui se tenaient embrassés. C'étaient deux beaux soldats; mais à l'épaule de l'un d'eux pendait une manche vide.

Les yeux de douairière Le Brec s'ouvrirent tout grands.

— Oh! fit-elle en respirant avec force, Roland Montfort a perdu son bras droit. Gabriel a du bonheur.

L'éclair était passé.

— Bonne chance! dit Mathurin.

— Bonne chance! répondit Roland.

Mathurin prit le sentier qui conduisait à la forêt, Roland appuya contre son épaule le bâton qui soutenait son petit paquet de voyage et se dirigea tout droit vers la porte du moulin.

II

DEUX SERGENTS

Quelques heures auparavant, sous le porche de la dernière maison du faubourg de Redon qui rejoint la route de Vannes, nos deux soldats étaient attablés, le dos à la muraille, et causant comme de vieux amis. Il avait fait une chaleur étouffante toute la journée, et leurs uniformes, couverts de poussière, témoignant des fatigues d'une longue route; aussi, avaient-ils l'air de savourer avec délice cet instant de repos, et le pichet de cidre couronné de mousse qui était entre eux deux avait été rempli et vidé plusieurs fois.

C'était un cabaret d'assez bonne apparence : fenêtres basses et larges, à rideaux en toile-à-matelas bleue et rouge, gros bouchon de gui à la porte, avec un chapelet de pommes enfilées, *café*, *eau-de-vie*, *liqueurs*. *On loge à pied et à cheval*.

Par la porte cochère qui était au delà de la devanture, on pouvait voir une cour assez vaste et une écurie tout

ouverte, où trois ou quatre petits chevaux du pays prenaient leur provende du soir.

Nos soldats étaient gradés et portaient tous les deux les galons de sergent. Le plus âgé pouvait approcher de la trentaine; l'autre, celui qui avait un bras de moins, ne paraissait pas avoir plus de vingt-deux ou vingt-trois ans : c'était un beau garçon, à la physionomie franche et gaie, dont le front se couronnait de cheveux noirs bouclés.

— Voilà! mon vieux Mathurin, dit-il en laissant échapper un gros soupir, quand on a la patte cassée, il faut choisir entre les Invalides et le village. J'ai mieux aimé revenir ici voir si ma main gauche est encore bonne à planter des choux.

Il faisait de son mieux pour sourire; mais, derrière cette gaîté forcée, il y avait bien de la tristesse.

— C'est dommage, fit Mathurin; du train dont tu marchais, mon ami Roland, tu serais pour sûr devenu capitaine. Combien y avait-il de temps que tu étais à l'armée?

— Quinze mois quand j'ai reçu cette maudite balle. Et j'étais sergent déjà depuis du temps.

— Alors, ce n'est pas capitaine, s'écria Mathurin, c'est colonel que tu aurais été avant d'avoir la moustache grise!

Roland trempa ses lèvres dans son écuellée de cidre. On eût dit qu'il buvait du fiel.

— Tiens, mon vieux, s'écria-t-il en posant brusquement son écuelle sur la table, ne parlons pas de ça, car mes yeux me picotent et il ne te servirait à rien de me faire pleurer comme un enfant.

Mathurin lui tendit la main en silence.

— Comme ça, reprit Roland, ta mère t'a touché un mot ou deux dans ses lettres de ce fameux abbé Gabriel?

— Pas grand'chose. La bonne femme m'a dit qu'il y avait au presbytère d'Orlan une manière de muscadin, plus savant que les livres, qui était le neveu ou bien le filleul de douairière Le Brec, et qui devait un jour ou l'autre remplacer le vieux recteur.

Roland fronça le sourcil.

— De sac à charbon, dit-il en citant un proverbe du pays, on ne peut tirer de blanche farine. Celui-là n'est pas encore prêtre, malgré son habit de séminariste. S'il le devient, ce sera le diable dans le bénitier !

Le soleil descendait à l'horizon et se cachait déjà derrière la base carrée de cette tour en forme d'obélisque, où quelques années auparavant les chouans avaient soutenu l'assaut de l'armée républicaine.

Un cavalier vêtu de noir et monté sur un cheval qui semblait rendu de fatigue, parut au détour de la rue. Il marcha tout droit vers le cabaret.

— Combien y a-t-il encore d'ici au bourg d'Orlan ? demanda-t-il au maître de l'auberge, qui s'avançait pour le recevoir.

Les deux sergents dressèrent l'oreille.

— Il va chez nous, dit Roland.

— Et c'est un Anglais, ajouta Mathurin ; j'ai appris à connaître l'accent de ces *goddam !*

Le maître de l'auberge répondit à la question de l'étranger.

— Quatre lieues de pays.

L'étranger hésita un instant, puis il jeta la bride à l'aubergiste. Il mit pied à terre et défit lui-même les courroies de sa valise qu'il chargea sur ses épaules, sans vouloir accepter l'aide empressée du garçon d'écurie.

— Une chambre seule, dit-il, un bon dîner, si ça se peut, et un cheval frais dans une heure.

— Il paraît qu'il y a quelque chose de bon dans la valise, dit Roland.

— Ces *goddam,* répliqua Mathurin, ça ne fait rien comme les autres.

— Mais que diable as-tu donc contre cette pauvre bonne femme Le Brec? ajouta-t-il quand l'étranger eût franchi le seuil de l'auberge.

— La sorcière damnée! gronda Roland. Elle a essayé bien des fois de jeter un sort à Treguern.

Mathurin éclata de rire.

Roland le regarda en face d'un air mécontent et reprit :

— Il y a trop longtemps que tu as quitté le pays, toi. Tu ne crois plus à rien !

— Si fait, interrompit Mathurin, je crois au bon Dieu; mais tu l'aimes donc bien, ton Treguern?

— Oui, répondit Roland avec simplicité, je l'aime bien. Je ne l'aimerais pas mieux s'il était mon propre frère.

Mathurin se mordit la lèvre comme s'il eût voulu retenir un mot prêt à s'échapper.

Roland continuait d'un accent rêveur.

— Cela fut toujours ainsi entre Treguern et Montfort. Treguern était bon seigneur : Monfort était vassal fidèle.

Mathurin haussa les épaules.

— Seigneur! vassal! répéta-t-il; par exemple, voilà de l'histoire ancienne !

— Mon grand-père avait cinq fils, poursuivit Roland comme s'il n'avait point entendu, cinq beaux jeunes gens, forts et braves comme des lions. Ils suivirent en Amérique l'avant-dernier comte de Treguern, qui allait là se battre contre les Anglais. Mon grand-père mourut en mettant sa poitrine au devant de la poitrine de Tre-

guern. Il dit à ses fils : Faites comme moi; et ses fils obéirent. Quand Treguern revint en Bretagne, il n'avait plus avec lui qu'un seul des cinq fils de Montfort : les quatre autres étaient morts en lui sauvant la vie. J'ai vu sur le front de celui qui restait, et qui était mon père, un grand coup de sabre qu'un dragon anglais destinait au front de Treguern. En mourant, mon père m'a dit : Fais comme nous; et je ne regretterais pas tant mon bras droit, si je l'avais donné à Treguern.

— Des goûts et des couleurs... commença Mathurin. On m'avait dit, pourtant, mon pauvre Roland, s'interrompit-il, que tu lui avais donné mieux que cela ?

Le beau visage du jeune soldat devint grave et triste.

— C'est vrai, répliqua Roland Montfort, je lui ai donné mieux que cela.

— Les plus belles années de ta jeunesse... voulut ajouter Mathurin.

— Mieux que cela encore, dit Roland.

— Quoi donc ?

— Je lui ai donné mon bonheur.

Mathurin se rapprocha et emplit les deux écuelles.

— Quand tu partis pour l'armée, toi, Mathurin, reprit Roland, Geneviève était tout enfant, n'est-ce pas ?

— Huit ou dix ans, au plus.

— Tu n'as point gardé souvenir d'elle ?

— Si fait! La plus jolie fillette que j'aie rencontrée en ma vie! Elle a dû être bien belle quand elle a pris ses seize ans ?

— Bien belle! répéta Roland, dont la voix s'altera ; belle comme les anges du paradis!

— Oh! oh! fit Mathurin, alors c'est une histoire d'amour ?

— Ta mère ne t'a pas dit dans ses lettres le nom de la femme de Treguern ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit Mathurin.

Roland passa les doigts de sa main gauche sur son front.

— Nous étions du même âge, Filhol et moi, reprit-il ; la maison de Treguern était devenue si pauvre qu'on nous avait élevés ensemble, de pair à compagnon. J'étais comme le frère de Filhol et, jusqu'à l'âge de vingt ans, je ne pense pas avoir passé un seul jour sans partager ses peines ou ses plaisirs. Un soir, nous venions d'atteindre notre dix-huitième année, il y avait fête au manoir, malgré le malheur des temps; ce qui restait de gentilshommes au pays était réuni dans la grande salle. Le bruit avait couru que le commandeur Malo s'était fait tuer par les bleus, dans cette tour que tu vois là au-dessus des maisons de la rue. Il y avait plusieurs mois qu'on ne l'avait vu : il entra tout à coup, ce soir-là, sans se faire annoncer, et vint se mettre debout au milieu du cercle qui entourait la cheminée.

— Ah ça ! interrompit Mathurin, je suis bien aise d'être fixé sur ton commandeur Malo. Est-il sorcier ou est-il fou ?

— Le commandeur Malo est cadet de Treguern, répartit Roland d'un ton sévère ; il faut prononcer son nom avec respect. As-tu entendu parler du voile ?

— Quel voile ?

— Le voile qui annonce la mort.

— Ah ! ah ! fit Mathurin dont le gros rire devint un peu forcé. Le voile de Treguern ! Oui, oui, j'ai entendu parler de cela. Et en vérité, je crois qu'on change dès qu'on se retrouve au milieu de nos landes. Je n'avais pas songé à toutes ces diableries depuis dix ans, et Dieu sait que j'aurais ri comme un bossu, si on m'avait conté quelque histoire de revenants à l'armée de Sambre-et-Meuse. Maintenant voilà que j'ai presque la chair de poule !

— Si tu as entendu parler du voile de Treguern, poursuivit Roland dont l'accent était mélancolique et calme, tu sais que depuis le grand chevalier Tanneguy, dont le tombeau est dans l'église d'Orlan, tous les mâles du sang de Treguern ont le don de prévoir la mort de leurs amis et de leurs ennemis.

— Si bien que quand ce Malo me regardait entre les deux yeux autrefois, grommela Mathurin, moi qui n'étais pourtant ni son ami, ni son ennemi, je prenais ma course comme si j'avais vu le diable !

Roland continua encore :

— Ce soir-là, donc, la bonne comtesse, mère de Filhol, était assise sous le manteau de la cheminée. Elle portait son deuil de veuve, parce que le comte était mort l'année d'auparavant. Le commandeur Malo la regarda et devint tout pâle.

— Madame ma cousine, dit-il, il faut songer à Dieu.

La comtesse était une sainte femme ; elle se leva et s'en alla tout droit au commandeur.

— Monsieur mon cousin, lui dit-elle, depuis que le comte mon époux n'est plus de ce monde, je ne songe qu'à Dieu.

La joie s'était glacée sur tous les visages, et de l'extrémité du salon où Filhol et moi nous dansions avec les jeunes filles, nous entendîmes ce mot répété tout bas parmi le silence :

— Le voile ! le voile !

La comtesse appela Filhol et lui dit d'aller chercher un prêtre.

Je me souviens bien que Geneviève, la pauvre enfant, dansait avec moi. Elle tremblait toute pâle entre mes bras, elle murmurait, sans savoir qu'elle parlait : « Celle-là serait bien hardie, qui oserait entrer dans cette famille de Treguern ! »

La bonne comtesse mourut en chrétienne avant d'avoir revu le soleil. Le commandeur Malo resta au manoir jusqu'après l'enterrement, puis il partit, suivant sa coutume, sans dire où il allait.

Filhol n'avait plus ni père ni mère ; il était maître de ses actions. Une grande tristesse le prit, et cette tristesse, je l'éprouvais moi-même, car il semblait que nos deux cœurs fussent jumeaux.

Les circonstances qui avaient précédé la mort de la bonne comtesse nous avaient frappés vivement, et nous ne nous occupions plus que des choses surnaturelles.

Ce fut en ce temps que nous échangeâmes une promesse solennelle et bizarre, une de ces promesses dont l'accomplissement est au-dessus du pouvoir de l'homme et que la volonté de Dieu seul peut ratifier.

— Quelle promesse? demanda Mathurin.

Et ce n'était plus en vérité le joyeux vivant de tout à l'heure.

Le soleil s'était couché derrière les pignons aigus du faubourg; la nuit tombait rapidement; le ciel qui se chargeait de nuages à l'horizon semblait près de confondre sa ligne circulaire et sombre avec la ligne plus foncée des montagnes de Saint-Pern. La route, au-delà du faubourg, montait une rampe tournante et allait se perdre entre deux murs d'ardoise. Au-delà encore, c'était le noir, la lande immense et déserte, la lande qu'on allait être obligé de traverser de nuit.

— La promesse que nous échangeâmes, Filhol de Treguern et moi, reprit Roland, ne pouvait s'accomplir que si l'un de nous mourait, et, Dieu merci! lui et moi, nous sommes encore de ce monde. Maintenant que je réfléchis, je pense bien que l'amour était pour quelque chose dans notre tristesse, car nous aimions tous les deux et à

l'insu l'un de l'autre. Pourquoi ce mystère entre nous, qui mettions tout en commun? je ne sais.

Nous aimions cependant la même femme; et, si l'un de nous eût risqué un aveu, notre double secret aurait été découvert bien vite. Mais nous étions des enfants, et, quant à moi, jamais je n'aurais osé dire à Geneviève : « Je vous aime! »

Geneviève devenait de jour en jour plus belle; j'avais de l'espoir; il me semblait que ses meilleurs sourires étaient pour moi. Parfois des craintes me venaient, car l'amour véritable et profond n'est jamais tranquille. Filhol était si beau et si bon! Mais Filhol ne m'avait jamais rien confié, et je me souvenais malgré moi de cette parole de Geneviève : « Celle-là serait bien hardie qui oserait entrer dans cette famille de Treguern! »

Au mois de mai 1798, voilà deux ans de cela, nous avions atteint tous les deux, Filhol et moi, notre vingtième année. Nous tirâmes ensemble à la conscription. J'eus un bon numéro, Filhol tomba au sort.

L'homme naît égoïste. Je ne songeai d'abord qu'à Geneviève, ce qui était songer à moi-même. En revenant au manoir tout joyeux que j'étais, j'entendis qu'on pleurait derrière la haie du verger; mon cœur se serra, car je me dis : Voici Marianne de Treguern et sa petite sœur Laurence qui pleurent le départ du pauvre Filhol.

La feuillée n'était pas encore bien épaisse; j'approchai mon œil de la haie, et je vis Geneviève avec ses grands cheveux blonds épars, qui sanglotait, les mains dans les mains de Filhol...

— Ami Mathurin, s'interrompit ici Roland, quand on m'a coupé mon bras droit je n'ai pas ressenti une semblable douleur. Je pris ma course vers le manoir, où l'on m'avait donné place dans les anciens communs, car j'étais déjà, comme Filhol, sans père ni mère. Je fis un

petit paquet de mes hardes et je dis à ma sœur Marion : Je suis tombé au sort. Adieu ! je pars. Sois heureuse.

On était encore en guerre ; les conscrits devaient partir le soir pour Redon. Je mis mon paquet sur mes épaules au bout d'un bâton, et je revins toujours courant au manoir où Filhol et Geneviève étaient encore ensemble.

Ils me devinèrent, et peut-être qu'ils s'étaient attendus à cela, car Geneviève se jeta à genoux sur l'herbe en remerciant Dieu, tandis que Filhol me pressait contre son cœur.

Geneviève ! je vois encore ses grands yeux bleus humides levés vers le ciel ! Je ne l'avais jamais admirée si belle !

Filhol et moi nous allâmes au bourg, et nous fîmes, en présence du maire, l'échange de nos numéros. Je partis le soir même, et Filhol vint me conduire jusqu'à Redon.

Ce que je fis pour Filhol, Filhol l'aurait fait pour moi.

— Peut-être... murmura Mathurin.

— D'ailleurs j'obéissais au dernier commandement de mon père. Depuis lors j'ai reçu deux lettres du pays : l'une par laquelle Filhol m'annonçait son mariage avec Geneviève, l'autre qui m'apprenait la naissance de son premier enfant, la petite Olympe de Treguern.

Roland se tut et sa tête inclinée pendit sur sa poitrine.

— Combien y a-t-il de temps que tu as reçu la seconde lettre ? demanda Mathurin.

— Un an.

— Et ta sœur ne t'a point donné de nouvelles ?

— Ma sœur Marion ne sait pas écrire.

— Et maintenant que tu reviens au pays, Roland, dit Mathurin tout ému et comme s'il n'eût pu retenir cette

parole, si tu retrouvais Geneviève toujours belle... mais veuve... mais libre ?

Roland se redressa de son haut et devint si pâle qu'on eût dit un mort.

Il fixa ses grands yeux ouverts sur son compagnon, comme s'il n'eût point osé l'interroger autrement que du regard.

Au détour de la rue où naguère s'était montré ce cavalier vêtu de noir, que Mathurin avait déclaré être un Anglais, on entendit le galop d'un autre cheval. La brune était tombée depuis longtemps; quelques lumières brillaient déjà derrière les vitres étroites des croisées. Une silhouette sombre apparut vaguement dans la nuit. C'était encore un cavalier vêtu de noir. Il franchit en quelques secondes la distance qui le séparait de l'auberge, et son cheval, dont les flancs fumaient, s'arrêta court devant la table où se reposaient nos deux sergents.

Il y avait là un réverbère attaché d'un côté au mur du cabaret, de l'autre à une potence plantée au-delà du pavé. Le nouveau venu fit claquer le petit fouet qu'il tenait à la main pour appeler les gens de l'auberge. Il restait cependant à cheval comme s'il avait eu frayeur de descendre sans aide.

C'était un tout jeune homme qui semblait avoir un an ou deux de moins que Roland Montfort. Les boucles de sa chevelure blonde, épaisse et fine, s'affaissaient tout humides de sueur sous les larges bords de son chapeau. Il portait un manteau court, des culottes rattachées au genou par un ruban de soie et des demi-bottes à éperons.

Mais malgré ce costume cavalier, il y avait en lui ce je ne sais quoi de gauche et de craintif qui annonce l'homme habitué à la vie sédentaire; ce je ne sais quoi

qui, à part même la forme du corps et les traits du visage, fait deviner la femme sous son déguisement viril.

Le prêtre a dans nos mœurs sa façon d'être distincte comme la femme; la soutane gêne les mouvements encore plus que la robe, et il n'est pas besoin de faire le métier d'observateur pour reconnaître un séminariste sous les habits d'un cavalier.

Il fallait quelque chose de bien grave pour distraire l'attention de Roland Montfort après les dernières paroles de son camarade; son attention fut cependant distraite. Dès qu'il eut fixé les yeux une fois sur le nouvel arrivant, son regard ne se détacha plus de lui.

— Est-ce que tu le connais? demanda tout bas Mathurin.

— Je ne l'ai jamais vu, répondit Roland, mais je crois que je le connais.

— Holà! cria le cavalier d'une voix juvénile et douce, mais qui semblait prendre tout naturellement des accents impérieux, n'y a-t-il personne ici pour me recevoir?

C'était le vent qui empêchait d'entendre à l'intérieur de l'auberge; le vent venait de se lever; les nuages s'amoncelaient au loin sur la lande et la poussière de la route commençait à tourbillonner.

Le jeune homme, à bout de patience, jeta son fouet et lâcha la bride pour descendre en s'aidant de la crinière. C'était décidément un très-pauvre écuyer. Le cheval qui n'en pouvait plus ne bougea pas et le jeune homme mit pied à terre sans encombre, mais tandis que ses deux mains étaient occupées, le vent s'engouffra sous les grands bords de son chapeau qui fut emporté à vingt pas de là.

La lueur du réverbère tomba sur une figure d'une beauté presque féminine et qu'on eût dit trop petite pour

la prodigue richesse des cheveux blonds qui l'encadraient. A bien regarder cependant, il y avait sur ce visage au teint trop blanc, parmi ces traits trop délicats et trop fins, un reflet d'intelligence hardie et de volonté obstinée. Le front était haut; on voyait bien qu'il montait sous la racine des cheveux; la bouche aux lèvres minces avait des contours arrêtés fermement; le nez présentait cette courbe indécise qui n'est pas tout à fait la ligne aquiline; les narines mobiles et presque transparentes accusaient déjà ce méplat du prolongement de l'os frontal que l'âge seul équarrit d'ordinaire. L'arcade des sourcils, belle et tranchante comme si un ciseau habile l'eût taillée dans le marbre, recouvrait des yeux d'un bleu sombre.

Au premier aspect, c'était une tête charmante. Le second regard cherchait en vain parmi cet harmonieux ensemble la franchise un peu imprudente et les chères témérités de la jeunesse.

— Ramasse mon chapeau, dit le nouveau venu au garçon d'auberge qui se présentait enfin, et une autre fois tâche de venir plus tôt quand j'appelle !

Roland serra plus fortement la main de son compagnon.

— C'est lui ! murmura-t-il. Je gagerais ma vie que c'est lui !

— Qui ça, lui ? demanda Mathurin.

— Cet abbé Gabriel.

— Avec des bottes éperonnées... commença Mathurin en riant, un abbé !

Mais il n'acheva pas, parce que le nouveau venu s'était retourné pour recevoir son chapeau des mains du garçon d'auberge, et qu'au centre de sa belle chevelure blonde, la lueur du réverbère éclairait une tonsure fraîchement rasée.

— Oh! oh! monsieur Gabriel, dit le garçon d'un air empressé, vous arrivez bien : ce soir il fera meilleur chez nous que sur la lande !

Le jeune voyageur se dirigeait sans répondre vers la porte de la cour.

— Tu as pourtant deviné, dit Mathurin à l'oreille de Roland, c'est ton abbé Gabriel !

Roland lui imposa le silence d'un geste et avança la tête pour écouter mieux.

Gabriel parlait.

— Une chambre, disait-il, un bouillon, du pain et du vin, dans un quart-d'heure, un cheval tout prêt à la porte.

— Quoi! s'écria le garçon, vous allez vous remettre en route par ce temps-là, monsieur Gabriel?

Roland se pencha davantage encore pour saisir la réponse, mais le jeune voyageur avait passé déjà le seuil de la porte.

— Et nous? dit Mathurin qui regardait le ciel menaçant, si nous couchions ici? demain il fera jour.

Roland réfléchissait.

— Entends-tu? fit Mathurin, si nous demandions un lit?

Et comme le jeune sergent gardait toujours le silence, Mathurin ajouta :

— A quoi diable penses-tu?

— Je pense, répliqua Roland d'une voix lente et changée, je pense que celui-là est arrivé au presbytère d'Orlan une semaine après mon départ pour l'armée. C'est comme un sort : Filhol était tout seul et Filhol est faible. Je pense que Filhol ne m'a écrit que deux fois, une douzaine de lignes dans chaque lettre, depuis le jour où je lui dis adieu à la place où nous sommes. Je pense que c'est une chose singulière et de mauvais augure de ren-

contrer tout d'abord sur mon chemin, en arrivant au pays, le visage de celui qui m'a pris le cœur de mon frère Filhol !

— Bah ! voulut dire Mathurin.

Roland releva la tête et interrogea le ciel à son tour ; les nuages de plus en plus sombres semblaient se rapprocher de terre et toucher le pignon des maisons.

— Il faut qu'il soit bien pressé, ce Gabriel ! murmura-t-il comme en se parlant à lui-même.

— Que nous importe ? dit Mathurin.

— Et l'autre, reprit Roland, celui qui a chargé la lourde valise sur son épaule ? Pourquoi tous deux le même jour, à la même heure ?

— Pourquoi nous sommes-nous rencontrés sur la grande route ? demanda Mathurin en riant.

— Oui... pourquoi ? répéta Roland. J'ai vu des saisons tout entières où il n'arrivait pas un seul voyageur au bourg d'Orlan.

Mathurin haussa les épaules.

— Voyons ! s'écria-t-il, voici le pichet vide et il n'y a plus rien dans les écuelles. Restons-nous ? Partons-nous ? Moi je vote pour que nous restions.

Roland se leva et frappa la table du bout de son bâton de voyage.

— Reste si tu veux, ami Mathurin, dit-il, moi, je crois qu'il va se passer quelque chose cette nuit au bourg. Pourquoi je crois ça, je n'en sais rien ; mais il y a comme une voix qui tinte à mes oreilles et qui me crie : Dépêche-toi ! Si je n'ai plus qu'un bras, Dieu merci ! il est bon : je pars.

Il mit quelques gros sous dans la main du garçon pour payer la dépense.

— Donne-moi le temps d'emplir ma gourde, ami Roland, s'écria Mathurin, tu ne t'en iras pas seul. Tonnerre

du ciel ! et c'est le cas d'en parler, car voilà déjà les nuages qui battent le briquet derrière la montée de Saint-Pean ; nous en avons vu bien d'autres, à l'armée de Sambre-et-Meuse ! Garçon, mets-moi de l'eau-de-vie jusqu'au goulot, et en route !

III

TERREURS NOCTURNES

Il était huit heures du soir, à peu près, quand Roland Montfort et son camarade quittèrent l'auberge du faubourg de Redon. Le premier pas qu'ils firent les mit dans la campagne, car après le petit enclos du cabaret, il n'y avait plus rien.

La gourde de Mathurin avait été remplie jusqu'au goulot, selon son désir, et la gourde était grande. Il y avait de quoi prendre du cœur.

Les deux sergents montèrent la rampe en silence, baissant la tête pour éviter le vent chargé de poussière et marchant à grandes enjambées. A mesure qu'ils avançaient, le chemin, taillé dans l'ardoise, tournait et s'enfonçait entre deux murailles à pic. Mathurin regardait souvent en arrière; tant qu'il vit briller au bas de la montée les quelques lumières éparses qui indiquaient l'emplacement de la ville, ce fut bien; mais quand le mur d'ardoise se dressa au devant de lui pour éteindre

la dernière lueur, Mathurin tira un gros soupir du fond de sa poitrine.

Ils étaient, Roland et lui, dans une sorte de tunnel dont le ciel bas et noir formait la voûte. Le vent d'orage s'engouffrait là-dedans avec une violence furieuse. Puis, quand le vent se taisait par hasard, c'était tout à coup un silence morne au milieu duquel les pas de nos deux voyageurs retentissaient étrangement.

— Il y a dix ans que je n'ai passé ici, dit Mathurin d'une voix mal assurée, en avons-nous pour longtemps à rester entre ces roches?

— Un demi quart d'heure, répondit Roland.

— Ma foi de Dieu! gronda Mathurin qui enviait le calme de son compagnon, j'ai franchi, en ma vie, des défilés pleins de neige, où les camarades tombaient gelés tout le long du chemin; je ne sais pas pourquoi je n'avais pas froid, comme ici, jusque dans la moelle de mes os.

Il faisait chaud pourtant, et le pauvre sergent Mathurin avait de la sueur aux tempes.

Au sommet de l'une des rampes, une voix triste s'éleva qui chantait le *hoolo* des pâtours. Une autre voix répondit sur la rampe opposée, et ce fut, durant quelques secondes, comme un échange de sons plaintifs et prolongés. Puis les clochettes des chèvres tintèrent et le vent apporta le beuglement des bœufs, ramenés à l'étable.

Mathurin se redressa tout brave; ces bruits mélancoliques et connus lui parlaient au moins du monde vivant. Le pâtour aux pieds nus, et la bergerette, qui parlaient d'amour d'une roche à l'autre, les troupeaux mugissants, les clochettes aiguës, tout cela, c'était la bonne voix du pays, et Mathurin l'aimait bien, son pauvre pays de Bretagne. A cette heure, s'il eût été, les pieds au feu de quelque ferme amie, entouré des gars et des fillettes,

des métayers et des bonnes femmes, à la veillée du bourg d'Orlan, il n'y aurait pas eu, dans tout l'univers, d'homme plus heureux que Mathurin le sergent.

Mais elles sont si longues, ces lieues bretonnes, et la Grand'Lande cache tant de spectres derrière ses rochers blancs entourés de bruyères!

Roland Montfort avait eu raison de le dire : Mathurin avait oublié à l'armée les traditions superstitieuses du pays. Le feu du bivouac est souverain pour guérir ces vagues terreurs. Pas une seule fois peut-être, depuis qu'il avait endossé l'uniforme, Mathurin n'avait songé à ces rondes fantastiques que les kourils mènent autour des croix de granit, — aux miaulements lugubres des Chats-Courtauds, tenant leurs conseils sur les hauts échalliers, — aux *grosses bêtes*, ce gigantesque attelage de Satan, qui ont pour cornes des chênes séculaires et qui broutent le bois des futaies, comme les brebis paissent l'herbe de la prairie, — aux Corniquets, ces madrés lutins qui sautent sur la nuque du voyageur et l'abandonnent, étranglé dans les fondrières, — aux Laveuses de Nuit, ces grandes filles pâles qui ont des yeux sans regard et qui forcent le passant à tordre à rebours le linge humide des suaires.

Mais ces souvenirs-là dorment et ne meurent pas; le paysan breton peut faire le tour du monde et retrouver intactes ses impressions d'enfance en remettant le pied sur la terre de Bretagne. Il y a là dans l'air quelque chose qui ne peut être défini : la solitude des nuits se peuple, le silence parle, le vide prend un corps; chaque roche semble une forme accroupie, chaque arbre étend de longs bras menaçants et décharnés; des plaintes passent dans la brume où l'on sent flotter les voiles que le vent secoue derrière les Belles-de-Nuit, ces vierges mortes avant l'heure de l'amour.

Dans les nuages, vous voyez des montagnes qui déchirent leurs flancs, des forêts immenses bordant la sombre profondeur des grands lacs, des tours de cathédrales et la colossale figure couchée qui passe toujours en regardant la terre.

Puis, au loin, sur le chemin parcouru, vous entendez crier l'essieu du Char noir. Personne ne l'a vu jamais, ce char, mais chacun a pu ouïr cent fois en sa vie le grincement funeste de ses roues. *Carriguel an ancou*, dit la vieille langue galloise : la brouette de la mort!

Puis les branches du taillis s'agitent; un son de cor se prolonge sous le couvert; un chevreuil bondit et coupe le sentier, ses yeux sont deux charbons, ses os percent son cuir. Derrière le chevreuil un squelette de cheval passe, rapide comme l'éclair; sur cette monture bizarre il y a un chevalier de grande taille, portant une armure d'acier complète, sauf le casque, qui manque. Et à quoi bon le casque? Sur les épaules du cavalier il n'y a point de tête.

C'est le chasseur décédé qui court la forêt depuis la tombée de la nuit jusqu'à l'aube.

Et là-bas, ces petites flammes pâles qui voltigent sur le cressonnet des douves : âmes en peine cherchant les prières perdues, comme le mendiant qui attend les miettes de la table opulente. Et plus loin, au tournant de la rivière, cette forme balancée, blanche comme une statue d'albâtre, qui grandit quand vous vous éloignez jusqu'à toucher du front les étoiles...

Il y avait déjà du temps qu'on n'entendait plus ni le pâtour ni sa bergerette, ni les grelots des chèvres, ni les mugissements des troupeaux.

— Mathurin, dit tout bas Roland au sergent qui tressaillit à sa voix, pourquoi m'as-tu parlé de Geneviève, veuve et libre?

— Pourquoi? répéta Mathurin; plus tard... pas ici! j'étouffe entre ces murailles sombres.

Afin de se remettre un peu, il ôta pour la première fois le bouchon de sa gourde et but une gorgée. Roland continuait de marcher.

— En veux-tu? demanda Mathurin par derrière.

Roland ne répondait point; il avait la tête basse, et ses pensées l'absorbaient.

— Veuve et libre! se disait-il. Que Dieu nous protége! Cet homme est fou. Comment Filhol pourrait-il être mort, puisque je ne l'ai jamais revu ni dans la veille, ni dans le rêve?

Mathurin se hâtait pour le rejoindre; la nuit du chemin creux s'éclairait peu à peu, parce que les rampes s'abaissaient en même temps que le ciel devenait moins sombre. La route tourna brusquement, et ce fut comme un coup de théâtre. L'horizon s'ouvrit à perte de vue au devant de nos deux voyageurs; la muraille continuait sur la droite; à gauche, c'était le vide, car le chemin, qui jusqu'alors avait percé la montagne, se collait maintenant à son flanc.

Pour un instant, le vent avait eu raison des nuages, tout épais et lourds qu'ils étaient; il y avait de grands déchirements qui laissaient voir çà et là l'azur étoilé du ciel; le croissant de la lune se montrait par intervalle, pour se noyer bientôt sous les vapeurs amoncelées, puis reparaître victorieux et rayonner pendant une seconde au milieu des nuages turbulents.

Par le beau soleil c'est un grand et riche paysage qui se présente aux yeux du voyageur arrivé aux revers de la montée de Saint-Pern. Sous ses pieds la carrière d'ardoise descend à une profondeur immense, fouillée selon le caprice de ses veines; gardant ici de petits mamelons tapissés d'herbe et de fleurs pour se plon-

ger un peu plus loin dans des abîmes que l'œil ne peut sonder.

A cent pas du pied de la montagne, la rivière d'Ise, affluent de la Vilaine, égare les gracieux replis de son cours et vient baigner les pieds de la chapelle qui sert de paroisse à la ville des carriers. Au-delà de l'Ise, la prairie peuplée de troupeaux monte en pente douce jusqu'aux guérets du bourg de Bains où le paysage se relève pour atteindre, à travers les plantations de pins, les défrichements et les futaies, les hauteurs arides de la Grand'Lande.

Tout est plein de mouvement et de vie dans cette fourmillière de travailleurs.

Mais la nuit, cela change. On se couche de bonne heure aux carrières de Saint-Pern, pour se lever de grand matin. Le silence remplace les mille bruits du travail, les feux sont éteints, les cahuttes disparaissent dans l'ombre et l'exploitation tout entière ressemble à un trou noir qui n'a point de fond.

Roland s'arrêta; Mathurin avait comme un vertige en voyant le vide qui bordait la route étroite.

— Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil, pensait tout haut Roland, je croyais pourtant que j'allais être bien heureux en respirant le premier air qui vient du pays. Voici l'Ise où je me suis baigné tant de fois; j'ai conduit le troupeau du manoir jusque dans ces prairies. Regarde, Mathurin, maintenant que la lune éclaire : voici la futaie de Grandpré, voici le Moulin-Neuf, en avant du bourg de Bains, et il me semble que je distingue les deux ailes du beau château de Mœil.

— Tu vois tout cela, toi, dit Mathurin qui s'était reculé jusqu'à la rampe opposée, tu es bien heureux! moi, je ne vois que ce diable de précipice où tu vas tomber, tête première, si tu restes comme cela sur le bord. Je vois

l'ombre des nuages courir dans la campagne. et tout là-bas, le dos de la Grand'Lande qui semble éclairé par je ne sais quelle lueur diabolique.

Il disait vrai, le croissant venait de se cacher pour nos deux voyageurs, mais il blanchissait vivement l'horizon, et derrière les premiers plans du tableau assombri, la Grand'Lande ressortait au loin, tranchant sur le noir de l'horizon.

— Cela n'est pas naturel, reprit Roland Montfort en parlant de ses propres impressions.

— Non, non, s'écria Mathurin, ce n'est pas naturel! et il faut aller ailleurs que sur la Grand'Lande, à cette heure de nuit où nous la traverserons pour nos péchés, si l'on veut voir des choses naturelles. Il serait encore temps de retourner à Redon, ami Roland, qu'en dis-tu?

Roland remit son bâton sur son épaule et reprit sa marche; Mathurin le suivit à contre cœur.

Il descendirent le chemin en silence.

— Est-ce que les lois du mariage sont changées aussi en Bretagne? demanda Roland tout à coup.

— Pourquoi cela? fit Mathurin.

— Je crois qu'ils appellent cela le divorce, reprit Roland Montfort. Il faut donc que le divorce soit établi chez nous, puisque tu me parles de Geneviève, veuve et libre?

— Quant à çà, dit Mathurin entre haut et bas, je n'y entends goutte. Mais hâtons le pas, si tu veux, ami Roland. « Orage qui traine devient tempête, » et le mieux pour nous est de gagner vitement le haut pays.

Le jeune sergent ne bougea pas. C'était toujours la même idée qui le tenait depuis le commencement du voyage.

— Alors, dit-il en tâchant de bien voir la physionomie

de son compagnon, tu as ouï dire que Filhol de Treguern est mort?

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répliqua Mathurin qui était sur les épines, il faut bien finir par là, mon ami Roland.

Malgré l'obscurité, on pouvait deviner sur le visage de ce dernier une agitation extraordinaire.

— Ils ont menti, ceux qui t'ont dit cela, ajouta-t-il en reprenant sa marche : quand Filhol de Treguern mourra, c'est moi qui le saurai le premier.

Mathurin n'avait garde de discuter; il avait embrassé déjà trois ou quatre fois sa gourde, mais le cœur ne lui revenait point.

C'était, pour l'heure, un triste compagnon que ce Roland Montfort. Impossible de lui arracher une parole raisonnable ! Mathurin l'entendait murmurer entre ses dents :

— Et si Dieu n'avait pas voulu ? Si les trépassés ne pouvaient pas accomplir les promesses faites durant la vie ?

La route montait. Sur la gauche on apercevait, quand une éclaircie se faisait, les hautes cheminées du château du Mœil. En avant une grande masse sombre coupait le chemin, c'était la futaie du Grandpré.

Encore quelques pas, et les vieux chênes arrondissaient en voûte leurs cimes énormes. Une fois engagés sous la futaie, nos deux soldats ne virent plus littéralement ni ciel ni terre. La respiration de Mathurin s'embarrassait dans sa gorge : il avait peine à suivre le pas égal et toujours tranquille de son compagnon. Le vent ne lui soufflait plus au visage comme naguère, tout au plus s'engouffrait-il parfois sous la futaie, frappant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de capricieuses et courtes rafales. Mais la tempête pesait sur le faite des chênes, et les gros troncs se balançaient en gémissant.

Mathurin était plus mort que vif. Il voyait un spectre dans chacun des arbres qui bordaient la route.

— En voici un! dit tout à coup Roland Montfort qui s'arrêta court et sembla prêter l'oreille.

— Un quoi? balbutia Mathurin au comble de l'épouvante.

— Écoute !

On entendait distinctement, mais sans pouvoir préciser la direction, le bruit d'un cheval galopant sous la futaie.

— Le Chasseur trépassé... commença Mathurin.

— Ils étaient deux à l'auberge, interrompit Roland; celui-ci arrivera le premier.

— Pas de beaucoup! se reprit-il en présentant son oreille à une autre aire de vent, car j'entends un second cheval.

— Et en voici un troisième arrêté au beau milieu de la route! s'écria Mathurin qui étendit ses mains en avant comme pour repousser une vision. Seigneur Dieu! quelle nuit!

Il y avait, en effet, un cavalier immobile au centre d'une clairière formant carrefour qui s'ouvrait à quarante ou cinquante pas. Rien n'interceptait à cet endroit les rayons de la lune, tamisés par les nuages plus légers. Comparativement à la nuit profonde qui environnait nos voyageurs depuis quelques minutes, le cavalier semblait entouré d'une auréole de lumière. Il avait la tête nue; on distinguait déjà son visage maigre et pâle sous les mèches flottantes de ses cheveux grisonnants. Il était de haute taille et les plis d'un manteau de longueur inusitée tombaient de ses épaules jusqu'aux jambes de son cheval.

On le vit faire un geste de la main, et sa voix s'éleva pendant que le vent faisait silence.

— Holà! cria-t-il, si vous êtes des chrétiens, répondez-moi : avez-vous vu deux cavaliers traverser la futaie en se dirigeant vers le bourg d'Orlan?

— Le commandeur Malo! murmura Roland Montfort. Quand il vient au pays, c'est qu'un malheur est prêt de frapper à la porte de Treguern!

— Nous avons entendu le galop de deux chevaux, reprit-il tout haut; nous n'avons rien vu.

Le cavalier tourna la tête de sa monture vers la Grand'-Lande.

— Écoutez! s'écria Roland, ils sont bien près désormais et ils vont vous rejoindre; si vous avez besoin de secours, parlez, Malo de Treguern.

Les éperons du cavalier touchèrent le flanc de sa monture qui bondit et disparut sous le couvert. On put entendre néanmoins sa réponse. Il avait dit :

— Je vais où Dieu me mène et je n'ai besoin de personne!

Avant que Roland et Mathurin eussent franchi les quelques pas qui les séparaient de la clairière, la poudre de la route s'éleva en tourbillon sous les pas des deux chevaux qui se croisèrent comme des flèches pour se perdre presque aussitôt après dans l'ombre.

Un instant encore on entendit le double galop sous les voûtes de la futaie. Puis tout se tut, excepté l'orage qui enflait sa voix menaçante.

IV

LA CROIX-QUI-MARCHE

Désormais, le pauvre sergent Mathurin ne vivait plus du tout dans le monde réel. Il avait la fièvre et le contenu de sa gourde ne faisait plus qu'exalter ses frayeurs.

Ce cavalier au long manteau noir, planté au centre de la clairière, lui avait paru grand comme un chêne; ses yeux éblouis avaient vu deux traînées de feu derrière ces deux autres cavaliers, dont la course désordonnée avait soulevé en tourbillons la poudre de la route.

La présence de Roland ne le rassurait plus; au contraire, ce n'était pas sans terreur qu'il mesurait la marche assurée et toujours tranquille de son jeune compagnon; puisqu'il restait si calme, ce Roland Montfort, c'est donc qu'il se sentait là dans son élément! Et maintenant que le pauvre Mathurin y songeait, il se souvenait bien de lui avoir trouvé un air étrange lorsqu'il l'avait rencontré, la veille, sur le chemin de Paris.

Roland lui-même était peut-être un de ces morts qui reviennent et qui attirent les vivants au milieu de la débauche des esprits.

Cela s'était vu, et ce soupçon tardif ne manquait point de sagesse. Mathurin se l'avouait en frémissant. Et pourtant il suivait Roland; il le suivait comme un chien, on peut le dire, faisant les mêmes détours et n'osant pas le perdre de vue un seul instant.

C'est toujours ainsi. Une chaine mystérieuse, plus forte que l'acier, plus dure que le diamant, attache le vivant au mort.

Certes, dans la soirée, une heure ou deux auparavant, quand il était assis sous le porche du cabaret, dans le faubourg de Redon, ce Roland Montfort avait une bonne et honnête figure, Mathurin ne pouvait dire non; mais cela ne le rassurait point, parce qu'il pensait : Pourquoi ne la montre-t-il plus, sa figure?

Par le fait, Roland ne s'était pas retourné une seule fois depuis le pont de Saint-Pern. Il allait droit devant lui, sans hésiter jamais, comme si le soleil eût éclairé les obstacles de la route.

Il y avait déjà du temps que le bruit des chevaux galopant s'était perdu sous le couvert. Roland Montfort s'appuya sur son bâton au centre du carrefour.

— J'ai bien reconnu le séminariste! murmura-t-il en parlant pour lui-même, il a suivi le même sentier que le commandeur Malo. L'autre a pris la traverse qui mène au manoir de Treguern... Mathurin!

— Après? fit celui-ci qui se tenait à quelques pas, appuyé, lui aussi, sur son bâton.

— Ta mère t'a-t-elle parlé dans ses lettres de Marianne la demi-sœur?

— Puissé-je la revoir en ce monde, ma pauvre vieille mère! grommela Mathurin. Elle m'a parlé de ceci et de

cela, monsieur Roland, ajouta-t-il, mais je n'ai pas la mémoire bien claire à l'heure qu'il est.

— Pourquoi m'appelles-tu monsieur Roland? demanda le jeune sergent, qui se retourna étonné.

Mathurin vit le mouvement et ferma les yeux, comme s'il eût craint d'apercevoir la tête de Méduse.

— Ce n'est pas par malice, répliqua-t-il en tâchant de sourire. Quant à Marianne de Treguern, la demi-sœur de Filhol, il y a je ne sais plus quelle histoire où le nom de Gabriel se trouve encore mêlé. Mais que nous importe cela? Je donnerais de bon cœur tout ce que j'ai dans mon sac pour être au bout de la Grand'Lande, devant le moulin de Guillaume Féru.

— Nous y arrivons, dit le jeune sergent qui se remit en route, et tu garderas tout ce que tu as dans ton sac, mon ami Mathurin... mais d'ici là, il faut que je sache des nouvelles.

— Des nouvelles? et à qui donc en demanderez-vous? D'ici au moulin de Guillaume Féru, c'est la Grand'-Lande : et sur la Grand'Lande, je ne connais pas une seule demeure humaine.

— Celui qui me donnera des nouvelles, prononça le jeune soldat dont la voix se baissa malgré lui, n'est peut-être plus dans une demeure humaine.

Le sergent Mathurin ne pensait pas que son épouvante put augmenter. Il se trompait, et pour le coup son cœur défaillit, tandis que le vertige lui montait au cerveau.

— Au nom de Dieu! monsieur Roland, balbutia-t-il, ne tentez pas les secrets de la tombe!

— Tu m'as dit que Geneviève était veuve et libre, répliqua Roland d'un ton ferme, je veux savoir si c'est vrai.

— Hélas!... commença le pauvre sergent.

— Je veux le savoir de celui qui doit me l'apprendre.

— Écoute, Roland, mon frère et mon ami, s'écria Mathurin qui trouva dans sa détresse même le courage de se rapprocher du jeune sergent. Je vois bien où tu veux aller : c'est le chemin des Pierres-Plantées, c'est le chemin de la Croix-qui-Marche! A ceux qui passent par là il arrive toujours malheur!

— C'est par là pourtant qu'il faut que je passe, répondit Roland.

Mathurin essaya de l'arrêter et prit un accent de supplication plus vive.

— Ce n'est pas le chemin du village! dit-il les larmes aux yeux, car à cette heure il était plus faible qu'un enfant. Dis-moi si tu es mort, Roland, et ne m'entraine pas à ma perte!

Le pâle visage du jeune sergent eut un sourire.

— Il faut que j'aille m'asseoir cette nuit sur les degrés de la Croix-qui-Marche, dit-il.

Mathurin tomba sur ses genoux et s'écria, en joignant les mains :

— Roland, mon frère, si c'est pour avoir la certitude de la mort du dernier Treguern, ne va pas si loin, car je puis te la donner par malheur. Filhol de Treguern est décédé en son manoir, il y a bientôt un an.

— Je ne te crois pas! fit Roland.

Quelques heures auparavant il n'eût pas fait bon dire comme cela, en face, au sergent Mathurin : Je ne te crois pas; mais Dieu sait qu'en ce moment il n'était pas susceptible!

— Je ne te crois pas, répéta Roland, et si la paroisse tout entière venait me dire comme toi, je répondrais encore : C'est impossible! entre Treguern et moi il y a un pacte, et Treguern est le fils des chevaliers : pourquoi aurait-il oublié sa promesse?

Le pas du jeune soldat s'allongeait malgré lui, et il parlait maintenant avec une certaine agitation.

— Alors, dit Mathurin, dont la voix s'étouffait dans sa gorge, tu crois que le mort t'attend aux Pierres-Plantées?

— Je prie Dieu qu'il n'y ait point de mort, répondit Roland.

Puis il ajouta en voyant que Mathurin ralentissait sa marche :

— Voici mon chemin. Cet autre sentier conduit tout droit au bourg d'Orlan. Je n'ai pas besoin de toi pour aller à la Croix-qui-Marche. Séparons-nous ici.

Ils avaient atteint la lisière de la futaie, la lande était devant eux éclairée par cette lumière fantastique et changeante que les nuages laissaient tomber dans leur course. C'était comme un immense tapis ras et tout noir sur lequel tranchaient çà et là des roches d'une blancheur éclatante. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, les choses étaient ainsi : des points blancs sur un fond noir.

Elles sont là, dressées et alignées dans un ordre bizarre. On dit que chaque année il en vient une nouvelle, durant la nuit du vendredi-saint. Qui les a plantés là, ces colosses de pierre que nulle force humaine ne pourrait soulever?

Les deux sentiers désignés par Roland formaient un angle très-aigu. L'un d'eux montait vers le dos de la lande, au plus épais des Pierres-Plantées; l'autre suivait le plat et s'en allait vers les champs cultivés. Mathurin hésitait grandement. L'idée de s'engager tout seul dans un des sentiers de la lande lui donnait un avant goût de son agonie.

— Va donc! murmura-t-il d'une voix brisée, je te suis. Mais que ma perte retombe sur toi, si je n'ai pas de confession à ma dernière heure!

Pendant un quart d'heure, ils marchèrent sur la lande sans échanger un seul mot. Roland livrait au vent sa tête nue et brûlante. Par intervalles, des gouttes de pluie, larges comme un gros sou, tombaient avec bruit et sonnaient à la ronde. Ce n'était pas assez pour abattre la poussière du chemin. Au bout de quelques secondes, le ciel se refermait et le croissant qui descendait vers l'horizon diamantait les sommets humides des touffes de bruyère.

Il y a des roches blanches et dressées debout sur presque toute l'étendue de la Grand'Lande. On appelle plus particulièrement les Pierres-Plantées une sorte d'enceinte irrégulièrement ovale qui est formée par deux rangs de roches concentriques et au milieu de laquelle se trouve une table en granit, pareille à celle que nous avons décrite sous le nom de Pierre-des-Païens. Autour de l'enceinte, les roches s'éloignent en radiant, et si l'on voyait de haut, en ballon, par exemple, l'ensemble de ce gigantesque monument, on trouverait qu'il figure une étoile à treize branches inégales.

La Croix-qui-Marche est située à une centaine de pas de l'enceinte, en un lieu où la lande, moins aride, laisse croître quelques broussailles. Elle est beaucoup plus haute que le commun des croix de carrefour et taillée dans un seul bloc de granit. Le caractère des sculptures à demi effacées qui la couvrent lui donne une date fort ancienne. Ces sculptures, en effet, représentent non pas seulement des sujets chrétiens, mais on y retrouve aussi ces fantaisies cabalistiques que le moyen âge affectionnait si chèrement. Il y a notamment sur l'arbre des monstres cornus et des têtes de démons.

Elle est élevée sur trois marches de grès et entourée de grandes ardoises fichées en terre.

Un jour, en un temps que nous ne saurions point dire,

Tanneguy de Treguern, le bon chevalier, poursuivi par une douzaine d'Anglais et perdant son sang abondamment, vint tomber sur les degrés de la croix. La croix était alors un peu plus loin et l'on voit bien encore la trace carrée de sa base à quelques pas de là.

Quand les Anglais se montrèrent, sortant des rochers, Treguern prit son épée et tâcha de se relever; mais il ne put, parce que tout son sang baignait les marches de la croix.

Il dit : « Sainte croix, rends-moi mon sang pour que je meure debout, comme un chevalier, ou viens à mon secours ! »

La croix se mit en marche jetant assez rudement de côté le bon Tanneguy de Treguern; quand les Anglais hérétiques virent ce miracle, ils se serrèrent les uns contre les autres dans leur épouvante, tellement qu'à douze qu'ils étaient, ils n'occupaient pas plus de place que le degré inférieur la croix.

Celle-ci vint jusqu'à eux, se souleva de terre et leur fit de sa large base une tombe après les avoir broyés.

On raconte ainsi l'origine de ce nom : La Croix-qui-Marche; mais on la raconte encore autrement et il y a bien sur ce thème un demi-cent de légendes.

Roland pénétra dans l'enceinte des Pierres-Plantées; il ne s'arrêta qu'au pied même de la croix.

— C'est ici, dit-il en se découvrant, que nous sommes venus une fois, Filhol de Treguern et moi, à l'heure de minuit. C'est ici que chacun de nous a dit, sous serment : « Si je meurs le premier, je reviendrai t'apprendre ce « qu'il y a sous la pierre du tombeau. »

Les jambes de Mathurin chancelaient, et il lui semblait que la terre allait s'entr'ouvrir.

— Nous étions assis sur les marches de la croix, dit encore Roland, je vais m'asseoir sur les marches de la croix.

Comme il le disait, il le fit.

Mathurin n'avait plus de sang dans les veines.

— Filhol! prononça Roland d'une voix tremblante, non pas de crainte, mais d'émotion, si tu es mort, souviens-toi de ta promesse !

Une voix distincte s'éleva dans le silence de la nuit pour répondre :

— Je suis mort, et je me souviens.

Mathurin poussa un cri d'angoisse et tomba la face contre terre. Il ne bougea plus. Roland se leva tout droit, respirant avec force et promenant sous les broussailles qui environnaient la croix son regard avide.

Le rouge de la fièvre était à son front, l'audace de la fièvre était dans son cœur.

Il ne vit rien ; le vent laissait les broussailles immobiles, et nul objet vivant ne se montrait sur le fond noir de la bruyère.

— Où es-tu? demanda Roland.

— Dans l'air que tu respires, répondit la voix.

— Ne peux-tu te montrer à moi ?

Il y eut un silence, et le premier éclair déchira la nue vers l'occident. Quand la voix répondit de nouveau, elle semblait s'être éloignée, et comme le vent grondait furieusement, c'est à peine si Roland put saisir le sens de ses paroles.

La voix disait :

— Quand tu seras seul et que la lune sera descendue sous le clocher d'Orlan, je te donne rendez-vous à la Pierre-des-Païens.

V

L'APPARITION

Roland écoutait encore, mais son oreille ne saisit plus aucun son. Il crut voir seulement au loin une forme indécise qui glissait sur la lande, comme si le souffle de l'orage l'eût emportée.

Alors il essuya la sueur de son front et appuya sa main contre son cœur, qui battait à rompre sa poitrine; la nature reprenait le dessus; des larmes jaillirent de ses yeux, et l'exaltation fébrile qui tout à l'heure le soutenait fit place à une douleur profonde.

Filhol de Trèguern était mort! Filhol qu'il aimait comme les autres aiment leurs frères et leurs sœurs, leur père et leur mère. Il n'avait pour toute famille, lui, Roland Montfort, qu'une sœur depuis longtemps mariée, puis veuve; sa vraie famille, c'était Filhol, son maître et son ami. Une fois, ce sentiment qui est au cœur de tout jeune homme avait entraîné Roland vers le paradis des premières amours. Roland avait fait dans

son âme un autel à l'idole, et comme Roland avait un cœur ardent, son premier amour avait été un culte.

Elle était si merveilleusement belle, cette blonde Geneviève qu'il voyait sourire à Dieu, parmi les fleurs qui entouraient l'image de la Vierge, dans la paroisse d'Orlan, et qu'il revoyait ensuite plus souriante et entourée de plus fraiches fleurs dans l'enchantement de ses rêves!

Elle était si pure, si bonne, et celui qui devait être son époux aurait un si doux ciel sur la terre!

Eh bien! Geneviève, la blonde et la belle, son premier, son seul rêve, celle qui avait eu les prémices de son cœur et qui était l'espoir de toute sa vie, Roland lui avait dit adieu, sans se plaindre, parce que son rival était Filhol de Treguern. Il n'avait pas hésité un instant; la pensée ne lui était même pas venue qu'il pût faire autrement que de donner à Filhol sept ans de liberté, en même temps qu'il lui sacrifiait le bonheur de sa vie entière.

Et maintenant voilà que Filhol de Treguern était mort, mort à vingt-deux ans, laissant Geneviève veuve à la garde d'un pauvre berceau.

Roland avait dit non tant qu'il avait pu, mais il fallait bien croire, enfin. Les sanglots déchiraient sa poitrine.

Et je ne sais comment une lueur l'éblouit parmi ses larmes, tandis qu'une voix tentatrice répétait à son oreille : Veuve et libre!

C'était l'image de Geneviève qui passait devant ses yeux, riante sous sa couronne de cheveux blonds.

Il se fit horreur à lui-même; le vertige le saisit et il eut comme un mouvement de joie sombre en pensant qu'il allait devenir fou.

— Holà! Mathurin! cria-t-il en secouant sa chevelure

inondée de pluie, car l'orage avait enfin éclaté et les nuages versaient leurs torrents d'eau sur la lande.

Mathurin restait là, étendu comme une masse et à demi noyé dans la boue. Roland le releva de force, et le pauvre diable ouvrit enfin les yeux. Il n'avait gardé aucune conscience de ce qui s'était passé ; seulement, quand il vit à la lueur des éclairs la figure pâle et ravagée de son compagnon, d'instinct il se reprit à trembler.

— Où sommes-nous? murmura-t-il avec ébètement.

— Sur la route du village, répondit Roland qui eut un rire amer, et c'est une heure joyeuse que celle où l'on revient au village !

— Oui, balbutia Mathurin qui se tâtait et qui commençait à sentir le froid de ses habits mouillés ; c'est une heure joyeuse ! mais pourquoi sommes-nous en ce lieu ?

Roland ne lui laissa pas le temps de regarder autour de lui.

— Passe-moi la gourde, dit-il.

Mathurin obéit. Roland soupesa la gourde pour en jauger le contenu, puis il la rendit à Mathurin en disant :

— Tu peux boire.

La gourde était de taille, et les précédentes accolades du sergent l'avaient laissée pleine aux trois quarts. Mathurin but, et chaque fois qu'il s'arrêtait Roland lui disait : encore ! encore ! Si bien que la gourde se trouva à moitié.

Roland la prit alors et ne but qu'un coup ; mais quand il la rendit à Mathurin, la gourde était vide.

— Oh ! oh ! fit Mathurin que cette dernière libation, arrivant à la suite d'un évanouissement, avait enivré, tu as bu une bonne gorgée, mon frère Roland !

Roland brandit son bâton au-dessus de sa tête ; il avait du feu dans le cerveau.

— Sens-tu comme elle est fraiche sur le front, cette ondée du bon Dieu? s'écria-t-il. Allons, allons, en route! ceux qui nous aiment nous attendent!

— En route! répéta Mathurin.

— Et une chanson! reprit Roland, afin qu'on nous entende venir de loin et qu'on ne dise pas que des soldats comme nous ont peur du tonnerre !

Mathurin n'était pas en état de démêler ce qu'il y avait de cruellement triste dans cette gaîté du jeune sergent; il était lancé désormais, le bon garçon, et ce fut à pleine voix qu'il entonna le refrain de la ronde :

Veux-tu boire, j'ai de l'iau
Plein ma seille, plein mon siau,
Jean, ma pauv'vieille,
Digue, digue, digue digue don :
J'nai point d'iau, j'ai du bon cidre doux,
Plein mon siau, plein ma seille!

— Allons, Roland, ajouta-t-il, du gosier, mon homme, du gosier !

En campagne, comme à la cour,
Faut tout d'même un p'tit brin d'amour.
Jean, veux-tu boire?
Manon, quand je lui prends l'menton,
Devient brûlant' comme un tison :
V'là toute l'histoire!

Ils marchaient, sous la pluie battante, dans le sentier changé en torrent. Roland allongeait le pas sans cesse

davantage; ils étaient déjà bien loin de la Croix-qui-Marche et des Pierres-Plantées.

Roland avait toujours la tête nue et son front fumait sous l'averse, mais il chantait comme un perdu, et c'est à peine si Mathurin donnait autant de voix que lui.

— Holà! ho! cria celui-ci, pour voir si quelqu'un sur la lande répondrait le second couplet. Mais il n'y avait personne dehors par cette nuit diabolique, et Mathurin reprit :

Mais après cela, faut ceci,
Louisette est ben gentille aussi:
Jean, veux-tu boire?
L'chien d's'n père y fâsait houhou!
Pauv'bête j'l'y ai tordu l'cou :
V'là toute l'histoire !

— Filhol chantait cela pour amuser les fillettes aux veillées, pensait Roland, quand nous étions enfants tous deux!

— Si tu n'avais pas tout avalé d'un seul coup, fit observer Mathurin, on pourrait lamper une gorgée à chaque fois qu'on dit : Jean, veux-tu boire? c'est comme ça que ça se pratique.

— Et Geneviève s'enfuyait toute rose, pensait encore Roland, et pour la faire revenir, il fallait que je dise encore une autre chanson.

— Du gosier, du gosier! cria Mathurin. Tu me laisses aller tout seul. Voilà la pluie qui redouble et le tonnerre qui s'en mêle. Es-tu enrhumé, mon frère Roland?

— Chantons! répondit celui-ci.

C'te veuve qui cherche un autre époux,
M'a dit comme ça : Viens t'en cheux nous.
Jean, veux tu boire ?
Je n'suis pas rich', mais j'mamus' ben,
J'aim' tant l'gâtiau que j'n'aim' pus l'pain :
V'là toute l'histoire !

Comme ils achevaient le refrain après ce dernier couplet, ils virent les grandes ailes du moulin de Guillaume Féru que le vent faisait tourner avec une rapidité folle. La lande était traversée et Mathurin se sentait brave; il prit de lui-même la route qui menait à la maison de sa mère. Roland descendit tout seul vers le moulin.

Au moment où il frappait à la porte, la taille haute et raide de douairière Le Brec se dessina en silhouette devant la fenêtre éclairée.

— Salut, Roland Montfort, dit-elle, tu arrives en chantant et tu arrives bien. Tu n'étais pas aux funérailles, tu seras au baptême.

Roland ne répliqua point; il restait comme abasourdi. Il se demandait pourquoi cette vieille femme était là, sous ce grand orage, à pareille heure de nuit, et il pensait, car, malgré son courage intrépide, il y avait un coin de son cœur ouvert à la superstition, il pensait que cette rencontre était de menaçant augure.

La première personne qu'il avait vue en arrivant au pays, c'était le séminariste Gabriel, cet ennemi inconnu. La seconde, c'était douairière Le Brec, dont la haine violente et implacable ne faisait mystère pour personne.

Que parlait-elle de funérailles et de baptême?

— Tu perdrais ton temps, Roland Monfort, reprit douairière Le Brec, à vouloir entrer dans cette demeure. Il s'y passe des choses que tu ne dois point voir. Continue ton chemin, crois-moi, et va vers celui qui t'attend.

— Celui qui m'attend ! répéta le jeune sergent.

La vieille eut un sourire sec et moqueur.

— Les broussailles de la Croix-qui-Marche ont des oreilles, murmura-t-elle ; si les morts ont du temps à perdre, Filhol de Treguern te doit quelque chose depuis l'heure de son décès.

Roland la regarda stupéfait, et parmi sa surprise il y avait une sorte de crainte.

En ce moment, au milieu du fracas que faisait le moulin, on entendit comme un cri de détresse qui semblait partir de l'intérieur. Roland avait déjà fait un pas pour s'éloigner, il revint.

Ce cri l'avait frappé au cœur.

— Au fait, dit-il résolument, que se passe-t-il donc ici que je ne doive point savoir ?

Le rire de la vieille femme devint plus amer.

— J'aurais attendu mieux de cet orage-là, dit-elle au lieu de répondre, voici déjà le temps qui s'éclaircit devers l'ouest. Notre Geneviève n'aura pas besoin de parapluie pour regagner le manoir.

— Geneviève ! fit Roland Montfort, qui regardait maintenant d'un œil avide la lueur faible brillant derrière les vitres du moulin, que parlez-vous de Geneviève ?

La voix de douairière Le Brec prit un accent de triomphe cruel :

— Tu sais bien pourtant, répliqua-t-elle, que Guillaume Féru est le plus riche de la paroisse. Comment tout l'argent qu'il gagne lui viendrait-il de sa meule ? N'as-tu jamais entendu des plaintes semblables en passant devant la porte du moulin ?

Roland se frappa le front.

— Fanchette, la meunière, est sage-femme ! dit-il.

— Enfin ! s'écria douairière Le Brec, tu as été bien longtemps à deviner !

— Et Geneviève est là, reprit le jeune sergent dont le cœur battait joyeusement dans sa poitrine; Filhol n'est pas mort tout entier; un enfant va naître...

— Un enfant va naître! répéta la vieille femme, mais Filhol est mort tout entier. Il y a onze mois révolus que j'ai ouï la messe de son enterrement.

— Alors tu mens, femme! s'écria Roland pâle de colère.

Douairière Le Brec lui avait dit tout à l'heure qu'il ne franchirait pas le seuil du moulin, et en disant cela, elle s'était campée devant la porte, son gros bâton blanc à la main, comme si elle eût voulu défendre le passage de vive force; mais en ce moment elle parut se raviser.

— Tu n'es pas tout le monde, toi, Roland Montfort, dit-elle avec sarcasme, tu es de la famille, et tu peux bien connaître ce que les étrangers doivent ignorer toujours. Il y a là, dans cette pauvre demeure, une autre femme que la belle Geneviève. Entre si tu veux, Roland Montfort, je ne t'empêcherai point. Entre, et tu verras comme la maison de Treguern occupe les nuits de Fanchette la sage-femme!

Elle s'effaça pour laisser passer le jeune sergent. Les dernières rafales de l'orage, brusques et capricieuses, faisaient craquer l'armature du moulin.

Roland hésita, puis il fit un pas vers la porte; au moment où il allait toucher la targette, une voix affaiblie et brisée prononça distinctement ces paroles :

— Sainte Vierge! ô sainte Vierge! ayez pitié de moi!

Roland s'arrêta comme si la foudre l'eût frappée. La voix dit encore :

— Seigneur! mon Dieu! prenez ma vie et laissez vivre mon pauvre enfant!

— Eh bien! fit douairière Le Brec, qu'as-tu donc?

Roland Montfort mit sa main sur ses yeux, puis il s'éloigna en courbant la tête et sans répondre.

Comme il descendait le chemin qui mène à la Pierre-des-Païens, il put entendre la vieille femme répéter avec son rire strident :

— Tu n'étais point aux funérailles : tu seras au baptême!

— Geneviève! Geneviève! pensait Roland dont le cœur se fendait.

Était-il donc revenu pour perdre d'un seul coup toutes ses illusions, tous ses amours? pour trouver sur sa route la tombe de Filhol, et pour que la première voix qui saluait son arrivée lui parlât du déshonneur de Geneviève!

Pendant que Roland descendait le sentier lentement et tout absorbé dans sa méditation amère, le vent avait balayé les derniers nuages; la pluie tombait encore de la feuillée sur les bords du chemin, mais le sombre azur du ciel étincelait de mille feux. Les étoiles avaient cet éclat diamanté qui leur vient après la tempête, quand la lune s'est cachée sous l'horizon. Lorsque Roland arriva devant la Pierre-des-Païens, le ciel, rajeuni et purifié par la crise que venait de subir l'atmosphère, étalait au-dessus des campagnes les prodigues merveilles de sa magnificence; la lande arrosée jetait dans la nuit ses parfums sévères, et l'on entendait pour tout bruit le murmure des petits torrents laissés par la tempête sur les pentes labourées.

Roland n'arrivait pas le premier au rendez-vous. Il reconnut de loin Filhol de Treguern, debout au milieu des touffes d'ajoncs et le coude appuyé sur la table de pierre.

Treguern n'avait point cette apparence que l'on prête à ceux qui reviennent de l'autre monde. Il est vrai que

la nuit était trop profonde pour que Roland pût distinguer les traits de son visage, mais l'habitude de son corps gardait cette grâce juvénile qui le distinguait autrefois. Les touffes de ses beaux cheveux blonds retombaient sur son cou penché avec paresse, son front s'appuyait contre sa main.

L'émotion du jeune sergent était à son comble. Peut-être eût-il supporté mieux la vue d'une de ces apparitions funèbres qui frappent l'imagination encore plus que le cœur : une longue forme pâle, drapée dans ce vêtement suprême que la mort emporte avec elle.

Mais au contraire, il revoyait Filhol tel qu'il l'avait laissé au départ.

Ce que la nuit cachait pouvait être horrible, ce que la nuit laissait voir était tout gracieux et tout jeune.

L'idée de la mort s'évanouit dans l'esprit de Roland ; la notion du temps écoulé disparut aussi. Il se demanda s'il n'avait pas fait un rêve cruel et si ce n'était pas la veille qu'il avait embrassé son frère Filhol pour la dernière fois.

Il eut cette joie des gens qui s'éveillent et qui repoussent loin d'eux le cauchemar vaincu. Il s'élança, emporté par son premier mouvement, et s'engagea entre les broussailles, impatient de presser Treguern contre son cœur.

— Reste-là ! dit l'apparition qui fit en même temps un geste de la main.

Roland s'arrêta court. Treguern s'était redressé dans l'attitude du commandement, et Roland frissonna jusque dans la moelle des os, parce que son regard, habitué à l'obscurité, distingua vaguement sous la blonde chevelure de son frère quelque chose de confus et de sombre qui n'était plus un visage.

La réalité poignante l'étreignait de nouveau.

— Souffres-tu, Filhol, mon frère? demanda-t-il les larmes aux yeux.

— Oui, répondit Treguern, je souffre.

— Je reviens pauvre comme j'étais parti, s'écria le jeune sergent, et je n'ai plus qu'un bras ; mais si ce bras peut travailler encore, tu auras des messes et des prières, Filhol, mon pauvre Filhol !

L'apparition remit son front sur sa main et Roland n'eut point de réponse.

— As-tu quelque chose à me commander? dit-il après un silence. Mort ou vif, Treguern est mon maître et je saurai lui obéir.

L'apparition fit un signe de tête équivoque, et le jeune sergent crut entendre qu'elle murmurait :

— Peut-être.

Il y eut un second silence, puis le spectre reprit d'une voix lente et chargée de tristesse :

— Te souviens-tu, Roland, la veille de ton départ, nous entrâmes tous deux à l'église d'Orlan; nous nous mîmes à genoux devant le grand tombeau de Tanneguy, qui parle si haut de la puissance de mes ancêtres, et nous priâmes. Et nous allâmes ainsi, de tombe en tombe, partout où était inscrit le nom de Treguern, nous agenouillant et priant.

— Je m'en souviens, dit Roland.

— Je te disais, poursuivit Filhol, car j'avais l'âme navrée de l'abaissement de ma race, je te disais, en suivant ces sépulcres qui allaient s'amoindrissant toujours : C'est comme un escalier dont le premier degré, tout en marbre, soutient les colonnes du portique, tandis que la dernière marche, broyée par le pied des passants, disparaît sous la fange. Je disais cela en voyant la tombe de

mon père, où nous ne pûmes planter qu'une pauvre croix de bois. Roland, t'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens, fit encore le jeune sergent.

— Eh bien ! reprit l'apparition dont la tête se courba sur sa poitrine, au-dessous de cette dernière marche fangeuse et mutilée, il y a encore un degré. Après la pauvre tombe de mon père, il y a encore une tombe plus pauvre, et celle-là est à moi !

— Sur mon salut, Filhol, s'écria Roland qui sanglotait, dussé-je mendier par les chemins, tu auras une table de marbre comme il convient à ta naissance, une table avec ton nom, tes titres et ton écusson !

Filhol secoua la tête. Roland crut deviner comme un sourire sous les boucles blondes qui inondaient son visage. Quand Filhol parla de nouveau, sa voix était changée.

— Ce qu'il faut, dit-il d'un accent bref et impérieux, ce n'est pas une tombe à Treguern mort, c'est un palais à Treguern vivant !

— Vivant ! Treguern ! répéta Roland, prompt à espérer.

— L'heure passe, interrompit le spectre, et les minutes sont sévèrement comptées. Je vais t'interroger, réponds-moi : Qu'as-tu vu cette nuit sur la route de Redon ?

— Trois hommes à cheval, répliqua Roland.

— Qui étaient ?

— Ton nouvel ami, Filhol, cet abbé Gabriel...

— Passe ! fit l'apparition, celui-là ne pouvait pas manquer de venir.

— Ton oncle, le commandeur Malo...

— Passe ! Il est, dit-on, un oiseau qui ne sort de son nid que durant la tempête. Et le troisième ?

— Un étranger.

— Un Anglais?

— Je le crois.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de Treguern. Était-ce souffrance ou joie? Roland n'aurait pas su le dire.

Le spectre reprit :

— Tu as passé devant le moulin de Guillaume, as-tu vu quelque chose?

— J'ai vu une fenêtre éclairée et douairière Le Brec au devant.

L'apparition tressaillit à ce nom.

— Le jour viendra, murmura-t-elle, où chacun sera récompensé selon ses œuvres. Une femme du nom de Treguern a mis au monde, cette nuit, le fruit de la honte. Que son séducteur soit maudit!

— Dis un mot, s'écria Roland, et celui qui a flétri Geneviève...

— Je ne parle pas de Geneviève, interrompit le spectre sans s'émouvoir, je parle de ma sœur Marianne.

Roland se souvint alors des paroles ambiguës de douairière Le Brec : Il y avait une autre femme que Geneviève au moulin de Guillaume Féru. Mais Filhol pouvait-il ignorer ce qui concernait sa propre veuve? et les morts ne savent-ils pas tout?

Filhol n'ignorait rien.

— Cette pauvre tombe qui est après celle de mon père, reprit-il, ma tombe à moi, est creusée, comme on te l'a dit, depuis une année. Et pourtant, comme on te l'a dit encore, Geneviève, ma femme, est accouchée d'un fils cette nuit. Ne m'interromps pas : le temps presse. L'enfant est Treguern et c'est en lui que le nom de Treguern sera relevé. Tu seras son parrain, et demain tu le porteras au baptême, malgré les clameurs des gens de la paroisse. Tu le nommeras Tanneguy comme s'est ap-

pelé mon père, comme se sont appelés tous nous grands aïeux. Après le baptême, l'enfant n'aura plus besoin de toi. Quelqu'un veillera sur lui et sur sa mère. Et maintenant adieu, mon frère Roland !

Le nom de Geneviève se pressait sur les lèvres du jeune sergent; il allait interroger peut-être, lorsqu'un bruit faible se fit derrière lui. Il se retourna vivement. La taille haute et raide de douairière Le Brec se dessinait au milieu du chemin.

— Que t'avais-je dit, Roland Montfort? grommela-t-elle en ricanant : Tu n'étais pas aux funérailles, tu seras au baptême !

Roland ramena son regard vers la Pierre-des-Païens, mais le spectre de Filhol n'y était plus.

Seulement il entendit, tout près de lui, dans les broussailles, un murmure léger qui disait encore :

— Adieu, mon frère !

Puis ces paroles plus confuses arrivèrent jusqu'à lui :

— N'approche pas cette nuit du manoir de Treguern !

VI

BONNE PERSONNE MARION

— Faut pas croire dit le père Michelan avec gravité, qu'un orage comme cela fasse grainer le blé noir. Ah ! dam ! non !

— Plus on va, répliqua Vincent Féru, le frère du meunier Guillaume, plus ça devient difficile de faire pousser quelque chose sur la terre. Mon papa a vu le temps où le froment montait tout seul et sans fumier à une toise et demie au-dessus du sillon. V'là qu'est vrai !

— Et mon grand-père, ajouta le gars Mathelin, qui était un beau brin de pâtour, a vu les pommes du clos Le Brec grosses comme la boule à jouer aux quilles et plus rouges que la joue de Toinette Maréchal !

Ce compliment ne contribua point à pâlir les joues de la petite Toinette, et ce devaient être de belles pommes que celles qui rivalisaient d'éclat avec le ponceau luisant de son teint.

Ils étaient tous, les filles et les garçons, assis autour

de la table, et faisant la veillée de la fête de mi-août, chez bonne personne Marion Lecuyer, métayère à la ferme de Treguern. La ferme de Treguern s'appelait ainsi par souvenir seulement. Bien qu'elle touchât au manoir, il y avait longtemps qu'elle avait changé de maîtres.

La salle basse de la ferme était grande; trois degrés taillés dans le sol et maintenus par de petits pieux la séparaient de l'étable où dormaient deux bonnes vaches sur la litière, non loin des porcs ronfleurs qui rêvaient, le grouin sous le ventre, roulant en demi-cercle leur échine étroite et longue. Il y avait sur la table une chaudronnée de gigoudaine ou soupe de sarrazin, mets national que Paris arriéré ne connaît pas encore; çà et là, les pichets couronnés de mousse arrondissaient la brune faïence de leur ventre. Bonne personne Marion Lecuyer *avait de quoi,* comme on disait au bourg d'Orlan; elle pouvait offrir ce festin à ses voisins et amis, rassemblés chez elle pour la veillée.

Les écuelles larges et profondes s'emplissaient et se vidaient assez bien, car la gigoudaine altère et il n'en faut pas beaucoup pour étouffer un homme robuste.

Tout en parlant de la tempête qui versait pour la seconde fois ses torrents de pluie au dehors, le vieux Michelan, Vincent Féru, Pelo, le vannier, le petit Mathelin et les autres glissaient de temps en temps vers l'âtre des regards sournois; il y avait là, sous le vaste manteau de la cheminée, un personnage dont nous n'avons point parlé encore. C'était un soldat. Son uniforme trempé d'eau fumait; il tournait le dos à l'assemblée et appuyait sa tête contre sa main.

La salle n'était éclairée que par une résine prise dans un petit bâton fendu en deux qui pendait à la poutre; le feu allait s'éteignant et ne rendait plus aucune lueur;

on ne voyait point le visage de l'étranger, et les bonnes gens qui faisaient la veillée chez Marion Lecuyer perdaient leur peine à vouloir distinguer ses traits.

Il était entré là un quart-d'heure auparavant ; il avait été prendre place sans mot dire sur une escabelle vide au coin de l'âtre.

Bien que l'hospitalité bretonne permette à la rigueur cette façon de s'introduire, il est pourtant d'usage de dire en entrant : Salut à tretous, bonsoir la maisonnée, ou quelque autre politesse.

Le soldat — le *bleu* — comme l'appelaient déjà les hôtes de bonne personne Lecuyer, s'était dispensé de cette simple formule. Depuis qu'il avait passé le seuil, il gardait sa tête appuyée contre sa main gauche, absorbé dans ses réflexions et poussant par intervalles de gros soupirs.

Au moment de son arrivée on bavardait activement autour de la chaudronnée de gigoudaine ; il y avait sur le tapis un sujet de conversation intéressant au plus haut point et tout plein de mystères. Il s'agissait des deux orphelines et de la jeune veuve qui habitaient le manoir de Treguern, vivant Dieu sait comme, et allant Dieu sait où. Il s'agissait de la chute étrange de cette grande race des Treguern à qui le pays tout entier portait encore un respect involontaire. Il s'agissait des mille bruits qui couraient sur la mort prématurée de Filhol, sur sa demi-sœur Marianne et sur Geneviève dont la conduite était inexplicable.

Geneviève, l'ange de douceur et de beauté, Geneviève, qui était regardée comme une sainte avant la mort de son mari et qui maintenant...

L'entrée du bleu avait fermé toutes les bouches. La Bretagne était en paix, mais le souvenir des guerres de la chouannerie restait trop vif pour qu'il n'y eut point

dans les cœurs une défiance instinctive contre tout homme portant l'uniforme français. C'était à cause du soldat qu'on parlait ainsi de la pluie et du beau temps.

— Quant à cela, reprit le vieux Michelan en ôtant le fausset de la corne de bœuf qui lui servait de tabatière, j'ai vu bien des cuvées dans mon pressoir, et les plus grosses pommes ne font pas toujours le meilleur cidre.

Vincent Féru ajouta didactiquement :

— Faut qu'elles soient grosses en moyenneté. Point de trop ni de trop peu; mais pour ce qui est du cidre de la voisine Marion, il est droit en goût!

— Oh! dam! ça c'est vrai! appuya le chœur, tandis que toutes les lèvres altérées se mouillaient aux bords des écuelles.

De tous les regards qui s'attachaient à la chevelure noire et frisée du soldat, celui de Marion Lecuyer était le plus obstinément curieux. Une fois déjà, pour remplir son devoir, elle avait demandé au soldat s'il voulait une écuellée de gigoudaine toute chaude; le soldat avait répondu non sans se retourner. En écoutant le son de cette voix, bonne personne Marion eût donné une pièce de quinze sous pour voir à son aise la figure de l'étranger.

— L'homme! dit-elle en s'adressant à lui une seconde fois, si vous avez traversé la lande sous la première ondée, m'est avis que vous avez grand besoin de vous réchauffer le cœur. Levez-vous et prenez place à table.

Le soldat ne bougea point. Les gens de la veillée échangèrent un regard significatif.

— Il dort! dit la petite Toinette.

Marion Lécuyer était une femme de trente ans à peu près. Sa figure, honnête et douce, avait cette digne bienveillance qui est la beauté de la ménagère bretonne. Mais là-bas les femmes travaillent dur, comme eût dit le père Michelan, et le travail vieillit. Marion Lécuyer, veuve

depuis du temps, n'était plus une jeune femme; elle avait le grade de *bonne personne*, qui est quelque chose comme un brevet de virilité accordé aux maîtresses des grosses fermes qui restent seules et sans métayer pour mener les hommes de la charrue, de la huche et du pressoir.

Toute gradée et importante qu'elle était, bonne personne Marion jeta sur l'inconnu un regard timide, et devint pensive.

Michelan avait versé, dans le trou que forment à l'attache du poignet les deux muscles du pouce, un petit tas de la poudre impalpable que les paysans bretons prisent en fraude de la régie. Il secoua la tête avec lenteur et aspira la poussière jaunâtre qui lui amena des larmes plein les yeux.

— Du temps que je braconnais dans la forêt, murmura-t-il, j'ai vu plus d'un lièvre qui ne bougeait point sur le coup et qui me partait ensuite entre les jambes quand j'avais remis mon fusil à l'épaule.

— Vous croyez qu'il fait semblant!... risquèrent quelques voix timides.

Michelan remit sa corne dans sa poche et prit le pichet en disant à haute et intelligible voix :

— Pour ça, mes garçailles, des orages de même ne feront pas grainer le blé noir. Ah! dam! nenni donc!

Pendant que chacun admirait la prudence de ce vieillard, Marion Lecuyer, la métayère, prit la résine et se leva. Elle alla jusqu'au foyer et se mit à examiner son hôte de plus près. Ceci n'était point facile, car la main du soldat s'étendait comme un masque de son front à sa bouche. Marion revint et dit avec un soupir de regret :

— Ce n'est pas celui que je croyais; il n'a qu'un bras.

— Il n'a qu'un bras? répéta le cercle étonné.

— Et vous pouvez bien parler sans crainte, ajouta bonne personne, car il dort comme une souche !

— Eh bien ! s'écria le pâtour Mathelin, je disais que douairière Le Brec, chez qui je suis pour mes péchés, a pris son bâton blanc dès la brune pour aller trôler par la lande. C'est jour de sabbat, pour sûr, et la nuit dernière j'ai entendu parler jusqu'au matin dans la Tour de Kervoz.

— C'était peut-être le commandeur Malo qui chantait ses litanies? dit Vincent Féru.

— Quand le commandeur Malo est à la tour, répliqua le petit Mathelin, on voit la lueur de sa lampe par les meurtrières du premier étage. Je sais bien comme c'est fait chez lui, puisque c'est moi qui ai bouché les trous avec de la terre mouillée. Voilà déjà bien un mois que le commandeur n'est venu à la tour.

— Il y sera cette nuit, interrompit Pelo, le vannier. En traversant la châtaigneraie, j'ai entendu son cheval poussif qui plaignait et qui toussait dans le fourré.

— Il vient chercher la *pierre cassée!* prononça gravement Marion Lecuyer.

— Est-ce que vous croyez à cela, vous, la Marion? demanda Vincent Féru, qui avait parfois des velléités de scepticisme.

— Si je crois à la prophétie de Treguern ! s'écria la métayère dont le visage tranquille s'anima. Et pourquoi n'y croirais-je point, puisque mon père et mon aïeul y ont cru avant moi? Tous les chrétiens qui vont à la grand'-messe le dimanche ont pu voir qu'il manque une cornière au tombeau de Tanneguy. Cela est ainsi depuis des centaines d'années. Et depuis que cela est ainsi, Treguern descend toujours, toujours : la prophétie l'avait annoncé. Et pour que Treguern regagne tout ce qu'il a

perdu, il faut qu'on retrouve l'angle de pierre qui manque au tombeau de Tanneguy.

— Depuis le temps qu'on cherche... voulut insinuer Vincent.

Mais les femmes se signaient déjà en cachette et le vieux Michelan dit :

— Treguern n'est pas du monde comme les autres. Il y a encore une autre prophétie qui dit : « Avant de ressusciter, Treguern mourra trois fois. » Ceux qui sont jeunes verront peut-être bien des choses.

— Pas tant qu'en ont vu ceux qui sont vieux ! interrompit Marion Lecuyer, qui avait croisé ses bras devant elle sur la table; on vit longtemps avant de mourir, Vincent Féru, et pourtant la mort ne manque jamais à personne : avant de trouver on peut chercher longtemps. Quand ma mère était jeune fille, la maison où nous sommes appartenait encore à Treguern, et vous savez bien que c'était un bon maître ! Les Le Brec de Kervoz commençaient alors à faire fortune : à mesure que Le Brec montait, Treguern descendait. Ma mère disait que les trois jeunes frères du comte se rencontrèrent une fois avec les cinq fils Le Brec dans le pâtis de la Margerie. Il y eut bataille, car ces deux races-là se haïssent d'instinct comme les braves chiens de garde détestent les loups assassins et voleurs. Quatre des cinq Le Brec restèrent sur le gazon : un Treguern valut toujours deux hommes. Françoise Le Brec, qu'on appelle maintenant la douairière, trempa dans le sang le coin de son crêpe de deuil. Quand l'évêque de Vannes vint au pays pour réconcilier Le Brec et Treguern, qui s'embrassèrent par trois fois sur les marches de l'autel, quand la fille aînée de Kervoz eut épousé le comte Tanneguy, Françoise Le Brec ne voulut jamais passer le seuil du manoir. On dit que dès ce temps-là, elle allait aux Pierres-Plantées, et que le

faux-prêtre lorrain, qui dit la messe à la Croix-qui-Marche, lui avait enseigné à jeter le mauvais sort. Les trois cadets de Treguern qui avaient tiré l'épée aux pâtis de la Margerie moururent dans l'année qui suivit le mariage, et Marianne, la demi-sœur du pauvre Filhol, vint au monde le jour même où le dernier des trois trépassa.

On écoutait autour de la table, les écuelles restaient pleines maintenant. On voyait les jeunes filles et les jeunes gars ouvrir de grands yeux et avancer la tête : cette histoire de la famille de Treguern était plus ou moins connue de tous ceux qui menaient la veillée chez Marion Lecuyer; mais pour ce petit peuple, avide de merveilleux, l'histoire de Treguern était la plus merveilleuse de toutes les légendes. On avait beau savoir, on ne savait jamais tout. C'était comme une inépuisable mine du fond de laquelle surgissait toujours quelque nouveau mystère.

— Les trois cadets « revinrent » pendant un an à la Pierre-des-Païens, dit le vieux Michelan à voix basse, tandis que tout ce qui portait coiffe dans l'assemblée avait le frisson. On les appelait les trois *Freux* parce qu'ils plaignaient dans la nuit comme des oiseaux de malheur. La mère de la Marion ne mentait point. Au bout de l'an, un soir, Hélène Le Brec, comtesse de Treguern, s'endormit bien portante et ne s'éveilla plus : on avait entendu toute la nuit les trois Freux qui l'appelaient par son nom en plaignant.

— Alors, reprit Marion Lecuyer, Françoise Le Brec, la douairière, entra pour la première fois au manoir. Elle se mit à aimer la petite Marianne, fille de sa sœur défunte, et peut-être qu'elle eût oublié sa haine si le comte Tanneguy, tout jeune encore, n'eût épousé une autre femme.

— La bonne comtesse ! s'écrièrent plusieurs voix dans l'assemblée, la mère de Filhol et de la petite demoiselle Laurence !

— Françoise Le Brec quitta de nouveau le manoir, continua la métayère. Elle était déjà veuve en ce temps de son cousin Jean Le Brec, qui lui laissa en douaire la Grand'Ferme, Château-le-Brec et le moulin de Guillaume. Elle avait été passer du temps au bourg de Feuillans, dans le pays de Saint-Brieuc, et l'on parlait d'un enfant qui était venu là sans que personne pût dire qui était son père.

Autour de la table quelques voix prononcèrent tout bas le nom du jeune séminariste Gabriel.

La métayère fit comme si elle n'eût point entendu.

— Quand Marianne de Treguern eut l'âge de marcher, reprit-elle, vous eussiez dit que ses petites jambes la portaient tout naturellement vers Château-le-Brec. Celle-là n'a point le cœur Treguern ! Elle ressemble aux Le Brec de Kervoz par l'âme et par le visage.

— Voilà qui est bien vrai ! dit Vincent Féru ; mais elle n'a pas eu la précaution d'aller jusqu'au pays de Saint-Brieuc pour cacher ses fredaines !

Les jeunes filles baissèrent les yeux à la ronde, et les garçons eux-mêmes rougirent, car dans ce petit coin ignoré de la vieille Bretagne, la pudeur appartient aux deux sexes.

A cette accusation brutale que le beau-frère de Fanchette, la sage-femme, venait de porter contre une jeune fille du nom de Treguern, l'étranger assis sous le manteau de la cheminée avait tressailli. Ce mouvement passa inaperçu au milieu de la préoccupation générale.

— Pour ce qui est de ça, dit le petit Mathelin, je ne sais pas ce qui se passe au manoir, mais je puis bien parler de Château-le-Brec, puisque j'y demeure. Eh

bien! quand Marianne venait visiter sa tante, l'automne dernier, on était bien sûr de voir M. Gabriel dévaler le chemin du presbytère. Il y avait à peine un mois que Filhol était dans la terre que déjà on se divertissait comme il faut dans la grande salle de Château-le-Brec. Douairière fermait les portes; mais, quand on rit de trop bon cœur, les portes fermées n'empêchent pas d'entendre. Quand on avait bien ri et qu'il se faisait tard, c'était toujours M. Gabriel qui reconduisait Marianne au manoir de Treguern.

Après la veillée, le petit Mathelin comptait bien reconduire Toinette Maréchal chez son bonhomme de père, mais c'était en tout bien, tout honneur.

— Est-ce vrai, madame Marion? reprit-il, vous qui savez tout, est-ce vrai que les souterrains de Château-le-Brec vont jusqu'au manoir de Treguern, en passant sous la Pierre-des-Païens?

— Ma mère me l'a dit bien souvent, répliqua la métayère.

— C'est que je n'ai pas pu finir tout à l'heure, quand je vous parlais de ces bruits qu'on entend sous la Tour de Kervoz. Au moins, le commandeur Malo lit ses grimoires tout bas, et il ne fait pas beaucoup de tapage en cherchant sa pierre cassée. Mais au-dessous du trou qu'il a choisi pour demeure, il y a l'étage souterrain de la tour. J'ai tâché vingt fois, quand le grand soleil me donnait du cœur, de trouver la porte qui mène en ce lieu : je vous le dis, il n'y a point de porte; seulement, au plus profond des broussailles où je m'étais faufilé en rampant, j'ai trouvé une manière de crevasse par laquelle un lapin aurait de la peine à passer. J'ai mis mes deux mains de chaque côté de mes yeux et j'ai regardé.

— Et qu'as-tu vu, Mathelin? demanda-t-on à la ronde.

— Ce que j'ai vu? répéta l'enfant, je n'en sais rien moi-même. Il fait noir là-dedans comme au fond de l'enfer, et je sentais un froid humide qui me frappait au visage. Cependant j'apercevais confusément quelque chose : cela ressemblait à un corps étendu de son long, et il me semblait ouïr le souffle d'un homme endormi.

— Si c'est possible! fit le père Michelan, qui eut recours à sa corne de bœuf.

Les jeunes filles retenaient leur respiration, effrayées qu'elles étaient et charmées à la fois; les hommes échangeaient des regards étonnés. La curiosité de tous était violemment excitée.

Un être humain endormi sous cette masse en ruine qu'on nommait la Tour-de-Kervoz!

— Et après, mon garçonnet? fit bonne personne Marion, qui n'était pas la moins pressée de savoir.

— Eh bien, reprit Mathelin le pâtour, celui-là, quel qu'il soit, homme ou diable, a des compagnons quand arrive la nuit, car de ma chambrette qui touche la muraille de la Tour, j'entends des voix confuses qui parlent sous mon lit.

— Ce Mathelin, pensait Toinette Maréchal, faut-il qu'il soit hardi pour n'être pas encore mort de peur!

— Et tu n'as point dit la chose à douairière Le Brec? demanda Marion Lecuyer.

— Si fait bien, et plutôt dix fois qu'une!

— Qu'a-t-elle répondu?

— Que j'étais un poltron, que je rêvais tout éveillé et qu'elle me chasserait si j'entendais encore quelque chose.

— Voyez-vous cela! dit-on autour de la table.

Personne ne songeait plus au pauvre soldat qui sommeillait au coin de l'âtre.

— Si bien, poursuivit le petit Mathelin, que j'ai voulu

en avoir le cœur net une bonne fois. Je ne me fais pas plus brave qu'un autre, mais tout de même j'en suis venu à mon honneur !

Il y eut un mouvement général sur les bancs qui entouraient la table. On n'interrogeait plus; mais les yeux écarquillés et les bouches béantes en disaient plus long que toutes les interrogations du monde. Le petit Mathelin se sentait devenir un personnage; il glissa un regard triomphant vers Toinette Maréchal qui changeait ma foi de couleur à le contempler si glorieux!

— Voilà donc qu'est bon, reprit-il en posant son bonnet de laine de travers : j'avais mon idée. Pour causer si longtemps, il faut allumer la chandelle, et je pensais bien que la cave n'était pas si noire la nuit que le jour. Hier soir, vers onze heures avant minuit, j'ai entendu qu'on commençait la veillée sous ma couchette; je me suis levé tout doucement, j'ai pris mes braies, mon vestaquin, et je me suis habillé de bout en bout, sauf que je n'ai point chaussé mes sabots, crainte d'éveiller douairière. Je tremblais dur; j'avais mis un peu d'eau-de-vie dans un tesson de tasse pour me réchauffer à l'occasion : je la bus; après ça, j'ouvris ma fenêtre et je me coulai dehors.

Pour le coup on aurait entendu la souris courir dans la salle basse de la ferme.

— Ma foi jurée ! s'écria Mathelin qui était sûr désormais de son succès, je n'avais jamais vu la tour comme cela se dresser au-devant de la lune toute basse qui se couchait déjà derrière les arbres du cimetière. Elle était noire et toute déchiquetée; le lierre qui pend aux fentes des créneaux avait l'air d'un grand drap de deuil. Les chouettes ont l'oreille fine; je les avais éveillées; elles tournaient en pleurant autour de leurs nids.

Il n'y avait point de lumière dans la retraite du com-

mandeur Malo au premier étage. Mais à l'endroit où j'avais vu la crevasse, au ras de terre, sous les broussailles, une lueur faible apparaissait.

Je donnai mon âme au bon Dieu, car je sentais bien que je risquais ma vie, et pour la seconde fois je me glissai, en rampant dans les ronces, jusqu'à l'entrée du soupirail...

Ici le petit Mathelin s'arrêta pour boire un coup à son écuelle. Toinette Maréchal était toute émue et plus fière. Chacun, dans son imagination, donnait un dénoûment au récit interrompu du pâtour, et voyait de prodigieuses choses à la lueur pâle qui sortait de ce soupirail.

Il y a des légendes de veillée qui commencent justement ainsi : Et Dieu sait ce qu'on découvre au fond de ces souterrains mystérieux !

— C'était comme une espèce de chambre, poursuivit le petit Mathelin, toute ronde et qui gardait la forme de la tour. Une lampe brûlait au milieu sur un tonneau placé debout; une manière de lit avec une carrée et des rideaux de grosse serge était à droite de la crevasse; à gauche, du côté de la ferme, il y avait une maçonnerie arrangée pour servir d'âtre, et en m'orientant je compris bien que la fumée des tisons allumés devait monter dans la propre cheminée de douairière Le Brec. Au fond, la lumière de la lampe se noyait dans une ouverture sombre qui avait l'air d'un corridor.

Où mène ce couloir? Dieu le sait!

Autour du tonneau qui supportait la lampe, il y avait trois personnes.

— Trois personnes! fit le cercle stupéfait. Les trois Freux, peut-être!

Et Michelan ajouta :

— Dormez tranquille, après cela! quand vous savez

qu'il se passe des choses pareilles dans votre propre village !

— Les connais-tu ces trois personnes, miévrot? demanda Marion Lecuyer.

— Je suis bien sûr d'en connaître deux, répliqua le pâtour, et si je ne dis rien de la troisième, c'est que je n'ai pas vu son visage.

— Qui était-ce? qui était-ce? s'écria l'assemblée dans une explosion de curiosité.

— Or, devinez ! fit le petit Mathelin.

VII

L'HOMME NOIR

Le pàtour Mathelin attendit une minute. Comme personne ne le devinait, il prit une pose solennelle.

— Nenni donc, ce n'était pas les trois Freux, prononça-t-il lentement; il y avait deux hommes et une femme : au milieu était assis un des deux hommes, tout habillé de noir et que je n'ai pas reconnu parce qu'il tournait le dos. A droite, le séminariste Gabriel lisait des papiers à la lueur de la lampe; à gauche, madame Geneviève pleurait sous son voile de deuil.

Un grand murmure s'éleva autour de la table; les uns répétaient le nom de Gabriel, les autres celui de Geneviève. D'autres encore disaient :

— Le troisième ! le troisième !

Mathelin gardait le silence.

Bonne personne Lecuyer secoua la tête gravement.

— Le troisième ? dit-elle. Les cadets de Treguern revinrent pendant un an à la Pierre-des-Païens. Ma grand'-

mère disait bien souvent que le père du feu comte, l'aïeul de Filhol, se montra pendant douze mois dans l'avenue du manoir. Le comte lui-même, souvenez-vous...

— Alors vous pensez que le troisième était Treguern? interrompirent plusieurs voix.

— Pourquoi Filhol n'aurait-il pas le privilége de sa famille? murmura Marion; chacun sait qu'il faut un an et un jour à Treguern pour s'endormir du dernier sommeil.

Cette explication cadrait trop bien avec les idées reçues pour que l'assemblée ne penchât point à l'admettre, le silence même du petit Mathelin semblait donner raison à la métayère.

Mais Vincent Féru prit la parole :

— Cet homme dont le pâtour n'a pu voir le visage, dit-il, bien d'autres l'ont rencontré, depuis quelques mois, dans les champs et sur la lande. Moi qui parle, je l'ai trouvé plus d'une fois rôdant autour du manoir.

— Moi aussi, murmura Pelo le vannier.

D'autres encore dirent :

— Moi aussi!

— Et celui-là, continua Vincent Féru, a la tête au-dessus de Filhol de Treguern. Ecoutez, le père de Treguern était bon seigneur avant de devenir un pauvre homme; je n'ai rien contre Treguern. Mais vous perdez votre temps, croyez-moi, à vouloir expliquer ce qui se passe autour de nous. Il y en a un qui sait le fin mot, et celui-là ne le dira pas.

— Parles-tu de Gabriel, Vincent? interrompit Marion Lecuyer, dont les sourcils se froncèrent.

— Je m'entends et vous m'entendez, ma commère, cela suffit. Gabriel n'a pas besoin d'aller dans les caves

du Château-le-Brec, puisque Gabriel est le maître au manoir. Et s'il jette la soutane aux orties, comme il aurait dû le faire depuis longtemps, s'il avait eu pour un liard de religion et d'honneur, ce ne sera pas pour Geneviève, mais bien pour Marianne.

— Tu dis bien, Vincent Féru ! s'écria la métayère, qui respira comme si on lui eût ôté un poids de dessus le cœur ; il n'y a point de tache à la robe de Geneviève !

Tous les yeux se portèrent sur Vincent Féru qui avait fait un vif mouvement de la main.

— J'étais à l'église d'Orlan, dit-il, quand Geneviève vint s'agenouiller à l'autel avec Filhol son fiancé. Je ne crois pas qu'il y ait au paradis du bon Dieu un plus doux ange ! Du fond de l'âme je leur souhaitai à tous deux du bonheur.

Il s'arrêta et parut hésiter, puis il reprit en changeant de ton :

— J'aimerais mieux dire ceci ailleurs que devant vous, Marion Lecuyer, car vous êtes une digne femme et vous êtes la fille de Montfort qui donna tous ses enfants à Treguern. Vous aimez les Treguern comme au temps où ils étaient vos maîtres. Mais il y a onze mois que Filhol est mort, et la semaine passée Geneviève est venue deux fois de nuit chez ma belle-sœur, la sage-femme.

— Pour Marianne ! s'écria la métayère. Pour Marianne que Françoise Le Brec a perdu devant les hommes et devant Dieu !

— Geneviève n'est point venue pour Marianne, répliqua Vincent Féru, car elles se sont trouvées ensemble, à l'insu l'une de l'autre, dans le moulin de mon frère.

— Et tu oserais dire ?... commença Marion, suffoquée par la colère.

— Je dis qu'on renvoie bien souvent, à la nuit tombante, le seul valet qui ait suivi la mauvaise fortune de Treguern. Je dis que le berceau d'Olympe, la pauvre orpheline qui n'a point connu son père, reste bien souvent à la garde d'une autre enfant : la petite sœur Laurence... et qu'elles sont toutes seules dans ce grand manoir, tandis que Marianne et Geneviève vont où l'esprit du mal les attire.

— Tu mens! gronda Marion Lecuyer en se redressant comme un homme.

— Non, je ne mens pas... et pourquoi mentirais-je? Je dis que cet inconnu, l'Homme noir, comme l'appellent les gens du village, qui rôde autour de la maison de Treguern, a perdu la pauvre belle Geneviève, comme douairière Le Brec et Gabriel ont perdu la jolie Marianne, sa sœur!

— Tu mens! tu mens! répéta par deux fois bonne personne Marion, qui avait des larmes dans les yeux; et si mon pauvre chère frère Roland était au pays, ton sang paierait tes mensonges, Vincent Féru!

Une plainte sourde se fit entendre du côté de l'âtre, et tous les regards se tournèrent vers le soldat qui avait sans doute gémi dans son sommeil. Parmi le silence qui suivit, on put ouïr le grand bruit de la tempête qui faisait rage au dehors.

— Ah dam! ah dam! dit le père Michelan, revenant avec plaisir au point de départ de la conversation, ce n'est point des temps comme cela qui feront grainer le blé noir!

Mais Vincent Féru n'était pas de caractère à laisser ainsi rompre les chiens.

— Dame Marion, dit-il, Roland Montfort, votre frère, était un franc compagnon autrefois. Il pourrait bien me casser la tête si je ne lui rompais point les os; mais cela

n'empêcherait pas qu'à l'heure même où je vous parle, la veuve et la sœur de Treguern sont au moulin de mon frère Guillaume. Et si le cœur vous en dit, bonne personne Lecuyer, nous ferons le tour du clos pour entrer au manoir que nous trouverons vide, je vous le promets, sauf une pauvre enfant de sept ans qui remplace la mère absente auprès du berceau abandonné.

La métayère se leva comme pour accepter le défi. Elle était belle de sa colère et de sa pieuse foi en l'honneur de Treguern : vous eussiez bien reconnu la sœur de Roland Montfort. Mais en ce moment la porte de la ferme s'ouvrit, et un nouvel arrivant passa le seuil. C'était un pauvre homme vêtu d'un casaquin de futaine trop mûre, que la pluie collait à ses os. Il avait les joues toutes pâles sous les mèches de ses cheveux gris.

— Claude! s'écria-t-on autour de la table; le valet de Treguern!

Il semblait que le hasard l'eût amené là tout exprès pour décider entre Vincent Féru et Marion Lecuyer, la métayère.

Quand il s'approcha de la table, on vit qu'il avait le frisson sous ses habits mouillés et que ses lèvres blêmes tremblaient.

— Une écuellée de cidre, pour l'amour de Dieu, bonne personne Marion, dit-il d'une voix qui chevrotait, je viens de voir le diable!

Les deux bancs qui flanquaient la table faillirent se renverser à la fois par le soubresaut que fit toute l'assemblée. Les mains tremblantes de Claude saisirent un pichet, il but à même, et l'on put entendre ses dents claquer contre la faïence.

— Seigneur Dieu! seigneur Dieu! balbutia-t-il en se laissant choir sur une escabelle, qui d'entre nous sera en vie demain matin?

— Allons! Claude, mon bonhomme, dit Vincent Féru, le moins crédule, sinon le plus brave, que t'est-il arrivé?

Claude tamponna son front baigné de sueur. Tout le monde le regardait, bouche béante.

— Dieu m'assiste! répliqua le valet du manoir, dont la cervelle n'avait pas l'air bien solide; je tournais autour de la Pierre-des-Païens, parce que j'avais vu douairière Le Brec tout debout, sous la pluie, au milieu du chemin qui monte à la lande. Et qui oserait se croiser avec la Le Brec à cette heure de nuit? Tout à coup défunt Filhol, mon jeune maître, s'est dressé sur la pierre et il a causé avec quelqu'un que je ne voyais pas, mais qu'il appelait Roland.

— Faudra prier pour le salut de l'âme de Roland Montfort, dit le vieux Michelan, tandis que Marion Lecuyer couvrait de ses deux mains ses yeux humides. Quand on entend un mort prononcer le nom d'un absent, les parents peuvent bien prendre le deuil.

— Roland! mon pauvre frère Roland! sanglota Marion Lecuyer.

— Pour ma fortune, reprit le bonhomme Claude, je n'aurais pas voulu rester là. J'ai joué des jambes à travers champs pour aller au moulin de Guillaume, qui est bonne âme et qui m'ouvre volontiers sa porte. Quand je suis arrivé à l'entrée de la lande, j'ai bien entendu des pas de chevaux qui galopaient tout autour de moi; mais je croyais que c'était ma pauvre tête qui déménageait, car j'avais la grande fièvre et mes oreilles tintaient. N'entendais-je pas aussi le moulin de Guillaume qui allait, malgré la fête gardée, qui allait comme si Satan l'eût mis en branle!

— Holà! Claude! m'a dit une voix. Et Malo de Treguern était tout près de moi sur son cheval efflanqué.

Que Dieu m'assiste! Je me suis laissé choir sur mes genoux.

— Pourquoi n'es-tu pas à ton devoir? m'a demandé le commandeur Malo. Est-ce ainsi que tu gardes la maison de Treguern?

J'ai répondu tout tremblant que j'étais :

— On m'a renvoyé, pour cette nuit, de la maison de Treguern.

— Va vite! va vite! s'est écrié le commandeur Malo. Retourne au manoir. L'esprit du mal est dehors et veut entrer. Va vite! va vite!

— Claude, interrompit ici la métayère, c'est Marianne de Treguern qui t'a mis pour cette nuit hors du manoir, n'est-ce pas?

— Non, répliqua le bonhomme, c'est madame Geneviève.

Marion Lecuyer tourna la tête pour éviter le regard triomphant de Vincent Féru.

— Le commandeur Malo, poursuivit Claude, piqua le ventre de sa bête qui franchit les palis d'un saut et se mit à galoper vers la Tour-de-Kervoz; il me semblait toujours entendre sa voix répétant au loin : Va vite! va vite!

Comme j'essayais de me relever, un autre cheval, lancé à toute course, a passé si près de moi que j'ai vu la fumée de ses naseaux. Si Gabriel le presque-prêtre ne dormait pas en ce moment au presbytère, je dirais que ce second cavalier était Gabriel. Il a descendu le chemin qui mène au bourg; puis encore un autre bruit de cheval galopant et un autre cavalier dans la nuit!

— La route du manoir de Treguern? m'a dit celui-là qui avait une voix comme jamais je n'en ai ouï de ma vie.

Je ne sais pas ce que j'ai répondu. Nous étions sous le

moulin; le vent a pris les quatre ailes à revers et les a arrachées pour les porter à deux cents pas de là sur la lande. Mes oreilles folles entendaient comme des cris de femme. Le troisième cavalier avait disparu. Il y a quarante ans que je suis avec Treguern; j'ai pris le sentier du manoir comme le commandeur Malo me l'avait ordonné. Ici près, au bout de l'avenue, j'ai entendu qu'on tirait les barres de la grand'porte.

— Coûte que coûte, me suis-je dit, je servirai Treguern jusqu'à la dernière heure!

Et j'ai pris mon élan pour franchir la porte ouverte.

Est-ce Satan qui voyage par la tempête sur un cheval noir comme la nuit? Malo ne m'avait-il pas parlé de l'Esprit du mal? Qui avait ouvert la grand'porte? Je ne peux pas le dire, car il n'y a que des femmes au manoir, et les barres sont lourdes, même pour la main d'un homme.

Un éclair a embrasé le ciel; j'ai vu ce cavalier qui m'avait interrogé sur la lande, grand comme un géant et tout sombre au milieu de la lumière éblouissante.

— L'homme noir! murmura Vincent Féru.

Et un frisson courut autour de la table, tandis que toutes les voix effrayées répétaient:

— L'Homme noir!

— Il a passé le seuil, poursuivit le bonhomme Claude, et la porte a retombé au moment où j'allais entrer moi-même. Avant de partir, j'avais détaché les deux dogues; l'an passé, les deux dogues ont étranglé ce larron qui escalada les murailles de la cour; les deux dogues n'ont pas même aboyé!

— C'est que les deux dogues connaissent l'Homme noir! conclut Vincent Féru.

Le pauvre Claude embrassa un autre pichet.

— Moi, je dis, murmura-t-il entre deux rasades co-

pieuses, que le démon est comme les deux dogues de Treguern : on l'a déchaîné. Il y a des menaces de mort autour de nous, et vous verrez que plus d'un banc sera vide à la grand'messe de demain dimanche. . . . .

. . . . . .

La veillée était finie depuis longtemps et l'horloge, dont les rouages grondaient dans son armoire de chêne sculpté, avait sonné la demie de onze heures. On entendait encore le vent siffler dans les arbres du pâtis et pleurer par les fentes des fenêtres, mais la pluie faisait trêve. Les amis et voisins avaient profité de l'éclaircie pour regagner leurs demeures. Pelo le vannier, Vincent Féru et les autres étaient partis avec le père Michelan qui n'avait pas manqué de leur dire en route : Ce n'est pas des temps pareils qui feront grainer le blé noir !

Le petit Mathelin avait reconduit Toinette Maréchal, et nous pouvons affirmer qu'il ne lui avait parlé ni du beau temps, ni de la pluie, ni des dangers de la moisson.

A l'intérieur de la ferme, les valets et les servantes s'étaient juchés dans leurs nids respectifs. On avait donné au pauvre Claude une bonne place sur la paille de l'étable.

Personne n'avait trop songé au soldat sommeillant sur son escabelle, les pieds dans les cendres éteintes ; l'hospitalité bretonne est ainsi, elle ne refuse point, mais elle offre peu ; l'hôte a juste ce qu'il demande.

Si vous vous endormez au coin du feu dans une ferme morbihannaise, vous ne serez éveillé que par le bruit du travail matinier.

Ce qu'on veut, on le réclame : telle est la règle.

Comme le soldat n'avait rien demandé, on ne lui avait rien donné.

Ailleurs, on s'inquièterait peut-être, à un autre point

de vue, d'un homme qui resterait seul à dix pas du lit d'une femme, après le départ des voisins et des valets; mais, dans ce pauvre bon pays, les voleurs sont rares et il n'y a point de méfiance. Quant à la question de pudeur, le lit breton est à la fois une boîte et une citadelle.

Quand bonne personne Marion Lecuyer fut seule, elle se mit à genoux devant le bahut guilloché qui servait de montoir à sa couche. Elle pria pour Treguern et pour son frère Roland à qui elle avait presque servi de mère. C'était tout ce qu'elle aimait en ce monde. Hélas! le nom de Treguern suivait la pente fatale où l'entraînait la destinée, et quant à Roland, qui était à la guerre, la digne Marion avait trop de sang breton dans les veines pour ne pas croire aux tristes présages.

Tant de jeunes gars étaient partis ainsi, beaux et braves comme Roland, pour ne jamais revenir!

En faisant sa prière, Marion Lecuyer pleurait.

Elle se releva enfin essuyant ses paupières rougies, et consolée un peu par son oraison fervente, elle tira la corde qui ouvrait les gros rideaux de son lit. Avant d'y monter, cependant, elle tourna d'instinct un dernier regard vers la place où le *bleu* dormait.

Marion, au moment de faire sa prière, l'avait laissé assis sur l'escabelle, la tête cachée dans sa main. Elle le retrouva debout, immobile et la tête penchée sur sa poitrine.

Soit que les yeux de la métayère fussent troublés par les larmes, soit que la lueur de la résine n'éclairât point suffisamment la chambre, elle ne pouvait distinguer ses traits.

— L'homme, dit-elle avec un commencement d'inquiétude, la faim vous est-elle venue en dormant et vous faut-il maintenant à souper?

L'inconnu fit un signe de tête négatif. La résine en ce moment se prit à pétiller et rendit une lumière plus vive. Les mains de Marion tremblèrent; elle eut comme une vision.

— J'ai trop pleuré, murmura-t-elle. La fièvre est dans mes yeux !

Puis elle reprit, car la flamme de la résine avait baissé et le visage de l'inconnu rentrait dans l'ombre :

— L'homme, vous faut-il un lit, ou voulez-vous qu'on vous ouvre la porte afin de continuer votre voyage?

— Je n'ai pas besoin de lit, répondit le soldat : cette nuit je ne dormirai point; mais je ne continuerai pas non plus mon voyage, parce que je suis arrivé.

La métayère joignit ses mains froides et les appuya contre sa poitrine.

— Seigneur Jésus! murmura-t-elle, est-ce qu'ils m'ont rendu folle avec leurs histoires de malheur !

— Que Dieu vous garde! ma sœur Marion Montfort, dit le soldat qui décrocha la résine et la mit au-devant de son visage, vous n'avez pas oublié votre frère Roland !

Les jambes de la bonne femme chancelèrent sous le poids de son corps. Elle tendit ses bras en avant, et le jeune sergent fut obligé de s'élancer pour la soutenir contre sa poitrine.

— Roland! disait-elle en le contemplant à travers ses larmes, le fils de notre bien-aimée mère! Bénie soit la sainte Vierge pour avoir exaucé ma prière, car j'ai craint un instant, Roland, mon Roland chéri, de ne plus jamais te revoir !

Roland la pressait sur son cœur; il l'appelait sa sœur et sa mère. Les yeux de Marion tombèrent sur la manche vide qui se rattachait au revers de l'uniforme. Elle baissa la tête et ne parla point. Roland comprit son silence et murmura :

— Ma sœur, que la volonté de Dieu soit faite! Nous n'avons pas le temps de nous occuper de nous, et l'heure presse.

— C'est vrai! s'écria la métayère, qui le regarda inquiète. Tu m'as dit que tu ne te coucherais pas cette nuit. Pourquoi m'as-tu dit cela?

— Parce que j'ai entendu, répliqua Roland Montfort, comme on parle maintenant à la veillée de ceux qui étaient nos maîtres.

— Ah! fit Marion, tu ne dormais donc pas là, sous le manteau de la cheminée?

— Je veillais, et je n'ai pas perdu une parole.

Le front pâle du jeune sergent s'était redressé.

— Ma sœur! ma sœur! dit-il d'une voix lente et pleine de tristesse, il n'y avait que toi ici pour défendre le nom de Treguern!

— Mais maintenant nous serons deux, n'est-ce pas? s'écria la vaillante femme, qui mit le poing sur la hanche avec défi; et gare aux misérables lâches qui ont attendu la mort de Filhol pour insulter sa veuve!

— Oui, ma sœur, nous serons deux, répondit le jeune sergent; tant qu'il y aura du sang dans mes veines, ce sang-là, jusqu'à la dernière goutte, appartiendra aux enfants de Treguern. Mais ils disaient vrai, les gens de la veillée : Geneviève était au moulin avec Marianne ce soir.

— Tu l'as vue? demanda Marion Lecuyer en reculant d'un pas.

— Non, répliqua Roland, mais je le sais.

— Par ouï-dire? répliqua Marion dont les sourcils se froncèrent, et c'est toi, Roland, mon frère!...

— Ma sœur, interrompit le jeune sergent, ce n'est pas pour mentir que les morts sortent de leur tombe!

La métayère baissa la tête.

— C'est donc bien vrai que Filhol t'a parlé? murmura-t-elle.

— Mon frère Filhol m'a parlé. Je vais lui désobéir pour la première fois de ma vie. Je ne me coucherai pas sous votre toit, ma sœur, parce qu'il faut que j'entre, cette nuit, au manoir de Treguern.

Marion Lecuyer se prit à trembler de tout son corps.

— Tu ne feras pas cela, Roland mon frère, s'écria-t-elle, l'esprit du mal a franchi le seuil du manoir!

— J'en sais trop déjà, interrompit le jeune sergent, pour ne pas aller jusqu'au fond de ce mystère. Il y a un homme dans la maison de Treguern. Je veux savoir qui est cet homme et ce qu'il fait chez la veuve de mon frère!

— La porte est close, objecta faiblement Marion Lecuyer, on ne l'ouvrira pas.

— L'issue que nous prenions autrefois pour entrer chez Treguern est-elle condamnée? demanda Roland.

La bonne femme croisa ses bras sur sa poitrine.

— Si je te priais de rester avec moi cette nuit, murmura-t-elle avec caresses, Roland, mon cher enfant, me refuserais-tu?

— Je vous refuserais, ma sœur chérie.

Marion Lecuyer prit elle-même la résine.

— Viens donc, dit-elle, et que Dieu soit avec toi!

Elle passa derrière son lit. Dans la ruelle, il y avait une petite porte qu'elle ouvrit; elle remit la résine à Roland qui la baisa au front et s'engagea dans un étroit corridor.

Marion Lecuyer referma la porte et resta en prières sur le seuil.

VIII

GENEVIÈVE

Ce qu'on appelait maintenant le manoir de Treguern avait été un immense château, entouré de murailles et fortifié selon l'art du moyen-âge. On pouvait suivre encore sur la pelouse le tracé anguleux de l'enceinte, et une demi-douzaine de monticules régulièrement espacés permettaient aux antiquaires de Vannes et de Redon de fixer avec précision l'emplacement des six maîtresses tours. Un pli de terrain circulaire marquait encore les douves, et à plus de cent pas de la triste maison grise, on trouvait les ruines d'une chapelle de merveilleux style qui avait fait partie des bâtiments primitifs.

Ces vieux châteaux bretons étaient des villes. Il les fallait assez grands pour donner asile à ce peuple de vassaux qui abandonnaient leurs fermes et petites tenances, quand l'ennemi entrait en campagne. Après avoir mesuré en superficie le terrain pris entre les six tours et la chapelle, les antiquaires de Vannes et de Re-

don avaient déclaré qu'à son bon temps le château de Treguern pouvait bien donner retraite à deux cents familles, y compris les équipages de charrue et les bestiaux.

La tradition du pays avait gardé souvenir de cette puissance, mais ce qui faisait surtout le renom du château de Treguern, c'était l'étendue inusitée de ses souterrains. Les bonnes gens du bourg d'Orlan penchaient à croire que ces souterrains se promenaient en zigs-zags jusqu'aux limites de la Grand'Lande; quelques-uns admettaient que leur parcours s'arrêtait à Croix-qui-Marche. Enfin, il y avait les sceptiques qui n'accordaient à ces sombres galeries que l'espace compris entre le manoir de Treguern et Château-le-Brec, en passant par la Pierre-des-Païens.

Selon ceux-ci, les souterrains du manoir se terminaient par une vaste salle voûtée, au-dessus de laquelle on avait bâti la Tour-de-Kervoz.

Pourquoi cette communication si intime entre deux maisons ennemis depuis tant de siècles? Les bonnes gens du bourg d'Orlan n'en savaient pas le premier mot. Le fait existait, ou du moins on en affirmait l'existence : c'était tout.

Et il y avait de belles histoires au sujet de ces galeries. Plus d'une fois, disait-on, aux temps chevaleresques, Treguern et Le Brec s'étaient rencontrés sous ces voûtes, à cheval, armés de toutes pièces et la lance couchée. Immédiatement au-dessous de la Pierre-des-Païens, le souterrain s'élargissait de façon à former une arène circulaire. A l'époque des guerres de succession entre Charles de Blois et Jean de Montfort, Treguern était pour Blois avec Bertrand Duguesclin, Le Brec était pour Montfort avec Olivier de Clisson et bien d'autres. Il y eut dans ce noir champ-clos, dont nous venons de parler,

une véritable bataille rangée, et Tanneguy de Treguern, vainqueur, put écrire sur la pierre des murailles souterraines les noms de cent ennemis morts.

Un bas-relief extérieur de la chapelle en ruines, située à l'orient de l'ancien château, présentait la parodie grotesque de ce mémorable événement. La renaissance de l'art fut fantasque et moqueuse; bien qu'on ne puisse pas dire qu'elle restât toujours au-dessous du drame, il est certain que la farce lui plaisait mieux.

Dans le bas relief de la chapelle, les chevaliers étaient transformés en marmitons, marmitons à queue et à cornes, bien entendu : la gaîté du temps ne sortait pas de là; les lances étaient des broches, les masses d'armes des casseroles; mais la transformation la plus hardie était, sans contredit, celle que la bizarre invention de l'artiste avait fait subir aux nobles coursiers. L'artiste avait été plus loin que Cervantes; ce n'était pas Rossinante qui servait de monture aux combattants, ce n'était pas l'humble Roussin de Sancho : les paladins de la broche et de la poêle étaient montés sur des pores étroits et longs, habillés de fer comme des destriers de bataille, allongeant leur grouin bridé et tortillant leurs queues plus minces que des ficelles sous les franges magnifiques de leur croupière (*).

Ce bas-relief avait le privilége de faire rire à gorge déployée les enfants grands et petits du bourg d'Orlan. Ils ne découvraient peut-être pas si bien que les antiquaires de Redon et de Vannes l'intention satirique de l'artiste, mais les casseroles, les broches et les pores dé-

(1) Ce bas relief sculpté sur une table de granit, curieux par son sujet même et curieux surtout par la singulière hardiesse de main qui en distingue l'exécution, existe au château de C... (Morbihan.) M. de C... l'a enclavé avec bien d'autres richesses artistiques dans la muraille de sa salle d'armes.

guisés en coursiers suffisaient à leur bonheur, et le bas-relief de la chapelle était pour eux la preuve irréfragable de l'existence d'un souterrain reliant les caves du manoir de Treguern aux fondations de la Tour-de-Kervoz.

Ce qui restait du manoir à l'époque où se passe notre récit semblait s'être reculé vers l'ouest. Les bâtiments ne pouvaient pas remonter à une antiquité très-haute, et pourtant leur ensemble triste, presque désolé, présentait un certain aspect de grandeur. Ce n'était pas cette mélancolie solitaire et robuste, peinte à si larges traits par Walter Scott dans la *Fiancée de Lammermoor ;* ce n'était pas la tour de Ravenswood, ce nid d'aigle perché sur la pointe d'un écueil et regardant la grande mer : c'était une maison carrée, grise et toute blessée de crevasses, vieillissant et se déjetant auprès d'une bonne grosse ferme annuellement réparée.

C'était la misère tout unie, avec ce qu'il y a de poésie dans toute misère, et rien de plus.

Seulement, la bonne grosse ferme, joyeuse et touffue, placée trop près du pauvre manoir efflanqué, rendait la vue de celui-ci plus pénible.

Misère pour misère, nous aimons mieux celle qui se meurt fièrement dans la solitude.

Mais on ne choisit pas. D'ailleurs il n'y avait plus que des femmes derrière ces pauvres murailles, et qui sait si depuis la mort des derniers Treguern la ferme riche et grasse n'avait pas fait plus d'une fois l'aumône au manoir agonisant ?

La ferme de bonne personne Marion Lecuyer, était située en dehors de l'ancienne enceinte et touchait l'angle sud-ouest du manoir dont l'entrée principale s'ouvrait sur la pelouse, du côté opposé. Le passage où Roland Montfort s'était engagé avec sa résine allumée, en

quittant la salle basse de la ferme, ne faisait point partie des fameux souterrains de Treguern; il était à fleur du sol et le moindre entretien en eût fait un corridor ordinaire. Mais, depuis le départ de Roland pour l'armée, personne n'avait suivi ce chemin. Les pieds s'enfonçaient dans la poussière froide; les toiles d'araignées pendaient à la voûte comme de grands lambeaux et les pierres déchaussées sortaient de la muraille suintante.

Roland allait, le cœur serré. Cette atmosphère humide et lourde pesait sur ses poumons. Il atteignit une porte située à l'autre extrémité du passage et qui avait une véritable serrure de prison : cette serrure fermée eût été un obstacle insurmontable, mais Roland savait bien qu'il n'y avait point de clé. C'était la porte de la chambre qu'il occupait au manoir dans sa jeunesse.

Il poussa la porte qui n'opposait à son effort que le poids de ses lourds battants et la rouille invétérée de ses gonds. Un sentiment indéfinissable, mêlé de douleur et de joie, lui prit l'âme : la chambre était exactement telle qu'il l'avait laissée au départ. Le lit de paille était défait, les instruments de chasse et de pêche pendaient aux murailles, et sur le billot qui lui servait jadis de table de nuit, le livre de prières oublié, qu'il avait tant de fois regretté à l'armée, restait encore ouvert.

Je ne sais pourquoi tous ces objets lui parlaient de Filhol encore plus que de lui-même. Quand il s'étendait là, le soir, sur cette pauvre couche, il échangeait toujours avec Filhol, dont la retraite était proche, les souhaits de bonne nuit. Parfois, avant de s'endormir, ils restaient bien longtemps causant tous les deux à travers la porte ouverte. Filhol parlait toujours de fortune et d'avenir; Filhol était ambitieux; Filhol voyait sans cesse au delà de la misère présente des jours éclatants et radieux pour la gloire éclipsée de Treguern.

Il était jeune, il était beau, il était brave : qui sait si Dieu n'eût point réalisé ses espoirs.

Roland eut besoin de se violenter lui-même pour entrer dans la chambre voisine qui avait appartenu à Filhol. Là, tout était bien changé. Dès le seuil, Roland sentit la pensée de la mort qui lui étreignait le cœur. Si pauvre qu'elle soit, la jeunesse ingénieuse sait orner son réduit. Il y avait autrefois dans la chambre de Filhol un lit à rideaux blancs; tout alentour, de beaux trophées de chasse s'alignaient; la bonne comtesse sa mère avait pendu quelques tableaux aux lambris. Filhol aimait les fleurs; dans deux grands vases de porcelaine antique, riche débris que la misère avait oublié au sein de ce dénûment profond, Filhol entretenait toujours de frais bouquets de fleurs. Il avait sa petite bibliothèque, et des papillons rassemblés par lui étalaient sous le verre le velours miroitant de leurs ailes.

Tout cela était dans le souvenir de Roland. Durant l'absence, il avait revu si souvent la chambre de son frère; il eût pu dire la place exacte de chaque objet et peindre en quelque sorte le réduit tout entier de mémoire.

Hélas! il n'y avait plus rien; les murailles étaient toutes nues; on avait emporté les beaux vases et il ne restait à la place que deux bottes de fleurs desséchées; le mobilier modeste avait disparu avec les tableaux; le bois de lit; sans matelas et sans draperie, cachait ses moulures sous la poussière.

Il n'y avait plus rien, hélas! hélas! rien que le crucifix qui avait servi sans doute aux derniers moments du pauvre Filhol et qu'on avait laissé là, dans la poudre du plancher.

Roland s'agenouilla. Il releva le crucifix et au travers de ses larmes il contempla l'image du Christ qui avait

touché les lèvres mourantes de Treguern, et qui gardait pour lui comme une trace mystique de son suprême soupir. Ce témoin, resté là depuis l'heure fatale, lui disait une à une les angoisses de l'agonie de son frère : la solitude de la chambre se peuplait, les ténèbres s'éclairaient, et aux quatre coins du lit où Treguern tout pâle était couché, quatre cierges se dressaient. Il y avait là Marianne composant son visage, la petite sœur Laurence essuyant ses yeux baignés de pleurs, et Geneviève éperdue, Geneviève, folle de douleur, voilant sous ses cheveux épars ses traits plus pâles que ceux du mourant lui-même. Au loin, vers la porte, quelques paysans et quelques pieuses femmes égrénaient leurs chapelets dévotement. Puis Geneviève apportait un berceau où un bel enfant dormait dans ses langes; un sourire naissait sur les lèvres blêmes du jeune père, qui essayait en vain de tendre ses bras vers ce doux trésor qu'il allait quitter pour jamais.

Il parlait, et que sa voix était changée! Il bénissait sa femme et sa fille, Geneviève et Olympe de Treguern.

Un prêtre venait. Tous les genoux fléchissaient, tandis qu'une parole s'élevait dans le silence : Partez, âme chrétienne...

Filhol avait le crucifix sur la poitrine et ne bougeait plus. Dans son berceau mignon, l'enfant souriait encore.

Elle ne savait pas, la pauvre Olympe, que cette heure funeste la faisait orpheline.

Mais Geneviève, Geneviève, mon Dieu! Geneviève au désespoir! Était-ce possible! quelques semaines avaient-elles suffi à la rendre coupable? Avait-elle pu tomber, cette veuve, si près du lit de mort de son époux!

La calomnie est lâche et s'attaque toujours à la faiblesse. Non, non, Geneviève n'avait point dépouillé cette chère auréole qui naguère couronnait son front d'ange;

non, non, Geneviève n'avait point taché sa robe nuptiale! Quelques pas encore, et Roland allait la trouver endormie auprès du berceau de sa fille Olympe.

Roland se releva pour les faire, ces quelques pas qui le séparaient de la vérité. Il baisa le crucifix et quitta la chambre de Filhol.

Les deux pièces qui suivaient avaient appartenu à feu la bonne comtesse. C'était encore le vide et l'abandon. En les traversant, Roland prêtait l'oreille, il avait peur de saisir quelque bruit dans le silence. Un bruit, une voix, que sais-je! c'était peut-être la condamnation de Geneviève. Au contraire, le silence et le repos plaidaient sa cause.

Roland n'entendait rien; il savait par expérience quels fantômes évoque dans la nuit l'imagination peureuse du paysan breton, et il commençait à nier, en lui-même, l'existence de ce personnage mystérieux qui était entré au manoir, d'aprés le récit du pauvre Claude.

Comme il allait passer le seuil de la deuxième pièce qui avait servi de chambre à coucher à la comtesse, il entendit ce chant doux et monotone avec lequel les jeunes mères du pays de Bretagne bercent le sommeil de leurs enfants; il s'arrêta, plus ému que s'il se fût trouvé tout à coup en présence de Geneviève elle-même. Pauvre belle sainte! elle était là, donnant à la fille de Treguern les soins pieux de l'amour des mères. Et savait-elle seulement le premier mot de toutes ces fables qui couraient dans le pays affolé?

Telle fut la première pensée de Roland. Mais le sourire attendri ne resta point sur ses lèvres. Ce n'était pas seulement douairière Le Brec, ce n'étaient pas seulement les gens de la veillée qui lui avaient parlé de Geneviève; Treguern lui-même avait dit : Geneviève ma femme a mis au monde un fils cette nuit.

C'était lui, Roland Montfort, qui devait présenter l'enfant au baptême et lui donner ce nom de Tanneguy, porté de père en fils par l'aîné de Treguern, depuis le temps du grand chevalier.

Après la chambre où se trouvait Roland, il y avait un corridor fermé par une porte vitrée. Roland aperçut une lueur faible au travers des carreaux; il souffla sa résine et continua d'avancer. Le cœur lui battait; le chant de la jeune mère continuait, mais était-ce bien la voix de Geneviève?

Roland n'était plus qu'à quelques pas de la porte vitrée; ses yeux se baissèrent malgré lui comme s'il eût eu frayeur, au moment de connaître enfin le mot de l'énigme.

Quand il releva son regard, il vit au devant de lui, à travers les vitres recouvertes d'un lambeau de mousseline, une chambre vaste et presque nue, comme toutes celles du manoir. Il y avait pourtant dans cette chambre un lit, un berceau et quelques siéges. Dans le berceau, la petite Olympe dormait. Laurence de Treguern, la jeune sœur de Filhol, la berçait en chantant d'une voix tremblante; son visage d'enfant, admirablement beau, mais déjà voilé par la tristesse précoce, recevait en plein les rayons de la lampe. Roland cherchait où allait sans cesse son regard sournois et tout plein d'effroi; le fond de la chambre se perdait, en effet, dans l'ombre, et Roland n'avait aperçu d'abord que les deux enfants. Il avait vu seulement que le lit de Geneviève était vide et n'avait point été défait.

En suivant le regard de Laurence, il aperçut, auprès de la cheminée, un homme tout habillé de noir, assis dans un fauteuil de paille. Celui-là était immobile et semblait attendre. A un mouvement qu'il fit et qui tourna vers la lumière les traits de son visage, Roland

reconnut le premier des deux voyageurs, descendu dans la soirée au cabaret de Redon où Mathurin et lui avaient fait leur dernière halte.

L'Anglais, puisque Mathurin qui s'y connaissait voulait que ce fut un Anglais. Sans doute aussi l'*homme noir* des contes de veillée du bon bourg d'Orlan.

A cette heure où les apparences semblaient confirmer si énergiquement les accusations portées contre Geneviève, Roland s'étonna de trouver en lui-même plus de curiosité que d'indignation. En traversant les appartements du manoir il s'était dit : Si cet homme est là véritablement, je croirai. Cet homme était là, Roland le voyait de ses yeux, Roland ne croyait pas encore.

Les faits ne valent que suivant l'aspect sous lequel ils se présentent à nous; le fait existait, l'homme était là; mais il était dans la chambre où la petite Olympe dormait sous la garde de Laurence.

Il y avait un mystère; si ce mystère était une intrigue d'amour, les circonstances qui l'entouraient faisaient descendre Geneviève au-dessous du dernier degré de la honte. C'était alors le vice brutal et idiot qui ne respecte même plus la sainte ignorance du premier âge; c'était l'ignominie ébêtée où se vautrent les sauvages de notre civilisation; or, on était au manoir de Treguern, loin des villes dont la fange fermentée produit ces horreurs; il s'agissait de Geneviève, et le juge était Roland Montfort.

En cet état, voir, ce n'était pas croire. Le cœur du jeune homme se révolta, et sa raison, complice, s'écria : C'est impossible !

Mais s'il n'y avait pas une intrigue d'amour, que venait faire cet homme dans la maison de Treguern? Là était le mystère.

L'esprit de Roland se perdait dans le vaste champ des

conjectures, lorsqu'une porte s'ouvrit derrière le lit de Geneviève, et Geneviève elle-même parut.

Elle était si changée, que Roland eut peine à la reconnaître. Elle portait son deuil de veuve. A son aspect, la petite Laurence poussa un cri de joie et s'élança vers elle. Il était évident que la présence de Geneviève mettait fin à ses terreurs.

L'étranger lui avait donc causé un bien grand effroi ! Elle n'était donc pas accoutumée à voir l'étranger. Ce raisonnement vint tout de suite à l'esprit de Roland.

Mais, en même temps que ce raisonnement, une question se fit jour : Qui donc, en l'absence du vieux Claude et de Geneviève elle-même, qui donc avait pu tirer les lourdes barres de la porte principale pour livrer à l'étranger l'entrée du manoir ?

Laurence dit quelques mots à l'oreille de sa sœur, qui chancelait sur ses jambes tremblantes et paraissait toute prête à se trouver mal.

Roland songeait encore et se demandait comment cette femme, si frêle en sa beauté, avait pu faire la route du moulin de Guillaume à la maison de Treguern, la nuit même de sa délivrance. Et l'enfant nouveau-né, qu'en avait-elle fait ?

Geneviève, au premier mot prononcé par sa jeune sœur, se tourna vivement vers l'étranger, qu'elle n'avait point aperçu en entrant. Celui-ci s'avança vers elle et lui fit un grave salut.

— Êtes-vous la veuve du comte Filhol de Treguern ? demanda-t-il de cet accent guttural que Roland avait déjà entendu au cabaret du faubourg.

— La veuve ? répéta Geneviève, dont la voix faible et brisée parvenait à peine aux oreilles de Roland.

Puis elle se reprit et ajouta en baissant les yeux :

— Oui, monsieur, je suis la veuve du comte Filhol de Treguern.

Roland se rapprocha instinctivement de la porte vitrée et colla son œil aux carreaux. Le début de cette scène s'éloignait si complétement de ce qu'il avait redouté ou prévu que tout sentiment chez lui cédait à la surprise.

L'étranger était un homme entre deux âges, à la figure austère et froide.

— J'ai risqué ma vie pour venir jusqu'ici, madame, dit-il avec simplicité. Je suis débarqué hier en face de Sarzeau, et les garde-côtes qui m'ont pris pour un chouan, m'ont donné la chasse jusqu'à la Roche-Bernard; mais je savais ce que je risquais à mon départ de Londres. Quand un Anglais a donné sa parole, il n'y a point de force qui puisse l'empêcher de l'accomplir.

La petite Laurence était retournée vers le berceau, et ses grands yeux ébahis suivaient les mouvements de l'étranger.

— Avez-vous les preuves du décès de votre mari? demanda l'Anglais.

Roland chercha en vain une larme à la paupière de Geneviève. A part la souffrance physique qui, évidemment, l'accablait, ce n'était pas de la douleur qui était en elle, c'était plutôt un grand trouble et un embarras poussés jusqu'à l'angoisse.

— J'ai les preuves, murmura-t-elle.

Sa main se posa sur son cœur qui défaillait.

— Veuillez me pardonner, madame, poursuivit l'Anglais qui se croyait de bonne foi la cause innocente de toute cette détresse, je réveille en vous de bien tristes souvenirs, mais la Compagnie m'a donné sa confiance et je dois remplir mon devoir.

Geneviève se traîna plutôt qu'elle ne marcha jusqu'au chevet de son lit. Sous l'oreiller, elle prit un portefeuille

que Roland reconnut tout de suite pour avoir appartenu à Filhol; elle l'ouvrit et choisit quelques papiers qu'elle tendit à l'Anglais.

Celui-ci les lut avec l'attention d'un homme d'affaires.

— Vous avez la police d'assurance? demanda-t-il ensuite.

Geneviève lui tendit un autre papier. L'Anglais fit un signe d'approbation après avoir lu, puis il ajouta :

— Il ne faut plus que votre acte de mariage.

L'acte de mariage était prêt comme le reste. Quand l'étranger en eut pris connaissance, il s'inclina de nouveau devant Geneviève, immobile et pâle comme une statue d'albâtre, puis il tourna le dos et regagna la place qu'il occupait naguère auprès de la cheminée.

En ce moment où Geneviève se croyait à l'abri de tout regard, Roland la vit passer la main sur son front, jeter le portefeuille avec une sorte d'horreur, et lever ses beaux yeux vers le ciel comme si elle eût imploré le pardon de Dieu.

L'Anglais avait dérangé son siége; il revenait en traînant sur le parquet un objet pesant qui avait échappé jusqu'alors à l'attention de Roland.

En marchant, l'Anglais disait :

— Voilà ce qui donnait beau jeu aux garde-côte : Je m'en irai plus leste que je ne suis venu. Nos banknotes n'ont plus cours sur le continent depuis la guerre : j'ai dû apporter de l'or pour payer le montant du contrat.

Il poussa son fardeau aux pieds de Geneviève, et Roland reconnut la valise de cuir que l'étranger avait mise sur ses épaules en changeant de cheval au cabaret de Redon.

L'Anglais ouvrit la valise et la retourna; une véritable rivière d'or ruissela sur le plancher. Roland se frotta

les yeux, car tout ceci dépassait les limites de la vraisemblance, et il avait besoin de s'interroger lui-même, à chaque instant, pour se bien assurer qu'il ne rêvait point.

En face de cette flaque d'or, étalée dans la poudre, Geneviève restait froide et triste. La petite Laurence, au contraire, souriait, mais c'était seulement parce que ce bel or brillait joyeusement dans les ténèbres, et son sourire lui-même disait tout naïvement qu'elle ne soupçonnait point la valeur de ce qu'elle voyait.

Comme Olympe, éveillée par le bruit, s'agitait dans ses langes, Laurence se mit à la bercer en continuant sa chanson monotone.

Roland se disait : Il y a bien là dix mille écus! Et Roland était loin de compte.

L'Anglais chercha des yeux une table où il pût aligner ses piles de souverains. Comme il n'en trouva pas, il s'assit sur la valise vide et commença son œuvre.

Ce fut sur le plancher même que l'argent fut compté. L'Anglais divisa le monceau d'or en rouleaux de quarante livres sterling, valant chacun mille francs; quand il se releva, il y avait cent de ces rouleaux debout et alignés à la file l'un de l'autre.

— Veuillez compter, madame, dit-il.

— Je souffre, répliqua Geneviève qui avait été obligée de s'appuyer aux colonnes de son lit.

— J'attendrai, s'il le faut, dit l'Anglais avec résignation, mais le patron qui m'a amené de Londres croisera demain à l'embouchure de la Vilaine, et le moindre retard peut être fatal.

Geneviève tira du portefeuille un dernier papier.

— J'avais préparé la quittance, monsieur, dit-elle, la voici. S'il vous plait d'accepter l'hospitalité de Treguern, cette nuit, restez. Si vous êtes pressé, je ne vous retiens pas. Que Dieu soit avec vous !

L'Anglais prit la quittance, s'inclina et se dirigea vers la porte. Avant de passer le seuil, il s'arrêta.

— Quand je suis entré, dit-il, j'ai entendu qu'on replaçait les barres derrière moi.

— Celui qui a replacé les barres les ôtera, murmura Geneviève.

Roland remarqua bien que sa voix tremblait pour faire cette simple réponse.

L'Anglais sortit ; la petite Laurence s'élança vers les piles d'or et se mit à jouer avec les souverains brillants.

— Sœur, c'est donc à toi tout cela? demandait-elle.

Geneviève avait traversé la chambre en s'appuyant aux chaises qui étaient sur son chemin ; elle se penchait au-dessus du berceau d'Olympe et elle pleurait. On entendit au dehors le bruit sourd du portail qui s'ouvrait, puis les lourds battants retombèrent et le galop d'un cheval s'étouffa sur le gazon de l'avenue.

Presque aussitôt après, on frappa doucement à la porte par laquelle l'étranger était sorti. Geneviève tressaillit et se releva.

— Va-t-en, Laurence, dit-elle, tu as besoin de te reposer. Je veillerai auprès d'Olympe le reste de la nuit.

Laurence ne se hâtait pas d'obéir.

— C'est que tu as l'air bien malade, sœur ! répliqua-t-elle ; si tu savais comme tu es pâle ! J'aimerais mieux rester avec toi.

— Petite folle ! murmura Geneviève qui tâcha de sourire, je ne suis pas malade, et il ne vaut rien pour les enfants de veiller si tard ! va te reposer.

Laurence vint lui donner son front à baiser, puis elle s'éloigna docile.

Pendant la minute qui suivit, la sueur froide perça sous les cheveux de Roland. Il avait compris le manége de Geneviève ; l'épreuve n'était pas finie, et il regardait

avec épouvante cette porte qui, en s'ouvrant, allait lui montrer le déshonneur de Treguern.

Geneviève attendit que le pas léger de Laurence se fût perdu dans le corridor, puis elle prononça d'une voix basse et pleine de fatigue .

— Tu peux entrer, je suis seule !

Un éclair s'alluma dans les yeux de Roland. C'était bien là le mot qu'il redoutait! Mais son courroux eut à peine le temps de naître et il faillit tomber à la renverse en voyant celui qui se montra sur le seuil.

C'était l'apparition qu'une fois déjà, cette nuit, il avait vue à la Pierre-des-Païens, c'était Filhol de Treguern.

Filhol vint se mettre à genoux près des piles que l'Anglais avait alignées, et ses mains frémissantes les dispersèrent de façon à reformer un monceau d'or.

Geneviève s'était assise auprès du berceau et cachait son visage entre ses mains.

Filhol laissa l'or pour venir mettre un baiser sur le front de la petite Olympe endormie.

— Tu seras heureuse! murmura-t-il.

Roland voyait les larmes couler entre les doigts de Geneviève !

Filhol la prit dans ses bras en répétant avec une exaltation délirante : Tu seras heureuse! tu seras heureuse !

— Dieu nous voit! balbutia la jeune femme.

— Et notre Tanneguy, poursuivit Filhol, notre fils aura la richesse et la puissance qu'il faut pour porter le nom de Treguern !

Roland se disait en pressant à deux mains ses tempes brûlantes : Je rêve ou je suis fou !

Il vit Filhol s'élancer de nouveau vers le monceau d'or et l'entasser à pleines poignées dans la valise que l'Anglais avait laissée sur le plancher. Filhol chargea la valise sur ses épaules et s'enfuit en disant :

— Le trésor de Treguern n'est pas en sûreté au manoir. Je vais le mettre en un lieu où Gabriel ne le trouvera pas ! A demain, Geneviève ! Tanneguy sera baptisé demain, Tanneguy, l'enfant heureux et riche !

Geneviève fit effort pour lui répondre et peut-être pour le retenir. Mais sa voix s'étouffa dans sa gorge et Filhol était déjà parti.

Geneviève, vaincue enfin, s'affaissa sur elle-même et perdit connaissance. Il n'y avait pas de témoins : Roland put entrer et la porter sur son lit, évanouie. Puis, comme il entendit dans le corridor le pas furtif de la petite Laurence qui revenait, sollicitée par son inquiétude, il prit le même chemin que Filhol, décidé à suivre jusqu'au bout l'aventure.

Les morts peuvent bien se montrer, la nuit, au clair de lune, mais ils ne portent pas de valises sur leurs épaules. Roland voulait savoir.

IX

GABRIEL

Un peu avant l'heure où la veillée finissait chez bonne personne Marion Lecuyer, un homme à pied, traînant son cheval par la bride, s'embourbait dans le chemin creux qui menait directement de la Grand'Lande à Château-le-Brec. L'orage était calmé déjà depuis plus d'une heure, mais il avait laissé tant d'eau dans le chemin creux, que c'était d'un bout à l'autre comme une longue mare de fange liquide.

Notre homme battait cruellement son pauvre cheval pour le faire avancer; il blasphémait d'une voix pleine de colère, mais qui, malgré tout, ressemblait à une voix de femme, tant elle était douce et juvénile.

C'était presque un enfant, on pouvait bien le deviner malgré l'obscurité profonde. Il avait perdu son chapeau en route, et de grandes masses de cheveux blonds soyeux tombaient sur ses épaules.

— Quelle nuit! murmurait-il; j'aurais mieux fait de

venir à pied ! Je serais arrivé plus vite ; mais si je me suis égaré dans la futaie et sur la lande, moi qui suis presque du pays, bien sûrement l'Anglais sera resté en chemin !

Il se retourna pour appliquer sur la tête du cheval un coup du bâton de houx qu'il tenait à la main.

— Mon étoile ! reprit-il en pressant le pas, comme si cette idée eût galvanisé sa lassitude. Au plus fort de l'orage, j'ai regardé le ciel et j'ai vu mon étoile qui brillait entre deux nuées !

La fange du chemin céda sous ses pas ; il enfonça jusqu'aux genoux dans une ornière.

— Cent mille francs ! fit-il en riant car sa pensée tournait comme une girouette. L'hiver passé, j'aurais pris cela pour une fortune. Montre-toi, mon étoile, et dis-nous si je serai prince !

Le son de sa voix, l'énergie folle de ses gestes, indiquaient une sorte d'ivresse. Au-dessus de sa tête, les vieux chênes qui bordaient le chemin joignaient leurs cimes inclinées. C'était comme un dôme, mais çà et là ce dôme avait des déchirures, et notre jeune homme, qui avait levé le front, poussa un cri de joie. Par une des ouvertures de la feuillée il voyait un beau diamant sur le bleu du ciel.

— Salut, salut, mon étoile ! dit-il avec un élan d'enthousiasme. Ces cent mille francs ne sont qu'un enjeu, n'est-ce pas ? n'est-ce pas qu'il faut les risquer d'un seul coup ?

Il avait fait un pas et il ne voyait plus l'étoile ; sa tête pensive s'inclina sur sa poitrine.

— Ces cent mille francs, s'interrompit-il, je ne les ai pas encore. Allons ! bête ignoble et maudite, est-ce toi qui m'arrêteras sur le chemin de ma fortune !

Il prit le bâton de houx par le petit bout, et à deux

mains, il assomma son cheval qui se prit à trotter la tête entre les jambes.

Le chemin creux s'élargit. Une masse sombre apparut dessinant vaguement dans la nuit la forme d'une grande maison. A droite de la maison, une tour haute et tout enveloppée, comme l'avait dit le pâtour Mathelin, dans des haillons de lierre, se détachait, semblable à une sentinelle géante.

La maison était Château-le-Brec, et cette sombre masse de granit qui flanquait son pignon, débris antique d'un édifice que personne dans la contrée n'avait connu s'appelait la Tour-de-Kervoz.

Les fenêtres closes de Château-le-Brec ne laissaient échapper aucune lueur; rien ne se montrait aux meurtrières de la tour. Notre voyageur fronça le sourcil en quittant le chemin creux pour entrer dans le pâtis, planté de saules, qui précédait la ferme.

— On dort déjà ici! grommela-t-il, serait-il donc si tard?

Il ne se donna point la peine d'attacher son cheval, bien sûr que la pauvre bête n'était pas en humeur de courir le pays; il lâcha seulement la bride pour arriver plus tôt à la porte de la maison.

— Holà, Mathelin! cria-t-il en frappant à tour de bras avec son bâton; ouvre-moi vite, petit gars : il faut que je voie douairière Le Brec à l'instant même!

Mathelin le pâtour n'avait garde de répondre, puisqu'il était à reconduire Toinette Maréchal, en tout bien tout honneur, chez son bonhomme de père.

Le voyageur n'en frappait que mieux. Après avoir appelé Mathelin, il appela douairière Le Brec elle-même.

Douairière Le Brec ne répondit pas plus que Mahelin.

Le voyageur fit alors ce par quoi il aurait dû sans doute commencer. Il éprouva le loquet de la porte, qui céda au premier effort, et la porte s'ouvrit.

— Vous dormez donc bien dur, ma tante Françoise? dit notre jeune homme en entrant.

Le chien de la ferme aboya dans la basse-cour, mais à l'intérieur le silence continua. Notre voyageur savait les êtres. Il alla tout droit à la cheminée en évitant la table qui tenait le milieu de la chambre et mit la main dans le trou au briquet. L'acier grinça sur la pierre, une gerbe d'étincelles jaillit et le bois mort prit feu. L'instant après, une résine allumée éclairait le visage de notre voyageur.

Son visage ressemblait à sa voix; c'était quelque chose de doux, de presque efféminé : un front blanc très-développé avec deux réseaux de veines bleuâtres aux tempes, de grands cheveux blonds soyeux et légers que la pluie rassemblait en boucles brillantes, des sourcils fins hardiment dessinés sur l'arête tranchante de l'os frontal, des yeux bleus qui cachaient je ne sais quel indéfinissable mélange d'audace effrontée et de virginale timidité sous leurs paupières frangées de longs cils.

Au demeurant, on eût fait du chemin avant de trouver un adolescent doué d'une beauté plus régulière et plus intelligente à la fois. Pourquoi l'abbé Gabriel inspirait-il aux bonnes gens du bourg d'Orlan un sentiment tout autre que l'affection?

Pourquoi? La tonsure allait bien à ce visage de chérubin. On comprenait la tendresse passionnée que le dernier Treguern avait conçue, lui le fort et le grave, pour cet enfant délicat et timide. On comprenait la faiblesse de douairière Le Brec pour ce neveu qui pouvait la rendre fière. Encore disait-on qu'il était mieux que son ne-

veu. On comprenait enfin le mal d'amour qui tenait si fort la jolie Marianne...

Mais l'effroi, mais la haine des bonnes gens d'Orlan, on ne les comprenait point.

Le sentiment religieux qui imprégne si profondément les âmes bretonnes aurait pu expliquer cette répulsion. Mais, après tout, Gabriel n'avait pris aucun engagement définitif avec l'Église, et il était encore temps pour lui de dire : J'avais méconnu ma vocation.

Si vous aviez interrogé les bonnes gens d'Orlan à ce sujet, suivant toutes les probabilités les bonnes gens d'Orlan auraient gardé le silence. Si vous aviez pu plonger un regard curieux au dedans de leur conscience, voici ce que vous y eussiez vu peut-être :

D'abord, le Breton ne veut pas qu'on prenne l'habit sacerdotal sans savoir et en quelque sorte par mégarde; cette robe du prêtre, il la révère avant tout et il ne permet pas qu'on l'essaie en se jouant. Ensuite Gabriel n'était point né au bourg d'Orlan; il y avait un mystère sur les premiers jours de sa vie. En troisième lieu, Gabriel *sentait le Le Brec,* comme s'exprimait l'énergie des vrais gars du bourg. Quatrièmement, et c'est là un signe diabolique entre tous, Gabriel gardait sa lèvre imberbe et le velouté féminin de ses joues après la vingtième année accomplie. Cinquièmement, il avait ensorcelé Filhol de Treguern : ceux qui avaient connu Filhol avant l'arrivée de Gabriel pouvaient dire combien il avait changé pour mourir!

Enfin, cette mort elle-même du dernier descendant des chevaliers, cette mort prématurée et si malheureuse, avait été accompagnée de circonstances qui motivaient en vérité l'épouvante inspirée par ce beau Gabriel.

Nous n'avons point compté parmi nos motifs de haine l'histoire bien connue cependant des amours de Marianne,

la demi-sœur, avec Gabriel. La demi-sœur s'appelait Treguern, mais elle était fille d'une Le Brec, c'est-à-dire cousine du diable, et les bonnes gens disaient volontiers : Que celle-là s'arrange !

Une chose certaine, c'est que l'aversion des paysans du bourg d'Orlan inquiétait assez peu ce blond abbé Gabriel ; il avait son étoile, et le vol de ses rêves ambitieux l'enlevait si haut qu'il ne voyait plus ceux qui restaient en bas à ses pieds.

Il y a des rêveurs oisifs.

Gabriel travaillait en rêvant, et la contemplation de son étoile ne l'empêchait jamais d'agir.

Quand il eut allumé la résine, il écarta les rideaux du lit de la Le Brec ; le lit était vide. Le front de Gabriel se rembrunit. Il ouvrit la porte du trou qui servait de retraite à Mathelin et reconnut que Mathelin aussi était absent.

— Personne ! pensa-t-il tout haut ; je ne saurai rien ! Est-ce que ce serait jour de malheur ?

Il retourna vers le lit de douairière Le Brec et passa dans la ruelle. A l'aide de son dos, qu'il appuya contre la muraille, il fit glisser la couche massive et découvrit une trappe à fleur de sol. Il déposa sa chandelle de résine à terre. La trappe se soulevait à l'aide d'un gros anneau de chanvre qui rentrait dans une moulure du bois. Gabriel se mit à la besogne vaillamment. Il prit à deux mains la poignée de chanvre et tira de toute sa force. Il avait jeté son manteau et retroussé les manches de sa petite soutane. On eût pu voir, aux secousses qu'il donnait à la trappe, des muscles d'acier saillir sous la peau blanche et satinée de ses bras ; les veines de son cou se gonflaient et un flux de sang rougissait la pâleur délicate de ses joues.

Pour employer encore une expression morbihannaise, celui-là devait être *fort en dedans*.

Mais soit que la trappe fût fixée en dessous, soit que le poids des lourds madriers dépassât réellement la vigueur du séminariste, il fut obligé de lâcher prise pour essuyer ses tempes déjà baignées de sueur.

Son talon frappa le plancher avec colère.

— Faudra-t-il faire le grand tour? murmura-t-il, et aller chercher la Pierre-des-Païens!

Il jeta un regard vers l'horloge, dont le balancier enrhumé faisait tintamarre au fond de sa boîte, et une pâleur plus mate envahit son visage.

— L'heure passe, murmura-t-il en repoussant le lit de douairière Le Brec dans la ruelle, et je n'ai pas le temps d'aller jusqu'à la Pierre-des-Païens!

Une idée venait de naître en lui; il sortit précipitamment de la ferme et prit sa course vers les broussailles qui croissaient au pied de la Tour-de-Kervoz. Il connaissait sans doute cette crevasse dont Mathelin le pâtour nous parlait naguères à la veillée, car il se fit jour avec son bâton à travers les ronces et tâta la base de la tour jusqu'à ce qu'il eût trouvé le trou.

— S'il y avait quelqu'un, pensa-t-il tout haut, je verrais la lumière.

Un blasphème, qui semblait trop gros pour passer entre ses lèvres roses, ponctua la phrase, et Gabriel se mit à genoux sur la terre humide.

Sa tête touchait maintenant l'ouverture.

— Treguern! appela-t-il d'une voix contenue, réponds-moi, Treguern, es-tu là?

Il ne se fit aucun bruit dans cette mystérieuse salle où, la veille, le pâtour Mathelin avait glissé son regard. Mais, à l'étage supérieur, Gabriel put entendre comme un long murmure.

En même temps les broussailles remuèrent, secouant leur feuillage chargé de pluie.

Gabriel se releva vivement; il y avait auprès de lui un cheval qui n'était point le sien et qui broutait la cime des ronces. Les os de ce cheval perçaient son cuir; vous eussiez dit un squelette.

Gabriel regarda tout de suite aux meurtrières de la tour, car il connaissait bien la monture du commandeur Malo. Une des meurtrières était maintenant éclairée.

Gabriel eut un frisson. Le murmure s'enfla et devint distinct. Le murmure disait, du moins Gabriel crut l'entendre ainsi :

— Treguern mourra trois fois !

La lueur qui brillait à la meurtrière changea de place et vint éclairer une grande brèche que la guerre avait faite jadis à la muraille de la tour. Sur ce fond clair, une figure se dessina toute sombre entourée de cheveux gris qui se hérissaient par mèches. La voix s'éleva de nouveau disant :

— Le Brec, pourquoi viens-tu chercher Treguern?

Gabriel ne répondit point. Ses yeux restaient fixés sur cette figure étrange et son souffle s'embarrassait dans sa poitrine.

C'était une âme de fer que l'âme de cet enfant, mais elle avait son côté vulnérable.

Le commandeur continuait comme se parlant à lui-même.

— La nuit est noire : je ne vois rien, mais je sais que Le Brec est ici... c'est l'heure !

— Le Brec ! Le Brec ! faux-prêtre ! s'interrompit-il avec une sorte de défi, as-tu vu la croix arrachée et couchée sur la tombe de Treguern? c'est moi qui ai fait cela ! La croix peut attendre, Treguern n'est mort qu'une fois.

Gabriel essaya de se glisser hors des broussailles; mais, de quelque côté qu'il se tournât, le cheval squelette était toujours là pour lui barrer le passage.

— Maudit sois-tu, Le Brec! poursuivit la voix rauque et chevrottante du commandeur, depuis le temps des grands chevaliers, Treguern n'avait jamais menti. Tu as acheté, pour un peu d'or, le premier mensonge de Treguern! Tu veux l'avoir, cet or : en ce moment il court la lande. Fou que tu es! travaille! travaille! c'est par toi que le nom de Treguern sera relevé!

Gabriel passa entre les jambes du cheval et sortit des ronces en rampant. Le commandeur avait pris la lampe derrière lui et la penchait maintenant au dehors; le vent s'emparait de la flamme qu'il abattait en la tordant. On voyait vaguement les traits hâves et comme pétrifiés de Malo de Treguern.

— Tu es jeune, je suis vieux, disait-il en rejetant derrière lui les mèches raides de ses cheveux; je suis pauvre et tu seras riche, mais tu mourras avant moi et plus pauvre que moi, car Dieu veut que je vive jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'angle de pierre qui manque au tombeau de Tanneguy!

Il s'interrompit comme pour prêter l'oreille.

— J'entends le son de l'or! murmura-t-il. Je veux qu'il soit pour toi, cet or! va vite, Le Brec, va vite, faux prêtre! car une fois le trou creusé, la lande est vaste, tu ne le retrouverais plus.

Gabriel tremblait et la sueur froide glaçait ses tempes. Il y avait des gens qui disaient que le commandeur Malo avait perdu la raison; il y en avait d'autres qui lui prêtaient un pouvoir surnaturel. Gabriel, que douairière Le Brec avait fait athée, Gabriel qui bravait Dieu chaque jour jusque sur les marches de l'autel, Gabriel

croyait à je ne sais quelles puissances surhumaines. De son délire ambitieux naissait la superstition :

Il savait; il pouvait. C'était un esprit d'élite que l'âge allait approfondir et mûrir. C'était une âme bizarrement trempée, faible et forte à la fois, sachant réagir contre ses propres terreurs et capable de toutes les audaces. Mais si grand que dût être un jour son savoir, si grande sa vigueur, Gabriel devait rester pour un peu l'esclave de ses impressions d'enfant. A quelque hauteur que le guindât *son étoile* les enseignements de douairière Le Brec, la sorcière de village, devaient demeurer en lui comme ces empreintes que le fer chaud et la poudre à canon tracent sur la peau et qu'on emporte avec soi dans la tombe.

Chaque parole tombée des lèvres du commandeur était pour Gabriel un oracle. Il tremblait; mais il osait, et cette vague terreur qui serrait sa poitrine le poussait dans la lutte avec une passion de plus.

— On est à compter l'or, se disait-il; Filhol ne m'a pas attendu !

Il avait retrouvé son cheval sur le pâtis. Ses mains frémissantes prirent les pistolets qui étaient dans les fontes de la selle, et il les passa de force dans sa ceinture.

— Merci ! cria-t-il en étendant le bras vers la tour.

Il n'y avait plus de lumière à la brèche, mais comme Gabriel traversait le pâtis pour gagner le chemin creux, il put entendre encore la voix du commandeur, semblable à un écho indistinct qui disait :

— Va, Le Brec ! va, faux prêtre, hâte-toi ! le sang expiera le mensonge. La tempête n'a pu étouffer les premiers cris de l'enfant ! hâte-toi, hâte-toi, la nuit sera bonne. . . . . .

. . . . . .

Gabriel se hâtait. Il courait à travers champs dans la direction du manoir de Treguern.

Et il se disait, préoccupé par une seule pensée :

— On a eu le temps de compter l'or! Filhol m'a trahi! Ce vieillard a raison : la lande est vaste; si une fois le trou est creusé, comment retrouvé le trésor?

Il pressait le pas; il coupait court par les clos cultivés, franchissant les haies et les palis.

Mais où allait-il?

Au manoir? l'Anglais avait dû l'y précéder. L'Anglais en était parti déjà peut-être.

Cette aventure qui s'est présentée à nous sous un aspect si bizarre : l'arrivée d'un étranger porteur de quatre mille livres sterling dans cette pauvre maison de Treguern, chancelante et toute nue, Gabriel pouvait l'expliquer très-naturellement. Il y avait là une intrigue dont Gabriel était la cheville ouvrière. Gabriel était parti la veille pour la Roche-Bernard afin de recevoir l'Anglais et de lui servir de guide jusqu'au manoir de Treguern; il avait manqué son homme parce que celui-ci s'était enfoncé dans les terres pour éviter les garde-côtes.

Treguern, car il faut bien donner un nom à ce personnage qui jouait le rôle du comte Filhol, soit que ce fût le comte Filhol lui-même, ou son spectre, ou un audacieux imposteur, Treguern devait attendre Gabriel toute cette nuit dans la salle souterraine de la Tour-de-Kervoz.

Puisque Treguern n'était pas au rendez-vous, il y avait trahison, et les mystiques paroles du commandeur Malo ne laissaient aucun doute à cet égard.

Gabriel n'était point de ceux qui cherchent à endormir leur conscience; il parlait franc avec lui-même; il s'avouait sans honte ni remords que, s'il eût rencontré

l'Anglais cette nuit, la valise n'aurait jamais passé la porte du manoir. Il avait compté là-dessus absolument et mathématiquement : il lui fallait ces cent mille francs aujourd'hui même.

Cent mille francs à cet enfant chétif en sa gentillesse, hôte toléré du pauvre presbytère d'Orlan et qui s'en allait, vêtu de sa vieille soutane râpée, trop bonne pour lui encore, au dire des paysans du bourg d'Orlan !

Cent mille francs à lui, dont le regard n'avait jamais dépassé l'horizon morne des landes! Avait-il bien, en mangeant son pain noir, l'idée exacte de la valeur de cette somme ?

Et s'il l'avait, quelle orgie devait faire son imagination en fièvre ! Adieu la soutane, le pain dur et l'humble grenier sous la charpente du presbytère ! A lui le plaisir sans fin, les folles délices que la puberté voit en songe, tout ce qui est défendu, tout ce qui est entraînant, tout ce qui damne et tout ce qui enivre !

Cent mille francs! voit-on jamais la fin d'un pareil trésor !

Eh bien! ce n'était pas ainsi que rêvait Gabriel; la tentation de saint Antoine n'avait point passé dans ses nuits; il n'avait pas eu ce songe ardent que la poésie bretonne prête au *cloarec* solitaire.

Elle dit, la poésie bretonne, que l'enfant qui va se donner à Dieu voit s'éclairer tout à coup, à certaine heure, l'ombre qui entoure sa couche; elle dit qu'une infernale vision vient instruire l'ignorance du jeune clerc et lui montrer, sous les couleurs les plus adorables, ce monde auquel il va renoncer pour jamais. Ce sont des palais de marbre dont les longs escaliers, garnis de fleurs, descendent aux jardins d'Armide. Des troupes de femmes demi-nues folâtrent sur les gazons, livrant au vent leurs écharpes flottantes. Sur le lac aux ondes

bleues, les beaux cygnes arrondissent leurs ailes amoureuses, tandis que çà et là, sous les saules, des barques voguent en rendant de vagues harmonies. Le firmament se mire dans ce limpide cristal, et le long des bords, parmi les touffes de roses, le jeune Breton aperçoit des chevelures dénouées, ruisselant sur l'albâtre, des lèvres entr'ouvertes par la volupté souriante, des yeux humides qui appellent et supplient...

Il faut bien que ces songes perfides viennent de l'enfer, puisque le jeune clerc breton n'a jamais rien vu qui ressemble à cela.

Il s'éveille haletant, éperdu; il se met à genoux sur sa paillasse et presse contre son cœur, s'il veut rester victorieux de la tentation, l'image secourable de la Vierge.

Gabriel, lui, avait eu d'autres rêves, et ces rêves venaient aussi de l'enfer, car le désir ne peut grandir en nous qu'à la taille de notre science, et les désirs de Gabriel étaient vastes comme l'inconnu.

Non, non, ce n'était pas pour mener l'orgie banale et pour se plonger au milieu de ses joies qui débauchent les imaginations vulgaires, ce n'était pas pour cela que Gabriel avait besoin des cent mille francs de l'Anglais.

Dans tout le bourg d'Orlan, vous n'eussiez pas trouvé un homme qui se rendît matériellement compte de cette somme énorme : cent mille francs! Gabriel, qui n'avait pas vu le monde de beaucoup plus près que les paysans du bourg, Gabriel regardait cette somme avec le sang-froid d'un calculateur, et, comme il nous l'a dit lui-même, ce n'était pour lui qu'un enjeu.

Il y a des destinées. Le grand vautour est tout entier dans l'œuf qui pèse quelques onces, et le gland qui sert de jouet à l'enfant contient le germe du chêne énorme.

Le vautour brisera sa coquille, le chêne jaillira hors du gland : qu'importe l'humilité du point de départ?

Au fond de sa solitude close, Gabriel, à qui l'on cachait le monde, s'était fait un monde pour lui tout seul. Il avait deviné tantôt bien, tantôt mal; il avait calculé faux quelquefois, quelquefois juste. La clairvoyance de son esprit, obscurcie par cette sorte de mysticisme qui restait comme un bandeau sur sa vue, lui avait montré l'univers sous un aspect bizarre, mais qui ne manquait point de vérité.

Il avait vu la société comme une immense foule où chacun s'arme comme il peut pour hériter de ses voisins terrassés.

Mais au-dessus de la foule il n'avait point vu Dieu.

Et il cherchait des armes.

La première arme, c'est l'or, cela se devine au village comme à Paris. Pourquoi? On ne sait pas. Au début de son calcul, l'or pour Gabriel, qui n'avait jamais vu cent écus de six livres réunis, c'était sans doute peu de chose, peut-être ce qu'il fallait pour acheter une pièce de terre, le moulin de Guillaume ou la ferme du vieux Michelan. Mais, une fois posé le premier terme, la progression va vite et va loin dans ces esprits terribles de logique.

Une fois, dans un voyage qu'il fit à Redon, le hasard mit entre ses mains une feuille anglaise où il y avait un long article, avec la traduction française en dessous. Cet article portait pour titre : ASSURANCES SUR LA VIE.

Gabriel le lut une fois, puis vingt fois.

Il réfléchit pendant deux longs mois. Au bout de ce temps, il avait combiné, lui tout seul, une intrigue qui devait amener au manoir de Treguern la fameuse somme de cent mille francs.

Il avait besoin d'un complice; il choisit Filhol de Treguern. Au premier moment, son intention sincère était

peut-être de partager, mais bientôt, son ambition grandit et il lui fallut la somme entière. Puis cette somme elle-même lui apparut comme une goutte d'eau dans la mer, et il se dit : Pour être véritablement homme, il faut la centupler.

Et il se mit à établir le calcul qui devait centupler les cent mille francs. Le journal anglais lui fournissait la base exacte de ce calcul. Le calcul fut fait avec cette précision froide qui n'exclut nullement la passion. Certaines natures, et ce sont les plus dangereuses, gardent la lucidité que donne le calme au milieu même de l'exaltation : Selon le journal anglais, pour centupler les cent mille francs, il fallait vingt ans et un étrange bonheur. Avec du sang, on pouvait remplacer le bonheur.

Gabriel se dit : Dans vingt ans, j'aurai quarante ans à peine ; c'est la force de la vie : je puis donner vingt ans.

Le pacte était conclu avec lui-même.

Et à supposer que votre raison n'admette point le mérite de tous ces calculs millionnaires, faits par le petit séminariste dans son grenier poudreux, à supposer que vous le regardiez comme un songe creux, méchant, ou comme un fou d'espèce nuisible, il vous faut bien accorder au moins qu'à cette époque où nous sommes arrivés, son château en Espagne n'était pas tout à fait dépourvu de fondements. Il avait eu, au plus bas de la misère, cet étrange et inexplicable pouvoir de faire partir de Londres, en plein temps de guerre, un homme porteur de cinq mille louis, et d'attirer cet homme au manoir de Treguern.

Dans la gigantesque partie qu'il voulait engager, quelles qu'en fussent d'ailleurs les chances, n'était-ce pas cette première mise qui était la plus difficile à trouver?

Il l'avait trouvée, contre toute vraisemblance, assu-

rément. Et voilà que cette inestimable conquête lui échappait! L'homme qu'il comptait tromper le trompait.

Gabriel éprouvait pour la première fois de sa vie une angoisse poignante et mortelle. Il sentait la fortune glisser entre ses doitgs. Il n'avait plus ce qu'il fallait de sang-froid pour réfléchir; il se disait seulement : Je le trouverai! je le trouverai, fût-il dans les entrailles de la terre! Et il accélérait sa course à chaque instant davantage.

Il n'aurait point su dire au juste où il était, quand une voix de femme tremblante et tout émue l'appela par son nom.

Ses yeux se dessillèrent; il vit devant lui une porte grande ouverte et une chambre éclairée. Son premier mouvement fut de fuir, mais la Le Brec le tenait déjà par les deux bras. Cette chambre éclairée était la salle basse du moulin de Guillaume Féru.

— Te voilà enfin, Gabriel, mon Gabriel, disait la vieille femme, nous t'avons attendu toute la nuit. Et si tu savais comme elle a souffert, la pauvre Marianne, pour te donner un fils!

— Un fils! répéta le jeune homme, Marianne!

Il semblait que ces idées ne voulussent point entrer dans son esprit.

— Laissez-moi passer! ajouta-t-il en essayant de se dégager.

Douairière Le Brec le regarda aux lueurs qui sortaient de la porte.

— Comme tu es pâle! murmura-t-elle effrayée; t'est-il arrivé malheur?

— Je vous dis de me laisser passer! répéta Gabriel, dont la colère crispait les lèvres.

— Mais il faut que tu la voies, enfant, s'écria la vieille

femme, elle est là! ils sont là tous les deux, Marianne et ton fils !

De l'intérieur du moulin une voix faible appela :

— Gabriel! Gabriel!

Le séminariste recula.

— Le temps s'écoule! murmura-t-il. La lande est vaste, si le trou est creusé une fois...

— Est-ce la fièvre avec le délire? interrompit la Le Brec en l'attirant vers le moulin.

Elle était forte; Gabriel se débattait entre ses bras.

— Une femme! un enfant! disait-il; malédiction sur elle et sur lui !

Douairière Le Brec s'arrêta pétrifiée. Gabriel fit comme s'il se fût éveillé tout à coup et sa voix changea :

— Oui, oui, dit-il en passant ses mains sur son front, c'est la fièvre avec le délire. N'est-ce pas pour eux que je travaille, pour elle et pour lui? Mère, tu ne veux donc plus que je bâtisse un palais pour les mettre tous deux : un palais à la place même où fut la maison de Treguern?

Les yeux de la vieille femme brillèrent.

— Laisse-moi passer, répéta pour la troisième fois le séminariste; c'est l'heure qui va décider entre les deux races. As-tu donc maintenant un amour qui soit plus fort que ta haine?

— Non! dit la vieille femme qui lâcha prise, tandis que son regard sombre se baissait vers la terre.

La voix faible appelait toujours au dedans du moulin :

— Gabriel! Gabriel!

— Un mot de consolation! murmura la vieille femme, un baiser, une minute...

— Qui sait ce que valent les minutes! s'écria Gabriel qui reprit sa course vers le manoir : console-la pour moi, baise-la pour moi. Je joue ma destinée !

Douairière Le Brec resta un instant immobile à écouter le bruit de ses pas qui s'éloignait.

— Qu'y a-t-il dans cette poitrine-là? murmura-t-elle.

Puis elle rentra au moulin et pressa Marianne contre son cœur en disant :

— Je m'étais trompée, ma fille, ce n'était pas Gabriel.

X

DOUBLE BAPTÊME

Nous avons dit déjà le nom de ce lieu ; il s'appelait le Trou-de-la-Dette.

C'était une ravine qui formait la lisière de la Grand'-Lande, entre le moulin de Guillaume Féru et le manoir de Treguern. Le chemin de traverse, aboutissant à l'avenue du manoir, passait sur la lèvre même du ravin ; quelques troënes avaient été plantés le long de la route, pour maintenir les terres. Dans ce sol ingrat, les troënes étaient venus maigres et tout noirs ; ils formaient un petit taillis à hauteur d'homme qui descendait jusqu'à mi-côte. A l'endroit où les troënes s'arrêtaient, on voyait percer sous la bruyère naine la carcasse pierreuse de la lande : un roc calcaire que le moindre attouchement réduisait en poussière bleuâtre.

Tout au fond du ravin, il y avait une mare étroite qui ne contenait en été qu'un peu de vase couverte de lentilles ; des saules crevassés, vivant par leur écorce ro-

buste et dressant en faisceaux leurs branches toutes jeunes, entouraient la mare.

On descendait là en s'aidant des pieds et des mains ; il n'y avait point de chemin tracé.

Quand on était au bord de la mare, sous les saules, on voyait autour de soi la rampe irrégulièrement circulaire, monter en s'évasant comme les parois d'une urne gigantesque. On ne voyait que cela et un rond de ciel qui semblait être le couvercle du vase.

Dans le pays, le ravin passait pour un lieu hanté ; ceux qui avaient droit descendaient tous les deux ans au bord de la mare, pour ébrancher les saules qui végétaient avec une force étonnante. Le reste du temps, nul pied humain ne foulait cet endroit désert. Quand les paysans des environs étaient obligés de suivre, après la nuit tombée, le chemin de traverse qui était au-dessus des troënes, ils hâtaient le pas en se signant et en fermant les yeux.

Cette nuit, l'eau de la tempête avait empli la mare qui débordait et baignait le pied des saules. La pluie dégouttait encore du feuillage mouillé.

C'était une demi-heure avant l'aube environ, à ce moment où l'obscurité plus profonde étend son voile uniforme sur tous les objets. Il y avait un homme au fond du ravin ; cet homme s'appuyait sur une pioche et regardait l'eau de la mare que le sol altéré buvait lentement. Il semblait attendre que le niveau fût descendu au-dessous d'une certaine limite.

De temps en temps ses yeux se relevaient et interrogeaient le ciel chargé d'étoiles.

— J'ai le temps, murmurait-il alors.

Et il se reprenait à suivre le mouvement de l'eau qui baissait lentement.

Quand le pied du plus gros des saules fut à découvert,

l'homme leva sa pioche et donna un premier coup dans la terre humectée. C'est à peine si la pioche écorcha légèrement le sol inerte; l'homme redoubla, puis les coups se succédèrent drus et pressés. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta pour reprendre haleine.

Avec moitié moins de travail il eût fait un bon trou dans la terre arable; mais, ici, son effort n'avait réussi qu'à entamer le sol.

— La valise sera bien là, pensait-il tout haut, quand je lui aurai fait son nid, et je suis sûr au moins que personne ne viendra l'y chercher !

Il reprit à deux mains sa pioche, qui rebondit de nouveau sur la terre à la fois humide et dure; mais il ne donna qu'un coup, parce qu'il crut entendre un bruit de pas au-dessus de sa tête dans le sentier bordé de troënes.

Il écouta; le bruit se taisait; tout était silence aux alentours. Il se dit :

— Mes oreilles tintent.

Et il se remit à la besogne vaillamment.

Ses oreilles n'avaient point tinté, cependant; c'était bien un bruit de pas qu'il avait entendu dans le chemin de traverse. Un homme courait à toutes jambes sur la lande, venant du moulin de Guillaume et se dirigeant vers le manoir. En arrivant au bord du ravin, l'homme de la route avait fait comme celui qui creusait la terre au pied du saule : il s'était arrêté au bruit sourd et prochain de la pioche; puis, comme le bruit avait cessé au même instant, il s'était dit :

— Mes oreilles tintent.

Et il avait continué sa route.

Il arriva que l'homme du ravin, à peine remis au travail, entendit encore marcher au-dessus de lui, et que le

marcheur, dès les premiers pas qu'il fit, crut ouïr de nouveau le son de la pioche. Ils s'arrêtèrent en même temps, prêtant l'oreille l'un en haut, l'autre en bas.

Le plus patient des deux devait avoir le mot de l'énigme. Le plus patient ne fut pas l'homme à la pioche, qui était pressé sans doute, et qui reprit sa besogne au bout de quelques secondes. Désormais, il n'entendit plus rien.

Il y allait de grand cœur, et si rebelle que fût le sol, il eut bientôt creusé un trou assez grand pour enfouir une valise qui était par terre auprès de lui.

Il prit la valise et la poussa dans la fosse, pour voir si elle y tenait à l'aise. Le résultat lui sembla favorable et il se redressa tout content.

Mais, en se redressant, il vit un homme debout au-devant de lui.

— Gabriel! murmura-t-il en reculant de plusieurs pas.

Le nouveau venu restait immobile, les bras croisés sur sa poitrine.

— Tu ne m'attendais donc pas, Filhol, mon bon frère? dit-il d'un accent doucereux et railleur.

L'homme à la pioche ramassa son outil et le serra instinctivement entre ses mains comme si c'eût été une arme.

Il répondit :

— Non, Gabriel, je ne t'attendais pas.

— Tu t'étais sans doute lassé de m'attendre à la Tour-de-Kervoz! reprit le jeune séminariste dont la voix se faisait plus moqueuse.

— Je ne t'ai pas attendu à la Tour-de-Kervoz, répliqua Treguern.

— Non? et pourquoi cela, mon frère?

— Parce qu'il me répugnait de casser une tête tonsurée.

Il y eut un silence après cette réponse qui fut faite d'un ton rude et menaçant. Gabriel restait toujours immobile et calme en apparence. L'homme qu'on appelait Filhol de Treguern tourmentait, au contraire, le manche de sa pioche.

Gabriel avança d'un pas. Treguern lui dit :

— N'approche pas !

Gabriel fit un pas de plus et c'était montrer du courage.

— Tu as quelque chose contre moi, mon frère? dit-il d'une voix douce qui ne gardait plus trace de moquerie.

— Sur mon honneur, Gabriel, prononça Filhol qui détourna la tête, tu feras mieux de ne pas rester ici !

— Qu'ai-je donc à craindre ?

— Gabriel! Gabriel! s'écria Filhol d'un accent où il y avait des larmes; j'avais mis ma confiance en toi. Pour toi, la porte de la maison de mon père n'était jamais fermée. Gabriel, j'étais à la Pierre-des-Païens, cette nuit, quand douairière Le Brec, l'ennemie de Treguern, ta mère, à ce qu'on dit, Gabriel, a passé avec Marianne qu'elle menait au moulin de Guillaume. Douairière Le Brec a parlé, je l'ai entendue; Gabriel, qu'as-tu fait de l'honneur de Marianne ?

— Ah ! murmura le séminariste dont la voix changea tout à coup, tu sais cela? et tu t'es dit : Je devais donner cinquante mille francs à Gabriel, je les garderai pour moi : ce sera le prix de l'honneur de Treguern.

Filhol leva sa pioche; Gabriel mit la main à sa ceinture. Filhol s'élança sur lui et lui porta un coup que Gabriel esquiva, souple comme un serpent.

D'un bond il s'était réfugié derrière le saule.

— Tu as frappé le premier, dit-il, je ne fais que me défendre !

Filhol entendit le bruit sec d'un pistolet qu'on arme. Le ravin s'illumina à l'éclair d'une détonation et Filhol s'affaissa sur lui-même, la poitrine traversée par une balle.

Les parois évasées du ravin prolongèrent et enflèrent la détonation. Un grand cri se mêla à ces échos. Dans le premier moment de trouble, Gabriel crut que c'était la victime qui l'avait poussé.

Filhol était couché au pied du saule ; ses cheveux baignaient dans la mare ; il ne bougeait plus. Pendant une seconde, Gabriel resta comme étourdi ; sa main laissa échapper le pistolet, pour tâter d'instinct sa propre poitrine à la place du cœur.

— Il bat ! il bat ! murmura-t-il ; ma tête tourne. La première fois qu'on regarde au fond d'un précipice, le vertige vous prend... puis on s'habitue.

Un second cri retentit aux parois du ravin. Gabriel écouta, frémissant de tout son corps ; cette fois, il ne pouvait pas se méprendre. Le grand étourdissement qui accompagne le crime avait eu le temps de se calmer ; les échos de la détonation se taisaient. Filhol n'était plus qu'un cadavre et le cri n'avait pu sortir de sa poitrine.

Le feuillage maigre du taillis de troënes s'agitait ; quelqu'un descendait par la partie la plus escarpée du ravin, et celui-là prononçait le nom de Filhol.

Gabriel prit son autre pistolet à sa ceinture. Une branche du taillis craqua et se rompit. Gabriel dut penser qu'il n'aurait pas besoin de son arme, car le nouveau venu, perdant l'équilibre, roulait sur les roches calcaires.

Il arriva ainsi au fond du ravin, et rebondit sur ses pieds en disant : Filhol ! Filhol !

Par miracle, sa chute l'avait laissé sans blessure.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel. Gabriel put distinguer un homme de haute taille, revêtu du costume militaire et n'ayant plus qu'un bras. A ce moment même, Roland Montfort l'apercevait à son tour dans l'ombre et s'élançait vers lui.

— Tu n'es pas Filhol! s'écria-t-il; qu'as-tu fait de Filhol?

Gabriel avait armé d'avance son second pistolet.

— D'où venez-vous, l'ami, dit-il froidement, si vous ne savez pas que Filhol de Treguern est mort des fièvres de marais, au mois de septembre de l'an passé?

Le pied de Roland se heurta contre la valise qui rendit un son métallique.

— Ah! fit-il, Dieu voit le fond de ce mystère! Ceci est un témoin. J'ai suivi Treguern depuis le manoir jusqu'en ce lieu; il portait cette valise sur ses épaules. Tu es le séminariste Gabriel et tu viens d'assassiner Treguern!

Gabriel vit seulement alors que son adversaire tenait dans la seule main qui lui restât un sabre aigu et recourbé; il avait repris tout son sang-froid; Roland était si près de lui, que la pointe du sabre pouvait arriver à sa poitrine avant qu'il eût levé le bras pour décharger son pistolet. Son esprit rapide et fécond en ressources lui fournit un stratagème sur lequel il joua aussitôt son va-tout.

— Regarde à tes pieds, dit-il, et vois si celui-là dont la tête pend dans la mare est ton Filhol de Treguern.

Roland se retourna vivement; les lueurs pâles de l'aube lui montrèrent le cadavre étendu de l'autre côté du saule. Il ne jeta sur lui qu'un regard, et les muscles de son bras se raidirent pour lever son sabre : Gabriel était condamné. Mais Gabriel avait eu le temps d'appuyer

son pistolet contre le tronc du saule, pour éviter ce tremblement inséparable de l'émotion, et, au moment où Roland revenait sur lui, une nouvelle détonation éveilla les échos du ravin.

La poitrine de Roland rendit une plainte ; son bras gauche, fracassé à la naissance de l'épaule, tomba inerte le long de son flanc. Son élan ne fut pas arrêté, pourtant, et il se précipita sur Gabriel, sans comprendre encore, peut-être, toute l'étendue de son impuissance. Par deux fois, et malgré la douleur atroce qu'il ressentait il essaya de relever ce bras qui n'avait plus de ressort. Par deux fois, la crosse du pistolet de Gabriel résonna sur son front que rien ne défendait.

Au premier coup, son visage s'était inondé de sang; au second coup il ferma les yeux et s'en alla en arrière, auprès du corps de Filhol.

Gabriel lava la crosse de son pistolet dans l'eau de la mare et passa son mouchoir mouillé sur ses tempes. Le crépuscule éclairait assez pour qu'on pût distinguer les objets ; Gabriel regarda les deux cadavres. Il était pâle, mais il portait la tête haute. La respiration sortait avec force de sa poitrine gonflée. Il chargea la valise sur ses épaules et se mit à gravir péniblement la rampe du ravin.

Ce fut dans la nuit du quinze au seize août de l'année 1800, que le Trou-de-la-Dette vit ce double assassinat. Le lendemain était un dimanche. Dès le matin, les paysans du bourg d'Orlan se rassemblaient, suivant la coutume, dans le cimetière qui sert de place à la paroisse. Il y avait grand mouvement parmi eux; on lisait une sorte d'effroi sur tous les visages, et derrière l'effroi la curiosité se montrait.

On parlait bas dans les groupes; les femmes, toutes pâles, chuchottaient, et l'on empêchait les enfants de jouer dans les hautes herbes qui entouraient les tombes.

Le clocher tinta la première messe, et personne, sinon quelques bonnes femmes pieuses, ne quitta le cimetière pour entrer dans l'église.

Le principal groupe était composé de nos amis qui avaient fait la veillée de l'Assomption chez Marion Lécuyers. Les métayères avaient sur la tête leurs catiolles de belle toile plissée, portant au sommet cette crête ou cocarde qui ressemble au cimier d'un casque. Les métayer fumaient leurs pipes à courts tuyaux sous les bords de leurs chapeaux de paille rabattus en forme de parapluie. Les fillettes montraient leur croix d'argent brillante sur la guimpe de chanvre, et les bons gars avaient les épinglettes de laine rouge gagnées au tir du fusil ou à la course en sac.

Tout cela pour le jour du dimanche. Mais tout cela était triste et cadrait mal avec les figures affairées.

Le groupe se massait au pied du calvaire.

— Quant à ça, disait Pelo le vannier, cette nuit-là ne pouvait pas ressembler aux autres nuits !

— Ah dam ! ah dam ! fit-on dans le cercle, dès hier on sentait bien que le malheur était tout près d'ici !

— A quelle heure est rentrée douairière Le Brec ? demanda le sceptique Vincent Féru, qui était presque aussi empêché que les autres.

La question s'adressait au petit Mathelin.

— Ma foi jurée, répondit le pâtour, il faisait grand soleil quand je l'ai entendue. Mais vous ne savez pas, vous autres? quand je suis revenu, après la veillée, j'ai trouvé un cheval noir dans le pâtis. La porte de la maison était tout ouverte; il y avait des traces de souliers mouillés par terre, et le lit de douairière Le Brec avait

roulé de plus d'un pied et demi hors de sa place ordinaire.

Les têtes hochèrent, silencieuses et graves.

— Il y avait de la chandelle chez le commandeur, reprit Mathelin.

— Ah ! fit-on à la ronde, il avait senti cela !

— Mais que disent-ils donc, gars Pelo, du côté de la forêt? demanda une bonne femme.

— Le sergent Mathurin, est revenu chez sa mère, répliqua le vannier, le sergent Roland Montfort est revenu chez sa sœur.

— Tiens! tiens! s'écria-t-on, c'était peut-être lui qui dormait sous le manteau de la cheminée.

— C'était lui, mais il n'a pas couché à la métairie, et il était dehors à l'heure où l'on a entendu les deux coups de feu devers la Grand'Lande.

On se regarda dans le groupe et l'on répéta :

— Tiens! tiens!

— Il y en a qui l'ont rencontré ce matin, reprit encore le vannier, comme il montait l'avenue du manoir. Il avait du sang jusque par-dessus les yeux, et la manche de son bras gauche (la manche de son bras droit est vide, vous savez bien) était toute rouge et toute noire de sang, depuis l'épaule jusqu'au coude.

— Mon Dieu donc! mon Dieu donc! fit-on autour de la croix, que va-t-il se passer par chez nous!

— Bonjour à vous, père Michelan ! crièrent quelques voix.

Le vieux métayer venait de passer l'échalier d'ardoise qui fermait le cimetière. Il allait d'un pas lent et pénible, et chacun pouvait remarquer sa figure blême sous les mèches rares de ses cheveux blancs.

— Bonjour à vous, et Dieu vous bénisse, mes enfants ! dit-il en tirant son chapeau pour se signer devant la

porte de la paroisse; qui vivra verra, pour sûr! mais avez-vous jamais vu un temps où les corps morts s'échappent pour n'avoir point de sépulture?

Le groupe s'agita dans tous les sens devinant bien quelque chose de terrible sous l'obscurité de cette phrase, et chacun s'écria :

— Vous savez du nouveau, père Michelan? Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

Le vieillard fut quelque temps avant de parler.

— Depuis que le comte Filhol est décédé, dit-il enfin, personne ne tient plus l'affût dans la forêt ni sur la lande. Ce n'est pas un chasseur qui a tiré ces deux coups de feu cette nuit.

— Non, non! gronda-t-on dans le groupe, bien sur et bien vrai, ce n'est pas un chasseur!

— Mais qui est-ce? ajoutèrent les plus curieux.

— Je voulais couper mon regain avant la messe chantée, poursuivit le bonhomme, parce qu'il n'y a plus d'herbe à l'étable et qu'on peut travailler jusqu'au premier des trois sons. Au point du jour j'ai envoyé mon neveu Jean-Marie chercher au bourg ceux qui sont d'avec moi. Il est revenu au bout d'un quart d'heure, blanc comme linge, le pauvre petiot, et ne pouvant plus parler. Je lui ai donné une écuelle de fort cidre pour renouer sa langue, et voilà ce qu'il m'a dit, vrai comme Dieu est Dieu et nous des pécheurs.

Le père Michelan reprit haleine et le groupe se massa; plus compacte, autour de lui pendant qu'il continuait :

— Jean-Marie m'a dit : Quand j'ai passé par le chemin des troënes, au-dessus de la ravine qui borde la Grand'Lande, j'ai entendu qu'on plaignait au fond du trou. Je suis trop petit pour voir par-dessus les troënes. Je me suis glissé sous les feuilles, en descendant toujours jusqu'au bord du taillis. Il y avait une trouée toute faite,

comme si quelqu'un avait passé avant moi. Au bout du taillis, j'ai trouvé un troëne cassé en deux et une grande glissade qui avait éboulé la terre par-dessus les roches. La mare était pleine jusqu'aux bords. Auprès de l'eau j'ai vu deux corps étendus dans le sang.

— Deux corps ! répéta-t-on sourdement dans le groupe.

Et Pelo le vannier ajouta :

— Un pour chaque coup de feu !

— J'ai demandé au petiot, poursuivit le père Michelan, comment ils étaient faits, ces corps. Il m'a dit : Le premier était un soldat qui n'avait qu'un bras...

— Roland Montfort ! se dit-on à la ronde.

— L'autre, continua encore le vieux Michelan, avait sa tête renversée dans la mare, et il était habillé d'une casaque de velours noir, comme feu le jeune comte Filhol quand il allait à la chasse.

Michelan se tut. Catiolles et chapeaux de paille, s'agitèrent, tandis qu'un long murmure s'élevait autour de la croix.

— Et vous n'avez pas été voir à votre tour? s'écria Vincent Féru; vous n'êtes pas curieux, papa Michelan !

— J'ai été voir à mon tour, répliqua le bonhomme, non pas parce que je suis curieux, mon gars Vincent, mais parce que j'ai pensé qu'il y avait là peut-être des chrétiens à secourir. Seulement, quand je suis arrivé au bord de la mare, je n'ai rien trouvé.

— Ah ! fit le groupe désappointé, le petiot avait menti?

— Non fait, vous autres ! Quand je dis rien, je parle des corps : il restait des traces de lutte dans la boue, et le sang n'avait pas eu le temps de sécher.

— Mais les corps? qui donc les avait enlevés ?

— J'étais à me demander cela, répliqua le vieux Michelan, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi, adossé

au tronc d'un saule, un homme vêtu d'une longue robe noire où il y avait des broderies, comme qui dirait les instruments de la passion : la croix, les fléaux, la couronne d'épines. Celui-là était maigre comme un squelette, et ses cheveux gris retombaient sur ses joues décharnées. Comment était-il venu jusqu'à moi sans que je pusse le voir ni l'entendre? je n'en sais rien. Il y avait des années que je n'avais vu le commandeur Malo, mais je le reconnus bien tout de suite.

Les respirations s'échappèrent bruyantes de toutes les poitrines. En ce moment, du fond de l'église ouverte, la cloche du servant tinta l'élévation. Hommes et femmes se mirent à genoux dans l'herbe, en courbant la tête.

— Le commandeur Malo, reprit Michelan quand tout le monde se fût relevé, regardait les traces sanglantes et paraissait ne point me voir; il murmurait entre ses dents de ces paroles étranges que lui seul prononce et que les autres ne comprennent pas. Il disait, du moins j'ai cru l'entendre ainsi : Treguern mourra trois fois!

Puis, tout à coup, il m'a regardé en face.

— Pourquoi n'es-tu pas au baptême? m'a-t-il demandé brusquement. Ton père et ton grand-père étaient vassaux de Treguern. Ce n'est pas tous les jours qu'on porte sur les fonts un héritier des chevaliers!

Comme je restais bouche béante et sans répondre, il s'est agenouillé au pied du saule, et il a considéré les traces de pas pleines de sang.

— C'est le sang de Treguern! a-t-il murmuré ; il faut cela : le taillis pousse sur le tronc coupé du vieil arbre! Va-t'en, vassal! va-t'en au baptême de ton maître! moi, j'ai quelque chose à faire ici.

Son doigt impérieux me montrait la route par où j'étais venu.

Il y avait au pied du saule un trou à demi creusé dans lequel était une pioche. Le commandeur portait une hachette sous son bras. Tout en obéissant et en reprenant le chemin de la lande, je me suis retourné plus d'une fois, comme vous pensez; j'ai vu le commandeur retourner la terre avec sa pioche partout où il y avait des traces de sang, et former ainsi une manière de petite tombe; puis je l'ai vu prendre la hachette, couper un jeune saule et en faire une croix, qu'il a plantée dans la terre remuée.

— Mais qui d'entre vous, s'interrompit ici le vieux Michelan, pourra me dire de quel baptême a parlé le commandeur Malo? Je n'ai point ouï les cloches en traversant la lande, et je ne vois pas d'enfant nouveau-né à la porte de la paroisse.

Comme il achevait, les bonnes femmes qui avaient assisté à la première messe sortirent de l'église, et les cloches se mirent aussitôt à sonner comme pour un baptême. Dans le chemin qui longeait le cimetière, on vit Fanchette la sage-femme qui s'avançait parée de ses plus beaux habits et portant un enfant sur chaque bras. Douairière Le Brec était derrière elle avec son costume de paysanne en étoffe de soie, sa grande coiffe de dentelle noire et son bâton blanc recourbé. Marianne de Treguern marchait péniblement à ses côtés; le voile qu'elle portait ne cachait pas entièrement la pâleur de son visage.

Pendant que la sage-femme, douairière Le Brec et Marianne franchissaient un des échaliers du cimetière, un autre groupe se présentait au second échalier. C'était bonne personne Marion Lécuyer tout en larmes, et Mathurin, le sergent, qui soutenaient, comme ils pouvaient, le pauvre Roland Montfort, chancelant à chaque pas, et si faible, qu'on eût dit un agonisant. Roland avait deux

grandes plaies au front; son bras gauche, entouré de bandages, tombait le long de son corps.

Les deux groupes traversèrent lentement la pelouse funèbre au milieu du silence des paysans que l'émotion et la surprise faisaient muets; ils se rencontrèrent à la porte de la paroisse où le séminariste Gabriel les attendait debout, tête nue, le missel à la main.

Fanchette la sage-femme entra la première. Elle se dirigea tout de suite vers la petite chapelle où étaient les fonts, pour se décharger de son double fardeau. Le recteur était en habits sacerdotaux auprès du vase de granit poli contenant l'eau du baptême. Quand les deux groupes dont nous avons parlé furent entrés à la suite de Fanchette, la foule des paysans fit irruption dans l'église, car chacun sentait bien qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire, et chacun voulait voir. Le village entier se pressa autour de la chapelle baptismale.

— Ces enfants ont-ils été portés à la commune? demanda le recteur avant de commencer la cérémonie.

Fanchette répondit sans hésiter, en femme qui a sa leçon faite d'avance :

— On a vu de pauvres innocents mourir sans avoir reçu le saint baptême, parce qu'on les avait menés à la commune avant de les mener à l'église.

Le recteur approuva d'un signe de tête, puis il demanda :

— Qui sont ces enfants?

Vous eussiez entendu une mouche voler dans l'église, tant le silence qui se fit à cette question fut complet.

Fanchette baissa les yeux et ne répondit point tout de suite; elle se tourna à demi vers douairière Le Brec qui la couvrait d'un regard fixe et impérieux.

— Celui-là, dit Fanchette dont la voix tremblait un

peu en montrant l'enfant qu'elle tenait du bras droit, celui-là est le fils de Marianne de Treguern.

Le vicaire tenait le registre de la paroisse sur un pupitre auprès de la fenêtre. Il l'ouvrit.

— Et son père? demanda le recteur.

Fanchette s'inclina en silence. Gabriel ne sourcillait pas; il se tenait doux et grave à son poste, les bras croisés sur sa poitrine et dans l'attitude du calme le plus parfait.

— Que le parrain et la marraine se présentent, dit le recteur.

Douairière Le Brec et Gabriel s'avancèrent en même temps vers les fonts.

— Je n'appartiens pas à l'église, dit Gabriel prévenant l'objection du vieux prêtre; je me suis trompé sur ma vocation.

Le recteur se détourna de lui.

— Et l'autre enfant? reprit-il en continuant d'interroger Fanchette.

— Celui-ci, répliqua la sage-femme, est le fils de Filhol-Aimé Tanneguy Le Madre, chevalier, comte de Treguern, et de Geneviève Le Hir, sa femme.

Un grand murmure s'éleva sous la voûte de l'église d'Orlan. Dans ce murmure on distinguait ces deux mots : onze mois, onze mois ! C'était une protestation.

Soit que le recteur n'entendit pas ces paroles confuses, soit qu'il eût ses raisons pour n'y point prendre garde, il dit cette fois comme l'autre :

— Que les parrain et marraine se présentent !

Marion Lecuyer, Roland Montfort et Mathurin s'avancèrent.

— Lequel de vous deux est le parrain? demanda le vieux prêtre.

— C'est moi, répondit Roland, mais comme je n'ai

plus de bras, Mathurin que voici soutiendra l'enfant sur les fonts à ma place.

La foule s'émut à ce coup; le jeune sergent était beau, malgré sa pâleur, et sous la grosse toile des catiolles plus d'un œil attendri s'humecta.

Le recteur ouvrit son bréviaire. Depuis le commencement de cette scène, la figure de Roland Montfort exprimait une inquiétude et un doute. Il avait vu l'hésitation de Fanchette lors de la première question du recteur; il avait vu le coup d'œil impérieux que douairière Le Brec avait jeté à la sage-femme.

Maintenant, il lui semblait voir je ne sais quel air de triomphe sous le calme affecté du séminariste; il y avait du triomphe aussi et encore plus de sarcasme dans le sourire amer de la Le Brec.

A travers le voile qui couvrait les traits de Marianne, Roland essayait de surprendre la direction de son regard, et il lui semblait que ce regard cherchait celui des deux enfants dont elle n'était point la mère.

— Femme, dit-il brusquement en se tournant vers Fanchette, aurais-tu osé mentir jusque dans le sanctuaire de Dieu!

Gabriel tressaillit; les sourcils de la Le Brec se froncèrent, tandis qu'elle serrait son bâton blanc à deux mains; Fanchette changeait de couleur et ne trouvait point de paroles pour répondre.

— Elle a menti! dit Roland d'un accent assuré.

— Elle a menti! répéta Marion Lecuyer qui la montra au doigt.

Et la foule, accueillant avec avidité cette nouvelle péripétie du drame qui se jouait devant elle, se prit à gronder d'un bout à l'autre de l'église :

— Elle a menti! elle a menti!

Marianne tremblait et sanglotait sous son voile.

— Et tout n'est pas fini, reprit Marion, qui jeta sur son frère un regard de douloureuse tendresse, Gabriel et toi, Françoise Le Brec, vous répondrez du sang versé!

— Prends patience, Marion, ma fille, murmura la Le Brec, il y aura temps pour tout.

Gabriel était impassible.

A ce moment, des voix s'élevèrent du côté de la porte.

— Place! place! criaient-elles; en voici un qui va vous dire la vérité!

— Place! ajoutaient d'autres voix; place au commandeur Malo, qui vient reconnaître son neveu!

Il n'y avait dans ces mots aucune nuance de raillerie. La présence de Malo de Treguern avait donné le dessus à l'idée surnaturelle. On ne comptait plus les mois qui s'étaient écoulés entre le décès du père et la naissance du fils.

Depuis le grand chevalier Tanneguy, dont la tombe était là, grave et fière, auprès de l'autel, l'histoire de cette race de Treguern n'était-elle pas comme un tissu de mystères?

On livra passage au commandeur Malo qui, après s'être agenouillé pieusement sur la première dalle de l'église, se dirigea vers les fonts baptismaux.

Le visage de Gabriel avait enfin pâli, et douairière Le Brec avait grand'peine à garder le sourire de défi qui grimaçait parmi ses rides.

En arrivant au centre de la chapelle, le commandeur Malo alla tout de suite à l'enfant sans père que la sage-femme avait présenté le premier; il lui imposa les mains et le regarda longtemps.

— Voyez! voyez! murmurait la foule, le faux prêtre et la sorcière avaient payé Fanchette Féru pour mentir!

— Ce n'est pas le commandeur Malo qui pourrait se tromper, ajouta le vieux Michelan, lui qui a dit au bord de la mare : Ceci est le sang de Treguern !

Le commandeur laissa enfin l'enfant sans père, pour se tourner vers celui qui avait été présenté le second comme étant le fils du feu comte Filhol.

Il n'eut pour celui-ci qu'un regard dédaigneux; sa bouche s'ouvrit; on crut qu'il aller prononcer l'arrêt.

Mais il se ravisa; son regard alla de Gabriel à douairière Le Brec, puis à Marianne; les rides de son front se creusèrent sous les grandes mèches de ses cheveux gris. Il baisa le crucifix qui pendait à sa poitrine. Toute son attitude révélait le travail d'une méditation profonde.

Ses lèvres remuèrent et Roland tout seul l'entendit murmurer :

— Il le faut ! c'est ainsi que se relèvera le nom de Treguern !

Sa main se posa étendue sur le front de l'enfant qu'il dédaignait naguère, et il prononça tout haut : Celui-là est le fils de mon neveu et seigneur Filhol, comte de Treguern !

Gabriel et la Le Brec respirèrent, comme si leurs poitrines eussent été délivrées d'un poids écrasant. Les deux enfants furent baptisés, savoir : celui qui n'avait point de père sous le nom de Stéphane, et le fils de Filhol sous le nom de Tanneguy.

A la sortie de l'église, les paysans virent quatre gendarmes dans le cimetière. Quand Roland sortit à son tour, soutenu par le sergent Mathurin et par sa sœur Marion, Gabriel le séminariste, qui l'avait précédé, le montra aux gendarmes en disant :

— C'est celui-là qui a versé le sang.

Douairière Le Brec provoqua du regard Marion, muette d'épouvante et de surprise, et répéta :

— C'est celui-là.

Les gendarmes arrêtèrent Roland Montfort au nom de la loi.

Voici l'explication qui courut au bourg : Un étranger s'était arrêté, la veille, à ce cabaret du faubourg de Redon où Mathurin et Roland avaient fait halte; cet étranger portait une valise pleine d'or; on l'avait rencontré, la nuit précédente, dans la grand'lande, vers le chemin des troënes. Une lutte avait eu lieu au fond du ravin qui termine la grand'lande, et cette lutte avait laissé de rudes traces sur le corps de Roland.

L'étranger avait disparu, ainsi que sa valise. Roland était accusé du meurtre de l'étranger.

A la tombée de la nuit, Gabriel prit le chemin de Redon. Il allait à pied et portait un fardeau. A Redon, épuisé qu'il était par la fatigue, il se rendit chez un de ces marchands aventureux, qui continuaient, malgré la guerre, de faire le commerce avec Londres.

Il compta sur le bureau du négociant cent mille francs en or, et le négociant lui fournit une quittance par laquelle il s'engageait à faire passer cette somme à Londres, au siége du *Campbell-Life,* la première en date de toutes les compagnies qui ont spéculé sur la mortalité humaine.

Gabriel, ayant fait cela, se dit :

— J'ai eu la mise une fois, je l'aurai dix-neuf autres fois !

Quant aux vingt ans de vie qu'il fallait, Gabriel n'eut pas même un doute.

Il acheta un morceau de pain du dernier gros sou qu'il avait dans sa poche, et revint à pied au bourg d'Orlan se mettre au lit dans son grenier.

XI

LE VAMPIRE

Les allées du bois de Boulogne commençaient à se peupler d'équipages; le soleil moins ardent déclinait à l'horizon : c'était le jour de la fête de l'Assomption, en l'année 1820 : vingt ans, par conséquent, jour pour jour, après les événements que nous avons racontés.

Le taillis tout jeune prodiguait ses pousses robustes et feuillues. La dernière coupe du bois de Boulogne avait été faite en dehors des règles et aménagements par le sabre des Cosaques. Dieu merci! les Cosaques avaient passé la frontière pour ne plus revenir jamais, et le bois de Boulogne, forçant de sève, cachait sous sa verdure plus opulente l'outrage de ces cicatrices guéries. L'ombre manquait encore un peu, parce que les arbres à tiges n'avaient pas eu le temps de brancher, mais la verdure était si fraîche, qu'on prenait patience, et la fashion parisienne allait au bois déjà, ne fût-ce que pour le voir pousser.

Il était cinq heures du soir. Dans le chemin qui con-

duit du château de Madrid à Bagatelle, les rayons obliques du soleil se jouaient au travers de la brume poudreuse. Tout à l'entour, dans les avenues voisines, on entendait rouler les équipages.

Trois cavaliers se montrèrent à l'angle d'un sentier de chasse. C'étaient trois élégants, montés comme il faut et vêtus avec recherche : redingotes ajustées à la hanche et laissant voir le gilet taillé en bec de clarinette, revers bombés et gaufrés, retombant sur les manches à gigots plissées; pantalons de nankin très-courts, fixés sous la botte ronde à l'aide de sous-pieds étroits comme des lacets; cravates maintenues par des cols en baleines, breloques bavardes, chapeaux évasés par le haut et dont les bords se roulaient au-dessus de l'oreille comme les volutes qui coiffent les colonnes doriques.

Il y en avait un gros, un maigre et un entre-deux. Le gros s'appelait le baron Brocard; l'entre-deux avait nom M. de Champeaux : il venait de province; le maigre était le chevalier de Noisy, surnommé le Sec, à cause de l'absence d'embonpoint qui caractérisait sa personne.

Au moment où ils quittaient le sentier de chasse pour entrer dans l'avenue, M. de Champeaux, le provincial, disait :

— Les trois Freux! Valérie la morte! Et quoi encore? Voilà des contes de ma mère l'Oie! ah ça! on parle donc toujours revenants chez votre fameuse marquise du Castellat?

— Il y a des choses bien étranges, répondit le chevalier de Noisy avec emphase, des choses dont il ne faut pas se moquer!

— Le fait est, dit Champeaux naïvement, que ma tante m'a souvent conté des diableries qui me donnaient la chair de poule. Figurez-vous qu'étant jeune, elle avait rencontré un bélier blanc...

Le gros baron Brocard haussa les épaules en riant. C'était un esprit fort. Nos trois cavaliers allaient maintenant de front et au petit pas. Le chevalier de Noisy s'arrêta au moment où le provincial allait poursuivre, et montra le sentier couvert qui se dirigeait en tournant vers la petite faisanderie de Madrid.

— Je vous dis que ces gens-là ne sont pas comme tout le monde! murmura-t-il. On croit quand on a vu...

— Et vous avez vu quelque chose là, chevalier? demanda Champeaux en désignant à son tour l'entrée du sentier couvert.

— Les trois Freux de Bretagne? ajouta le baron Brocard en raillant.

— Ou bien Valérie la morte? fit encore M. de Champeaux.

Le chevalier secoua la tête lentement.

— Les trois Freux, Valérie la morte, répéta-t-il, ce sont des histoires plus ou moins véridiques qu'on raconte chez madame la marquise parce que madame la marquise est comme moi : elle croit à ces histoires. Je ne trouve pas mauvais que d'autres soient moins crédules. Mais quand j'ai vu de mes yeux et que j'affirme avoir vu...

— Chevalier, interrompit Champeaux, vous n'avez rien affirmé du tout!

Noisy avait tourné la tête de son cheval vers le chemin couvert.

— Vous souvenez-vous, demanda-t-il en baissant la voix malgré lui, de cette jeune fille si belle qui était la sœur cadette de la marquise et qu'on appelait Laurence?

— Celle qui devait épouser M. Gabriel de Feuillans? dit Brocard, certes, je me souviens.

— L'an passé, reprit le chevalier de Noisy, je vins ici

de très-grand matin pour me rencontrer avec M. de Saint-Julien, qui m'avait appelé le Sec. Je n'avais pas dormi de la nuit, non point que j'eusse frayeur, mais parce que cela m'irrite sérieusement d'être obligé de tuer ainsi de temps à autre quelque honnête jeune homme pour cette fade plaisanterie de Noisy-le-Sec. J'avais devancé l'heure, et il ne faisait pas encore jour, quand j'arrivai tout seul dans le bois. Je me promenais pour passer le temps. Arrivé à l'endroit où nous sommes, j'entendis trotter un cheval dans le sentier que vous voyez là. L'aube commençait à poindre. Je vis bientôt sortir de l'ombre une tête de cheval, puis une amazone dont le visage se cachait derrière un voile épais.

— Il faut vous dire, s'interrompit ici le chevalier, que j'avais été, comme beaucoup d'autres, amoureux fou de la belle Laurence, et que sa mort si malheureuse m'avait jeté dans une maladie de langueur. Quand l'amazone passa près de moi, son voile se leva, et il me sembla qu'elle me saluait en souriant. Je tombai à genoux au milieu de l'avenue, car j'avais bien reconnu Laurence de Treguern.

Champeaux et le baron firent un mouvement.

— Il y avait plus de six mois qu'elle était morte, reprit Noisy, et je pris cela pour un avertissement. Je me présentai sur le terrain avec la certitude d'y rester...

— Ce qui n'empêcha pas le pauvre Saint-Julien de s'en aller dans l'autre monde à ta place, dit Champeaux. On a parlé de ce diable de coup d'épée jusque chez nous!

— Le fait de l'apparition n'en existe pas moins, répliqua le chevalier. Je n'ai vu ni les trois Freux, comme on les appelle, ni l'ombre de Valérie, mais puisque cela touche à Treguern, il doit y avoir quelque chose de vrai là-dedans.

Comme il prononçait ces deux locutions : « Les trois Freux, l'ombre de Valérie, » qui ne peuvent avoir pour nous aucun sens bien précis, et qui se rapportaient à certaines legendes ayant cours dans un des plus élégants salons de Paris, Champeaux s'écria, moitié riant, moitié surpris :

— Pardieu ! voici trois personnages de l'autre monde qui pourraient bien être les trois Freux !

En même temps Brocard disait :

— N'est-ce point celle-là qui est l'impalpable Valérie?

Une jeune fille, vêtue d'une amazone de drap noir et montant un magnifique cheval de la même couleur, débouchait du sentier couvert, traversait l'avenue, plus rapide qu'une flèche, et disparaissait dans l'avenue de chasse que nos compagnons venaient de quitter. Sa figure était couverte d'un voile. Nul cavalier ne l'accompagnait.

Un fiacre lourd et de forme antique roulait pesamment dans la poussière de l'avenue; il contenait trois hommes dont les visages immobiles avaient attiré le regard de Champeaux et motivé son exclamation.

Si rapide que fut le passage de la jeune fille, elle eut le temps d'échanger un signe de tête avec les trois hommes du fiacre. Puis ceux-ci baissèrent les stores d'un rouge déteint, et le lourd véhicule, qui semblait maintenant une boîte fermée, continua sa marche pénible.

Nos trois amis échangèrent un regard, et le chevalier de Noisy prononça, comme en se parlant à lui-même :

— C'est elle !

— Qui, elle? demandèrent à la fois Champeaux et Brocard.

— Je vous dis que ces gens-là ne sont pas faits comme tout le monde ! murmura Noisy au lieu de répondre.

Puis il poussa son cheval.

Derrière le fiacre, qui semblait une laide chenille égarée au milieu d'un essaim de papillons gracieux, car ils étaient plus légers et plus brillants que des papillons, ces équipages effleurant le sol au trot balancé de leurs beaux chevaux, souples sur leurs ressorts, bondissants et tout fiers d'emporter leur charge de femmes et de fleurs; derrière le fiacre venait une élégante calèche découverte qui récoltait sur son passage ample moisson de saluts et de sourires. Elle ne contenait qu'une femme, très-belle, à la vérité, mais qui semblait avoir franchi déjà les limites de la jeunesse. Sa calèche portait aux panneaux un écusson bizarre et réellement lugubre qu'on eût pu blasonner ainsi : de sable semé de larmes d'argent. Il était timbré d'une couronne de comte. A en juger par l'attention qu'elle excitait, ce devait être une femme à la mode. Elle avait une toilette à la fois simple et remarquable; ses cheveux blonds, les plus beaux du monde, encadraient un visage pâle aux traits fiers et un peu fatigués, qui eussent parlé de souffrance sans le regard de ses grands yeux bleus, limpide et insouciant comme le regard d'une jeune fille. Cette femme portait un nom étranger : Comtesse Torquati.

Sur les coussins, à côté d'elle, reposait un livre de prières aux fermoirs d'or guilloché.

Elle répondait en souriant aux saluts et aux sourires qui lui venaient de toutes parts. Nos trois cavaliers firent comme les autres et s'inclinèrent profondément sur son passage. A ce moment même, une autre calèche, venant en sens contraire, croisa le fiacre et prit le bas côté de l'avenue.

Celle-là portait aussi une femme seule, une femme que tout le monde saluait encore avec empressement. Son nom est déjà venu sous notre plume; elle s'appelait madame la marquise du Castellat : toilette un peu char-

gée, quoique ne sortant pas tout à fait des bornes du possible, embonpoint trop prononcé, prétentions survivant à l'âge ou les prétentions se tolèrent, souvenirs vagues d'une beauté qui avait eu sa fleur et qui avait laissé pour fruit je ne sais quel épanouissement d'égoïsme.

Quand les deux calèches se croisèrent, le regard de la belle blonde se fixa calme et froid sur madame la marquise qui détourna les yeux.

Madame la marquise fit plus : elle caressa un gros chien mouton qui était sur les coussins à côté d'elle.

Soit maladresse de la part du cocher, soit fantaisie de l'attelage rétif, le fiacre venait de se mettre en travers de la voie. En même temps, la calèche de la marquise avait été forcée de reculer, et les deux chevaux fringants de la comtesse Torquati se lançaient au grand trot dans l'espace trop étroit qui restait entre la calèche et le fiacre. Nos trois cavaliers étaient pris au nœud même de l'embarras.

De tous côtés, les chevaux et les équipages arrivaient, augmentant à chaque instant la cohue; la marquise effrayée respirait déjà son flacon de sels; la belle comtesse Torquati restait demi-couchée sur les coussins moëlleux de sa voiture et semblait à peine voir ce qui se passait autour d'elle.

Il y eut un moment où son bras étendu aurait pu entrer jusqu'au coude par la portière du fiacre.

Le store rougeâtre se releva un peu; une main se posa sur la portière du fiacre, et une voix dit à l'intérieur :

— C'est pour ce soir, quinze août !

La belle comtesse changea de couleur et ses yeux se baissèrent.

— Avez-vous remarqué? dit Champeaux au moment où la calèche dégagée filait sur le sable de l'avenue, les

bonnes gens qui sont là-dedans sont bien heureux! La comtesse leur a fait un signe de tête comme la charmante amazone qui vient de traverser la route. Je crois même que les trois bonnes gens du fiacre lui ont envoyé quelque compliment par-dessous leur store en guenille.

— Moi, j'en suis sûr, répartit Brocard; ce sont des ambassadeurs déguisés ou des princes qui se promènent incognito. Noisy a dû entendre ce qu'ils disaient, car il était entre eux et la comtesse.

Le chevalier suivait d'un œil pensif la calèche qui s'éloignait au milieu d'un tourbillon de poussière.

— Je n'ai rien entendu, répondit-il.

La circulation était rétablie et le mouvement avait repris son cours des deux côtés de l'avenue.

— Bonjour, Stéphane ! s'écria Brocard en faisant un salut de la main à un beau jeune homme qui montait avec une remarquable élégance le plus fin cheval qui fût au bois.

C'était un de ces dandys privilégiés qui savent guérir nos modes de leur ridicule incurable, un de ces heureux qui portent leur jeunesse si bravement que les inventions des tailleurs ne peuvent rien ôter à leur grâce native. Sa toilette était bien à peu près la même que celle de tous ses collègues, cassés en deux sur leur selle; mais il parait sa toilette. Vous eussiez dit, comme il passait, les cheveux blonds au vent, le gai sourire aux yeux et aux lèvres qu'il était là le seul gentilhomme au milieu d'un troupeau de courtauds endimanchés.

Il donna le doigt au baron Brocard et au chevalier de Noisy, puis il salua M. de Champeaux qu'il ne connaissait point.

— Messieurs, dit-il, vous me tirez d'une grande gène. Ce qu'on ne fait point d'habitude fatigue, et j'étais, par impossible, occupé à réfléchir profondément.

— Vous, Stéphane! s'écria Brocard en riant.

— Et à quoi réfléchissiez-vous, mignon de la fortune? demanda le chevalier de Noisy d'un ton sincèrement amical.

Champeaux étudiait l'habit de chasse et le gilet du nouveau venu.

— Avant tout, messieurs, reprit Stéphane, avez-vous vu ce drame qu'on représente au nouveau théâtre de la Porte-Saint-Martin, et qui a nom : *Le Vampire?*

Tout le monde avait vu *le Vampire*. En 1820, *le Vampire* avait un furibond succès.

Quand on eut répondu affirmativement à la question de Stéphane, il prit un petit air sérieux qui lui allait à ravir et glissa un coup d'œil oblique vers le bout de l'avenue.

Par hasard, la foule était moins grande en ce moment. A l'endroit où se fixaient les regards de Stéphane, il y avait un large vide; dans ce vide un homme s'avançait, au pas de son cheval, la tête inclinée et le poing posé paresseusement sur la hanche. Derrière cet homme chevauchait un laquais nègre qui avait dû être, avant de quitter son pays natal, le plus vilain moricaud de toute la côte de Guinée.

Stéphane étendit sa main vers ce groupe.

— Je vous prie de regarder attentivement mon illustre ami Gabriel de Feuillans et son esprit familier, Congo, dit-il avec un accent demi-railleur, sous lequel on devinait une préoccupation sérieuse.

— Nous le regardons, répondit Brocard, après?

— Ne trouvez-vous rien en lui d'extraordinaire?

— Rien, si ce n'est qu'il porte le costume noir comme jamais personne en France ne l'a porté avant lui.

— Le fait est, ajouta Noisy, qu'il est merveilleux, ce Gabriel de Feuillans! On dit qu'il met sa cravate à la

diable et sans y songer : voyez ce nœud, comme c'est classique ! On dit qu'il n'a jamais fait retoucher un habit à son tailleur, voyez cette coupe, quel style et quelle sévérité ! Brummel, qui faisait métier de cela, n'était qu'un petit garçon auprès de lui !

Stéphane secoua sa tête blonde et bouclée.

— Ce n'est ni pour sa cravate, ni pour son habit que je vous prie de le regarder, messieurs, dit-il.

— Et pourquoi donc ?

— C'est uniquement pour savoir si vous ne trouvez point comme moi qu'il ressemble au Vampire de la Porte-Saint-Martin.

Le baron Brocard partit d'un éclat de rire, et Noisy, qu'il ne fallait jamais surnommer le Sec, sous peine de recevoir une balle dans la tête ou un coup d'épée dans la poitrine, Noisy lui-même se dérida.

— Si vous ne trouvez pas cela, continua Stéphane qui essayait de rire aussi, c'est que je deviens fou, il n'y a pas à en douter. Ce diable de Feuillans, avec son nègre Congo qui est plus laid que les sept péchés capitaux réunis, produit sur moi, depuis quelques jours, un effet véritablement fantastique. Je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. Il m'attire, il me séduit, il me fascine ! Et il y a en moi je ne sais quelle voix mystérieuse qui me crie : « Prends garde !... »

— Absolument comme dans le drame du *Vampire !* s'écria le baron Brocard.

Noisy ne riait plus, et son regard s'attachait sur Stéphane avec un intérêt curieux.

— Vous parlez sérieusement ? murmura-t-il.

— Sur mon honneur ! répliqua le jeune homme dont la charmante figure était légèrement contractée, je voudrais railler, que je ne le pourrais pas !

Gabriel de Feuillans s'approchait avec lenteur, suivi de

son noir. Stéphane le regarda une seconde fois et chacun put le voir frissonner.

— C'est plus fort que moi ! ajouta-t-il, je ne sais pourquoi je l'aime ; mais je sais encore moins pourquoi j'ai cette folle idée qu'il doit me tuer !

— Bah ! s'écria Brocard.

Le chevalier l'interrompit et prononça tout bas en serrant la main de Stéphane :

— Moi, je ne me ris jamais des choses que je ne comprends pas.

Champeaux lorgnait les passants et Brocard sifflottait un refrain à la mode.

Noisy regarda Stéphane en face et lui dit en baissant la voix davantage :

— Évitez Gabriel de Feuillans, croyez-moi. Et s'il se présente sur votre chemin quelqu'une de ces aventures romanesques où sont entraînés trop souvent les jeunes gens de votre âge, croyez-moi encore, fuyez-la !

Stéphane était dans cette disposition d'esprit où l'on écoute volontiers un avertissement. Comme il allait répondre, il vit le baron Brocard échanger un salut avec quelqu'un qui suivait l'autre côté de la route. Il se retourna involontairement. Ce quelqu'un était Gabriel de Feuillans en personne.

Il eût été fort difficile de préciser l'âge de M. de Feuillans par les traits de son visage ou sa tournure. Ceux qui n'admiraient en lui que la rigueur élégante de sa mise se montraient en vérité fort avares. Il était beau ; son port avait de la noblesse ; il se tenait grandement à cheval ; si l'on ne pouvait pas dire que ce fût un jeune homme, c'était seulement à cause de la maturité ferme et grave qui se lisait sur son front. Autour de ce front, des cheveux blonds, un peu rares déjà et d'une finesse extrême, bouclaient et retombaient plus bas que ne le

comportait la mode. Ses tempes larges avaient, sous la blancheur de sa peau, comme un reflet bleuâtre. Une couche d'indifférence recouvrait son regard perçant et profond. Je ne sais pas s'il ressemblait réellement au Vampire de la Porte-Saint-Martin; mais les vampires de théâtre se font en général des bouches méchamment sarcastiques, et celle de M. de Feuillans n'offrait que des lignes calmes et pures.

Le chevalier de Noisy, qui, en ce moment, l'examinait avec attention, lui trouvait une autre ressemblance. Il comparait ses traits avec ceux de ce charmant jeune homme, Stéphane Gontier, qu'il avait appelé tout à l'heure le mignon de la fortune, et il trouvait qu'à part certaines différences, plus de maigreur et plus de pâleur chez M. de Feuillans, plus de tranchant dans les arêtes osseuses, plus de hauteur aussi dans le dessin général du visage; chez Stéphane, au contraire, plus de grâce, plus d'harmonie et à la fois plus de force mâle; il trouvait, ce chevalier de Noisy, des rapports nombreux et frappants.

M. de Feuillans passa tout près de notre groupe et dit en mettant le chapeau à la main :

— Messieurs, j'espère avoir le plaisir de vous retrouver ce soir chez la marquise?

Brocard et Noisy s'inclinèrent, Stéphane détourna les yeux.

M. de Feuillans s'éloigna le sourire sur les lèvres; mais avant qu'il eût dépassé complètement le groupe, son regard croisa celui de Stéphane, qui avait relevé les yeux comme malgré lui.

— A ce soir! dit M. de Feuillans d'un ton doux et presque caressant.

Stéphane rougit et répondit tout bas :

— A ce soir!

M. de Noisy prétendit plus tard qu'il avait vu les grosses lèvres de Congo s'ouvrir et montrer d'un bout à l'autre la double rangée de ses dents de loup.

Quoi qu'il en soit, au moment même où Congo, suivant son maître, se perdait dans la foule, un jeune garçon tout blanc et tout rose, que vous eussiez pris volontiers pour une fillette déguisée, s'élança hors de l'allée de chasse où l'amazone avait disparu quelques minutes auparavant et traversa intrépidement la cohue des équipages pour rattraper nos quatre cavaliers.

Noisy était en train de demander à Stéphane s'il avait un rendez-vous particulier avec M. de Feuillans pour ce soir. Selon la réponse du jeune homme, le chevalier se sentait en bonne disposition de prêcher, lorsque le petit garçon blanc et rose vint se planter au-devant de nos cavaliers et tendit à Stéphane un billet mignon.

Stéphane prit le papier. Le jeune garçon eut un malin sourire, traversa de nouveau la chaussée et se perdit sous le couvert.

XII

LA COMTESSE TORQUATI

Le baron Brocard, parce qu'il était de Paris, et M. de Champeaux, parce qu'il venait de province, eurent la même pensée et le même sourire.

— Une bonne fortune ! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Voilà qui va parler plus haut que les pressentiments, grommela le chevalier de Noisy, et c'est ainsi que commencent toutes les méchantes aventures !

Stéphane avait changé de couleur en ouvrant le billet; la joie pétillait dans ses yeux.

— Excusez-moi, messieurs, fit-il du bout des lèvres.

Et sans en dire plus long, il piqua des deux. Son beau cheval bondit en avant; trois secondes après, il avait disparu au tournant de l'allée.

— Ah çà ! dit Champeaux, il faut avoir pitié de moi, à la fin, j'arrive de ma Normandie, et les choses les plus

simples me font l'effet d'énigmes insolubles. Qu'est-ce que c'est que ce Stéphane, et qu'est-ce que c'est que ce Feuillans?

Brocard et Noisy se regardèrent comme s'ils se fussent renvoyé mutuellement la charge de répondre à cette double question.

— Quelque métier qu'ils fassent, disait cependant Champeaux qui restait sous le coup de son admiration, ils ont diantrement bonne tournure tous les deux!

— Pour vous expliquer en détail ce que c'est que Feuillans, dit le chevalier de Noisy après un silence, il faudrait une séance de plusieurs heures... et encore vous ne sauriez que ce qui se dit dans le monde. En gros, Feuillans est un homme très à la mode, riche, à ce qu'il paraît, dès à présent, et devant posséder sous peu, à ce qu'on affirme, une fortune colossale. On ne sait pas absolument d'où il vient, mais il est suffisamment en cour. Son nom est de ceux qu'on ne discute point, parce qu'il sonne bien aux oreilles profanes et que les adeptes le placent franchement dans le domaine de la fantaisie. Quelques personnes oisives ont pris la peine de broder un roman sur le mystère de son existence. Il a, dit-on, une étoile, comme César et Napoléon. Là-bas, je ne sais où, en Bretagne, au fond de quelque canton perdu tout plein de fantasmagories et de légendes folles, il a fait construire un palais que voudraient habiter les fées. Autour de ce palais, il ne possède pas un pouce de terre, mais il attend cette gigantesque fortune que doit lui léguer bientôt son étoile pour acheter vingt lieues carrées de pays...

— C'est un fou? interrompit Champeaux, qui ouvrit de grands yeux.

— Non pas, assurément!

— C'est un chevalier d'industrie?

— Ne répétez jamais ce mot qui vous ferait lapider par les plus jolies mains de Paris !

— Alors dans quelle catégorie?... murmura Champeaux.

— Il était l'ami intime de feu le marquis du Castellat, qui était l'ami du roi. Il a failli épouser Laurence de Treguern qui portait un des premiers noms de France et qui était dame de la Dauphine. Il va épouser Olympe de Treguern qui est la reine de beauté de nos salons parisiens et que le testament de M. du Castellat fait une des plus riches héritières du grand monde. Voilà le positif, personne ne vous en pourrait dire plus long.

— Mais sa fortune personnelle ?

— Il est assuré au Campbell-Life pour une somme extravagante, et l'assurance arrive à son terme.

Champeaux enfla puis vida ses joues d'un air qui voulait dire : ah ! peste !

Puis il demanda :

— Et Stéphane?

— Oh ! Stéphane, s'écria le baron Brocard, c'est une autre affaire. Puisque nous parlions tout à l'heure du Vampire, et à supposer que Feuillans soit un petit peu Vampire, Stéphane est ce blondin, beau comme l'Amour, doué d'un caractère naïf et généreux qui vient au cinquième acte arrêter la victime sur le bord du précipice. On le tue, le blondin, très-cruellement deux ou trois fois, s'il le faut, pour les nécessités de l'intrigue; mais il ressuscite toujours afin que la vertu soit récompensée au dénoûment. J'ai vu à la dernière soirée de la marquise les yeux de la belle Olympe, la fiancée de Feuillans, fixés sur Stéphane...

— Baron, interrompit Noisy le Sec avec gravité, je ne sais pas pourquoi tout l'esprit que vous avez me sonne aujourd'hui faux à l'oreille. Il y a une menace sur ce

jeune homme. Je ne peux pas dire que je le sais, mais je le sens.

— Eh bien! chevalier, pour vous plaire, je vais fermer les écluses de mon esprit. Aussi bien Stéphane est un charmant garçon que j'aime autant que vous pouvez l'aimer. J'achève donc, en deux mots, son histoire : voici quelques dix-huit mois qu'il est arrivé à Paris de Bretagne. Il avait la jolie figure que vous savez et trois ou quatre centaines de louis dans son portefeuille. Une lettre de recommandation qu'il apportait lui donna entrée à l'hôtel du Castellat. Je me souviens très-bien de l'avoir vu dans un coin du salon, immobile et tout embarrassé de sa personne, contempler la belle Olympe comme les mages adoraient les astres au firmament. Un soir, la belle Olympe ne vint point au bal de la marquise, sa tante : cela lui arrive quelquefois, et cette belle Olympe, soit dit en passant, n'est pas un des mystères les moins piquants de l'hôtel du Castellat, tout rempli de mystères. Notre Stéphane, privé de son astre, s'approcha d'une table de jeu : on joue très-cher à l'hôtel du Castellat : notre Stéphane gagna sans trop s'en rendre compte je ne sais plus quelle somme fabuleuse. Le lendemain, les perdants demandèrent la revanche; Stéphane s'y prêta galamment; il gagna deux fois plus que la veille. Et notez qu'il n'y a qu'une voix pour dire que c'est le joueur le plus beau, c'est-à-dire le plus témérairement extravagant qui ait touché les cartes! On a remarqué qu'il joue seulement quand la belle Olympe s'éclipse. De partie en revanche, il s'est trouvé dans un charmant hôtel des Champs-Elysées, avec une écurie bien montée, cinquante mille écus dans son secrétaire, un train de maison à l'avenant et une réputation de petit héros de roman qui lui donne une place à part dans nos cercles fashionables... voilà!

Le baron Brocard plaça ce mot en guise de point final, et nos trois cavaliers se reprirent à trotter, saluant à droite et à gauche, humant la poussière à plein gosier, enfin se divertissant comme de vrais gentlemen.

Il est certain que les oreilles de Stéphane Gontier ne tintaient point pendant qu'on parlait ainsi de lui. Stéphane avait oublié ses trois compagnons aussi parfaitement que s'il ne les avait point vus depuis un siècle. Stéphane galopait comme un fou dans les allées de traverse pour éventer son front brûlant. Stéphane riait tout seul et avait grand'peine à retenir les cris de joie qui débordaient de sa poitrine.

Il tenait encore à la main le billet mignon qu'il avait dévoré d'un seul regard.

Le billet disait :

« Je suis de retour. Je dois aller ce soir à pied rue du « Bouloy. Attendez-moi vers huit heures dans la cour « des Fontaines; il faut que je vous parle. »

Au bas de l'écriture vive, légère, charmante il y avait le nom de Valérie.

Et Stéphane galopait, pressant le papier soyeux contre ses lèvres, riant et pleurant, l'enfant qu'il était, interrogeant sa montre à chaque minute et hâtant le cours des heures.

Puisque Champeaux était en train d'interroger, il aurait bien pu demander aussi, ce semble, qui était cette belle comtesse qui portait un nom italien et dont les cheveux n'avaient certes point pris leurs reflets d'or sous l'ardent soleil d'Italie.

C'était encore une chose à savoir, et la comtesse Torquati valait bien M. de Feuillans ou le petit Stéphane.

Sa calèche continuait de suivre la route de Bagatelle. Elle faisait sensation; partout, sur son passage, on voyait

les femmes chuchotter, et si quelque autre provincial, plus curieux que Champeaux, demandait l'histoire de cette belle dame, fièrement parée dans sa simplicité, la réponse était toujours la même :

On disait au provincial :

— C'est la belle-sœur de madame du Castellat, c'est la veuve du dernier Treguern, qui a épousé en secondes noces le comte Torquati.

— Et le comte Torquati ?

— On ne l'a jamais vu.

Le badaud remarquait alors la sombre robe de l'attelage, les émaux lugubres de l'écusson qui timbrait les panneaux de la calèche. Il remarquait que la blonde avait une ceinture noire à sa robe blanche, et qu'un collier de jais faisait ressortir le satin éblouissant de son cou.

C'était, parmi tout ce brillant et sous cette élégance, comme une pointe de deuil qui perçait.

La comtesse Torquati semblait ne point trop prendre garde à l'attention curieuse dont elle était l'objet; elle se laissait aller, nonchalante et toute pleine de grâce, aux mouvements de son équipage; ses yeux étaient demi-fermés; la rêverie allanguissait son beau front.

Au moment où ses chevaux traversaient le rond-point, un jeune garçon, joli comme une femme, que nous aurions pu reconnaître pour l'avoir vu déjà accomplir un autre message, vint vers elle en courant et lui dit :

— Elle vous attend devant les fossés de la Muette.

La comtesse Torquati se redressa sur les coussins et ses grands yeux bleus brillèrent. D'un signe de tête, elle remercia le jeune garçon.

— A la Muette ! au galop ! dit-elle à son cocher d'un ton rapide.

Les deux chevaux noirs, touchés par le fouet, bondi-

rent; la poussière soulevée dessina un long nuage au travers du rond-point, et les badauds durent chercher quelque autre chose à voir, car l'équipage de la comtesse Torquati n'était déjà plus qu'un point confus dans la perspective de l'allée.

On sait que le caprice de la mode parisienne n'adopte jamais qu'un tout petit coin à la fois dans les lieux qui sont dévolus au plaisir. Aux Tuileries, l'allée des orangers regorge, tandis que les magnifiques bosquets sont déserts. Le bois de Boulogne est beaucoup plus grand que les Tuileries; la mode y doit tracer plus rigoureusement ses limites.

En 1820, l'allée de Longchamps bornait l'empire de la mode. Personne ne s'égarait au sud-ouest du bois, parce que tout le monde savait bien que là on pouvait se promener à l'aise. La Muette allait avoir son règne, mais pour le moment elle était aussi loin de Madrid que Pézenas ou Quimper-Corentin.

Si la fantaisie de la belle comtesse Torquati était de s'égarer vers ces latitudes biscornues, la foule ne pouvait point la suivre dans cette voie. Au bout de dix minutes, la calèche de la comtesse glissait sur le sable d'une allée déserte. Sans quitter le bois de Boulogne, la comtesse était à vingt lieues de Paris.

Elle vit à travers le feuillage léger des acacias ces opulents panaches de fleurs qui tombaient sur les fossés de la Muette. Une jeune fille, vêtue en amazone et que nous n'eussions point eu de peine à reconnaître, traversa au galop la pelouse en agitant le mouchoir qu'elle tenait à la main. Elle entra dans le massif ombreux, situé à gauche de l'enclos de la Muette. La comtesse Torquati ordonna d'arrêter et mit pied à terre.

Le chasseur demanda s'il devait suivre madame la comtesse. Il lui fut répondu que non.

Madame la comtesse se dirigea vers les fossés dont elle admira un instant la crête fleurie, puis elle suivit la pelouse à pas lents et entra dans le massif où avait disparu la jeune fille.

L'instant d'après, nous les eussions retrouvées toutes les deux, la comtesse et la jeune fille, sur l'herbe verte, au pied d'un grand arbre. La comtesse était assise; la jeune fille s'agenouillait devant elle et livrait sa tête souriante à ses baisers.

La comtesse disait d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Olympe! Olympe! que je t'aime et que les heures me semblaient lentes durant ton absence!

La jeune fille avait rejeté en arrière le voile qui lui couvrait le visage et montrait maintenant l'exquise beauté de ses traits. Elle paraissait avoir vingt ans à peine. C'était une brune, et l'azur foncé de ses yeux semblait noir quand ses paupières fermées à demi abaissaient la longue frange de ses cils.

Elle était pâle et peut-être un peu plus sérieuse qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge; mais, sous cette mélancolie on sentait que la joie n'était point morte, on devinait la force vive de la jeunesse, et il semblait que le moindre choc allait allumer des éclairs dans la langueur ravissante de ses regards.

Elle tenait les deux mains de la comtesse pressées contre ses lèvres.

— Regarde-moi! que je voie bien comme tu es belle! murmurait celle-ci qui avait les larmes aux yeux; Dieu n'a pas voulu que j'eusse la joie des mères, moi qui ne vis que par mes enfants!

— Si tu le voyais, dit la jeune fille qui se prêtait, tout heureuse, à ces caresses, tu n'accuserais pas le Ciel!

— C'est vrai! Tu arrives de Bretagne. Tu l'as vu, toi! parle-moi de lui bien vite. Est-il beau?

— Il te ressemble.

— Est-il bon?

— Je te dis qu'il te ressemble, il a ton visage et ton cœur. Il est bon, il est simple, il est franc. Il est brave comme un lion s'il voit l'ennemi en face, et le frôlement de ma robe le faisait frissonner dans la nuit. Tant de terreurs superstitieuses ont plané au-dessus de son berceau! Il a entendu tant de fois la voix qui parle sous la Tour-de-Kervoz!

— Sera-t-il assez fort pour porter le nom de son père? demanda la comtesse dont le regard se chargea d'inquiétude.

Olympe eut un sourire.

— Aujourd'hui, répliqua-t-elle, ce n'est qu'un pauvre petit paysan. Demain, si vous le voulez tous, ce sera un chevalier!

La comtesse se redressa et mit ses deux mains sur les épaules de la jeune fille pour la regarder en face.

— Mais tu me parles de lui, dit-elle, comme s'il n'y avait plus ni doute ni mystère. Es-tu donc bien sûre de savoir?

— J'en suis sûre, fit Olympe qui baissa les yeux.

— Et l'autre? murmura la comtesse.

Une nuance rosée vint aux joues charmantes d'Olympe.

— L'autre est beau, dit-elle en contenant sa voix; l'autre est bon et brave. Tu m'as dit, ma mère, d'obéir passivement aux ordres du comte, j'ai fait comme tu m'as dit; mais si le comte m'ordonnait d'être l'ennemie de Stéphane, ma mère, je lui désobéirais!

Il y eut un choc entre les regards de la comtesse et ceux de la jeune fille; la jeune fille ne baissa point ses

yeux qui brillaient d'une fermeté douce, mais indomptable.

Un mot se pressait sur les lèvres de la comtesse Torquati. Elle ne le prononça point.

— Olympe, dit-elle pour détourner l'entretien, le comte, le marchand de diamants et le docteur sont à Paris tous les trois.

— Je les ai vus, ma mère.

— Dans le fiacre?

— Dans le fiacre.

— Étaient-ils là-bas en même temps que toi?

— Oui... puis ils sont allés en Allemagne, du côté de Cologne.

— Et qu'as-tu fait durant tout ce temps où je ne t'ai point vue?

— J'ai obéi. En quittant Redon, je trouvai, comme on me l'avait annoncé, le commandeur Malo qui m'attendait sur la lande. Il me conduisit chez une vieille femme du nom de Marion Lecuyer. Quand il lui dit mon nom, à moi, elle me baisa les deux mains en pleurant. Mais son intelligence, usée par la souffrance, trahit son bon vouloir, et je ne pus rien tirer d'elle, sinon qu'elle avait eu en sa vie ce grand honneur d'être la marraine d'un Treguern. Pendant que je lui parlais, le commandeur me dit à l'oreille : « Hâte-toi, car tu ne la verras qu'une fois; le voile est là! »

— Le voile! répéta la comtesse frémissante; et la vieille femme mourut, n'est-ce pas?

— Elle mourut avant la fin de la nuit.

La comtesse passa le revers de sa main sur son front.

— Marion Lecuyer, murmura-t-elle, était la sœur aînée d'un homme qui nous aimait bien.

— Roland Montfort! interrompit Olympe.

La comtesse la regarda, étonnée.

— Je croyais ne t'avoir jamais parlé de cela! dit-elle.

— Ce Roland Montfort, continua Olympe, qui semblait suivre la pente de sa rêverie, fut accusé du meurtre commis dans la nuit du 15 août 1800. Je le cherche; s'il n'a pas rendu son âme à Dieu, je le retrouverai.

— Mais il était innocent! s'écria la comtesse, qui se méprit sur le sens de ces paroles.

— N'était-il qu'innocent? prononça tout bas la jeune fille; les grandes races sont reconnaissantes. Je pense que vous vous souvenez tous de ce que Roland Montfort a fait pour Treguern.

La comtesse garda un instant le silence, puis elle répondit, en baissant les yeux :

— Moi, je m'en souviens, ma fille.

— Toi, ma mère chérie, s'écria Olympe en couvrant ses mains de baisers, il faut t'aimer à deux genoux, et c'est cela qui me console de mon lot dans la vie! Je sais bien que tu es bonne et sainte. Je sais bien que tu te mettrais entre moi et le mal. Mais n'as-tu point un bandeau sur les yeux, ma mère? Les desseins de ces hommes entre les mains de qui tu m'as placée comme un instrument docile, ma mère, les connais-tu?

Le front de la comtesse s'était assombri.

— Les voies de Dieu sont cachées, enfant, murmura-t-elle; il y a des hommes que la Providence charge d'exécuter l'arrêt de sa justice.

Olympe secoua la tête.

— Quand Roland Montfort fut accusé de meurtre, dit-elle, il y eut un jeune avocat qui le défendit généreusement, alors que tout le monde l'abandonnait. Cet avocat a pris de l'âge, mais il se souvient d'avoir juré autrefois qu'avant de mourir il sonderait le fond de ce mystère.

— Ah! fit la comtesse vivement, prends garde, Olym-

pe, pauvre enfant! toi aussi tu as soif de savoir! toi aussi tu voudrais sonder le fond du mystère!

— C'est vrai, je le voudrais, répartit Olympe.

— Et pour arriver là, ma fille, te ferais-tu l'auxiliaire des ennemis de ceux à qui tu dois amour et respect?

— M. Privat, dit Olympe au lieu de répondre, n'a de haine que pour le mensonge et le crime.

— Tu l'as donc vu, lui aussi?

— Oui, ma mère.

— Tu lui as parlé?

— Souvent et longtemps.

— Prends garde! répéta la comtesse qui était devenue plus pâle, les paroles frappent quelquefois aussi mortellement que l'épée, et qui sait où porteraient tes coups!

On eût dit que le regard d'Olympe voulait descendre jusqu'au fond du cœur de la comtesse.

— Le comte Torquati n'est pas mon père, n'est-ce pas? demanda-t-elle brusquement:

— Non, répondit la comtesse après un silence.

Puis elle ajouta en appuyant sa tête contre ses mains:

— L'enfant qui aime bien sa mère ne doute pas d'elle ainsi.

Olympe se jeta à son cou en pleurant.

Pendant quelques minutes ce ne furent que larmes et caresses, puis la comtesse reprit:

— Et le registre des naissances?

— Je suis entrée de nuit à l'église d'Orlan, répondit Olympe, j'ai feuilleté le registre des naissances. A la date du 16 août 1800, il y a une page arrachée.

La comtesse croisa ses bras sur sa poitrine.

— A la mairie, poursuivit Olympe, la seule naissance portée au registre, le 16 août de la même année, est celle de Stéphane-Marie-Gabriel Gontier, père et mère inconnus.

La comtesse fit un geste d'impatience.

— Qu'importe celui-là ! dit-elle; la page arrachée, on m'en avait parlé déjà. Douairière Le Brec doit être bien vieille; avec les années, le repentir vient parfois. Si tu l'avais interrogée.

— J'ai interrogé douairière Le Brec. Celle-là ne se repentira jamais parce qu'elle ne croit pas en Dieu. Mais ce n'est pas douairière Le Brec que j'accuse, ma mère. Il y avait en ce temps au presbytère d'Orlan un homme...

— Gabriel ! interrompit la comtesse.

— Gabriel ! répéta Olympe dont les yeux eurent un éclair, Gabriel que vos amis entourent d'une protection mystérieuse, Gabriel à qui on fait une route sans obstacles, Gabriel — M. de Feuillans ! — à qui on va me dire, bientôt peut-être, de donner ma main, sinon mon cœur !

La comtesse mit sa belle main sur la bouche d'Olympe et la fit muette.

— Toujours révoltée ! dit-elle en essayant de sourire; ne veux-tu rien donner à l'espérance de voir renaître la gloire de tes pères ? Ne peux-tu fermer les yeux et te laisser guider par ceux qui t'aiment ? Tout à l'heure, tu me disais, et cela me reste sur le cœur, Olympe : Si l'on m'ordonnait d'être l'ennemie de Stéphane; je désobéirais. Et si l'on ajoutait, ma fille : il faut choisir entre ce Stéphane et ton frère ?

— Pourquoi choisir ? ils se connaissent et s'aiment de tout leur cœur.

— Réponds ! si l'on te disait cela ?

— Je répondrais : Je ne veux pas choisir.

— Tu répondrais cela au comte Torquati ?

— Assurément, mère.

— Et à moi, si je te le disais, que répondrais-tu ?

Les lèvres d'Olympe s'entr'ouvrirent, mais elle ne parla point. Sa tête charmante s'inclina et se cacha dans le sein de sa mère.

— Eh bien ! fit celle-ci, qui jouait mélancoliquement avec les boucles brunes éparses sur le front de la jeune fille.

— Si tu me disais de mourir, balbutia Olympe, je te demanderais un dernier baiser et je mourrais !

La comtesse pensait :

— Elle l'aime !

Tout à coup Olympe se releva vivement.

— Il est tard, dit-elle, et il faut que je fasse toilette pour paraître à la fête de la marquise. Ma mère, n'as-tu plus rien à me demander ?

— Rien, répondit la comtesse, je sais tout. Au revoir, Olympe, aime moi et pense à moi !

Olympe donna son front aux lèvres de sa mère, et pendant que celle-ci la baisait longuement, elle lui dit :

— Si tu n'as plus rien à me demander moi j'ai encore quelque chose à t'apprendre; ma mère, prépare-toi à être heureuse : celui que tu aimes le mieux au monde est tout près de toi !

— Celui que j'aime le mieux au monde, répéta la comtesse Torquati émue et tremblante, mon fils ! mon Tanneguy adoré !

— Dans quelques heures tu le verras, ma mère.

Olympe s'échappa des bras frémissants de la comtesse, et quelques secondes après son cheval galopait sur la route de Paris.

Les gens de la comtesse Torquati échangèrent un regard entre eux, quand ils la virent regagner son équipage toute pâle et tout émue.

Quant à Olympe, nous l'eussions retrouvée, un quart-d'heure après, dans un charmant petit boudoir où une

fillette à l'air espiègle et mutin déboutonnait lestement le spencer de son amazone. Cette gentille fillette ressemblait trait pour trait au petit garçon qui avait remis le billet mignon à Stéphane et qui avait envoyé la comtesse Torquati devant les fossés du château de la Muette.

Le spencer et l'amazone tombèrent; une robe de couleur sombre couvrit la délicieuse taille d'Olympe. Elle n'avait certes pas dit vrai, quand elle avait parlé de faire toilette pour le bal. Un chapeau, muni d'un voile, emprisonna les boucles noires de sa chevelure.

— Vevette, dit-elle, dans une heure, je reviendrai. Que tout soit prêt, mes fleurs, ma robe et mes bijoux : nous aurons juste un quart-d'heure pour ma toilette.

Vevette secoua sa tête espiègle en souriant; Olympe sortit par une petite porte donnant sur un escalier étroit et sombre; elle traversa un beau jardin, digne d'entourer le palais d'un prince, et se trouva bientôt, toute seule, sous les arbres des Champs-Élysées, où la brune commençait à tomber.

Une voiture de place stationnait au coin de l'avenue d'Antin. Olympe y monta et dit :

— Rue du Bouloy!

XIII

ENTRÉE DE TANNEGUY A PARIS

Une diligence petite et de pauvre aspect entra, en rasant la borne, dans la cour des Messageries de France, situées rue du Bouloy. Trois chevaux ruisselants de sueur et tout gris de poussière la traînaient; elle était composée de deux compartiments : un intérieur et un coupé.

Le jour s'en allait tombant; la soirée était brûlante.

Pendant que les trois chevaux soufflaient, demi-morts sur le pavé déchaussé de la cour, le conducteur descendit du trône incommode qu'il occupait sous le prolongement de la bâche et toucha le sol en grondant.

— Versé deux fois! dit-il aux employés et facteurs qui s'approchaient de sa voiture, cette vieille carriole est endiablée, c'est fini! J'aime mieux demander mon pain que de me remettre là-dedans!

Le fait est que cette petite diligence avait un faux air de corbillard.

Les palefreniers détachaient les chevaux; la portière du coupé et celle de l'intérieur s'ouvrirent en même temps.

Par la portière du coupé sortit un personnage dont le costume rappelait un peu celui des frères de la doctrine chrétienne. Il avait une figure longue, pâle et triste; le conducteur, à sa vue, éprouva une sorte de tressaillement.

— Avec ça, quand on charge des têtes pareilles! murmura-t-il.

Il n'acheva pas : un domestique à livrée s'élançait vers le voyageur pour le recevoir.

— Bonjour, monsieur le commandeur, dit-il avec un empressement où le respect et la crainte se mêlaient à doses égales. Madame la marquise m'a envoyé ici vous attendre. Avez-vous des bagages?

Celui qu'on appelait le commandeur et qui avait reçu très-froidement l'ambassade de la marquise montra du doigt trois vastes caisses carrées que les déchargeurs venaient de mettre à découvert.

— Je ne sais pas si nous pourrons placer cela dans la calèche, objecta le domestique.

— Voilà un monsieur qui a plus de bagages que moi! prononça une voix jeune et gaie, devant la portière de l'intérieur.

Cette voix appartenait à un grand garçon, merveilleusement découplé, qui secouait sa jaquette de voyage couverte de poussière et qui respirait l'air libre à longs traits.

Ses regards tombèrent sur le commandeur et il demeura bouche béante.

— Ah çà! pensa-t-il tout haut pendant que son visage perdait soudain son expression de franche humeur, est-ce que ces visions-là me suivront au bout du monde!

Il se tourna vers l'intérieur de la diligence où une voix flûtée et grêle disait :

— C'est ridicule, un marche-pied si haut que cela! Donnez-moi un peu la main M. Tanneguy!

M. Tanneguy, c'était notre beau grand luron, tout frais arrivant de son village où il avait eu, paraitrait-il, quelques visions du genre lugubre.

Quiconque eût entendu la voix aigrelette, partant de l'intérieur, se fût dit, à coup sûr : il y a là une vieille femme!

Celui-là se serait trompé de sexe et d'âge. Une petite main sèche sortit de l'intérieur pour s'appuyer sur la main belle et forte de Tanneguy. Puis l'on vit une casquette pointue en drap marron. Sous la casquette, il y avait une figure grosse comme le poing, osseuse, anguleuse, colorée outre mesure, et appartenant à ce genre que la gaité populaire caractérise par le mot casse-noisette.

Le petit homme, propriétaire de cette figure, descendit avec précaution les deux degres du marchepied, et se secoua d'un air assez gaillard en touchant le pavé.

Les employés des Messageries le regardèrent comme ils avaient regardé le prétendu frère ignorantin, et certes le petit homme avait en lui quelque chose de plus fantastique encore que le grave et maigre personnage.

La diligence à tournure de corbillard devait, de toute nécessité, verser deux fois dans la route, ce fut l'avis général : une fois pour l'homme à la soutane noire, une fois pour cette grimace vivante qui ricanait sous la grande visière de sa casquette pointue.

Une chose singulière, c'est que ce haut personnage à mine claustrale, qui était attendu par des valets de marquise avec une calèche, salua le premier la casquette pointue, et que la casquette pointue, qui sentait d'une

lieue le saute-ruisseau de province, rendit de la nuque seulement un salut digne, presque protecteur.

— Vous connaissez ce monsieur-là? murmura Tanneguy à son oreille.

— Oui, répliqua le petit homme. Je connais un peu tout le monde. Mais vous savez que je n'aime pas beaucoup les questions.

Une question se pressait justement sur la lèvre de Tanneguy. Mais c'était un de ces braves garçons qui affronteraient une armée et qui sont timides comme des jeunes filles. Tanneguy n'osa pas.

— Au fait, se dit-il, la cour des Messageries, c'est encore un peu le pays. Une fois hors d'ici, je vais être à cent lieues de toutes mes diableries! Ces nuits de Paris, éclairées et pleines de vivants, ne doivent guère ressembler aux nuits mélancoliques de nos landes, où tant de morts passent dans le brouillard... Dans huit jours, j'aurai oublié la Tour-de-Kervoz, le Trou-de-la-Dette et cette vieille chambre ronde où j'ai failli devenir fou. Je ne me souviendrai que de la vision céleste!...

— Est-ce que vous comptez coucher ici? lui dit la voix criarde du petit homme qui l'éveilla en sursaut.

Car le grand Tanneguy était sujet à s'égarer bien vite dans le pays des rêves.

En se retournant, il vit auprès de son compagnon de route un nouveau personnage qui était immobile, et qui, à première vue, lui parut avoir les bras croisés étroitement sur la poitrine. En regardant mieux, il reconnut que cet homme n'avait réellement point de bras. Un crochet tenait par des courroies à ses épaules mutilées.

Tanneguy ne se souvenait point d'avoir vu jamais une figure plus morne. C'était comme un bloc de granit sculpté.

— Ah! ah! fit Tanneguy, on vous attend aussi, vous? Il n'y a que moi qu'on n'attend pas.

Le commandeur s'en allait, suivi par le valet de la marquise et trois facteurs qui portaient ses caisses carrées. Un quatrième facteur était auprès de la casquette pointue et déchargeait sa malle.

— Vous ne réclamez rien, vous, monsieur? demanda un employé à Tanneguy.

Tanneguy leva son mince paquet, au bout de son bâton, et l'employé rentra au bureau en soufflant dans ses joues.

— Aidez-moi, dit sans façon la casquette pointue en montrant sa malle d'une main et l'homme sans bras de l'autre, nous allons charger ma bête de somme.

Tanneguy fronça le sourcil, la plaisanterie lui semblait cruelle. L'homme sans bras ne perdit rien de son impassibilité.

Tanneguy prit la malle à lui tout seul et la plaça sur les crochets. L'homme sans bras se mit en marche aussitôt.

— Attends! lui dit le petit voyageur d'un ton de commandement militaire.

Le mutilé s'arrêta court, le pied levé à demi, au milieu d'une enjambée. Le petit homme profita de ce temps d'arrêt pour donner la main à notre beau garçon.

— Mon jeune camarade, dit-il, ne vous occupez pas trop de cet honnête mulet : il en porterait bien d'autres. Les bras n'y sont plus; la tête est un peu partie, mais le tronc est solide... Ah ça! nous allons nous souhaiter le bonsoir, nous deux. Je ne vous ai reconnu qu'un défaut pendant le chemin : c'est de questionner trop. Comme cela, voyez-vous, on n'apprend rien, parce que la nature humaine est contrariante.

— Si je ne vous avais pas questionné, interrompit naïvement Tanneguy, vous m'auriez donc dit le nom de cette jeune fille...

— Peut-être, fit le petit homme en ricanant tout doucement.

Tanneguy joignit ses mains et fixa sur lui un regard de supplication si éloquent que le petit homme, pour ne point faiblir, tourna les yeux d'un autre côté en baissant la visière de sa monumentale casquette.

Le mutilé prit cela pour un ordre et fit un pas en avant.

— Attends! ordonna encore le petit homme.

Il releva sur Tanneguy un regard fixe et perçant, dans ce regard notre Breton crut lire comme l'expression d'un regret.

— Ecoutez, s'écria-t-il en son envie passionnée de savoir, je vous accompagnerai jusque chez vous, si vous voulez...

— Ce n'est pas votre chemin, mon camarade, interrompit la casquette pointue.

— Savez-vous donc où je vais? demanda Tanneguy étonné.

— Il y a loin de mon quartier à l'Allée des Veuves, prononça le petit homme en souriant derrière ses lunettes.

Car nous avons oublié de constater qu'il portait des lunettes, rondes et larges comme des pièces de six livres.

Tanneguy recula d'un pas, comme il eût fait là-bas, dans les landes mal hantées de son pays en voyant derrière lui, au clair de la lune, la tête hérissée d'une sorcière.

Le sourire du petit homme perdit son expression de moquerie.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez ce M. Stéphane? demanda-t-il.

— Mais, par mon patron! s'écria Tanneguy d'un ac-

cent de révolte, vous ai-je donc dit que je connaissais Stéphane?

A ce nom deux fois prononcé, le mutilé ouvrit de grands yeux et respira avec force. Au lieu de répondre à Tanneguy, le petit homme continua d'une voix lente et grave :

— Il vous aimait assez pour remplir sa promesse. Mais qui d'entre nous peut dire : L'heure présente m'appartient? Stéphane était beau, Stéphane était fort, Stéphane était riche...

L'homme sans bras semblait comprendre maintenant; à chaque mot il secouait gravement la tête en signe d'approbation.

— Vous parlez de lui comme s'il était mort! balbutia notre Breton, qui devint pâle.

— Mort! répéta le mutilé, comme un écho.

— Tais-toi! dit le petit homme.

Puis il poursuivit sans s'inquiéter de l'émotion qu'il avait fait naître :

— Douairière Le Brec vous a donné un mot d'écrit; gardez précieusement le mot d'écrit de douairière Le Brec.

Au milieu de la stupéfaction profonde qu'il éprouvait, car chaque parole de son interlocuteur était pour lui un mystère nouveau, Tanneguy surprit le regard du petit homme qui se tournait vivement vers l'autre extrémité de la cour. Il le suivit, et un grand cri s'étouffa dans sa poitrine.

Il venait d'apercevoir, pendant un instant de raison seulement, une élégante et fine taille de jeune fille. Cette taille, il la connaissait, ou croyait la connaître, et il se fût servi de ses poings robustes, comme un vrai chevalier rustique qu'il était, contre quiconque eût voulu prétendre que cette taille n'était point divine, merveil-

leuse et la plus parfaite que l'on pût adorer en cet univers.

La jeune fille avait tourné l'angle de la porte cochère et disparu dans la rue, sans que Tanneguy eût aperçu son visage.

— C'est elle ! murmura-t-il en saisissant le bras de son compagnon de route.

Celui-ci haussa les épaules.

— Je vous dis que vous lui avez fait un signe d'intelligence ! insista le Breton presque menaçant.

— Est-ce que vous êtes jaloux de moi ? demanda le petit homme en soulevant sa casquette, comme pour montrer mieux la laideur de son visage.

Tanneguy l'avait entraîné jusqu'à la porte cochère et plongeait avidement son regard dans le lointain de la rue. Les silhouettes des passants s'agitaient sur les deux trottoirs, mais de taille divine, pas une !

Le mutilé les avait suivis pas à pas. Il s'avança jusqu'au milieu de la rue, pour voir plus loin. Une émotion singulière avait remplacé l'apathie peinte sur son visage.

— Valérie ! prononça-t-il tout bas d'une voix tendre et douce. La morte !

— Valérie ! répéta notre Breton qui n'avait entendu que le nom.

Le mutilé le regarda et ses paupières battirent. Le petit bonhomme se mit entre eux. Il secoua le bras de Tanneguy.

— Valérie, soit ! grommela-t-il, vous savez son nom : grand bien vous fasse !

Puis il ajouta d'un ton tranchant et sententieux :

— A Paris, on trouve rarement ce qu'on cherche ; mais souvent on trouve ce qu'on ne cherche pas. Avant qu'il soit longtemps, vous vous souviendrez peut-être de ce que je vous dis là, mon camarade !

Le Breton n'écoutait guère. Valérie! Valérie! Ce nom lui emplissait la tête et le cœur.

— Maintenant que vous ne me demandez plus rien, reprit la casquette pointue se dressant sur ses jarrets pour être mieux entendu, je vais vous dire quelque chose. Je me nomme M. Privat, souvenez-vous bien de cela! Je suis avocat sans causes. J'habite cette maison à sept étages qui est dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis de la fontaine des Innocents. Au-dessus des mansardes, il y a une cage à pigeons : les mansardes, la cage et les pigeons sont à moi. Si vous avez besoin d'avis, et cela ne tardera pas, venez me rendre visite, mon camarade. Mon pigeonnier se voit de loin. Du reste, nous nous retrouverons peut-être plus tôt que nous ne pensons tous les deux.

Il serra légèrement la main de Tanneguy et poussa sa bête de somme, comme il appelait l'homme sans bras, en criant :

— Marche !

Tanneguy resta, bouche béante, appuyé sur son bâton. Un instant l'idée lui vint de s'élancer à la poursuite de son compagnon de voyage, mais le petit homme disparut à l'angle de la rue Coquillière, et Tanneguy pensa :

— J'aurais beau l'interroger d'ici à demain, il ne m'en dirait pas davantage !

Tanneguy ne connaissait pas beaucoup le monde et n'avait aucune prétention au titre d'observateur; néanmoins, pendant la route, il avait pu apprécier le caractère de son compagnon. Il l'avait vu entêté, volontaire, contrariant, bon diable à de certaines heures et sous de certains aspects, original surtout, original par nature et original aussi de parti pris.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, Tanneguy n'avait guère

perdu de vue la tour crevassée et vêtue de lierre de Château-le-Brec, où il avait été élevé par une vieille femme du nom de douairière Le Brec, qui était sa grand'mère. Il n'y avait pas, à proprement parler, de mystère dans sa vie, mais autour de sa vie les mystères se pressaient. Depuis que l'âge de raison lui avait ouvert les yeux, il n'en était plus à compter les choses effrayantes ou seulement inexplicables qui semblaient le jeter sans cesse hors du monde réel et faire de son existence une fantasmagorie.

Rien qu'à le voir, ce beau Tanneguy, avec ses grands cheveux noirs touffus, avec ses yeux d'un bleu sombre, pleins de douceur et pleins de feu, vous eussiez fait serment qu'il était brave. Et en vérité, qu'il eût à la main un bâton de cormier ou une épée, Tanneguy ne craignait âme qui vive. Mais la nuit, quand il était tout seul, le beau Tanneguy avait bien souvent la sueur froide, et ses lèvres pâles tremblaient malgré lui, au souvenir de ce qu'il avait vu là-bas, dans la lande d'Orlan, au clair de la lune.

M. Privat, avec ses lunettes rondes et sa casquette pointue, n'avait rien en lui qui pût rappeler précisément la terrible poésie des nuits bretonnes, et, cependant, Tanneguy s'était senti tressaillir en l'apercevant, comme si le petit homme eût apporté dans cette diligence, qui s'en allait vers Paris, tout l'attirail des superstitions armoricaines. M. Privat n'avait pas dit une seule parole qui pût avoir trait, de près ou de loin, aux choses de l'autre monde, et le cœur de Tanneguy avait éprouvé cette oppression que naguère encore lui donnaient les rayons blêmes de la lune passant à travers les crevasses de la Tour-de-Kervoz.

C'était à moitié route, entre la Bretagne et Paris, que le petit homme à la casquette pointue était venu pren-

dre place dans l'intérieur de la diligence. Tanneguy ne le connaissait point; mais ces vagues terreurs de son enfance, qu'il fuyait et qu'il réussissait à oublier déjà dans une atmosphère nouvelle, ramenèrent tout à coup le frisson sous sa peau. Cet inconnu, c'était comme le pays qui montait en croupe derrière lui. Rien qu'à le voir, Tanneguy entendit la plainte du vent sur la lande, il vit tournoyer la ronde des esprits autour des Pierres-Plantées, et les pâtis de Treguern, penchant tout à coup au-devant de lui la chevelure de ses saules, lui montra ces trois hommes noirs qu'il avait suivis une fois dans l'ombre, et sous les pas de qui la terre avait semblé s'ouvrir.

Pourquoi? Parce que, au moment où M. Privat refermait la portière de la diligence, une tête de jeune fille était apparue. Entre toutes les visions terribles qui assombrissaient la mémoire de Tanneguy, il y avait une vision radieuse et chère. La jeune fille ne se montra qu'un instant; le cœur de notre Breton battit à rompre sa poitrine.

Cette vision charmante, c'était le pays; pour lui, elle n'avait pas encore de nom, mais les bonnes gens du bourg d'Orlan l'appelaient la Morte.

La jeune fille donna sa main à M. Privat, et ne prononça que deux paroles; mais un événement étrange avait gravé ces deux paroles en lettres de feu dans le souvenir de Tanneguy.

Ces deux paroles évoquaient pour lui tout un monde de terreurs.

Elles étaient bien simples, pourtant; la jeune fille avait dit, en touchant la main de M. Privat :

— Quinze août!

Ceci se passait à quelques lieues de la ville de Laval. En ce moment on mettait deux longues journées pour

venir de Laval à Paris. Pendant ces quarante-huit heures, Tanneguy eut beau questionner, il ne put obtenir de M. Privat ni le nom de la jeune fille, ni le sens mystérieux de cette date.

Maintenant, le nom s'était échappé par hasard des lèvres de ce pauvre être qui n'avait plus de bras, le mulet de M. Privat; mais la date?

Tanneguy resta bien trois minutes, planté comme un mai devant la porte des messageries, et regardant toujours le coin de la rue Coquillière. Au bout de trois minutes, un mirliflor le heurta; Tanneguy s'éveilla et lui demanda pardon de bon cœur. Le mirliflor s'épousseta le coude ostensiblement, comme si le contact de notre jeune gars eût souillé sa redingote; puis, voyant qu'on ne se fâchait point, le mirliflor eut des velléités guerrières et fit je ne sais quel geste malencontreux en murmurant le mot de rustre.

Ma foi! Tanneguy ne se fâcha point encore, mais il mit le mirliflor dans le ruisseau. Après quoi, il descendit la rue du Bouloy d'un air crâne.

Désormais, il était chez lui, et le Palais-Royal lui fit franchement plaisir à voir. Cette fois, les brouillards de Bretagne étaient bel et bien dissipés. Comment garder de funèbres pensées parmi ces lumières éblouissantes qui éclairaient tant d'or, tant de joyaux, tant de fleurs et tant de sourires.

— Oh! oh! dit-il en se redressant émerveillé, j'ai vu bien des chandelles à la messe de minuit de notre paroisse d'Orlan, mais il n'y en avait pas moitié tant que cela, j'en suis sûr! Et houp! ça commence bien! voilà que je m'amuse!

Il mit son chapeau de travers sans s'inquiéter des badauds qui le contemplaient, et se plongea au plus épais de la foule dont les galeries étaient encombrées.

XIV

QUINZE AOUT. — ALLÉE DES VEUVES

La foule, bavarde et affairée au plaisir, s'agitait dans le jardin et tout le long des galeries ouvertes. C'était alors le règne du Palais-Royal, immense laboratoire où une grande cupidité chauffait à blanc le vice parisien pour en extraire de l'or. Il n'était pas besoin de venir tout droit des landes morbihannaises, comme notre Tanneguy, pour être ébloui à l'aspect de ce temple des voluptés faciles et des ivresses effrontées. Le Palais-Royal était une merveille unique en ce monde. A cette fontaine inépuisable, les cinq parties de l'univers, y compris Carpentras et Pontoise, venaient s'abreuver de poisons sans jamais pouvoir la tarir.

Maintenant que le Palais-Royal est défunt et que l'ennui recouvre, comme un lac asphaltite, ses lupanars abandonnés, notre génération est tentée de mettre au rang des fables l'étincelante épopée de ces orgies; nous ne voulons plus croire à tant de folles débauches; nous

restons effrayés devant l'exagération de ces impudeurs. Mais sous ces cloîtres engourdis, où le provincial se promène en dévorant l'odeur des restaurants à quarante sous, vous rencontreriez encore quelque vieux vaudevilliste, invalide des guerres du Caveau, dont l'œil idiot et à la fois égrillard, garde comme un reflet de ces joies.

Et plus loin, sous ce péristyle où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, tel ami du passé cache une collection d'estampes... Au bon temps, on vendait ces estampes en plein jour !

Tanneguy, cependant, le sourire dans les yeux et la bouche entr'ouverte, ne voyait là que des jeunes femmes aux brillantes parures, riant et chantant sous les arbres illuminés. Son ignorance lui cachait le hideux revers de la médaille; il allait et venait, admirant tout du meilleur de son cœur et ne devinant le mal nulle part.

Tanneguy avait aux environs de vingt ans; il ne savait pas trop au juste si la vieille métayère de Château-le-Brec, sèche et raide sous sa coiffe de nonne, était bien son aïeule. Au bourg d'Orlan, les bonnes gens l'appelaient tantôt Tanneguy Le Brec, tantôt le *petit Monsieur*. Pourquoi ce dernier nom, s'il était le fils d'une fermière? Quant à cela, il ne s'était point fait faute de questionner à tort et à travers ; mais les bonnes gens du bourg n'en savaient pas beaucoup plus long que lui.

Douairière Le Brec n'était pas, d'ailleurs, une fermière à la douzaine; elle portait des habits de paysanne en étoffe de soie ou de fin mérinos. Tanneguy n'avait jamais été vêtu comme ses compagnons d'enfance. Certes, au milieu du Palais-Royal tout plein de vainqueurs à breloques, les doigts passés dans la double fente de leurs pantalons de nankin à petit pont, les cheveux frisotés, les favoris roulés, le binocle énorme au creux de l'esto-

mac, Tanneguy ne pouvait point passer pour un fashionable; mais c'était tant mieux pour lui.

Il avait un pantalon flottant de toile écrue sur sa guêtre pareille et bien lacée; une jaquette de velours nantais dessinait sa taille gracieuse et déjà robuste; un ruban de laine réunissait, en façon de cravate, les revers rabattus de sa chemise blanche, brodée d'un fin liséré bleu. Pour coiffure, il avait un large chapeau de paille posé de côté sur les grosses boucles de ses cheveux.

Et je vous affirme que ce costume-là, porté par Tanneguy, valait bien la toilette des messieurs à breloques.

Le plus grand miroir de Château-le-Brec n'avait guère plus d'un demi-pied carré. Tanneguy s'arrêta devant une des glaces qui décoraient la devanture du café de Valois et fut tout aise de se voir comme cela du haut en bas. Il se trouva de bonne taille, bien pris sur ses hanches, et un petit mouvement d'orgueil lui redressa la tête, quand pour la première fois il s'appliqua les paroles murmurées à son oreille depuis dix minutes :

— Ma chère, le beau jeune homme !

Sans la glace hospitalière qui lui faisait faire inopinément connaissance avec lui-même, il n'eût jamais songé à prendre pour lui cette exclamation trop flatteuse.

Dès qu'il l'eût prise pour lui, sa modestie s'éveilla brusquement, et dans un naïf embarras, il n'osa plus regarder ni la glace qui le faisait si beau, ni ces jeunes dames couvertes de diamants et de perles qui avaient la bonté de l'admirer.

Il pensait : Que diraient-elles donc si elles voyaient mon frère Stéphane !

Il reprit sa marche, les yeux baissés et tout pensif. Ce nom de Stéphane changeait le courant de sa rêverie; c'était son meilleur et son plus cher souvenir. Quand

Tanneguy tournait son regard vers son enfance triste et toute pleine de bizarres terreurs, il ne voyait rien sourire, sinon deux visages roses couronnés de cheveux blonds bouclés : le visage franc et ami de Stéphane qui lui avait dit adieu un jour en l'appelant son frère, et la douce figure de Marcelle...

Hélas! Marcelle! Tanneguy se sentait un poids sur le cœur quand il songeait à la pauvre enfant. Marcelle avait murmuré à son oreille, lors du départ : Si tu m'aimais, Tanneguy, tu ne t'en irais pas si loin de moi!

Et Tanneguy l'avait embrassée les larmes aux yeux, mais il l'avait laissée toute seule dans le chemin.

Tanneguy n'aurait pas fait cela, au temps où il n'avait point encore aperçu la vision qui le rendait fou, cette belle, cette mystérieuse jeune fille dont il venait seulement d'apprendre le nom : Valérie.

Pauvre Marcelle!

Stéphane, au contraire, c'était là un bon et joyeux souvenir, sans mélange de remords ou de mélancolie. Stéphane était, comme Tanneguy, orphelin de père et de mère. Il avait été élevé au moulin de Guillaume Féru. Tout le monde l'aimait au village.

Il y a une attraction mystérieuse qui attire vers Paris ceux qui n'ont point de famille. Stéphane recevait parfois un peu d'argent d'une main inconnue. Un beau matin, il partit pour Paris.

— Si je fais fortune, dit-il à son frère Tanneguy, tu seras riche.

Or, quelques mois après, Tanneguy reçut une lettre de Stéphane, une lettre qui portait :

« Me voilà riche! viens avec moi : je ne veux pas être heureux tout seul. »

Et voyez! au reçu de cette lettre, Tanneguy était justement en train de faire son petit paquet pour quitter

Château-le-Brec, parce que je ne sais quelle folie l'avait pris au cerveau.

Tous ceux qui voyagent, par les nuits de printemps, dans les grands marais, savent bien que les feux follets sont des âmes. On a beau être sage, on a beau être froid, quand le feu follet se montre de loin, à travers ces longues feuilles d'iris qui ressemblent à des glaives, il faut courir, il faut le suivre. On veut résister, mais l'âme vous entraîne.

Et l'on quitte la route battue, et l'on met ses pieds dans l'herbe humide, et l'on se prend à courir, à courir!

Tanneguy faisait son petit paquet pour suivre cet autre feu follet qui égare les jeunes cœurs. Tanneguy avait vu Valérie, celle que les bonnes gens appelaient *la Morte :* une figure d'ange, pâle et suave comme une nuit d'amour.

Plus d'une fois les rayons de la lune lui avaient montré, sous les saules chevelus qui couvrent le bas-chemin du manoir de Treguern, une robe blanche dessinant une taille aérienne qui semblait se balancer à la brise.

Puis le pays d'Orlan était devenu pour Tanneguy un désert parce que la vision céleste avait tout à coup disparu.

Et Tannguy faisait son paquet, le pauvre enfant qu'il était, pour aller par le monde, comme les chevaliers du moyen âge à la recherche de son bel amour.

Douairière Le Brec lui avait dit : Si tu veux rester, reste; si tu veux partir, pars.

Depuis vingt ans qu'il vivait, Tanneguy n'avait jamais vu sourire le visage immobile de la vieille métayère.

Il l'appelait grand'mère, et cependant, quand il cherchait au fond de son cœur, il n'y trouvait point l'amour filial.

Lui si bon, si jeune, si ardent à aimer !

A l'heure du départ, quand les gens de la ferme vinrent pour lui dire l'adieu, douairière Le Brec les éloigna durement. Comme Marcelle pleurait, douairière Le Brec la menaça de son bâton.

— Pourquoi donc l'aime-t-on, celui-là! s'écria-t-elle; qui de vous pleurera quand je mourrai?

On la laissa seule avec Tanneguy. Elle lui mit dans la main dix pièces d'or et une lettre cachetée qui portait l'adresse de madame la marquise du Castellat, allée des Veuves, à Paris.

— Si tu reviens, je ne te chasserai pas, dit-elle en lui montrant la porte; si tu ne reviens pas, tant mieux!

Ce fut tout. Tanneguy partit avec son petit paquet au bout de son bâton. Il ne se retourna qu'une fois, au milieu de la landé, pour voir encore la Tour-de-Kervoz lever les dents inégales de ses créneaux au-dessus des grands saules. Son cœur se serra; des larmes vinrent à ses yeux, il envoya au loin un baiser qui était pour Marcelle. Puis il foula le sol d'un pas déterminé, donnant au vent les boucles de ses longs cheveux comme pour saluer la route sans bornes et l'avenir inconnu. Adieu, Marcelle!

Son cœur lui criait : Tu es sur sa trace. Tu la retrouveras! L'autre, le feu follet...

Or, depuis quatre jours qu'il était parti de Château-le-Brec, les aventures semblaient se presser sur ses pas; son étoile lui avait déjà montré deux fois celle qu'il cherchait.

Elle était à Paris! Paris a beau être grand, Tanneguy ne ressentait plus la tristesse de l'absence, quelque chose lui disait que la belle jeune fille et lui avaient la même destinée, et que le sort se chargerait de les réunir.

Tout en songeant ainsi, Tanneguy avait traversé le jardin et se trouvait devant les arcades Montpensier. Il

entendit dans la foule une voix qui le fit tressaillir; la voix avait dit :

— Regardez ! le voilà !

Tanneguy poussa un cri de joie et se retourna, car il était bien sûr d'avoir reconnu la voix de Stéphane ; il chercha devant, derrière, à droite, à gauche, et ne vit que des figures étrangères. Trois de ces figures, immobiles et groupées sous l'arcade qui lui faisait face, semblaient le considérer avec attention.

Tanneguy les voyait à contre-jour et ne pouvait distinguer leurs traits, parce que la lumière qui était derrière eux éblouissait sa vue, et cependant un frisson courut par ses veines.

— Les trois *Freux,* murmura-t-il, ont-ils donc quitté la Tour-de-Kervoz !

Malgré lui, son regard se baissa. Quand il releva les yeux vers l'arcade dont le cintre encadrait les silhouettes des trois inconnus, l'arcade était vide.

Tanneguy s'élança vers la galerie, car il avait honte du mouvement de frayeur qui laissait encore du froid dans ses veines. Les terreurs superstitieuses ont tort dans un lieu comme le Palais-Royal, tout plein de mouvement, de bruit et de clarté. Tanneguy s'attendait à trouver derrière les piliers de l'arcade les trois hommes qui ne pouvaient être bien loin ; il ne savait pas trop ce qu'il voulait leur dire et leur faire, mais l'occasion était bonne et son instinct lui commandait de la saisir.

Il paraîtrait que les fantômes de Bretagne qui font le voyage de Paris ne perdent point la faculté de rentrer sous terre, suivant leur bon plaisir. Dans la galerie, Tanneguy n'aperçut que pimpantes dames, cavaliers galants et provinciaux en quête de bonnes fortunes tarifées.

Ce fut au point que Tanneguy gourmanda son imagi-

nation et crut avoir rêvé. En ce cas, le rêve continuait, car au moment où il haussait déjà les épaules, tant il se prenait lui-même en pitié, il put ouïr distinctement à son oreilles les trois syllabes de son nom.

Il s'arrêta comme si une main de fer l'eût saisi au collet. Les gens qui passaient durent s'étonner de voir ce beau garçon planté comme un mai au milieu de la galerie, l'œil fixe, la joue pâle et la tête rentrée entre les épaules, comme s'il eût attendu un coup de foudre.

Il faut vous dire comment Tanneguy était devenu amoureux fou d'un rêve.

Une nuit, Tanneguy revenait de Malestroit; entre la route de Malestroit et Château-le-Brec, il y a un pré planté d'arbres qu'on appelle le pâtis de Treguern. *Il y revient* (*), et justement Tanneguy aperçut entre les saules les trois hommes noirs de la Tour-de-Kervoz : « Les Freux. »

Il lui fallait passer par l'endroit où ils étaient pour gagner la métairie. Quand Tanneguy s'approcha d'eux tout tremblant qu'il était, les trois Freux s'affaissèrent sous l'herbe, et au même moment une voix douce appela Tanneguy par son nom.

Le pâtis de Treguern descend jusqu'à la rivière; Tanneguy se retourna et vit au bord de l'eau une forme blanche qui était agenouillée. Il avait entendu parler déjà bien des fois de la Morte.

La lune, qui passait entre deux nuages, envoya un rayon au front de la jeune fille, et Tanneguy sentit que son cœur s'envolait.

Aujourd'hui comme alors, dans le Palais-Royal encombré par la foule comme au pâtis de Treguern désert,

(*) On s'exprime ainsi dans le Morbihan et dans l'Ile-et-Vilaine pour dire qu'un lieu est fréquenté par les esprits de l'autre monde.

les trois Freux s'étaient montrés, pour disparaître à leur manière, et Tanneguy avait entendu la douce voix prononcer son nom à son oreille.

Valérie était là, Tanneguy le savait, et quand il tourna la tête, ce fut avec la certitude d'apercevoir sa céleste vision.

Il ne se trompa pas tout à fait; néanmoins il faut bien dire que les visions perdent quelque chose de leur poésie dans la capitale du monde civilisé. Au lieu de cette ondine blanche que Tanneguy avait adorée là-bas au bord de la rivière, il entrevit au travers de la foule un léger chapeau de paille sous lequel ruisselaient de belles boucles; une mantille noire cachait à demi la taille de la sylphide, dont le visage disparaissait entièrement derrière les ailes de son chapeau.

Elle donnait le bras à un jeune homme de haute taille qui avait une tête fine et charmante, coiffée de grands cheveux blonds.

— Stéphane! cria Tanneguy en étendant les mains vers eux.

Le jeune couple venait de s'engager dans un de ces passages étroits qui conduisent de la galerie à la rue Montpensier. Tanneguy s'y précipita comme un fou, car un sentiment nouveau venait de naître en son âme. Il connaissait la jalousie.

Le passage était déjà vide, mais Tanneguy put encore entendre comme l'écho des derniers mots prononcés au détour de la rue. Ces derniers mots étaient : Quinze août, Allée des Veuves.

Tanneguy traversa la rue de Montpensier en courant, monta quatre à quatre l'escalier de la rue Richelieu et arriva sur le trottoir juste à temps pour voir partir au galop une élégante voiture fermée.

Tanneguy avait de bonnes jambes; comme il était

convaincu que la voiture emportait ceux qu'il cherchait, il prit sa course.

La voiture brûlait le pavé de la rue Saint-Honoré; tout ce que pouvait faire Tanneguy, c'était de ne la point perdre de vue. Après trois quarts de lieue de marche, la voiture s'arrêta quelque part dans le quartier de la Pépinière, devant un hôtel de bonne apparence; Tanneguy fit un dernier effort et s'approcha tout essoufflé de la portière au moment où un laquais en livrée abaissait le marchepied; son âme était dans ses yeux. Il vit descendre une grosse dame qui portait un chien mouton entre ses bras.

Tanneguy faillit tomber à la renverse; la première pensée qui lui vint fut qu'il y avait là quelque diabolique transformation : la vieille dame était peut-être Stéphane et le chien mouton la mystérieuse jeune fille des saules.

Pendant qu'il essuyait son front baigné de sueur, la grosse dame dit à son laquais :

— Allée des Veuves ! M. de Feuillans me ramènera.

La porte de l'hôtel se referma sur le chien mouton et sa maîtresse; la voiture s'en alla au petit trot.

— Allée des Veuves ! répétait notre Breton qui cherchait à mettre de l'ordre dans ses pensées. J'ai déjà entendu cela.

Puis, réfléchissant, il ajouta :

— C'est là que je dois porter la lettre de douairière Le Brec.

Machinalement, son regard se fixait sur les murailles de l'hôtel; sur les murailles de l'hôtel, il y avait un nid d'affiches de théâtre.

Tanneguy n'y vit rien d'abord, mais ses yeux, qui restaient cloués à son insu sur les dix ou douze carrés de papier, assemblèrent enfin les lettres, et soudain la même

date, inscrite en tête de toutes les affiches, frappa dix ou douze fois son regard :

— Quinze août! Quinze août! Quinze août!

Chaque théâtre avait fait une belle affiche pour le jour de l'Assomption, mais Tanneguy ne connaissait point les habitudes des théâtres, et cette date qui papillotait de toutes parts autour de ses yeux lui donna comme un vertige.

Tanneguy demanda le chemin de l'Allée des Veuves à un passant et continua sa route.

Une demi-heure après, il errait sous les arbres des Champs-Élysées. Il avait dépassé sans le savoir l'entrée de l'Allée des Veuves, et se trouvait maintenant dans les bosquets qui avoisinent le Cours-la-Reine. C'était alors, une fois la nuit tombée, un véritable désert. Il n'y avait rien là de ce qui existe aujourd'hui : ni les jardins anglais, ni les cafés chantants, ni le Panorama, ni les maisons du quartier François Ier. L'allée d'Antin elle-même n'était guère qu'une avenue plantée d'arbres, bordée de jardins et de villas.

Le long du Cours-la-Reine et dans l'avenue de l'Etoile, des réverbères fumeux pendaient de place en place et semblaient augmenter l'obscurité profonde qui régnait à l'intérieur des massifs.

Tanneguy marchait à grands pas, et la fièvre le tenait déjà, car les ténèbres agissaient sur lui d'une façon singulière.

Au milieu même de ce grand Paris, où respiraient huit cent mille poitrines, un frisson courait dans ses chairs comme aux heures où l'écho de son propre pas l'effrayait jadis sur la lande solitaire, comme aux heures où la sueur froide le baignait dans sa couche lorsqu'il entendait, à travers l'épaisse muraille de Château-le-Bree, ces trois voix surhumaines qui semblaient monter des profondeurs

de la Tour-de-Kervoz, parlant de meurtre passé, de vengeance future.

Tout à coup, il s'arrêta frappé de stupeur.

— Nous sommes au quinze août, dit une voix dans le noir.

— Et la journée n'a plus que deux heures, ajouta une autre voix.

Une troisième voix reprit :

— Il faut qu'avant minuit l'argent soit chez l'Anglais.

Tanneguy connaissait toutes ces voix.

Les terreurs nocturnes de son enfance s'attachaient à ses pas.

Son regard essaya en vain de percer les ténèbres.

— L'Anglais aura la somme, reprit la première voix, car il faut que l'enfant soit riche comme un prince!

— Il aura la somme au prix d'un meurtre! continua la seconde voix.

— Comme toujours! acheva sourdement la troisième.

Tanneguy crut voir entre les arbres un mouvement confus.

Et presque au même instant, ce mot d'ordre mystérieux, qui semblait venir du ciel pour annoncer la présence d'un ange, résonna doucement à son oreille ; il entendit son nom prononcé comme en un murmure : — Tanneguy! Tanneguy!

Une femme passa en courant dans l'allée voisine; elle avait la tête nue, et ses cheveux bouclés flottaient au vent. Tanneguy crut ouïr qu'elle disait encore :

— Venez!

Il y avait des larmes dans sa voix.

Tanneguy fit effort pour la suivre ; elle prit de l'avance parce que les jambes de notre Breton chancelaient sous le poids de son corps.

La jeune fille disparut dans une sorte de ruelle obscure qui s'ouvrait sur le plan de l'avenue d'Antin, un peu au-dessus de l'embouchure actuelle de la rue Jean-Goujon. Tanneguy la perdit de vue. Il s'engagea néanmoins à son tour dans la ruelle qui était tortueuse et bordée par des jardins.

Il lui semblait toujours entendre comme un écho qui répétait : Venez! venez! Tanneguy! Tanneguy!

En même temps une hormonie vive et douce chantait au loin derrière les massifs de lilas.

La ruelle tournait. A mesure que Tanneguy avançait, une lueur se faisait au-devant de lui, et entre les branches des arbres, il apercevait comme un grand éclat.

Et l'harmonie se rapprochait.

A un coude de la ruelle, ses yeux furent éblouis tout à coup par une sorte de rampe lumineuse; la musique était là tout près, derrière un mur, et jouait une valse. On entendait comme un concert d'entretiens joyeux et d'éclats de rire.

L'endroit où se trouvait Tanneguy était une sorte de petite place triangulaire où finissait la ruelle. Un des côtés du triangle sans issue apparent, était formé par un mur de jardin couvert de pots-à-feu et de lampions; ce mur soutenait une terrasse qui était déserte en ce moment parce que la valse occupait tous les couples de la fête. Le second côté du triangle était l'entrée de la ruelle. Le troisième côté, fermé par une grille, munie de persiennes, avait à son milieu une porte à deux battants, qui était fermée.

Derrière cette clôture, on apercevait à la lueur des lampions une gentille maison de plaisance.

Mais c'est à peine si Tanneguy se rendait raison de tout cela. Où donc était la jeune fille?

Il n'y avait là aucune issue. Par où la jeune fille avait-elle passé ?

Tanneguy interrogea de l'œil tour à tour le mur illuminé du grand jardin et la porte de clôture en persiennes.

C'était par là seulement que la jeune fille avait pu disparaître.

Comme Tanneguy avait les yeux tournés de ce dernier côté, il vit la porte s'entr'ouvrir avec lenteur ; un homme parut debout sur le seuil, il se présentait à reculons. Etait-ce encore un rêve? Il y avait une main robuste et noire qui tenait cet homme par le cou ; la main lâcha prise et se retira brusquement ; la porte fut fermée, l'homme tomba comme une masse à la renverse.

Dans sa chute, le manteau qu'on avait disposé de manière à cacher ses traits se dérangea; la lumière de la rampe vint frapper en plein sa figure inondée de cheveux blonds. C'était un beau jeune homme qui semblait avoir dépassé depuis bien peu de jours la vingtième année.

— Stéphane ! mon frère Stéphane ! balbutia Tanneguy, dont les genoux fléchirent.

Il voulut mettre la main sur le cœur de son ami et la retira rouge de sang.

Un cri d'horreur s'étouffa dans sa poitrine. Dans le jardin voisin, les mille bruits de la fête éclataient en gerbes : voix joyeuses, rires fous, suaves harmonies.

Tanneguy fit un effort suprême pour retenir sa raison qui s'en allait; ses yeux se voilèrent. Il tomba privé de sentiment auprès du corps inanimé de Stéphane.

XV

RÉCITS ET TRADITIONS

On croyait aux revenants dans le cercle de madame la marquise du Castellat.

C'était en l'année 1820; la noblesse donnait un peu dans le libéralisme naissant. La marquise était folle du jeune libéralisme, et le roi de ses salons, le lion de ses fêtes, M. Gabriel de Feuillans, était un esprit fort, presque un athée, mais il croyait aux revenants.

On l'adorait, ce beau Gabriel de Feuillans, dans le cercle de madame la marquise; on l'imitait; pour l'amour de lui, on poussait volontiers le scepticisme jusqu'à la négation de Dieu; — mais on croyait aux revenants.

C'etait la mode.

La marquise du Castellat habitait une maison isolée et d'aspect mélancolique, située dans l'Allée des Veuves, vers l'emplacement actuel de la rue Bayard. La maison de la marquise n'avait pas sa façade sur l'Allée des

Veuves; elle était située entre deux jardins dont le premier servait de cour. Une grille monumentale dressait ses hampes dorées des deux côtés d'un portail Louis XV, dont les pilastres supportaient des lions à la boule. Entre le portail et l'hôtel, un labyrinthe égarait ses routes savamment détournées, montrant çà et là des statues blanches qui semblaient jouer à cache-cache derrière les charmilles. L'hôtel était également de style Louis XV, mais nu et sans ornements. Il y avait quelque chose de froid et de triste dans l'aspect de cette grande maison blafarde qui s'élevait toute seule au milieu des vieux arbres et présentait de loin au regard la perspective de ses croisées closes.

Au-delà de la maison, un parterre immense rejoignait des bosquets plantés à la française, à l'extrémité des quels s'arrondissait un vaste salon de verdure. Puis c'étaient, autour du salon de verdure, des voûtes ombreuses, des chaumières en ruine copiées dans les tableaux de Watteau, et des grottes, surtout des grottes tapissées de mousse, pleines de mystère, que l'on avait creusées au bon temps de l'*Art d'aimer*, comme les enfants construisent ces nids de ouate et de duvet pour tenter au printemps l'amour des oiseaux voyageurs.

Le tout se terminait par une terrasse qui donnait sur cette place triangulaire et déserte où avait eu lieu la catastrophe qui termine notre dernier chapitre.

Il y avait des fêtes très-brillantes à l'hôtel du Castellat, surtout pendant la saison d'été. La mode avait adopté ces fêtes. La marquise, et ce n'était pas sa moindre gloire, passait pour être la confidente intime de Gabriel de Feuillans, l'homme étincelant et à la fois sérieux, profond et séduisant au suprême, qui avait l'auréole de Lafayette, le talisman de don Juan et que son audace

heureuse allait bientôt faire plus riche qu'un prince des contes de fées.

Mais malgré la splendeur des fêtes de la marquise et malgré la vogue que Feuillans fixait dans ses salons, il y avait autour de sa maison je ne sais quoi de triste.

Le temps était aux choses vaporeuses; Lamartine accordait sa lyre mélancolique, Châteaubriand chantait Gaul, ce pâle fils d'Ossian, Byron sculptait dans une nuée le fantôme du Giaour.

Beaucoup pensaient, quelques-uns même disaient en riant du bout des lèvres qu'il y avait dans cette demeure un mystérieux élément de deuil.

Le hasard, il faut l'avouer, se faisait le complice de ces rumeurs, et il ne se passait guère de saison sans que, par une porte ou par l'autre, la tragédie vînt se jeter, chez la marquise, à la traverse du plaisir.

Les histoires ne manquaient pas : la jeune sœur de la marquise, Laurence de Treguern, était morte subitement, une semaine avant le 22 août 1817, jour fixé pour son mariage avec Gabriel de Feuillans. Le marquis du Castellat avait mis, dit-on, dans la corbeille des diamants qui ne furent point retrouvés et qui avaient une valeur de plus de cent mille francs.

On racontait d'étranges détails sur la fin du marquis du Castellat lui-même. Ce vieux gentilhomme avait été très fort l'ami de M. de Feuillans. Un soir de l'année suivante, c'était un 15 août, monsieur le marquis mit toute sa maison sur pied, parce qu'un vol important avait été commis à son préjudice.

On l'entendit à plusieurs reprises répéter : « Je connais le malfaiteur. »

Le lendemain, monsieur le marquis fit atteler de bonne heure et ordonna qu'on le conduisit au parquet, afin de

déposer sa plainte. Mais il fut frappé d'apoplexie en chemin.

Il y avait sur l'hôtel du Castellat et ses fêtes bien d'autres histoires. Sur un fond si riche le commérage ne pouvait manquer de broder; on mêlait aux récits modernes quelques chroniques du temps passé. Le premier marquis du Castellat, qui avait fait bâtir l'hôtel au temps de Louis XV, était gendre d'un très-riche financier et menait bonne vie. Certain pavillon qui flanquait l'extrémité des jardins entre l'emplacement actuel de la place François Ier et le Cours-la-Reine avait été une manière de petit Parc-aux-Cerfs. Il y avait dans cette partie de l'enclos une ou plusieurs issues secrètes dont tout le monde parlait par tradition et que personne ne connaissait. On supposait que l'une de ces issues au moins donnait dans les grottes, et c'était par là, disait-on, que la fille du financier, enlevée violemment à sa famille, avait fait pour la première fois son entrée dans la maison de son époux.

La marquise actuelle était de cette antique race de Treguern, dont le nom est venu déjà tant de fois dans ces pages. S'il y avait une teinte de mystère à Paris sur l'hôtel du Castellat et sur ses habitants, ç'avait été jadis bien autre chose en Bretagne pour le château de Treguern. Depuis Vannes jusqu'à la Roche-Bernard, les gens de la campagne savaient les légendes qui couraient sur le manoir.

Il n'est pas rare de voir ces chevaleresques maisons perdre leur origine dans la féerie. Tout le monde connaît la sirène de Lusignan et l'esprit follet de Rieux. L'idée surnaturelle que réveillait chez les paysans morbihannais le nom de Treguern était d'un genre moins gracieux : ce n'était pas une fée aux gentils caprices qui se jouait dans les armoiries de Treguern, ce n'était pas un lutin

léger qui battait à minuit les eaux du grand étang dormant sous le manoir : c'était la fièvre effrayante des morts qui ne peuvent pas dormir dans leur cercueil; c'était cette double vue funeste qui permet de lire d'avance l'heure du trépas sur le cadran de l'avenir.

Il n'y avait pas de marbre assez lourd pour retenir un Treguern en sa tombe, et tout Treguern avait le don redoutable de voir la mort au moment où elle allait se glisser derrière sa victime sans défiance.

Au bal et à l'église ! en forêt, quand le cor joyeux jetait à l'écho sa fanfare; autour de la table des festins et jusque dans le réduit cher où l'on cause à deux sous le manteau de la cheminée !

On savait cela, et plus d'un homme fort tremblait quand tombait sur lui le regard de Treguern.

Et c'était une chose bien étrange que la façon même dont s'opérait cette double vue. Quand un Treguern se trouvait en face de celui qui devait mourir, un voile noir, semé de larmes blanches, s'étendait entre eux deux.

Ce fait extraordinaire était en quelque sorte consacré par les émaux mêmes de l'écusson de Treguern, écusson si lugubre que madame la marquise du Castellat n'avait point voulu l'accoler, sur son cachet ni sur ses équipages, aux armoiries de feu son époux.

Le Madre de Treguern portait *de sable semé de larmes d'argent,* « qui est le drap mortuaire, » ajoute l'armorial de Pontivy.

Il y avait à l'hôtel du Castellat un bonhomme aux mœurs bizarres, qui passait pour avoir l'esprit un peu affaibli et qui était le dernier mâle du nom de Treguern. C'était le commandeur Malo, que nous avons vu arriver de Bretagne dans la même voiture que Tanneguy et M. Privat, et qui apportait avec lui ces trois grandes

caisses de bagages. Certaines gens regardaient le commandeur Malo comme un fou inoffensif et d'espèce assez triste. A d'autres gens le commandeur Malo faisait peur.

Il étudiait beaucoup la science des voyants; il savait conjurer les sorts, lancer l'exorcisme, et possédait la plus belle bibliothèque de grimoires qui se puisse imaginer. Il avait beaucoup voyagé. La Hongrie, la Moravie, la Silésie et la Pologne lui avaient montré leurs vampires; il connaissait ce cimetière de Kadam, en Bohême, où l'on est obligé d'enchaîner les cadavres pour les empêcher de se ruer sur les vivants. Il avait vu à Belgrade les œufs de coq qui contiennent des serpents. La chiromancie, l'alectromancie, l'hydromancie et la divination par l'argent lui étaient familières. Il savait tout; il avait tout vu, et il disait qu'il n'avait rien vu de pareil au spectacle d'une nuit de la Toussaint passée dans le cimetière d'une église de Bretagne!

Dans ses voyages, il faisait collection de talismans, fragments de pierres tumulaires, osselets humains, grimoires et charmes écrits. L'appartement qu'il occupait à l'hôtel du Castellat était tout plein de ces trésors, auxquels les trois caisses venues de Bretagne avaient réuni leurs richesses.

C'était un homme d'un âge avancé déjà, extrêmement doux de mœurs, malgré son apparence austère; il était timide plus qu'un enfant, et l'on avait bien de la peine à lui faire ouvrir la bouche devant une nombreuse assemblée. Mais quand il avait commencé ses récits du monde invisible, il ne tarissait plus.

La marquise avait de lui une sorte de frayeur superstitieuse.

Si, parmi les hôtes de l'hôtel du Castellat, nous avons parlé d'abord du pauvre commandeur Malo, c'est à pro-

pos de la tradition du voile noir semé de larmes blanches et de l'écusson des Treguern. Le don traditionnel de seconde vue avait joué, en effet, un terrible rôle dans la vie du commandeur.

Trente-cinq ans avant l'époque où va se renouer notre drame, le commandeur était un brillant jeune homme, plein d'espoir et plein d'amour. C'était un soir d'automne, dans cette grande métairie demi-ruinée que nous connaissons déjà sous le nom de Château-le-Brec. Un festin modeste et frugal, festin de fiançailles pourtant, se célébrait à la métairie. La fiancée était une belle jeune fille qui avait nom Catherine Le Brec de Kervoz; le fiancé, tout jeune et tout heureux, était Malo Le Mâdre, cadet de Treguern. Celui-là eût ri de bon cœur, si quelqu'un lui avait dit que, quinze jours après, il ferait vœu de célibat pour entrer dans l'ordre de Malte.

Le dîner fini, on dansa sur l'aire. Catherine et Malo s'en allèrent causer d'amour sous les saules, et pendant qu'ils échangeaient ces douces paroles qui font rêver ici-bas les joies du paradis, Malo devint tout à coup pâle comme un agonisant.

On le crut fou, car il quitta sa fiancée pour courir à la paroisse.

— Recteur, dit-il, allumez les cierges pour Catherine Le Brec qui va mourir !

Il se tordait les bras en pleurant.

Il revint à la ferme où Catherine l'attendait fâchée, mais souriante.

— Catherine ! Catherine ! s'écria-t-il, dépouille ces habits de fête. Tu as le temps de te confesser et de donner ton âme à Dieu !

Elle était loin, la joie du repas des fiançailles ! Après le premier moment d'étonnement, un murmure courut parmi les parents et les amis. On disait :

— Malo a vu le voile de Treguern !

Et Catherine, toute pâle, vint lui prendre les deux mains.

— Est-ce vrai, Malo, demanda-t-elle en tremblant, est-ce vrai que tu as vu entre toi et moi le voile de Treguern qui annonce la mort ?

Le prêtre arrivait sur le seuil.

— Vite ! vite ! s'écria le jeune homme, au lieu de répondre. Confesse-toi, Catherine ma bien-aimée ! la mort n'attend pas !

Catherine s'agenouilla au côté du prêtre. Quand elle eut fini de se confesser, une goutte de sang rougit sa lèvre pâle ; elle se tourna vers son fiancé en disant : Merci ! puis elle mourut d'un anévrisme qui venait de se rompre.

L'ordre de Malte recevait encore des professions. Malo porta le deuil de son bonheur sous la robe des novices de Malte. Quand l'ordre fut dispersé, Malo était commandeur. Il n'avait pas désiré la liberté ; la liberté pesa sur lui comme un fardeau. Vers le commencement de l'empire, il revint en Bretagne où sa famille luttait contre l'adversité. Le commandeur Malo ne frappa point à la porte du manoir de Treguern ; il s'en alla tout droit à la métairie où demeurait la vieille mère de Catherine. Douairière Le Brec le reçut et lui permit de s'arranger un abri dans les décombres de la Tour-de-Kervoz. Malo passa là plusieurs années ; sa nouvelle demeure n'était pas faite pour guérir l'exaltation rêveuse de son esprit. Il se séquestra entièrement. Il s'entoura de livres mystiques et s'enfonça de plus en plus dans les ténèbres du monde imaginaire. Les paysans avaient presque oublié les traits de son visage, car il ne sortait jamais le jour ; mais si parfois, dans la lande d'Orlan, sous les saules du pâtis de Treguern ou le long des murs du cimetière, on

voyait glisser dans les nuits sans lune, lentement et silencieusement, une grande forme noire, chacun savait bien que c'était le commandeur de Malte.

Douairière Le Brec, qui n'avait peur de personne, aurait jeûné toute une journée plutôt que de ne lui point porter à manger dans sa tour.

Dans la nuit du quinze août de la première année de ce siècle, on entendit des coups de feu sur la lande. Depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aube, on vit briller une lueur faible aux meurtrières de la Tour-de-Kervoz. Il y avait déjà longtemps que les paysans disaient que le commandeur Malo n'habitait pas seul dans sa tour.

Ceux qui traversèrent les premiers la lande d'Orlan, le lendemain, trouvèrent une mare de sang tout au fond d'un ravin. Le commandeur Malo, bravant cette fois les rayons du jour, s'en vint jusqu'à la lisière du bois avec une hache sur l'épaule et coupa un jeune arbre. Avec l'arbre, il fabriqua une croix grossière, et il planta la croix au milieu de la mare de sang.

A dater de ce jour, aucune lueur ne brilla aux meurtrières qui donnaient de l'air et du jour à la retraite du commandeur Malo.

Quelque temps auparavant était venu s'établir au presbytère d'Orlan un jeune séminariste, beau comme l'ange Gabriel dont il portait le nom, et qui était du bourg de Feuillans, dans la Loire-Inférieure. Nous parlons de vingt ans, et madame la marquise du Castellat s'appelait alors Marianne de Treguern.

XVI

LE COMMANDEUR MALO

Les bonnes gens de Bretagne craignent un peu plus que le diable noir ceux qui ont été au séminaire et qui ont jeté la soutane aux orties. Mais la haine des bonnes gens de Bretagne est toute pleine de prudence, et jamais vous ne verrez un gars bien avisé dire du mal du *vieux Guillaume,* qui est Satan sous son petit nom.

Quand Gabriel, après avoir porté l'habit ecclésiastique, se fit appeler M. de Feuillans et devint un personnage, les paysans du bourg d'Orlan, qui savaient son histoire, lui tirèrent leur chapeau un peu plus bas que devant. Il n'y avait guère que les ivrognes pour dire en le voyant passer dans sa belle calèche sur le chemin du magnifique château qu'il faisait construire à la place même du manoir de Treguern : Voici l'abbé *pataud* à qui Gripi a prêté son carrosse !

Gripi est un autre petit nom de Satan.

Il s'était passé bien des choses avant que Gabriel de

Feuillans fit bâtir des châteaux et allât les visiter en calèche.

A l'époque où le commandeur Malo vivait en loup-garou dans la Tour-de-Kervoz, la famille de Treguern se composait de trois jeunes gens qui n'avaient plus ni père ni mère. L'aîné de ces jeunes gens, chef de famille, bien qu'il eût à peine dépassé sa vingtième année, soutenait de son mieux ses deux sœurs dont l'une, Marianne de Treguern, qui était du premier lit, allait avoir vingt-deux ans, tandis que l'autre était encore tout enfant. Celle-ci avait nom Laurence.

Filhol de Treguern était un beau garçon, robuste de corps et sérieux d'esprit. Les malheurs de sa maison n'avaient rien laissé en lui de la gaîté de la jeunesse. Il s'était marié trop tôt, comme presque tous les enfants qui souffrent; il avait épousé une fille noble, ruinée comme lui, et sa femme l'avait déjà rendu père.

Filhol disait souvent qu'il donnerait la moitié de son sang pour ramener l'aisance au manoir de Treguern, qui bientôt n'allait plus être qu'un amas de décombres; mais c'étaient des paroles; il ne faisait rien pour sortir de sa misère et attendait l'heure de la ruine, drapé dans son morne découragement.

Tout à coup on le vit changer d'allures : Gabriel venait d'arriver dans le pays; Filhol se lia d'une étroite amitié avec le jeune séminariste. Ce fut entre eux comme une de ces sympathies romanesques et foudroyantes qui décident du sort des parfaits amants; jamais passion allumée dans les livres entre un roi et une bergère ne fut plus subite que cette grande amitié. Gabriel eut ses entrées au manoir, et comme Marianne de Treguern était charmante, les méchantes langues d'Orlan commencèrent de jaser. On parlait de rendez-vous nocturnes qui avaient lieu chez douairière Le Brec, la damnée.

Personne n'osa dénoncer le séminariste, parce que la Le Brec était sorcière et qu'une malédiction est bien vite tombée !

Jusqu'à cette heure, Filhol avait aimé tendrement Geneviève, sa femme. Il n'est point de misère complète avec l'amour, et dans un petit coin de son cœur, Filhol était heureux. Un jour Geneviève, la pauvre enfant dévouée, avertit Filhol de ce qui se disait dans le bourg, au sujet de Gabriel et de Marianne. Pour la première fois de sa vie, Filhol se fâcha et rudoya sa femme. Il s'éloigna d'elle pour se rapprocher du séminariste, et bientôt Gabriel fut plus maître que lui-même au manoir.

Quand ils se promenaient ensemble, on les voyait échanger des paroles animées, discuter toujours avec chaleur et consulter de grandes feuilles de papier imprimé qu'ils étendaient sur le gazon pour les lire plus à l'aise.

Le sacristain trouva un matin une de ces feuilles, oubliées sur la lande. Il y porta les yeux et vit avec effroi que ce n'était ni du français, ni même du latin. Quatre mots seulement, imprimés en gros caractères étaient compréhensibles au bas de la feuille déchirées :

ASSURANCES SUR LA VIE.

Nous connaissons cette feuille, apportée de Redon par Gabriel. Nons savons qu'elle contenait le prospectus du *Campbell-Life*.

J. F. Campbell, esq., un écossais philantrope, venait d'inventer, à la fin du dernier siècle, sous le nom de *Regulated annuities on survivorship* (tontines régularisées), ce jeu de la vie et de la mort qui, de nos jours, en Europe, remplit les caisses de cent opulentes compagnies. J. F. Campbell mourut trente fois millionnaire.

Le sacristain ne put mieux faire que de battre le bri-

quet et de flamber le papier impie, au lieu même où il l'avait trouvé.

Pendant que le papier brûlait, le sacristain entendit derrière la haie Filhol et Gabriel, qui sans doute venaient chercher leur grimoire; ils causaient, et le sacristain put ouïr qu'ils s'entretenaient, les pauvres jeunes fous, d'avenir brillant et de fortune immense.

L'avenir pour Gabriel, c'était d'être vicaire dans quelque cure de campagne, si l'église clairvoyante ne le chassait pas de son sein; pour Filhol c'était de mourir de faim dans son noble taudis.

Et ils parlaient de cent mille francs!

Ce jour-là, Filhol se rendit à Redon et engagea sa dernière pièce de terre pour avoir une petite somme d'argent. Quand il eut la somme, au lieu de revenir au manoir, il gagna l'embouchure de la Vilaine et s'embarqua à bord d'un chasse-marée qui chargeait vers Sarzeau pour les côtes d'Angleterre. Avant de partir il écrivit à sa femme et à sa sœur Marianne une lettre qui semblait dictée par l'ivresse.

« Je veux être riche, disait-il, je le serai; à mon retour nous serons tous heureux et l'étoile de Treguern brillera de nouveau dans le ciel. Ayez confiance en Gabriel, mon ami... »

Geneviève secoua sa tête blonde et tourna ses yeux pleins de larmes vers le berceau où dormait la petite Olympe qui avait bientôt un an. Marianne, au contraire, frappa ses mains l'une contre l'autre, folle de joie qu'elle était déjà. Marianne était ambitieuse; les ambitieux désirent tant qu'ils ne demandent qu'à espérer. Laurence, la jeune sœur de Filhol, se prit à balancer le berceau d'Olympe en riant et en disant :

— Quand nous serons bien riches, Olympe aura une coiffe de dentelles.

C'était une singulière enfant que cette Laurence, et quand Gabriel venait au manoir, elle restait des heures entières à le regarder de loin. Une fois que Gabriel avait baisé en se jouant la main de Marianne, Laurence s'était enfuie, et on l'avait trouvée assise tout en larmes, sur la pierre du seuil.

L'absence de Filhol n'était pas faite pour imposer silence aux commérages. Dieu sait que les bonnes langues du bourg d'Orlan ne chômèrent point. Le commandeur Malo quitta sa tour un matin et vint au manoir parce qu'il était Treguern, et que l'honneur du nom lui appartenait. Il mit ses deux mains sur les épaules de Gabriel et le considéra longuement.

— Ah! ah! murmura-t-il en tirant un soupir du fond de sa poitrine creuse, jeune homme, c'est donc vous qui ferez tout cela!

Il n'était pas toujours facile de saisir le sens des paroles du pauvre commandeur, mais on le laissait dire.

— Bonjour, mes nièces, reprit-il; j'ai vu cette nuit mon neveu Filhol qui court après le bonheur.

— Cette nuit! répéta Geneviève toute tremblante de joie, il est donc bien près d'ici?

Les regards du commandeur semblaient errer dans le vide.

— Il est bien loin! répliqua-t-il, là-bas... au-delà de la mer! Il fait une chose que jamais Treguern ne fit avant lui : il ment!

Il lâcha Gabriel pour aller prendre la main de Geneviève qui pleurait.

— Vous êtes la meilleure, madame la comtesse de Treguern, lui dit-il d'un ton sérieux et affectueux; vous obéirez toujours, parce que vous ne cesserez jamais d'aimer... Quand votre fils verra le jour, regardez bien ses traits pour être sûre de le reconnaître.

— Je ne suis pas enceinte! balbutia Geneviève en rougissant.

Au lieu de continuer, le commandeur donna une caresse à la petite Olympe dans son berceau en ajoutant à demi-voix :

— Que Dieu veille sur l'enfant qui cachera sa vertu comme un crime! Mademoiselle ma nièce, reprit-il en saluant Marianne avec une sorte de raillerie. Êtes-vous Le Bree? êtes-vous Treguern? Je cherche la couleur de votre cœur. Vous vivrez longtemps et vous aurez le loisir d'oublier les jours de la misère.

Laurence écoutait étonnée. Il se pencha vers elle et lui mit un baiser sur le front en prononçant cette seule parole :

— L'amour tue!

Puis il revint vers Gabriel qui faisait effort pour garder bonne contenance.

— Toi, dit-il, tu as regardé la couleuvre changer de peau. Fils de sorcière, faux-prêtre, l'habit des saints te brûle! Malheur à celui qui t'ouvrit la porte du manoir de Treguern! Filhol est un homme; s'il te tue avant le quinze août de l'an qui vient, il verra grandir sa fille et connaîtra son fils!

Gabriel était tout pâle, bien qu'il tâchât de sourire. Le commandeur Malo le regarda encore, puis il croisa les bras sur sa poitrine et passa le seuil sans ajouter une parole. Après son départ, Gabriel ne resta point au manoir. Il regagna le presbytère en prenant le chemin le plus long, et tout en allant au hasard par les taillis et par les guérêts, il se répétait à lui-même :

— Là-bas! bien loin! une chose que jamais Treguern ne fit avant lui! Le regard de cet homme peut donc traverser la mer et percer l'enveloppe qui recouvre le cœur! Et moi! et moi! s'interrompit-il avec un frisson;

n'a-t-il pas parlé comme si son œil eût sondé ma conscience !

Il s'arrêta au sommet de la montée qui domine le bourg d'Orlan. C'était une belle journée de printemps; le paysage souriait au loin sous les rayons du soleil : un paysage de Bretagne à l'horizon voilé par la vapeur diaphane, aux grandes forêts sombres qui s'avancent dans la plaine comme des promontoires dans la mer, aux landes rases comme un feutre, perdant au loin leurs nuances roses et bleues. Gabriel essuya la sueur de son front et respira fortement, car il avait la poitrine oppressée. Son regard embrassa le paysage; il vit les forêts au penchant de la montagne, les prés verts au fond de la vallée, où vingt ruisseaux égaraient le ruban argenté de leurs cours; il vit les moulins déployer au vent leurs longues ailes, les fermes aux toits de chaume qui lançaient vers le ciel la joyeuse fumée de leur âtre; il vit les riches guérêts et les troupeaux immenses, cherchant au bord de l'eau l'herbe plus fraîche, et faisant à la rivière comme une frange mouvante.

Puis ses yeux retombèrent sur la soutane trop étroite et rapée qui se boutonnait gauchement de son menton jusqu'à ses pieds.

— La nature est bien belle ! pensa-t-il.

Puis il ajouta, tandis qu'un sourire sceptique naissait parmi le trouble de son visage :

— Bien belle pour celui qui peut se dire : Elle est à moi, je suis son maître ! ces forêts majestueuses m'appartiennent, moi seul y puis courre le cerf ou chasser le chevreuil ! ces moulins qui animent le paysage sont mes tributaires; ces guérêts mûrissent pour moi la moisson; tous ces ruisseaux sont là pour fertiliser mes terres, pour donner à boire à mes troupeaux. Ma vue est perçante et l'horizon est vaste : si loin que s'étend ma vue et que

l'horizon se recule, tout ce que je vois est mon domaine !

Sa tête s'était redressée et un éclair jaillissait de son regard.

— Mais Dieu ! murmura-t-il tandis que son front pâle se voilait de nouveau.

Son regard glissa comme malgré lui vers la petite église d'Orlan dont le clocher modeste semblait protéger le village. Autour de l'église le cimetière étendait sa verte ceinture.

— Dieu ! répéta le séminariste dont les mains froides se pressaient contre ses tempes brûlantes, et la mort !

Il resta un instant immobile; puis sa tête révoltée secoua les boucles de ses longs cheveux.

— L'éternité est plus longue que la vie, dit-il en prenant le bréviaire relié en drap qui était sous son aisselle, mais la vie vient avant l'éternité !

Il y avait maintenant en lui une sorte de fièvre, et il ouvrit le missel d'un geste convulsif.

— A droite pour l'éternité, à gauche pour la vie ! s'écria-t-il comme tous les enfants qui jouent à la plus belle lettre.

Il fut obligé de regarder à deux fois, car sa vue était troublée. A droite il y avait le mot *Requiem*, à gauche il y avait le mot *Lætare*.

— La vie a gagné deux fois ! s'écria le séminariste. *L*. contre *R !* joie et fête contre repos et mort ! Merci, mon bréviaire !

Il referma le livre et descendit la colline en courant. Derrière la haie d'ajoncs, à quelques pas de la place qu'il venait de quitter, une tête étrange se dressa : une figure maigre et longue, encadrée dans les mèches d'une épaisse chevelure grise.

C'était une vieille femme, coiffée comme les nonnes

de Saint-Benoît et portant un costume de paysanne en soie noire.

Elle regarda Gabriel qui dévalait la colline. Elle étendit vers lui le bâton blanc à crosse qu'elle tenait à la main.

— Joie et fête ! répéta-t-elle, à toi qui es mon sang, Le Brec ! Le Brec ! à Treguern, repos et mort !

Quand Filhol de Treguern revint au manoir, il n'avait point l'air d'avoir fait fortune. Ses habits étaient usés un peu plus qu'au départ; son teint était plus hâve, sa mine plus maigre. Dieu sait que Geneviève, sa femme, le trouvait beau comme il était; mais la jolie Marianne lui demanda dès l'arrivée : Eh bien, frère, sommes-nous riches?

Filhol répondit : Patience ! et quand Gabriel vint au manoir il lui cria de loin par la fenêtre : Tout va bien !

Filhol et Gabriel s'enfermèrent et restèrent ensemble jusqu'au milieu de la nuit. Marianne essaya bien de savoir un peu ce qu'ils disaient, car elle était curieuse comme une charmante jeune fille qui doit devenir marquise et parisienne, mais Filhol et Gabriel s'entretenaient à voix basse.

Nous allons dire maintenant ce qui se passa, tout uniment et sans commentaires. Une semaine s'était à peine écoulée depuis le retour de Filhol lorsqu'il tomba tout à coup dangereusement malade. Au bout de trois jours, le mal avait fait des progrès tels que tout espoir de guérison était perdu. Le médecin du canton, qui n'était pas de première force, après avoir ordonné les sangsues et l'émétique, déclara que l'art humain était impuissant contre le sort. Filhol, bel et bien condamné, demanda qu'on le laissât seul avec Gabriel son ami.

Ce pouvait être le dernier vœu d'un chrétien, puisque Gabriel était d'Église. Marianne et Laurence se retirè-

rent; la pauvre Geneviève les suivit, suffoquée par ses sanglots. Une heure après, Gabriel sortit de la chambre en tenant un mouchoir sur ses yeux et en disant : Mon pauvre ami a rendu le dernier soupir !

Geneviève faillit tomber morte, car elle aimait son mari jusqu'à l'adoration; Laurence resta comme frappée de la foudre, et la jolie Marianne elle-même répandit quelques larmes : pas beaucoup.

Il est d'usage, au bourg d'Orlan comme ailleurs en Bretagne, de faire la veillée publique dans la chambre du mort; mais Filhol de Treguern n'était pas un paysan et ses ancêtres avaient fait assez de bien à la paroisse d'Orlan pour qu'il lui vînt un veilleur du presbytère. Le recteur était absent, le vicaire était malade; Gabriel les remplaçait tous les deux autant que cela se pouvait. Gabriel veilla donc auprès du corps de Treguern, non-seulement comme ami, mais encore officiellement.

Et l'on raconta dans le bourg quelques particularités assez remarquables de cette nuit funèbre.

D'abord le vase d'eau bénite et le goupillon restèrent à la porte, en dehors. Personne n'eut le droit d'entrer pour asperger le défunt, comme c'est la coutume et le devoir. Ceux qui vinrent purent entendre seulement le jeune abbé Gabriel réciter à haute voix la prière des morts dans la chambre funéraire.

Quant à Geneviève la veuve, quant à Marianne et à la petite Laurence, elles étaient toutes les trois dans la pièce d'entrée : Geneviève, immobile de stupeur, les yeux sans larmes, tenant son enfant dans ses mains froides. Marianne adossée contre la fenêtre, Laurence accroupie dans la poussière. On devinait ou l'on croyait deviner qu'elles n'avaient point la permission d'approcher du lit où Treguern était étendu.

Vers le matin, Marianne et un voisin charitable s'en

allèrent à la mairie faire la déclaration du décès qui déjà était constaté sur les registres de la paroisse, par les soins de Gabriel.

Il fut admirable ce Gabriel ! lui-même et de sa main il ensevelit son ami ; lui-même et de sa main il cloua le cercueil. Le vicaire se leva de son lit pour dire la messe d'enterrement et ce fut encore Gabriel qui fit tout ce qu'il fallait faire au cimetière.

Le commandeur Malo vint quand tout était fini. Quelques paysans restaient seulement autour de la tombe fraîchement recouverte. Les paysans de Bretagne restent là le plus longtemps qu'ils peuvent ; ils sont friands outre mesure de l'émotion qu'on éprouve auprès des morts. Le commandeur Malo s'approcha de la tombe, mais il ne se mit point à genoux.

— Treguern ! Treguern ! Treguern ! dit-il par trois fois.

Et tandis que l'assistance frissonnait épouvantée, il inclina son oreille vers la terre comme s'il eût attendu une réponse.

Geneviève s'approchait, portant une pauvre petite croix où était le nom de Filhol, son mari. Le commandeur Malo prit la croix et la coucha sur la terre fraîche.

Les paysans voulurent la planter debout. Le commandeur les repoussa et dit :

— Attendez ! j'ai vu Treguern hier, et je n'ai pas vu le voile. Je viens d'appeler Treguern, et Treguern n'a pas répondu. Treguern mourra trois fois, et sa tombe sera de marbre, comme celle du grand chevalier Tanneguy !

Vers la fin de cette même année, on pouvait rencontrer Geneviève, le sourire aux lèvres, avec la petite Olympe dans ses bras. Geneviève n'allait plus jamais au cimetière, où elle avait tant pleuré! Les gens du bourg d'Orlan disaient tout bas que la pauvre jeune femme était folle.

Où allait-elle, quand Laurence la voyait partir la nuit, portant la petite Olympe sur son sein? La mère qui fait le mal laisse l'enfant dans le berceau, et Geneviève d'ailleurs était si sainte! Geneviève ne pouvait pas faire le mal.

Certes, elle n'allait point où allait Marianne, la demi-sœur, qui n'avait pas d'enfant, elle, pour la garder, et qui suivait les mauvais conseils de douairière Le Brec.

Quelques-uns l'avaient rencontrée, Geneviève, vers le pâtis de Treguern, aux environs de la Tour-de-Kervoz, et d'autres avaient vu souvent Gabriel qui rôdait la nuit sous les saules.

Le faux-prêtre était-il là pour Marianne ou pour Geneviève?

On parlait aussi d'un inconnu à l'aspect sombre, errant, vers l'heure de minuit, entre le manoir de Treguern et la Pierre-des-Païens.

Au rez-de-chaussée de la Tour, sous le réduit où le commandeur de Malte vivait dans sa fantastique solitude, un soupirail s'ouvrait. Les paysans attardés croyaient apercevoir parfois, au travers des broussailles, une lueur faible par l'ouverture de ce soupirail.

Il s'en trouvait même qui disaient avoir entendu des voix qui semblaient sortir des entrailles de la terre; ils spécifiaient, car ceux qui font ces récits ne manquent jamais de chercher les détails qui donnent la physionomie et la vérité : selon leurs rapports, une de ces voix était

celle de l'abbé Gabriel, l'autre appartenait à Geneviève de Treguern, et quand elles se taisaient, on pouvait ouïr le babil joyeux de la petite Olympe.

Mais il y avait encore une autre voix et ici les raconteurs hésitaient. La sueur froide venait parfois à leurs tempes, car cette autre voix qui sortait du soupirail ressemblait à la voix de Filhol.

Et ce n'était pas d'aujourd'hui, croyez-le, que les morts revenaient à la Tour-de-Kervoz !

Cela dura jusqu'à la nuit du 15 août de l'année 1800; cette nuit, il y eut une grande tempête. On entendit du soir jusqu'au matin des cris de femme dans le moulin de Guillaume Féru. Deux sergents traversèrent la lande, venant de Redon, ainsi qu'un étranger qui portait une valise.

Deux coups de feu rententirent vers le chemin des Troënes et l'on trouva des traces rouges au Trou-de-la-Dette, où le commandeur de Malte vint planter une croix le lendemain.

Puis la Tour-de-Kervoz resta muette et sombre; aucun bruit, aucune lumière ne passèrent plus par le soupirail.

L'abbé Gabriel avait quitté le presbytère; Geneviève de Treguern ne rentra point au manoir et la voix de Filhol, le mort, cessa de se faire entendre aux passants effrayés.

XVII

LA PREMIÈRE APPARITION

C'était dix ou onze ans après cette terrible nuit; on arrivait aux derniers jours de l'empire. Marianne de Treguern vivait à Paris chez une de ses parentes qui l'avait recueillie ainsi que sa jeune sœur Laurence.

Marianne de Treguern pouvait passer encore pour une très-jolie personne, bien qu'elle eût sauté la trentaine. Chez elle, la lame n'usait pas beaucoup le fourreau. Le faubourg Saint-Germain se reconstituait peu à peu; quelques petites conspirations à l'eau de rose naissaient et mouraient dans les boudoirs, tandis que l'empereur faisait de l'Europe un immense champ de manœuvre. M. le marquis du Castellat était conspirateur. Ce fut la politique qui le mit en rapport avec un jeune homme de très-haute espérance qui avait, disait-on, des accointances parmi les sociétés secrètes d'Allemagne, et qui se posait en ennemi personnel de Napoléon. Ce jeune homme avait nom Gabriel de Feuillans. Ceux qui regar-

daient comme possible le retour des Bourbons n'assignaient aucunes bornes à la fortune future de ce jeune homme.

Un soir qu'il y avait réception chez cette parente qui tenait lieu de mère à Marianne et à Laurence de Trèguern, Gabriel causait tout seul avec Marianne dans l'embrasure d'une fenêtre. Le regard de Laurence, cachée parmi la foule de ses jeunes compagnes, s'attachait à eux, défiant et jaloux. Laurence avait atteint sa dix-huitième année.

Personne n'était assez près de Gabriel et de Marianne pour savoir ce qu'ils se disaient; mais les yeux indiscrets traduisent les paroles, et les yeux de Marianne avaient cette expression qui n'appartient qu'au dépit amoureux.

Laurence, toute pâle, se sentait trembler.

On annonça M. le marquis du Castellat. Gabriel de Feuillans eut un singulier sourire. Il prononça quelques mots à l'oreille de Marianne, et le sourire contagieux passa de ses lèvres aux lèvres de la jeune fille. M. le marquis du Castellat, honnête seigneur entre deux âges, propret, demi-chauve et jouant fort au sérieux son rôle de conspirateur bonhomme, ne se doutait probablement point qu'il fût question de lui entre le beau Gabriel de Feuillans et mademoiselle de Treguern. L'histoire ne dit pas qu'il eût remarqué jamais la jolie Marianne.

Au lieu de répondre à Feuillans, la jolie Marianne ferma ses paupières à moitié pour regarder le marquis bien attentivement.

Puis elle fit un signe de tête affirmatif.

Puis encore Gabriel, sans perdre son sourire, lui baisa la main avec une galanterie respectueuse en disant :

— Au revoir donc, madame la marquise !

Il s'éloigna. Tandis qu'il traversait les salons, son regard rencontra le regard de Laurence et sa physionomie changea complètement. Un nuage descendit sur son front, il s'approcha de la jeune fille comme pour l'inviter à danser et lui dit rapidement à voix basse :

— Il faut en finir, Laurence, car votre jalousie me rendrait fou ! Je vais marier votre sœur.

Laurence le regardait bouche béante ; l'étonnement la faisait muette.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : une passion forte et profonde se lisait dans les traits de Gabriel de Feuillans.

Laurence de Treguern était admirablement belle ; mais sur son visage à la pâleur suave et charmante, la souffrance avait déjà laissé des traces. C'était à elle que le pauvre commandeur de Malte avait dit : L'amour tue !

Au bout d'un mois, les nobles commères du grand monde parisien eurent une histoire à raconter : le marquis du Castellat avait enlevé l'aînée des demoiselles de Treguern, une orpheline sans dot, une fille excessivement majeure qui n'avait pas dû faire une défense des plus héroïques.

Pourquoi cet enlèvement? Le marquis ne pouvait-il épouser comme tout le monde? Quelques méchantes langues parlèrent de certain petit roman dont le beau Gabriel était le héros ; suivant cette version, le marquis aurait enlevé Marianne, parce que Marianne, engagée avec M. de Feuillans, avait résisté à son amour.

Mais chacun avait remarqué les assiduités de M. de Feuillans auprès de Laurence; il aimait donc décidément toute la famille ?

Quoi qu'il en soit, on vit bientôt reparaître le marquis radieux et glorieux, amenant à son bras sa jeune femme

comme un trophée; l'hôtel du Castellat ouvrit ses salons brillants, et Laurence vint habiter avec sa sœur.

Un soir de l'année 1812, Laurence et Marianne se trouvaient seules dans la chambre à coucher de cette dernière; le marquis était à conspirer je ne sais où, et Feuillans voyageait en Angleterre. C'était le soir, après une chaude journée; la marquise avait, suivant son habitude, une fraîche toilette, tandis que Laurence portait une robe noire comme si elle eût été en deuil.

Laurence répondait avec une distraction mélancolique au babil de la marquise.

— Tu es triste, ma sœur, dit cette dernière.

— Il y a douze ans aujourd'hui, répliqua Laurence, que notre frère Filhol est mort.

La marquise détourna la tête en tressaillant; elle était de celles qui fuient comme la peste les souvenirs douloureux.

— Il nous aimait bien! poursuivit Laurence qui avait des larmes sous sa paupière; et Geneviève, notre pauvre sœur! elle est morte aussi, sans doute, puisque nous n'avons pas entendu parler d'elle depuis tant d'années!

Marianne s'agita dans sa bergère, impatiente du poids qu'on lui mettait sur le cœur.

— Et la petite Olympe! continua encore Laurence; te souviens-tu comme elle ressemblait à Filhol et comme elle était jolie dans son berceau!

Marianne gardait toujours le silence.

Laurence se leva et vint l'embrasser.

— Bonsoir, ma sœur, dit-elle en se retirant, car elle avait besoin d'être seule pour se souvenir et pour prier.

Laurence de Treguern avait une noble et belle âme.

La marquise resta seule. Quand sa femme de chambre vint pour allumer les bougies, elle la congédia rudement. La marquise avait de l'humeur.

La chambre à coucher de Marianne était une pièce assez vaste, très-haute d'étage et ornée avec un goût un peu sévère par la première femme du marquis. Il y avait deux portes principales, dont l'une donnait sur l'antichambre, tandis que l'autre communiquait aux appartements de M. du Castellat.

Le fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

La marquise s'enfonçait, boudeuse encore plus qu'attristée, dans les douillets coussins de sa bergère. Elle en voulait à Laurence qui, bien mal à propos, selon elle, avait évoqué les sombres visions du passé. Quoi qu'elle en eût, ces visions restaient obstinément autour d'elle : son frère étendu tout pâle sur le lit, sa belle-sœur en larmes avec l'enfant dans ses bras, et mêlé à tout cela le visage étrange du séminariste Gabriel...

Les yeux de la marquise se fermèrent par la bonne envie qu'elle avait de se réfugier dans le sommeil.

Elle n'eût point sû dire si elle dormait déjà où si elle veillait encore, lorsqu'elle entendit une voix qui disait tout bas à son oreille :

— Marianne de Treguern !

La lune perçait le feuillage des grands tilleuls et blanchissait les rideaux des fenêtres. La marquise vit auprès d'elle le commandeur Malo qui tenait par la main une jeune fille à peine sortie de l'enfance.

Et la marquise reconnut tout de suite, rien qu'à l'air de famille, sa nièce Olympe, la fille de son frère Filhol.

Elle essayait de croire qu'elle rêvait ; une sorte d'engourdissement enchainait ses sens.

— N'est-ce pas que la voilà bien grandie? disait le

commandeur Malo, dont la blême figure souriait avec tristesse.

Et Marianne sentait qu'elle répondait, révoltée contre l'évidence :

— Je ne la reconnais pas... Ce n'est pas elle !

Les longs cils de la jeune fille s'abaissèrent sur ses grands yeux bleus suppliants. Le commandeur murmura :

— Marianne, veux-tu que Filhol et Geneviève viennent te dire : C'est notre fille ?

— Ils sont morts ! ils sont morts ! fit la marquise en frissonnant. Les morts ne reviennent pas !

Elle vit le commandeur qui étendait le bras vers la partie de la chambre où le lit à baldaquin se cachait derrière ses draperies de velours.

— Tourne-toi, Marianne, dit-il, et regarde !

Les rideaux du lit étaient relevés ; la marquise vit les deux rayons de lune qui passaient par les fenêtres se relever, converger et frapper, comme l'âme d'une lanterne énorme, la courte-pointe du lit sur laquelle Filhol et Geneviève étaient étendus, côte à côte, les mains croisées sur la poitrine.

Vous eussiez dit un de ces tombeaux de l'ancien temps où la piété fastueuse des familles couchait les aïeux et les aïeules sur les matelas taillés dans la pierre.

Les lèvres décolorées de Filhol ne remuèrent point, non plus que celles de Geneviève, mais deux voix faibles prononcèrent à la fois :

— C'est notre fille !

La marquise essaya de se lever pour fuir ; elle retomba évanouie.

Quand elle s'éveilla, sa chambre était pleine de lumière ; les rideaux fermés drapaient leurs plis lourds autour de son lit. Tandis que les domestiques allaient, effarés, par la chambre, la jeune fille de son rêve tenait

un flacon de sels au-dessous des ses narines, et le commandeur Malo, tout blême dans son grand manteau noir, avançait sa main maigre pour lui tâter le pouls.

Elle regarda la jeune fille qui lui souriait timidement, et dit en frissonnant jusque dans la moëlle de ses os :

— Ma nièce, soyez la bien-venue !

Ce fut ainsi qu'Olympe de Treguern fit son entrée à l'hôtel du Castellat.

XVIII

JOSILLE ET VEVETTE

C'était à peu près l'heure où cette petite diligence, qui avait une mauvaise mine de corbillard, entrait dans la cour des Messageries de la rue du Bouloi, apportant le commandeur Malo, M. Privat et notre ami Tanneguy. La brune se faisait; quelques lumières couraient déjà, de fenêtre en fenêtre, le long de la façade de l'hôtel du Castellat. A l'intérieur comme au dehors, on achevait les préparatifs de la fête.

Il y avait grande fête ce soir chez madame la marquise.

Sous les bosquets du magnifique jardin, dans les allées et jusqu'au sommet de la terrasse, une armée de valets s'agitait. On plaçait les tapis qui recouvraient l'échafaudage de l'orchestre; on étageait en amphithéâtre les corbeilles de fleurs; on rangeait les siéges rustiques autour du salon de verdure. Çà et là, au fond des berceaux, quelques ifs s'allumaient, tandis que les dernières

guirlandes accrochaient aux colonnes le feuillage fleuri de leurs festons.

Ce n'était pas une mince affaire que l'illumination des jardins de la marquise; il fallait ménager les effets comme au théâtre; il fallait prodiguer la clarté aux abords de la salle de bal, et jeter autour des grottes de l'ombre et du mystère.

Il y avait surtout à l'extrémité d'une fière avenue de tilleuls, certain pavillon de style Louis XV qu'il était important de mettre dans son jour. Ce pavillon bornait la propriété de la marquise du côté de cette bourgade sans nom, composée alors de chantiers et de masures, qui est devenue depuis le quartier François Ier. Le temps avait abaissé les branches des arbres voisins jusque sur sa toiture en terrasse; il était comme perdu, ce gentil pavillon, au milieu d'un fouillis de verdure.

Dans le cabinet d'un amateur, parmi les meubles rares et les objets de prix, vous trouvez toujours quelque curiosité favorite qui vaut à elle seule autant que tout le reste du musée. Ainsi était le pavillon Louis XV dans ce riche et gracieux jardin de l'hôtel du Castellat : c'était le maître-bijou de l'écrin, et personne ne venait aux fêtes de la marquise sans déclarer que ce pavillon était une petite merveille.

On l'appelait le Temple de l'Amour.

Encore ne voyait-on jamais que l'extérieur; ce qu'il y avait derrière ces murailles mignonnes et chargées de sculptures amoureuses, nul ne le savait. Des vases de marbre, portant d'énormes touffes de géraniums rouges, montaient les marches du perron. A la dernière marche s'arrêtait l'hospitalité de la marquise.

Plus d'un se demandait parfois ce qu'elle cachait, la marquise, dans ce réduit coquet, tout entouré d'érotiques souvenirs; car si le présent était inconnu, le passé

avait sa chronique et l'on racontait plus d'une histoire égrillarde où le premier marquis du Castellat jouait son rôle de roué dans ce petit temple. Quelques quinze ans auparavant les suppositions galantes auraient pu se donner carrière, mais madame la marquise n'était plus une héroïne de roman et le gros chien mouton, qu'elle conduisait partout en laisse, semblait suffire désormais aux besoins de son cœur.

Un petit domestique et une jeune servante, armés tous deux de longues perches, mettaient le feu aux lampions, disposés avec art sous les tilleuls.

La servante semblait passablement dégourdie, quoiqu'elle eût l'accent des fillettes morbihannaises; son œil franc et hardi brillait d'intelligence; elle riait comme les autres respirent, toujours et sans s'arrêter. Le domestique avait non-seulement l'accent, mais encore l'excellente tournure d'un petit gars du pays situé entre Vannes et Redon.

Il s'appelait Josille Féru; nous savons déjà le nom de la jolie Vevette.

Il paraît qu'elle était bonne à tout, cette gentille Vevette, et qu'elle n'avait pas de paresse, car elle employait son temps comme il faut, en attendant le retour de sa maîtresse. Elle était, ma foi, en grande tenue et toute parée pour la fête; elle portait un costume leste, pimpant, mignon, qui n'était à proprement parler ni parisien, ni breton, mais qui rappelait cette simplicité à la mode parmi les villageoises d'opéra-comique. Cela lui allait comme un gant, et Josille Féru la regardait si bien qu'il grillait les branches des tilleuls au lieu d'allumer les lampions.

Il était gras, Josille, comme une caille, il était rouge et assez joli garçonnet, malgré la rondeur parfaite de ses joues; il était gauche, il bredouillait un peu en parlant,

et il bavardait plus qu'une pie. Au bourg d'Orlan, son pays natal, il passait pour un malin gars.

— Oh! dam! la Vevette, disait-il, quant à ça, il n'y a pas besoin de tant de chandelles pour s'amuser par chez nous. Avec ce que ça coûte d'argent, tous ces lampions-là, nous monterions quasi notre ménage!

— Un beau mari que tu ferais, Josille! répliqua la fillette en haussant les épaules, tu ne sais pas seulement allumer une mèche, et voilà un quart d'heure que ta gaule tâtonne autour du lampion.

Par le fait, le petit gars n'avait pas la main à la besogne, et avec des allumeurs de sa force, le jardin de la marquise aurait bien pu n'être éclairé que le lendemain matin.

— Écoute donc, la Vevette, murmura-t-il avec une certaine émotion, tu n'étais point si brave que ça au pays, dà! et je te regarde toujours pour voir comme tu as changé.

Vevette ne tenait pas à laisser la conversation sur ce terrain sentimental, car elle demanda brusquement :

— Les as-tu vus, toi, les trois Freux?

Josille tressaillit et fut sur le point de laisser tomber sa perche.

— Voilà qu'il commence à faire bien noir pour parler de ceux-là! balbutia-t-il.

— Bah! dit Vevette, il y a loin d'ici à la Grand'Lande, et les trois Freux ne viendront pas te chercher jusqu'à Paris.

— Savoir! fit Josille, qui jeta un regard inquiet sous les bosquets.

— Ah dam! mon pauvre gars, s'écria Vevette, qui n'en riait que mieux à voir le grand sérieux de son compagnon, si tu as peur comme ça de ton ombre, tu es bien mal tombé chez nous! C'est ici la maison des re-

venants; on ne parle que de diableries, et il y a un sorcier qui demeure dans le pavillon que tu vois là-bas.

— Un sorcier? répéta Josille.

— Un vrai sorcier! mais je te protégerai contre lui, si tu veux me dire comment est faite Valérie la Morte.

— C'est drôle tout de même, murmura le petit gars, qu'on parle des trois Freux d'Orlan et de Valérie la Morte, comme ça jusqu'en la grand'ville.

— Je gagerais, dit Vevette, que madame la marquise, le chevalier de Noisy et toute la confrérie du sabbat qui bavarde pendant que les autres dansent, vont rabâcher cette histoire-là aujourd'hui tant que durera le bal!

— Ils font donc comme chez nous à la veillée?

— Allume, Josille! allume, ou nous serons en retard! Est-elle jeune, la Valérie?

Josille présenta sa perche au lampion rebelle pour la dixième fois, et le lampion ne parut pas s'en apercevoir.

— Je ne sais point si elle est jeune ou vieille, répondit-il, et quant à ça, les esprits n'ont pas d'âge.

— Où l'as-tu vue?

— Derrière l'église, dans le chemin creux qui passe sous le cimetière.

— Es-tu bien sûr que c'était elle?

— Si j'en suis sûr! Ah! la Vevette, j'en ai encore froid dans le dos! Quand c'est que tu partis du pays, je pris les fièvres par le chagrin que j'eus. Pour me guérir, je fréquentai avec la Scholastique, qui a un bout de pré sous la lande et deux vaches — de belles vaches! Donc, un jour, en sortant de la grand'messe, elle me cogna les yeux, par manière de jouer, avec une roche, et je lui fis la malice de la mouiller jusqu'au cou dans la mare du Menain. J'en ris tout de même! qu'elle avait de la vase

verte par-dessus les oreilles et que les gars s'ensauvaient d'elle en se bouchant le nez. De quoi! faut s'amuser, pas vrai? V'là donc que ça l'avait retournée pour moi drûment de la tête aux pieds, comme on dit quéq'fois, et qu'en fin des fins, lui fallait moi! Tu ris? La Scholastique ne riait point, dà! pleurait plutôt! Et les filles disaient : Josille Féru, gars, épouse-toi avec elle ou ça sera sa mort!

Vevette allumait, adroite et leste comme une fée; Josille Féru la suivait, racontant son histoire d'un accent nasal et pleureur.

— Oh! le fier gars que tu fais! s'écria Vevette; a-t-elle dû languir, c'te Scholastique qui a un bout de pré et deux vaches!

— De belles vaches! reprit encore Josille, pour ça, oui! une rousse et une noire. Scholastique m'avait donc dit, dit-elle : Viens-y, à la brune et tu sauras d'où le vent vient : j'y fus. Il n'y avait point de lune; ils étaient trois à causer au bout de l'ancienne avenue de Treguern, devant le Château-sans-Terre...

— Les trois Freux? interrompit Vevette qui s'arrêta pour écouter?

— Sûr et vrai, ma Vevette, les trois Freux, noirs comme des taupes et qui disaient en regardant le château neuf du Gabriel : ça nous viendra avec le reste quand l'heure aura sonné! Je dévalai en me bouchant les oreilles pour ne point entendre leurs voix, car les paroles de ceux-là portent malheur à qui les écoute. Vers la Pierre-des-Païens, je vis une femme qui courait devant moi et je pressai le pas, croyant que c'était la Scholastique. Ah dam! ce n'était point la Scholastique, et j'aurais mieux aimé me trouver en face de douairière Le Brec elle-même un samedi soir! Elle s'arrêta en travers du chemin creux pour m'attendre : je suis bien sûr

d'avoir vu ses yeux briller comme des charbons au milieu de son visage blême. Le vent faisait flotter ses cheveux noirs, comme qui dirait les grands cheveux bouclés de mam'selle Olympe. Sa taille était si fine, si fine, qu'on pouvait bien deviner qu'il n'y avait point de chair sous sa ceinture. Et pourtant notre demoiselle Olympe, qui est vivante, Dieu merci ! a la taille aussi fine que ça !

— Te parla-t-elle ? interrompit encore Vevette pressée de savoir.

— Elle me dit de m'en aller, répliqua Josille ; et quand j'ai entendu, depuis, la voix de mam'selle Olympe...

— Allons, tu es fou ! s'écria Vevette.

Elle riait toujours, mais un observateur plus exercé que le petit Josille aurait bien vu qu'elle avait désormais martel en tête.

— Voilà ! reprit-il, notre demoiselle ne peut pas être à la fois à Paris et au bourg d'Orlan, c'est la vérité. Et puis, pourquoi notre demoiselle aurait-elle escaladé les murs du cimetière ?

— Ah ! fit Vevette, la morte escalada le mur du cimetière ?

— Oui bien ; quand elle m'avait dit de m'en aller, je n'avais obéi qu'à moitié : je m'étais caché derrière la haie. Je la vis, comme je te vois, se glisser entre les tombes et sauter dans l'église par une fenêtre qu'on avait laissée ouverte par la grande chaleur.

— Et dans l'église, que fit-elle ?

— V'là ce que je n'ai point osé regarder, la Vevette. Je vis un peu de lumière s'éprendre derrière les vitres de la sacristie et je m'en revins chez nous vivement. Est-ce que tu aurais approché, toi ?

— Sans doute, répliqua vaillamment la fillette ; allons, Josille ! tu n'as plus besoin de ta gaule. Monte à l'échelle et va allumer là-haut !

Ils étaient au bout de l'allée des tilleuls, et le pavillon Louis XV dressait devant eux sa gracieuse façade. Josille mit le pied à l'échelle. Vevette l'entendit pousser un grand cri.

— Là! là! fit-il en se laissant choir de son long sur le sable; ils sont là!

Aux fenêtres du pavillon, une lueur pâle brilla. Vevette s'élança, intrépide, et monta les premiers échelons.

Josille répétait :

— Là! là! tous les trois! je les ai vus! et le tombeau de Tanneguy aussi! Ah! seigneur Dieu! se reprit-il en pleurant à chaudes larmes, quand les esprits vous tiennent, c'est donc fini! j'ai quitté le pays, j'ai perdu la Scholastique, son bout de pré et ses deux vaches... de si belles vaches, la rousse, surtout! J'ai fait des lieues et des lieues pour ne plus voir tout ça, et voilà que le tombeau de Tanneguy s'est ensauvé du chœur de la paroisse d'Orlan pour me suivre à Paris! et voilà que les trois Freux!...

— Il n'y a rien! disait la petite Vevette au sommet de l'échelle; tu as rêvé tout éveillé!

Des pas se faisaient entendre à l'autre bout de l'allée. La lueur qui avait brillé un instant à l'intérieur du pavillon s'était éteinte brusquement. Josille vint se coller contre les pieds de l'échelle; il tremblait si fort que Vevette sentait battre les montants.

— Tu ne vois rien! balbutia-t-il, alors c'est à moi qu'ils en veulent! Ils étaient là, contre la tombe, tous les trois debout, et il y avait derrière eux comme un grand squelette appuyé à la muraille.

Il s'interrompit pour jeter un cri étouffé.

— Tiens! tiens! fit-il encore.

Il n'en put dire davantage, sa bouche restait convul-

sivement ouverte et sa main étendue montrait les bosquets touffus qui cachaient le mur d'enceinte du jardin, à droite du pavillon.

Toute cette partie du petit parc de la marquise était plongée dans une complète obscurité. Les lumières s'arrêtaient à l'allée de tilleuls. A gauche de l'allée, depuis le pavillon jusqu'à la salle de bal, tout resplendissait déjà ; les guirlandes de feux dessinaient leurs festons à perte de vue, mais le voisinage de ces clartés ne servait qu'à rendre plus profondes les ténèbres de la portion du jardin qui n'était pas illuminée.

Du haut de son échelle, Vevette suivait le geste de Josille. Elle crut apercevoir, en effet, un mouvement confus sous le couvert ; les lampions de la façade qu'elle était en train d'allumer gênaient sa vue.

— Qui va là ! cria-t-elle hardiment, car elle n'avait peur de rien, la petite Vevette.

Josille se ramassa sur lui-même, pensant que la voix des Freux du cimetière d'Orlan allait éclater comme trois coups de tonnerre.

Ce fut une voix douce, une voix de femme, qui répondit :

— C'est moi, Vevette, je t'attends.

Josille était pourtant bien sûr d'avoir vu les trois hommes du pavillon, que ce fussent des vivants ou des ombres, se glisser silencieusement entre le tronc des arbres.

Vevette sauta en bas de l'échelle et s'élança, légère comme une biche, sous le couvert.

Dans l'allée des tilleuls, ces pas lointains que l'on entendait naguère s'étaient rapprochés ; l'intelligence frappée du pauvre Josille n'était déjà plus d'aplomb ; il crut rêver quand il vit s'approcher une sorte de procession composée d'un valet en livrée qui portait une lanterne,

rendue fort inutile par les illuminations, d'un personnage maigre, sec, blême, vêtu de noir de la tête aux pieds, et de trois facteurs des messageries chargés chacun d'une grande caisse de sapin blanc.

Il n'y avait personne au bourg d'Orlan qui ne connût la silhouette redoutée du commandeur Malo; on parlait souvent aux veillées de celui-là qui savait dire, rien qu'à voir un homme, s'il devait vivre ou s'il devait mourir; les moins superstitieux frissonnaient à la pensée de ce voile fatal qui tombait devant les yeux du Treguern, quand la mort était là guettant sa proie marquée. Et le petit Josille n'était pas des moins superstitieux.

Vevette avait eu raison de dire que le pavillon était habité par un sorcier : Josille ne le voyait que trop maintenant! Il se coula dans un massif pour laisser la route libre au terrible commandeur.

Celui-ci s'arrêta devant la porte de son pavillon; il ordonna aux facteurs de déposer les caisses sur les marches du perron.

— C'est lourd! dit l'un d'eux. Pendant qu'on y est, on pourrait bien vous les mettre jusque chez vous.

Le commandeur avait introduit une clé dans la serrure de la porte, il se retourna et fit signe au domestique en livrée :

— Déchargez! prononça sèchement celui-ci.

Les trois facteurs se débarrassèrent de leurs fardeaux et essuyèrent leurs fronts mouillés de sueur.

Le valet en livrée les paya et les congédia. Quand ils furent partis, non sans avoir jeté sur cette porte des regards curieux, Josille remarqua bien que le valet n'offrit point son aide au commandeur Malo pour entrer les caisses.

Le valet dit seulement :

— Madame la marquise espère que monsieur lui fera l'honneur d'assister à sa fête.

Malo de Treguern tourna ses yeux fixes, mais un peu hagards, vers le valet.

— Sa fête! répéta-t-il, tandis qu'un sourire morne errait autour de ses lèvres; il y aura plus d'une fête cette nuit! Laissez-moi.

Le valet s'inclina respectueusement et s'éloigna.

En écoutant le bruit de ses pas qui s'étouffaient sur le sable de l'allée, le pauvre Josille sentait grandir son angoisse, car il n'y avait plus personne, et il était là tout seul avec le sorcier.

La porte du pavillon s'ouvrit; à l'intérieur le pavillon était tout noir. Malo de Treguern descendit jusqu'à la première caisse et prononça dessus quelques paroles mystérieuses dont Josille ne put saisir le sens.

Malo essaya de soulever la caisse; mais il était faible, et la caisse pesante : ses efforts restèrent inutiles.

— Que celui-là qui est caché dans les buissons s'approche et vienne à mon aide! dit-il.

Josille se serait enfui à cent lieues s'il avait eu son libre arbitre; mais une puissance inconnue le poussa en avant, et il traversa l'allée sans avoir aucunement la conscience de ce qu'il faisait. Le commandeur Malo lui noua un mouchoir en bandeau sur les yeux.

Une des caisses fut soulevée. Josille monta les marches du perron; il entendait devant lui le commandeur Malo qui soufflait et qui peinait. Le sang de Josille se glaça dans ses veines quand il eut franchi la porte et qu'il sentit l'air froid et renfermé de l'intérieur.

C'était là qu'il avait vu le tombeau de Tanneguy, le squelette, les ossements poudreux et les trois fantômes.

— A la seconde! fit le commandeur.

Ils firent deux autres voyages, puis Josille se retrouva sur les marches du perron devant la porte fermée.

Le bandeau n'était plus sur ses yeux; il frotta ses pau-

pières enflammées et regarda tout autour de lui, ébloui par les illuminations qui embrasaient le jardin.

Aux fenêtres du pavillon, une lueur rougeâtre apparut, puis s'évanouit, comme si l'on eût tiré d'épais rideaux au-devant des croisées.

Pour un empire, Josille n'aurait pas voulu rester en cet endroit; mais ses jambes s'engourdissaient sous le poids de son corps, et le sentiment de son abandon l'écrasait. Que n'eût-il pas donné pour entendre la joyeuse voix de Vevette !

Il crut l'apercevoir, Vevette, dans ce bosquet plein de ténèbres où lui-même s'était caché naguère. Quelque chose de blanc apparaissait là, dans la nuit. Josille eut le courage de la peur et prit sa course en appelant la jeune fille.

L'objet blanc se mit aussitôt en mouvement et s'enfuit, glissant comme une vapeur entre les arbres. En même temps Vevette vint à lui riant et chantant le plus gaiment du monde.

Comme il ouvrait la bouche pour se lamenter encore ou pour interroger, Vevette lui mit la main sur les lèvres en disant :

— Chut ! écoute !

On entendait dans l'ombre le bruit sec d'un marteau résonnant contre la plaque d'une porte.

Un marteau ! une plaque ! une porte ! au milieu de cette verdure, sous ces grands arbres, dans cette façon de petite forêt vierge où il n'y avait pas trace d'habitation ! c'était décidément un rêve.

— Attends-moi dans l'avenue, dit vivement la jeune fille qui se replongea de plus belle au plus épais du fourré.

Josille put ouïr distinctement des gonds qui grinçaient tout près de là. Mais qu'importe ce qu'on entend

ainsi, quand on est égaré une fois dans le pays des chimères! Au bout d'une minute, Josille vit revenir Vevette, comme elle l'avait promis. Elle était accompagnée d'un petit homme décemment vêtu et portant bésicles, qui n'avait absolument rien de surnaturel en sa personne.

— Josille, dit Vevette, qui semblait avoir peine à comprimer un malin sourire, conduis ce monsieur-là chez madame la marquise qui l'attend.

XIX

LE BOUDOIR DE LA MARQUISE

Madame la marquise du Castellat était à sa toilette : grave affaire, car Marianne de Treguern avait passé déjà la quarantaine. Ses cheveux la quittaient; sa taille se chargeait d'embonpoint et une certaine fatigue se lisait sur ses traits bouffis.

Évidemment, il y avait lutte chez cette femme entre l'inquiétude présente, augmentée par la tristesse incurable du souvenir et la volonté qu'elle avait de s'engourdir dans l'oubli.

Le boudoir où elle se tenait était une petite pièce de forme octogone, meublée à la mode des dernières années de l'Empire. Le soir même où Olympe de Treguern, encore enfant, avait été introduite à l'hôtel de la façon mystérieuse que nous avons racontée, la marquise avait abandonné sa chambre à coucher pour prendre un autre appartement. Depuis lors, elle n'avait jamais voulu revoir le lieu où l'effrayante vision lui était apparue.

Quatre portraits entourés de cadres pareils pendaient aux murailles du boudoir. C'était d'abord M. le marquis du Castellat, figure honnête, polie, un peu dépourvue d'intelligence, portant perruque et gardant autour de ses lèvres minces l'éternel sourire des portraits de bonne compagnie. Vis-à-vis de lui, la marquise, en robe de satin blanc, respirait le parfum d'un bouquet de roses.

A gauche de la cheminée, Laurence de Treguern parfaitement ressemblante, c'est-à-dire parfaitement belle, fixait ses regards mélancoliques sur le quatrième portrait, qui était celui de Gabriel de Feuillans.

Gabriel, dans ce portrait, ne paraissait pas avoir plus de trente ans. Un manteau noir se drapait sur ses épaules et sa main blanche, finement veinée, tenait un livre entr'ouvert. C'était une figure pensive, sévère, et où la passion se devinait sous le calme des lignes; ses cheveux se plantaient haut sur le crâne; le contour du visage se déprimait vers les tempes pour se renfler brusquement aux pommettes et décrire jusqu'au menton l'ovale le plus harmonieux. Ses yeux étaient longs, bordés de larges paupières, et possédaient une grande fierté de regard; son nez et sa bouche aux lèvres un peu trop bombées semblaient sculptés dans le bronze.

A l'époque où madame la marquise du Castellat s'était fait peindre, on pouvait l'appeler encore la jolie Marianne. Sous sa coiffure prétentieuse, ses traits réguliers, mais ronds et sans caractère, faisaient ressortir la noble beauté de Laurence. On avait peint Laurence l'année même de sa mort, et ceux qui l'avaient connue retrouvaient sur ce visage presque céleste, dans ce regard suave et pénétrant, les vagues tristesses des derniers jours.

Il y avait longtemps que madame la marquise ne ressemblait plus à ce portrait blanc et rose qui souriait

contre le lambris; mais ce soir elle paraissait avoir pris dix années de plus, tant elle était sombre et inquiète. Elle était assise vis-à-vis de sa toilette, et sa femme de chambre semait trop de fleurs dans sa chevelure appauvrie.

— Il y avait un mylord, disait la caméristé poursuivant l'entretien commencé, qui voulait la petite maison aux persiennes vertes. M. Stéphane a donné je ne sais combien de mille francs pour l'avoir.

— Il est donc riche, ce M. Stéphane? demanda la marquise, qui mit à prononcer ce nom une grande affectation d'indifférence.

— Je crois bien! répliqua la caméristé, il a fait sauter la banque à Frascati. Madame la marquise sait que les fenêtres de la petite maison s'ouvrent en face des croisées de l'appartement de mademoiselle Olympe?

— Non, dit Marianne de Treguern qui tourna la tête; je n'avais pas remarqué cela.

— Juste en face! et il n'y a pas un seul arbre entre deux! Je pense que, maintenant, M. Stéphane va venir bien plus souvent à l'hôtel.

La marquise fit mine de regarder attentivement l'œuvre de sa coiffure et signala quelques défauts comme pour rompre l'entretien. Mais il parait que Juliette la caméristé avait son franc parler.

— Un si proche voisin! reprit-elle, tandis que ses mains exercées faisaient droit aux observations de sa maîtresse, et un jeune homme qui voit le beau monde! Je suis sûre que cela ne contrariera pas madame la marquise. M. de Feuillans le connait; il le connait beaucoup et il va le voir très-souvent.

— M. de Feuillans fait ce qu'il veut, interrompit sèchement la marquise.

Puis elle ajouta en resserrant sa coiffure à deux mains:

— C'est bien comme cela, Juliette. Je vous appellerai pour mettre mes bijoux.

Juliette se dirigea aussitôt vers la porte; mais avant de sortir, un regard malicieux glissa entre ses paupières.

Bien des philosophes se sont demandés pourquoi chaque femme a dans sa camériste une ennemie intime.

Dès qu'elle fut seule, Marianne de Treguern se leva et se mit à parcourir la chambre à pas lents. Un nuage plus sombre était sur son visage, et des rides se creusaient à son front.

— Stéphane! murmura-t-elle; pourquoi Gabriel me laisse-t-il dans cette incertitude?

Juliette avait emporté avec elle le flambeau qui était sur la toilette; le boudoir n'était plus éclairé que par une lampe à globe, posée sur un petit bureau de femme et dont la lumière tombait sur des lettres éparses. Toutes ces lettres étaient encore cachetées; la marquise, en passant auprès du petit bureau, détourna les yeux, comme si une secrète répugnance l'eût empêchée d'ouvrir son courrier, ce soir.

Je ne sais pourquoi ce boudoir coquet avait maintenant, aux lueurs indécises de la lampe, un aspect désolé. Les quatre portraits, éclairés à demi, se regardaient tristement. La marquise se laissa choir sur un fauteuil et mit sa tête entre ses mains, au risque de gâter sa coiffure toute fraîche. Le chien mouton, assoupi dans un coin, se leva, étira ses reins obèses, et vint se rouler aux pieds de sa maîtresse en grondant de sourdes plaintes.

— Stéphane! murmura pour la seconde fois Marianne qui poussa un gros soupir; quand je me creuserais la tête, à quoi bon! Le jeune homme de vingt ans ressemble-t-il à l'enfant qu'on porte au baptême? D'ailleurs, je sais que le jeune homme est à Château-le-Brec...

En prononçant ce mot, le *jeune homme*, sa voix s'altéra légèrement.

Elle prit au hasard une lettre sur la table et l'ouvrit machinalement. C'était un papier bleuâtre avec une tête imprimée; l'écriture avait ce tracé ferme et plein que l'habitude donne aux gens d'affaires,

« Feu M. le marquis du Castellat n'ayant point d'en-« fants, » disait la lettre, « a pu disposer de la totalité « de ses biens en faveur d'une étrangère. La position de « mademoiselle Olympe de Treguern est régulière et « parfaitement légale; l'acte me paraît en due forme, et « il n'y a pas même matière à procès. »

La marquise froissa la lettre.

— Elle le sait bien! murmura-t-elle, combien de temps serai-je encore la maîtresse ici? Peut-être que je lui dois de la reconnaissance pour la bonté qu'elle a de me garder chez elle!

Elle prit une autre lettre qu'elle garda entre ses mains sans y jeter les yeux.

— Qui sait! pensait-elle tout haut, tandis qu'un sourire moqueur naissait autour de ses lèvres; Gabriel m'a aimée, moi aussi, autrefois, et je m'appelle la marquise du Castellat. Gabriel a aimé Laurence, et Laurence est morte. Gabriel l'aime maintenant : qui sait?

La lettre qu'elle tenait à la main était un gros papier bis, plié maladroitement; les grossiers caractères de l'adresse tremblaient. Quand le regard de la marquise tomba enfin sur cette missive égarée, on ne sait comme, dans son boudoir élégant, elle tressaillit et devint pâle.

— Douairière! balbutia-t-elle.

Elle rompit le cachet d'une main défaillante et lut :

« — Marianne, tu as bien fait de fuir; mes nuits sont terribles, et je vois souvent ceux qui sont morts.

« Ce que j'ai fait, c'était pour toi et pour Gabriel; vous m'avez abandonnée tous les deux; il y a peut-être une Providence.

« Malo de Treguern a dormi dans sa tour; il dit que l'heure est venue et que le vieil arbre va refleurir. Puissé-je être morte quand Treguern se relèvera!

« Celle-ci est pour t'annoncer que tu vas voir l'enfant; il a voulu partir comme l'autre était parti naguère. Ce n'est pas moi qui l'ai chassé. Cependant il y a bien longtemps que je doute; ils sont nés si près l'un de l'autre! Nous avons trompé le prêtre; Fanchette a pu nous tromper. L'enfant n'a pas le visage d'un Le Brec.

« Quand tu le verras, regarde-le bien. Gabriel l'a regardé, la dernière fois qu'il est venu, il ne m'a rien dit. Pourquoi aimerait-il son enfant, l'homme qui n'aime pas sa mère?

« L'heure de la dernière bataille va sonner. Les voix qui me parlaient autrefois dans le silence de la nuit se taisent; mes yeux aveuglés ne voient plus l'avenir. Tu es encore assez jeune pour souffrir en cette vie : adieu, Marianne, nous avons bâti sur le sable, et ma tendresse a été ton malheur.

« FRANÇOISE LE BREC DE KERVOZ. »

« *Post scriptum.* — Les trois Freux ont disparu; on ne voit plus la Morte. Les paysans ont trouvé l'écusson de Treguern cloué à la maîtresse porte du *château-sans-terre,* comme ils appellent ici le palais que Gabriel a fait bâtir à la place où était le manoir de Filhol; ils disent tous que Treguern va revenir. Privat, l'avocat qui défendit Roland Montfort est parti pour Paris. Prends garde et avertis Gabriel, si tu n'as point séparé ta fortune de la sienne. »

Une terreur découragée se peignait sur les traits de la

marquise, chaque mot de cette lettre était pour elle une menace. Pendant qu'elle la refermait, elle avisa sur la table un petit pli régulièrement carré dont l'adresse était d'une écriture inconnue.

Ce pli ne contenait que deux lignes et disait :

« J'aurai l'honneur de me présenter aujourd'hui chez madame la marquise du Castellat à huit heures précises. »

Il était signé du nom de Privat.

La marquise se tourna en sursaut vers la pendule, qui marquait justement huit heures.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, c'est cet homme qui prit la défense de Roland Montfort ! Que vient-il faire chez moi? Je ne veux pas le voir !

Elle agita violemment sa sonnette et dit à Juliette qui accourait :

— Prévenez le concierge tout de suite ! Je n'y suis pas pour un M. Privat qui doit venir à huit heures.

Comme Juliette se retournait pour obéir, elle se rencontra face à face sur le seuil avec un petit homme décemment vêtu qui se mit à sourire et lui tira son chapeau d'un air honnête.

Il s'effaça pour laisser passer la camériste et dit avec aplomb en s'avançant vers la marquise :

— Exact à la minute, comme vous voyez, madame ! M. Privat, avocat, qui a fait cent lieues pour avoir l'honneur de vous présenter son respect.

Il salua, fit volte-face et s'en alla fermer la porte sur le nez de Juliette. La marquise le regardait faire avec étonnement.

Privat était bien mieux costumé que dans la cour des Messageries ; il avait un pantalon noir presque neuf, grimaçant sur de gros souliers bien cirés, un habit noir

très-propre et trop large, un gilet noir taillé à la papa, et une belle cravate blanche formant une rosette qu'eût enviée un marié de village.

Son nez était pointu, sa bouche grande et souriante; ses petits yeux regardaient par-dessus d'énormes lunettes rondes comme des écus; ses joues maigres et très-colorées remuaient du haut en bas quand il parlait; son front démesurément élevé se terminait en pointe chauve, et les cheveux des tempes, artistement ramenés, essayaient en vain d'ombrager la nudité de ce crâne montueux.

Tout cela pouvait être fort laid, mais tout cela était content de soi, allègre, vivant, agité même et relevé par une petite pointe de gaillardise assez spirituelle.

— Ma chère dame, dit-il en revenant vers la marquise et en prenant un ton de bienveillante bonhomie, je pense bien que vous ne me remettez pas. Nous avons vieilli tous les deux. Et, quant à moi, j'avoue que j'aurais été fort empêché de vous reconnaître.

Marianne de Treguern jeta un regard sur le cordon de sa sonnette, mais elle n'y toucha point.

— Veuillez me dire, monsieur, murmura-t-elle, ce qui me procure l'honneur de votre visite.

Au lieu de répondre, M. Privat poursuivit avec enjouement :

— Savez-vous qu'il y a une fière trotte du marché des Innocents, où je demeure, à l'Allée des Veuves! Mes moyens ne me permettent pas de prendre comme cela des voitures à tout bout de champ; je suis venu à pied. Si madame la marquise voulait me le permettre...

Marianne de Treguern ne le laissa pas achever; elle lui désigna de la main une chaise.

Mais il parait que M. Privat préférait les fauteuils; il repoussa la chaise indiquée et roula une bergère au-de-

vant de la marquise. Cela fait, il s'assit en poussant un voluptueux soupir et caressa, ma foi, son gilet à la papa, comme ces grands seigneurs de comédie qui ont un jabot pour le chiffonner savamment.

— Je connais beaucoup votre jeune voisin M. Stéphane Gontier, dit-il sans préambule et en regardant toujours la marquise par-dessus ses lunettes rondes ; s'il avait voulu, j'aurais fait de lui un homme de loi.

— Je reçois rarement M. Stéphane Gontier, interrompit Marianne de Treguern.

— Bah! fit le petit homme; mais il parait que c'est ainsi à Paris : on demeure porte à porte, et l'on se voit à peine. J'aurai le plaisir de vous amener plus souvent ce jeune homme, qui a de bons principes et de fort honnêtes manières.

La marquise essaya de sourire.

— Est-ce pour cela que vous êtes venu, monsieur? demanda-t-elle.

— J'aime les affaires, répliqua M. Privat en remontant ses lunettes d'un coup de doigt sec et précis; les premières impressions, vous ne pouvez pas ignorer cela, madame, sont absolument décisives. Mon père était huissier audiencier près la sénéchaussée de Redon. Je suis né là-dedans; mon berceau était entouré de rôles et ma poitrine en s'ouvrant a respiré le parfum qu'exhalent les vieux dossiers... l'air des affaires, madame : mon air natal !

La voix de M. Privat s'animait, et ses petits yeux flamboyaient déjà derrière ses besicles bleuâtres. La marquise avait croisé ses mains sur ses genoux. L'instinct de sa frayeur lui disait que derrière la bizarrerie de ces préliminaires on masquait une attaque sérieuse. Elle attendait.

— Dans le cabinet de mon père, reprit le petit

homme d'un accent ému, il y avait un casier, montant des carreaux jusqu'au plafond et tout plein de cartons verts qui ne fermaient plus, tant ils étaient remplis; il y avait des liasses serrées et jetées en tas dans les coins comme les gerbes d'une moisson mûre; il y avait des monceaux de papiers poudreux dont la corne révoltée se crispait et qui étaient couverts jusque sur les marges d'une bonne écriture fine, pressée, mêlée, illisible...

— Tenez! s'interrompit ici M. Privat, le dossier de votre famille, le dossier de Treguern, aurait empli ce boudoir à lui tout seul. Ah! ah! voilà ce que j'appelle un beau dossier! Assez de papiers pour ruiner un roi, ou pour donner à un mendiant la fortune d'un prince, suivant le sort! Eh bien! madame, vous le croirez, si vous voulez, enfant que j'étais encore, j'avais déchiffré tout cela, je connaissais tout cela — et tout cela ne me suffisait plus!

Il se redressa sur sa bergère.

— Je voulais mieux! s'écria-t-il avec un élan d'orgueil; j'avais rêvé une affaire... mais une affaire comme on n'en voit pas! quelque chose de ténébreux, de compliqué, d'inextricable, un imbroglio à mille personnages, une sorte de danse macabre tournant avec délire autour d'une montagne d'or!

Ce petit homme n'avait pourtant pas l'air d'un poète. Marianne de Treguern espéra un instant qu'il était fou.

Nous disons qu'elle espéra, parce que, malgré elle, ce vague sentiment de frayeur, dont nous avons parlé, grandissait dans son esprit.

M. Privat s'était renversé tout au fond de sa bergère.

— Des intérêts qui se croisent, poursuivait-il en savourant son rêve, qui se bifurquent, qui s'embrouillent comme un écheveau de fil; des gens qui changent de

nom, des actes de naissance perdus, des testaments falsifiés; des vivants qui se font passer pour morts et des morts qui reviennent; des meurtres sur lesquels le temps a passé... une affaire, madame la marquise, une affaire héroïque et splendide! une lutte nocturne et impitoyable comme il s'en livre, dit-on, entre les Indiens dans les forêts de l'Amérique du Nord! une bataille acharnée dans les limbes, un roman d'Anne Radcliff, une épopée à la Milton! des efforts insensés, des trahisons atroces, le Code civil aiguisé comme un glaive, le Code pénal tranchant comme une hache! des sommes folles remuées à la pelle, des fantasmagories impossibles au milieu de notre monde incrédule! et moi tout seul, moi, entendez-vous, dans cette nuit profonde, perçant les ténèbres, je ne sais comment, avec des yeux de chat-huant, soulevant les voiles, démêlant les mystères et réunissant dans la main que voilà tous les fils de cette gigantesque intrigue!

Il étendit en avant sa main sèche et ridée comme la main d'une vieille femme.

— Comprenez-vous? ajouta-t-il en essuyant son front où il y avait de la sueur.

— Non, murmura madame la marquise du Castellat, qui mentait peut-être.

Le petit homme ferma les yeux à demi et la regarda fixement.

Tout cet enthousiasme qui l'entraînait naguère était tombé comme par magie.

— Non? répéta-t-il en changeant brusquement de ton; au fait, tout le monde ne peut pas avoir les mêmes goûts que moi. Ce que je disais était pour répondre à la question que madame la marquise me faisait l'honneur de m'adresser. Un beau jour que je ne cherchais plus, j'ai trouvé cette immense affaire rêvée par moi depuis mon

enfance. Le hasard m'y a donné un rôle, et si j'ai franchi le seuil de cet hôtel, c'est que madame la marquise est dans le même cas que moi.

Marianne de Treguern fit un geste d'énergique dénégation.

— Nous sommes au quinze août! poursuivit le petit homme sans prendre garde à ce geste, et il y a vingt ans, jour pour jour, que votre jeune voisin Stéphane Gontier fut baptisé à la paroisse d'Orlan. Un autre enfant fut porté sur les fonts en même temps que lui. Je viens de faire le voyage de Bretagne à Paris avec cet autre enfant qui est un beau gaillard, je vous en donne ma parole! Je suis venu chez vous, madame la marquise, parce qu'il me plaît de savoir lequel de ces deux jeunes gens est votre fils.

XX

M. PRIVAT

Le petit homme avait reculé un peu sa bergère pour se mettre à son point et voir l'effet produit sur la marquise par ses dernières paroles. La marquise gardait les yeux cloués au tapis. Le chien mouton, comme s'il eût compris que les sentiments de sa maîtresse devenaient hostiles ou méfiants, se plaça au-devant d'elle et secoua vaillamment sa fourrure cotonneuse.

— Bonjour, bichon, fit le petit homme en le caressant, tu ne connais donc pas les amis de la maison ? Je possède aussi un chien chez moi, mais c'est un barbet.

Il ôta ses lunettes et se prit à les essuyer soigneusement, à l'aide d'un foulard qu'il tira de la poche latérale de son habit. Ses yeux, tout petits, très-fatigués et cer-

nés d'un nuage bistré, clignèrent à la lumière de la lampe.

— Vous vous croyez donc bien fort contre moi, monsieur, dit la marquise après un silence, pour prendre la hardiesse de me parler ainsi ?

Comme M. Privat ne répondait pas, elle se redressa en un mouvement de colère et s'écria :

— Mais avant tout, pourquoi êtes-vous ici ?

— En qualité de danseur, répliqua cette fois M. Privat avec simplicité. Au pays, ces dames ont la bonté de trouver que je ne gâte pas un quadrille.

La marquise releva les yeux sur lui, et, dans toute autre circonstance, elle aurait eu sans doute grand'peine à s'empêcher de rire, car le petit homme remettait justement ses lunettes et ramenait d'un geste avantageux les deux pinceaux de cheveux qui se croisaient en ogive sur la pointe de son crâne ; mais il paraît que ce soir la marquise n'était pas en belle humeur.

— Nous ne nous entendons pas, reprit-elle sèchement; je désirerais savoir sous quels auspices...

— Je me suis présenté chez vous? acheva le petit homme en voyant que la marquise hésitait; je trouve cela tout simple. Mais comme ces artistes parisiens vous attrapent la ressemblance ! s'interrompit-il en regardant un des portraits pendus à la muraille : ne croirait-on pas voir M. de Feuillans lui-même !

— Vous connaissez M. de Feuillans ?

— J'ai cet honneur-là, madame.

— Et c'est M. de Feuillans ?...

— Mon Dieu ! non, dit M. Privat. S'il m'avait fallu un répondant, je n'aurais eu qu'à choisir dans votre maison même.

— Ah ! fit la marquise.

— J'aurais pu prendre, par exemple, poursuivit le petit homme, monsieur le commandeur Malo, ou bien encore...

Le petit homme s'arrêta.

Outre le commandeur, il n'y avait à l'hôtel du Castellat qu'Olympe de Treguern. La marquise répéta lentement, tandis que ses regards curieux se fixaient sur son hôte :

— Ou bien encore ?

M. Privat plongea la main dans la poche de son habit d'où il retira une bonne grosse poignée de papiers ; parmi ces papiers, il en choisit un qu'il présenta galamment à la marquise.

C'était tout uniment une lettre d'invitation en bonne forme. Au fond, le cas n'avait rien de bien extraordinaire, car on sait où s'égarent parfois les lettres d'invitation des grandes maisons ; néanmoins la marquise baissa les yeux de nouveau avec un redoublement de malaise. Le petit homme prenait pour elle des proportions fantastiques.

— Bien que je sois né dans une ville de province, reprit M. Privat en repliant sa lettre avec soin, je ne suis pas étranger aux habitudes du grand monde. Je sais quels sont les devoirs d'une maîtresse de maison un jour comme celui-ci, et je ne voudrais pas abuser de vos moments, madame la marquise. Le plus court, croyez-moi, serait de répondre franchement à mes questions.

— Et si je ne voulais pas répondre à vos questions, monsieur ?

— Comme vous le disiez tout à l'heure, madame, répliqua M. Privat, je suis fort ! Non pas contre vous précisément, attendu qu'en somme, je ne vous veux ni bien ni mal. Mais je suis très-fort. Et comme j'ai un intérêt

direct à m'instruire, je me servirai de ma force pour avoir auprès de vous tous les renseignements qui me sont nécessaires.

Il toussa légèrement et continua :

— Voyons, est-ce Stéphane? est-ce Tanneguy?

Comme Marianne de Treguern gardait le silence, il étendit le doigt vers la lettre de douairière Le Brec qui était restée entr'ouverte sur la table.

— Je connais cette écriture-là, dit-il.

La marquise tressaillit et fit un geste irréfléchi comme si elle eût voulu soustraire la lettre à ses regards.

— Je sais ce qu'il y a dedans, prononça paisiblement le petit homme.

Pour le coup, une épouvante réelle se peignit dans les yeux de la marquise.

M. Privat se baissa pour caresser le chien mouton qui secoua son ouate et lui montra la double rangée de ses petites dents blanches enchâssées dans du satin rose.

— Remettez-vous, ma chère dame, murmura-t-il, remettez-vous. L'heure passe; si nous devons parler peu, raison de plus pour parler bien. Voici vingt ans révolus que j'ai mis le pied au seuil de ce labyrinthe; depuis vingt années j'erre là-dedans sans me reposer jamais. Veuillez ne point oublier que mon premier pas dans la voie où je marche a été la défense de Roland Montfort, le sergent, présentée par moi devant la cour d'assises de Vannes. Je sais donc, *à priori,* tout ce que Roland Montfort sait lui-même. Or, l'opinion de Roland est qu'il y eut supercherie lors du baptême et que chacun des deux enfants reçut le nom qui ne lui était pas destiné.

— Fanchette, la sage-femme, est morte, murmura Marianne de Treguern qui n'essayait plus de lutter.

— Avant de mourir, Fanchette, la sage-femme, n'a rien révélé ?

— Rien.

— Et Fanchette, la sage-femme, était toute seule à connaître le secret ?

— Toute seule.

— Alors, vous ne savez pas vous-même ?...

— Je doute.

M. Privat fit une grimace à laquelle il était impossible de prêter une signification flatteuse.

— Peste! grommela-t-il, vous doutez comme cela depuis vingt ans, madame la marquise! C'est du scepticisme effréné! En vieillissant, on apprend chaque jour quelque chose; je ne connaissais pas encore ce genre d'amour maternel.

La marquise devint pâle et se mordit les lèvres.

— Passons là-dessus, fit brusquement M. Privat; le fameux séminariste avait nom Gabriel, n'est-ce pas ?

Marianne de Treguern inclina la tête affirmativement.

— Et M. de Feuillans s'appelle aussi Gabriel, continua le petit homme. Ne serait-ce point possible que M. de Feuillans sût le secret de la sage-femme ?

— Il ne le sait pas, répondit la marquise.

M. Privat la regarda bien en face.

— Et son secret, à lui, prononça-t-il lentement, le savez-vous, madame? Savez-vous pourquoi le 16 août de l'année mil huit cent, il fit passer cent mille francs à Londres? et pourquoi, depuis ce temps-là, tous les ans, à la même époque, il paie à un créancier inconnu cette rente énorme de quatre mille livres sterling! Toujours cent mille francs !

— Non, dit Marianne de Treguern, qui s'éventait avec son mouchoir chargé de broderies, je ne sais rien de tout cela.

— Moi, j'ai fait bien du chemin! murmura M. Privat comme en se parlant à lui-même; moi, je sais bien des choses! mais le labyrinthe est si vaste! je ne suis pas au bout!

— De dix-huit cent à dix-huit cent quatre, s'interrompit-il en changeant de ton, il existe pour moi un vide, et cependant les annuités furent régulièrement acquittées. En 1804, il y eut l'histoire de Jérôme Clément...

Il s'arrêta pour observer la marquise.

— Vous entendez, madame, reprit-il : Jérôme Clément?

— Jérôme Clément? répéta Marianne de Treguern.

— Le riche médecin de Laval, ajouta monsieur Privat.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom, dit la marquise avec plus de calme.

Le petit homme s'était renversé sur le dossier de son fauteuil et la considérait fort attentivement; il y avait dans ses yeux une surprise profonde.

— Est-ce apathie de la conscience? pensait-il; est-ce ignorance véritable? Au fait, ce chien mouton est un animal hargneux, égoïste, intolérable; mais il n'est pas enragé. Cette bonne femme a fermé les yeux de si grand cœur qu'elle n'a peut-être rien vu. C'est invraisemblable, mais c'est possible.

— De 1804 à 1810, reprit-il tout haut, autre lacune pour arriver jusqu'à l'affaire de Johann-Maria Worms, le marchand de diamants de Cologne. Je pense que vous avez quelque idée de cela?

— Aucune idée, répondit la marquise; et je ne com-

prends rien à vos questions, qui me semblent de plus en plus étranges.

— Alors même que vous me parlez ainsi, ma chère dame, dit M. Privat sans s'émouvoir, vous m'apprenez encore quelque chose. Je vous supplie de croire que j'ai d'excellentes raisons pour vous faire subir ce fâcheux interrogatoire. Ces deux affaires, du reste, ne sont que des épisodes, bien tragiques, il est vrai. Je suis allé à Laval et je suis allé à Cologne; s'il faut le dire, je n'espérais pas que vous pussiez rien m'apprendre de nouveau à ce sujet. Il est donc bien entendu que monsieur de Feuillans vous épargne la partie trop dramatique de ses confidences, et ne vous met en tiers que dans les intrigues mignonnes, qui sont le côté léger de son œuvre.

Marianne de Treguern ouvrit les yeux tout grands, et le petit homme put voir qu'il avait parlé une langue inintelligible pour elle.

— Et cependant, reprit-il en fronçant le sourcil malgré lui, vous savez que M. de Feuillans a fait lever le plan des anciens domaines de Treguern : tout le pays entre la Vilaine et l'Oust? Vous savez que M. de Feuillans a bâti, à la place de l'ancien manoir de Treguern, ce palais insolent qu'on nomme le Château-sans-Terre? Vous savez que M. de Feuillans a fait des démarches pour acquérir le droit de porter le nom et les armoiries de Treguern?

— Ces démarches ont été entamées, répliqua la marquise, à l'époque où M. de Feuillans devait épouser ma jeune sœur Laurence. J'ai appuyé ces démarches parce que le nom de Treguern n'avait plus de représentant mâle.

— En ce temps-là, était-ce bien sincèrement votre croyance?

— Oui, monsieur.

— Et maintenant?

— Ma croyance n'a pas changé.

— Et les démarches continuent, reprit le petit homme qui eut un sourire amer, parce que M. de Feuillans va épouser votre nièce Olympe. Eh bien! madame, s'il avait plu à Dieu de laisser seulement un bras à tel pauvre garçon de ma connaissance, tout cela serait fini depuis longtemps!

Neuf heures sonnèrent à la pendule; le petit homme se leva et fit le tour de la chambre, s'arrêtant un instant devant chaque portrait.

— Celui de Filhol n'est pas là, grommela-t-il entre ses dents, non plus que celui de Geneviève!

Il se retourna brusquement vers la marquise qui le suivait d'un regard sournois.

— Quelle différence y a-t-il, pensa M. Privat, entre une femme qui sait parfaitement et une femme qui se dit : Je ne veux pas savoir?

— A quelle époque placez-vous la mort de votre belle-sœur Geneviève? reprit-il tout haut.

— Elle quitta le manoir le jour même du baptême, répondit la marquise, depuis lors, je ne l'ai jamais revue.

— Vivante... Mais autrement?

La marquise eut un frisson et baissa les yeux.

M. Privat s'était arrêté plus longtemps, rêveur et presque mélancolique, devant le portrait de Laurence, dont le regard d'ange semblait descendre sur lui; du portrait de Laurence ses yeux allèrent vers la toile où vivait le fier visage de Gabriel de Feuillans.

Il secoua la tête lentement, fit volte-face et revint se placer derrière le dos de sa bergère. Désormais, la mar-

quise essayait vainement de dominer son trouble; de bon cœur, elle eût donné un ou deux rouleaux de louis à quiconque fût venu interrompre ce tête-à-tête. Mais, quoiqu'il arrivât du bon pays de Redon, ce monsieur Privat avait choisi son heure avec un tact tout particulier et comme s'il eût connu les habitudes intimes du monde parisien. Le moment qui précède l'ouverture d'un salon, c'est la solitude parfaite et absolue; durant ce quart d'heure solennel, les visiteurs les plus intraitables s'abstiennent, et, sauf ces cas de violation de domicile dont les cousins départementaux se rendent seuls coupables, la maîtresse de maison est à l'abri de toute importunité pendant l'heure sacrée de sa toilette.

L'Allée des Veuves était encore déserte et la voiture qui devait s'arrêter la première devant la grille de l'hôtel du Castellat n'était peut-être pas même attelée.

Le petit homme prit cet accent normand, demi-railleur, demi-patelin, qui n'est pas étranger aux fils d'huissiers du pays de Bretagne.

— Et les revenants, ma chère dame? s'écria-t-il tout à coup.

Marianne de Treguern se redressa sur son fauteuil. Le petit homme poursuivit avec un sourire satisfait :

— Il paraît que ces coquins de revenants vous tourmentent d'un façon toute particulière!

La marquise mordait la broderie de son mouchoir.

— Monsieur, balbutia-t-elle, il est des choses dont il ne faut pas parler à la légère.

— En thèse générale, madame, répliqua M. Privat qui prit une pose d'orateur et s'accouda au dos de sa bergère comme à une tribune, je m'efforce de parler convenablement de toutes choses. Ne croyez point que je sois de ces esprits sceptiques et fanfarons qui se donnent

le tort de badiner à propos des mystères de l'autre monde. Les histoires de revenants sont à l'ordre du jour dans votre cercle : je n'y vois point de mal; vous parlez des trois Freux et de Valérie la Morte, c'est très-bien... mais avez-vous fait frémir quelquefois vos nobles hôtes avides de merveilleux, en leur racontant une des visites que votre frère Filhol vous a rendues après sa mort?

Marianne de Treguern mit son front brûlant dans ses mains.

— Vous ne répondez pas, madame la marquise, poursuivit monsieur Privat, et pourtant, vous avez revu votre frère Filhol, n'est-ce pas? Vous l'avez revu plus d'une fois?

— Oui, balbutia Marianne, c'est vrai... je l'ai revu.

— En Bretagne?...

— En Bretagne.

— Et à Paris?

Marianne frémit de tout son corps et garda le silence comme si elle eût craint que ses paroles n'appelassent les spectres qui rôdaient peut-être sous les grands arbres du jardin ou dans la nuit des corridors.

— Et feu M. le marquis du Castellat, votre époux, demanda encore M. Privat, l'avez-vous revu?

Marianne de Treguern fit un signe de tête négatif.

— Et mademoiselle Laurence, votre jeune sœur?

— Non plus, prononça tout bas la marquise.

— Ceci tiendrait à faire croire, dit le petit homme, qui malgré ses protestations semblait traiter assez lestement ces matières, qu'il y a des morts qui reviennent et des morts qui ne reviennent pas...

Il attacha sur la marquise un regard incisif.

— Eh bien! madame, si je vous disais, moi, s'interrompit-il d'un accent bref et tranchant, tandis que son doigt étendu désignait le portrait de Laurence, si je vous

disais que j'ai rencontré cette belle jeune fille, ce soir, en traversant le jardin de votre hôtel?

— Ma sœur! s'écria la marquise, ce soir!

M. Privat passa le revers de sa main sur son front. On eût dit que ses propres paroles finissaient par faire impression sur son esprit.

— Ce n'est pas la première fois que je vois des portraits de famille se lever et marcher, dit-il d'une voix quelque peu altérée. Je regrette, madame la marquise, que vous ne connaissiez ni l'histoire de Johann-Maria Worms, le joaillier de Cologne, ni l'histoire de Joseph Clément, le médecin de Laval. L'heure presse et je n'ai pas le temps de vous les raconter en détail. On peut bien vous dire pourtant que Joseph Clément mourut de mort violente dans une pauvre cabane de la forêt de Montigné, à quelques lieues de Laval, le 15 août 1804.

— Le quinze août! répéta la marquise.

— Et que Johann-Maria Worms fut assassiné dans son beau château des bords du Rhin, dans la nuit du 15 au 16 août 1810.

— Etrange! balbutia la marquise qui écoutait tout cela comme en rêve.

— Eh bien! ma chère dame, reprit le petit homme simplement et posément, de cet accent qui force la créance : j'ai vu souvent à Laval dans le salon de sa veuve, qui jamais n'a voulu le vendre, malgré sa grande misère, le portrait de Joseph Clément, lequel en son vivant était si riche! J'ai vu aux environs de Cologne, dans ce beau château dont le pied se laisse caresser par les flots bleus du Rhin, j'ai vu le portrait de Johann-Maria Worms. Quand on regarde comme cela le portrait d'un homme assassiné, en écoutant l'histoire du meurtre, on peut vivre cent ans et ne l'oublier jamais!

Ici M. Privat s'interrompit et demanda, entre parenthèse :

— Madame, possédez-vous un portrait de votre frère Filhol?

— A l'époque de sa mort, répondit la marquise, nous étions bien pauvres, monsieur, et nous demeurions dans un petit village de Bretagne où il n'y avait pas de peintre.

M. Privat s'inclina et poursuivit :

— C'est extrêmement plausible.

— Je vous demandais cela, madame la marquise, ajouta-t-il après un court silence, par suite de ce travail mental qu'on appelle au collége l'association des idées. Il m'est revenu, en effet, que Filhol de Treguern mourut, lui aussi, la nuit du 15 août...

— Nous perdîmes notre frère, répliqua la marquise d'un ton de sincérité, au mois de septembre, en plein jour, et il mourut dans son lit.

— La première fois... dit le petit homme.

Marianne crut qu'il allait poursuivre, mais il s'arrêta brusquement.

— Une nuit, reprit-il après un nouveau silence, que j'étais dans le cimetière de la paroisse d'Orlan, je vis promener bras dessus, bras dessous, au clair de la lune, le portrait de Joseph Clément et le portrait de Johann-Maria Worms. Il y avait avec eux un troisième personnage, spectre aussi, suivant toute apparence, si les deux premiers n'étaient point des vivants. Et c'est à cause de cela, madame la marquise, que je me faisais l'honneur de vous demander si vous ne possédiez point un portrait de feu Filhol de Treguern, votre frère... J'aurais pu, avec certitude, donner un nom au troisième spectre, si vous aviez eu ce portrait.

Marianne de Treguern semblait prête à se trouver mal.

— Ce sont ceux-là, poursuivait encore M. Privat, qui grandissait par la détresse même de la marquise, ce sont ceux-là dont on parle parfois dans vos salons : les trois Freux du bourg d'Orlan. Mais lequel de nous deux, madame la marquise, va prononcer le véritable nom de celle qu'on appelle la morte? Est-ce Geneviève? Est-ce Laurence?

XXI

OLYMPE DE TREGUERN

Jamais les salons et les jardins de l'hôtel du Castellat n'avaient été encombrés plus magnifiquement. Sous les guirlandes de fleurs et de lumières, la foule brillante s'empressait au plaisir. C'était une de ces belles cohues que Paris seul au monde sait réunir et mettre en joyeuse fièvre. Il y avait là tout un essaim de femmes adorables. L'esprit pétillait déjà dans les mille causeries nouées à l'aventure; l'orchestre de Tolbecque essayait ses préludes vifs et gracieux. On sentait je ne sais quel éblouissement, précurseur de l'ivresse heureuse, parmi la tiédeur embaumée de cet air.

Partout ce n'étaient que fraîches lèvres épanouies dans le sourire, étincelles des diamants, étincelles des regards.

Il faut le dire, les fêtes de madame la marquise valaient encore mieux que leur réputation. L'hôtel du Castellat, construit au temps où les fêtes étaient la grande affaire, était entre les mains de Marianne de Treguern comme un stradivarius sous les doigts d'un virtuose; elle en tirait un parti excellent. C'était son goût et sa passion. Frivole outre mesure, ne sachant ni travailler, ni réfléchir, ni même causer dans toute la beauté du mot, la marquise donnait son intelligence entière à ce labeur de maîtresse de maison et achetait au prix de sommes folles le privilége d'avoir des salons bien remplis.

Elle était là ce soir, se donnant toute à tous, modestement fière du grand succès de son œuvre et ne gardant aucune trace apparente de cette détresse qu'elle avait éprouvée quelques instants auparavant dans son entrevue avec M. Privat.

M. Privat ne l'avait quittée qu'au seuil des salons, et maintenant il se promenait dans le bal, le nez au vent, les mains derrière le dos, jetant des regards franchement approbateurs sur les magnificences de la fête.

Le lion de ces fastueuses réunions, Gabriel de Feuillans venait de faire son entrée. Quand il était venu baiser la main de la marquise, celle-ci lui avait dit tout bas :

— Prenez garde!

Une émotion contenue et à grand'peine dissimulée perçait sous la gravité fière qui était le masque habituel de Feuillans.

— Marianne, murmura-t-il en se penchant sur sa main, savez-vous le nom de tous ceux qui ont eu l'entrée de votre maison ce soir?

La marquise ouvrait la bouche pour répondre, mais elle rencontra le regard perçant de M. Privat qui se fixait sur elle par-dessus ses lunettes.

— On nous observe, fit-elle en appelant sur ses lèvres un gai sourire, je ne puis que vous répéter encore : Prenez garde !

M. Privat pensait à part lui en analysant ce sourire :

— Est-ce une bonne grosse femme, pétrie d'égoïsme et d'insignifiance, ou la plus parfaite comédienne de l'univers?

Une rumeur se fit, les groupes s'agitèrent et la foule se pressa du côté de l'allée des tilleuls où naguère Josille et la petite Vevette s'évertuaient à mettre le feu aux lampions; la marquise serra le bras de Feuillans qui s'inclina pour s'éloigner.

Dans l'allée des tilleuls un couple s'avançait à pas lents. C'était un vieillard de grande taille à la physionomie morne et triste qui portait un costume bizarre qu'on eût pris volontiers pour un déguisement de carnaval. La pièce principale de ce costume consistait en un manteau de drap noir descendant jusqu'aux pieds et sur lequel étaient brodés en or les attributs de la passion de Notre-Seigneur. Une large croix de Malte lui pendait au cou.

A son bras s'appuyait une jeune fille dont la toilette de bal était remarquable surtout par son élégante simplicité. Sur leur passage on murmurait les noms du commandeur Malo et de mademoiselle Olympe de Treguern.

Chacun voulait la voir, et quand on l'avait vue, la curiosité survivait à l'admiration. Des bruits si étranges couraient sur cette belle jeune fille qui était la fiancée de M. de Feuillans, et dont la vie s'entourait d'un voile mystérieux !

Tout à l'heure encore on parlait d'elle. Olympe de Treguern avait trop d'admirateurs pour ne point avoir

d'ennemis. On commentait son absence, on se demandait pourquoi elle n'était pas là, auprès de la marquise qui lui servait de mère.

Il y avait des gens qui prétendaient savoir qu'une grande froideur régnait entre la marquise et sa nièce. Olympe était l'héritière unique de feu M. le marquis du Castellat, qui avait fait un testament en sa faveur, mais là n'était pas le *casus belli*, car la tante et la nièce n'avaient jamais parlé d'affaires d'intérêt. D'autre part, Olympe n'avait certes pas à se plaindre des sévérités de la marquise; on la laissait maîtresse absolue de ses actions, et suivant certains bruits, Olympe usait de cette liberté largement.

Ces bruits qui courent dans le monde ont des sources introuvables comme celle du Nil.

Le monde n'accusait pas Olympe en termes positifs; le monde lui-même, en face de l'angélique fierté de cette enfant, avait peur de n'être pas le plus fort.

Mais le monde disait tout bas, avec ses mille voix insinuantes, qu'il y avait un secret dans l'existence d'Olympe.

Le chevalier de Noisy tout seul, l'ancien soupirant respectueux de Laurence de Treguern, niait cela énergiquement. On supposait que le chevalier de Noisy en savait un peu plus long que les autres.

C'étaient des absences subites et imprévues, des éclipses, pourrait-on dire, puisque l'expression favorite des poètes de la Restauration faisait d'Olympe un astre. On avait vu ces éclipses se produire au milieu même d'une fête; il y en avait qui ne duraient qu'une heure; d'autre fois, Olympe ne revenait qu'au bout d'une semaine, dans une circonstance récente, ceux qui étaient à l'affût de ce petit mystère l'avaient cherchée en vain durant la moitié d'un mois.

Où allait-elle? Gabriel de Feuillans, son fiancé, le savait-il? Depuis quelque temps, Gabriel de Feuillans, pour sa grande affaire de tontine, était plus souvent à Londres qu'à Paris.

Où allait-elle? En ces circonstances, la marquise du Castellat se bornait à répondre invariablement que sa nièce était indisposée.

Mais, quand une riche héritière est malade, les médecins ne manquent pas, et les médecins n'ont jamais été accusés de mutisme.

Quand on lui parlait d'Olympe, le médecin de la marquise tournait ses pouces gravement et faisait de la tête un signe d'ignorance. Un jour qu'on le poussait, il affirma sérieusement qu'il n'avait pas été appelé une seule fois à l'hôtel pour mademoiselle de Treguern. Il n'avait à s'occuper que des nerfs de la marquise.

Cela devait être vrai; en fait de visites, le docteur était incapable de mentir par soustraction.

Il y a de ces maladies si malheureuses et si terribles qu'on les dissimule comme une honte; le patient se cache pour souffrir; il empêche le jour de pénétrer dans sa retraite, comme s'il ne voulait point que le soleil vît l'horreur de ses convulsions; il ferme tout passage au bruit comme s'il avait peur qu'une porte entr'ouverte ne révélât le secret de ses hurlements ou de son râle.

Mais il y avait une si douce fraîcheur sur les joues d'Olympe, tant de vigueur flexible dans sa taille, tant de légèreté dans sa marche, tant de vie jeune et vaillante dans son sourire! comment croire?

Et cependant, on parlait de certains jours où la pâleur venait remplacer l'incarnat de ce teint éblouissant, où la tristesse mortelle noyait ce beau sourire.

En somme, si ce n'était pas cela, qu'était-ce? Où allait-elle?

Il y avait bien de ces gens qui, comme monsieur de Noisy, veulent expliquer tout naturellement, et qui disaient : C'est une jeune fille qui s'enferme pour rêver, c'est une enfant gâtée qui a ses caprices plus longs et plus tranchés, parce qu'elle est libre et maîtresse d'elle-même.

Mais ces sages, loin d'étouffer la discussion l'irritent et l'enveniment.

Les caprices ont des bornes, et la rêverie ne doit pas aller jusqu'au somnambulisme. Expliquez donc, puisque vous voulez tout expliquer, pourquoi l'on avait vu, un certain soir que mademoiselle de Treguern était *indisposée,* une jeune fille, en tout semblable à mademoiselle de Treguern, elle-même ou son ombre, franchir la grille munie de persiennes de cette petite maison située derrière les jardins de l'hôtel du Castellat.

La petite maison qui donnait sur ce terrain triangulaire où prit fin la course nocturne de Tanneguy le Breton, lorsqu'il s'évanouit auprès du corps de Stéphane Gontier, son ami et son frère.

Stéphane habitait cette maison. Etait-ce un médecin qu'Olympe de Treguern allait chercher dans la maison de ce beau Stéphane?

Il y a des ressemblances. On avait pu se tromper. Seulement ces erreurs s'étaient fort souvent renouvelées, et l'on citait, entre autres, je ne sais quel récit d'un gentilhomme qui s'était rencontré sur la route de Bretagne, à cinquante ou soixante lieues de Paris, avec une chaise de poste brisée.

C'était à l'époque de cette indisposition, ou éclipse plus longue que les autres, qui avait privé les admirateurs d'Olympe de la vue de leur astre pendant quinze jours au moins.

Le gentilhomme s'était avancé pour offrir ses services;

une jeune femme avait paru à la portière de la chaise brisée, et à la vue du gentilhomme, un geste plus rapide que l'éclair avait rabattu son voile. Mais il n'est point de geste si rapide que ne puisse dévancer le regard, et le gentilhomme disait que dans cette chaise brisée sur la grande route, au milieu d'une lande de Basse-Normandie, il avait cru reconnaître mademoiselle Olympe de Treguern.

Noisy le Sec avait donné un coup d'épée à ce gentilhomme. Un coup d'épée ne prouve rien. Cependant, avant d'entamer le chapitre d'Olympe, on s'assurait volontiers que Noisy le Sec n'était pas à la portée d'entendre.

C'était une adorable tête de brune, délicate et à la fois décidée, pensive, à cause des nuances d'iris qui azuraient sa prunelle, mais souriante aussi, mais gracieuse surtout et portant avec un naïf orgueil sa poétique couronne de beauté. Elle pouvait avoir vingt ans; toutes les joies, tous les espoirs de la jeunesse rayonnaient sur son front. Au fond de son regard limpide, on devinait comme un trésor de vaillance et de tendresse.

Paris, l'immense écrin des perles de beauté, le parterre émaillé des fleurs animées, Paris ne possédait point de perle plus parfaite, point de fleur plus doucement épanouie. Les poètes disaient que cette délicieuse Olympe, dont les cheveux noirs prodigues ruisselaient sur ses tempes nacrées, pour épandre leurs ondes jusqu'à la chute des épaules les plus harmonieuses que pût caresser le ciseau des sculpteurs, dont les yeux bleus glissaient leurs rayons suaves entre ses longs cils recourbés sous l'arc d'ébène que dessinaient fièrement ses sourcils, dont la bouche sérieuse laissait échapper, quand venait à s'entr'ouvrir le corail de ses lèvres, tous les ris, toutes les grâces cachées dans les plis divins de la ceinture de

Vénus, dont la taille sans rivale eût tenté les baisers de ce vent amoureux qui berce les sylphides — les poètes disaient qu'Olympe, la belle entre les belles, la noble, la fière, la bienheureuse, était un rêve céleste ou le sourire des anges de Dieu.

En vérité, si le rayonnement de cette beauté souveraine pouvait parfois s'éteindre tout à coup, si ce front pâli s'inclinait, si cette bouche flétrie cherchait en vain le sourire perdu, il fallait accuser cette inexplicable et triste fatalité qui pesait sur le nom de Treguern.

Le commandeur Malo remit Olympe entre les mains de la marquise, tandis que M. Privat, s'approchant brusquement de Feuillans, lui disait :

— Pour cela, non, monsieur, Marianne de Treguern ne sait pas le nom de tous ceux qui, ce soir, ont eu l'entrée de sa maison !

C'était sous la grande charmille, un lieu que la marquise avait choisi dès longtemps pour tenir sa petite cour. On voyait à travers la verdure l'éblouissante clarte de la salle de bal, et les accords de l'orchestre arrivaient là, voilés et plus suaves.

Pour toute lumière, on n'avait que les rayons perdus des ifs plantés au revers des bosquets. Ces lueurs éclairaient encore assez vivement le côté du berceau où s'asseyait la marquise, environnée de son cercle intime, mais la partie opposée, qui avait une issue sur les massifs voisins du pavillon Louis XV, restait plongée dans l'ombre.

Le commandeur, en effet, avait éteint de sa propre main les lampions qui entouraient sa mystérieuse demeure.

Le commandeur était là, debout, adossé contre un arbre.

— Et vous, Feuillans, demanda-t-on, car l'entretien roulait comme d'habitude sur les choses de l'autre monde, nous direz-vous enfin si vous croyez aux revenants?

— Je n'ai jamais vu de revenants, répliqua le beau Gabriel.

— Madame, dit Champeaux à sa voisine, j'avais une tante qui savait un tas de contes à dormir debout. Je suis bien fâché de les avoir oubliés : j'aurais eu le plaisir de vous les narrer en détail.

— J'aurais parié, murmura le baron Brocard à l'oreille de Noisy, en regardant valser Olympe, que c'était l'amazone de l'avenue de Madrid.

— Vous eussiez perdu, répartit sèchement le chevalier.

— On parle chez nous, dit M. Privat avec une timidité feinte ou réelle, et, si je prends la liberté de citer mon pays, c'est que j'ai l'honneur d'être le compatriote de madame la marquise, on parle de revenants qui ne se montrent point et dont les voix s'entendent seulement dans la nuit.

— Vous êtes du pays d'Orlan? s'écria-t-on à la ronde.

M. Privat s'inclina modestement. Vingt voix prononcèrent à la fois le nom des trois Freux, dont on avait parlé si souvent à l'hôtel du Castellat.

Et le cercle se rétrécit autour du petit homme.

Gabriel de Feuillans était à une dizaine de pas du commandeur Malo. Vis-à-vis d'eux, après la valse, Olympe de Treguern vint s'asseoir.

— Mesdames, répondit M. Privat avec simplicité, je ne sais quel hasard a porté jusqu'ici la renommée de cette triple apparition qui effraie les bonnes gens du

bôürg d'Orlan, et si quelque chose m'a étonné dans ce monde brillant où tout était nouveau pour moi, pauvre légiste de village, ça été assurément d'entendre citer nos spectres campagnards, qui doivent être bien flattés de cet honneur.

Il glissa un regard vers Olympe de Treguern.

— Autrefois, continua-t-il en s'adressant à elle directement, il y avait un manoir qui portait le nom de votre noble famille, mademoiselle. Monsieur de Feuillans, ajouta-t-il en saluant Gabriel, rendra sans doute ce nom au château qu'il a fait bâtir, quand il sera devenu votre époux. C'est autour des murailles toutes neuves de ce palais que les trois Freux viennent à l'heure de minuit. M. le commandeur Malo sait bien qu'il y avait une prophétie annonçant que le dernier comte de Treguern mourrait trois fois. Les gens de la grand'lande pensent que cette apparition, connue sous le nom des Trois Freux, n'est autre chose que Treguern trois fois mort qui vient visiter les lieux où fut la maison de son père.

M. Privat s'était adressé successivement à Olympe, à M. de Feuillans et au commandeur, le commandeur, Feuillans et Olympe gardèrent tous les trois le silence.

La marquise jouait avec son éventail; contre son habitude, un sourire sceptique courait autour de ses lèvres. Le baron Brocard haussait les épaules franchement; Noisy écoutait de toutes ses oreilles.

— Quant à la morte, reprit M. Privat, on a commencé de la voir sous les saules qui environnent la Tour-de-Kervoz, à l'époque où la plus jeune sœur du comte Filhol passa malheureusement de vie à trépas.

— Laurence! murmura le chevalier de Noisy, qui serra sans le savoir le bras du baron Brocard.

— Balivernes! grommela celui-ci.

Un tressaillement convulsif avait agité les lèvres de Feuillans.

Derrière la charmille, Josille et la petite Vevette passèrent, portant des plateaux de rafraîchissements vers la salle de bal.

— Je te dis que je l'ai vue! faisait Josille avec impatience, comme je te vois, la Vevette! Peut-être bien que j'ai des yeux!

— Je te dis que tu as la berlue! ripostait la petite fille.

— Elle a passé au bas du mur, pendant que j'allumais sur la terrasse, reprit Josille, ses cheveux étaient en désordre et tombaient sur sa mante.

— Pendant que tu allumais sur la terrasse, mademoiselle était justement à sa toilette!

— Alors elle est double, ou bien je suis *fainé* (*).

— Tu es innocent, voilà tout, s'écria la jeune fille, qui le poussa en avant.

Mais Josille résista; il avait autre chose sur le cœur.

— Toi, dit-il en fronçant le sourcil, tu es comme le baron Brocard qui t'a pris le menton là-bas, dans l'avenue : tu ne crois à rien!

— Je l'ai joliment reçu, aussi! s'écria la petite Vevette.

— Point déjà trop mal!

— Je l'ai battu.

— Oh! dam! fit Josille d'un ton pénétré, je voudrais bien que tu m'aurais tapé comme ça, la Vevette!

Pour combler ses vœux, Vevette lui donna un grand coup de poing dans le dos.

(*) Locution de la Haute-Bretagne qui correspond au mot gaélique *fey* et qui veut dire : *ensorcelé* ou plus rigoureusement : *destiné à être ensorcelé*.

— Toi, dit-elle, tu es comme le chevalier de Noisy qui prend les vessies pour des lanternes et qui raconte le matin sans rire tout ce qu'il a rêvé dans la nuit.

— Écoute, la Vevette, interrompit le petit Josille en s'arrêtant, je n'ai point rêvé : la preuve, c'est que je me suis laissé couler jusqu'en bas du mur pour voir par où notre demoiselle avait disparu. Quand j'ai été dans le chemin qui est là au pied de la terrasse, je n'ai rien vu, mais tu sais bien la maison avec une porte verte et une petite grille ici tout près?

— Eh bien? fit Vevette que la curiosité prenait malgré elle.

— Eh bien! j'ai entendu qu'on parlait derrière les barreaux... devine qui? Stéphane Gontier que nous avons connu au pays.

— Puisque c'est là qu'il demeure! dit Vevette.

— Et M. Gabriel! acheva Josille.

— Ah! murmura la fillette en se rapprochant. Et que disaient-ils?

— M. Gabriel disait comme ça : Vous avez des fonds; prêtez-moi cent mille francs pour trois jours.

— Est-ce bien possible! Et Stéphane répondait?

— Il répondait qu'il ne voulait point, et M. Gabriel se démenait pour lui faire croire qu'il était riche comme un Crésus et qu'il partagerait avec lui. Et le Stéphane répondait toujours : Nenni, nenni, merci bien; je n'ai point confiance en vous!

Ils se trouvaient en ce moment au revers de la charmille, formant le cabinet de verdure où la marquise et son cercle étaient réunis.

Vevette déposa son plateau par terre et prit le bras de Josille; de son autre main, elle écarta quelques bran-

ches, de manière à glisser un coup d'œil dans le cabinet de verdure.

— Regarde! dit-elle à voix basse, voici M. Gabriel de Feuillans et voici mademoiselle Olympe de Treguern.

Josille avança la tête et regarda.

— Les vois-tu? demanda la fillette.

— Je les vois, répondit Josille.

— La main sur la conscience, était-ce bien elle? Était-ce bien lui?

— La main sur la conscience, répéta Josille presque solennellement, c'était bien lui et c'était bien elle!

XXII

LE CABINET DE VERDURE

La petite Vevette demeura un instant pensive, puis elle reprit son plateau en disant :

— Mon pauvre Joson, tu ne feras jamais qu'un failli gars !

A l'intérieur du cabinet de verdure, M. Privat, qui était décidément l'orateur du moment, disait :

— Il faut avouer que le décor est pour beaucoup dans le mystère de ces drames. Si vous aviez vu le pâtis de Treguern où se dresse cette grande ruine qu'on nomme la Tour-de-Kervoz ; si vous aviez vu le cimetière d'Orlan, le triple cercle des Pierres-Plantées et le ravin que surplombe le chemin des Troënes, vous comprendriez bien mieux tout cela.

— Et pourtant, s'interrompit-il en regardant autour de lui, on n'est pas mal ici non plus. Ces bosquets sont vastes, ces ombrages impénétrables. J'ai vu quelque

part, là-bas, des grottes sombres comme l'entrée de l'enfer. Et ne m'a-t-on pas dit que ces ruelles qui bornent l'enclos ont servi de théâtre à plus d'une tragique aventure ?

Il y eut un silence.

— Tout y est, reprit M. Privat lentement; les bâtiments grands et vieux, les longs corridors, l'isolement profond, les chambres condamnées où reste le souvenir de ceux qui ne sont plus. Proportions gardées entre la Bretagne, qui est le pays des ténèbres, et Paris, patrie des lumières, je crois qu'un amateur pourrait placer encore ici de fort belles apparitions.

Le commandeur Malo s'agita et sembla flairer au vent, comme un limier qui tâte les lointaines fumées.

— Treguern est près d'ici! murmura-t-il.

Puis, élevant la voix pour la première fois, il dit :

— Avocat, où est le jeune homme qui était avec vous dans l'intérieur de la diligence?

— Monsieur le commandeur, répliqua M. Privat, la ville est grande et l'enfant paraît avoir de bonnes jambes; s'il court encore, il doit être loin.

Malo croisa ses bras sur sa poitrine.

— L'heure approche! gronda-t-il entre ses dents serrées; mais celui qui doit mourir n'est pas ici, car je ne vois pas le voile.

Le regard de M. Privat, mobile et perçant, allait sans cesse de la marquise à Gabriel de Feuillans. La marquise avait repris une apparence de calme; Feuillans dédaignait évidemment de se mêler à l'entretien; le cercle était, au contraire, dans d'excellentes dispositions pour écouter des histoires : la parole vague et emphatique de M. Privat avait éveillé son appétit curieux sans lui donner la moindre pâture, et la présence du commandeur

mettait dans l'esprit de chacun ce bon effroi préliminaire qui double le prix des récits de veillée.

La danse était là tout près, c'est vrai, la danse avec son nimbe lumineux et la joie de ses bruits. Mais qui ne sait le pouvoir des contrastes? L'éclat de la salle de bal ajoutait vraiment au sombre aspect du cabinet de verdure.

— Ne sait-on rien de plus sur ces trois êtres surnaturels? demanda une jolie vicomtesse.

— Belle dame, on sait d'abord qu'ils n'existent pas! s'écria le baron Brocard, pressé d'établir sa position d'esprit fort.

— Voici que je me souviens de l'histoire de ma tante! dit Champeaux en frappant dans ses mains avec triomphe; quand elle était jeune, elle voyait toujours un mouton blanc... non, un mouton noir... enfin, un mouton noir ou blanc. La chose certaine, c'est que c'était un mouton. Ce mouton...

— Si fait, madame, répondait cependant M. Privat, on croit en savoir davantage : et il faut bien qu'il y ait quelque chose de réel au fond de toute cette fantasmagorie, car les pauvres gens de la grand'lande n'auraient certes point inventé certains détails. Si je ne craignais d'abuser...

— Parlez, monsieur, parlez! cria-t-on de toutes parts.

— Soit qu'on dise que l'apparition n'est que la forme triple du dernier Treguern, reprit le petit homme, soit qu'on admette trois spectres différents, liés entre eux par une chaîne mystique, car ils ne se séparent jamais, la croyance commune est qu'ils viennent sur la terre pour venger le sang répandu... un meurtre ou trois meurtres. Valérie la Morte, suivant la même croyance, est leur servante, leur sentinelle ou leur courrier. Le

commandeur Malo pourrait vous dire comme moi qu'ils ont eu plus d'une fois en leur pouvoir l'objet de leur vengeance.

— Ils l'ont eu, prononça Malo froidement, ils l'auront.

— Et ils ne l'ont point frappé, continua le petit homme : loin de là, ils l'ont protégé; si bien que celui-là, regardant derrière lui avec orgueil, car il est parti de bien bas, et, mesurant la route parcourue, s'est dit parfois en lui-même : Où est l'obstacle qui pourrait m'arrêter?

Feuillans changea de posture et fixa son regard sévère sur M. Privat qui ne parut point s'en apercevoir.

— Celui-là, poursuivit-il, trouve chaque matin sa besogne faite et sa route aplanie. Il ne voit même pas la main qui l'aide, et s'il a senti parfois le pouvoir occulte qui le presse et qui l'entoure, c'est lorsqu'il a voulu s'arrêter sur la pente terrible. En ces moments de remords et de doute, il a dû deviner sa damnation aux voix qui lui disaient : Marche! marche!

M. Privat s'interrompit, et l'on put entendre Champeaux qui continuait :

— Maintenant que ça me revient, ce mouton était une chèvre qui marchait debout sur ses pattes de derrière. Ma tante eut envie de se faire religieuse.

— On connaît donc celui qu'ils poursuivent sur la terre? demanda encore la jolie vicomtesse.

— Moi, je le connais, répondit M. Privat.

Il y eut, comme on disait aux temps parlementaires, sensation prolongée dans le cercle. Feuillans se prit à sourire avec dédain.

— Et ne nous direz-vous point comment ils sont faits, vos trois revenants?

— Deux vieillards et un homme jeune encore qui a les cheveux et la barbe plus blancs que la neige.

Il fut interrompu par un cri faible, et chacun put voir la marquise, blême de terreur, se rejeter en arrière.

— Les voilà ! les voilà ! balbutiait en même temps la vicomtesse qui cachait son joli visage derrière son éventail frémissant.

La marquise avait la bouche grande ouverte et ses deux mains tremblaient en désignant, comme malgré elle, un vide de la muraille de verdure qui se trouvait derrière Gabriel de Feuillans.

Tous les regards avides suivirent l'indication de ce geste. Les uns ne virent rien qu'un trou sombre dans la feuillée ; quelques autres crurent distinguer un mouvement confus dans le noir ; d'autres enfin, et Noisy le Sec était à la tête de ceux-là, jurèrent qu'ils avaient aperçu trois visages sans corps : deux têtes de vieillards et une figure qui gardait les apparences de la jeunesse, bien qu'elle fût encadrée dans une chevelure blanche.

Gabriel de Feuillans s'était retourné comme tout le monde ; il fut de ceux qui ne virent rien.

— Ma parole ! murmura le gros baron Brocard, je crois que la marquise finira par faire machiner son jardin comme le théâtre de l'Opéra, pour donner à ses invités des émotions agréables !

Olympe de Treguern quitta la place qu'elle occupait vis-à-vis M. de Feuillans, traversa le salon de verdure en silence et sortit par la trouée même où les trois prétendus spectres s'étaient montrés.

Il y eut un murmure d'étonnement. Pendant quelques secondes, on put suivre la robe blanche d'Olympe sous les arbres, puis la vicomtesse qui restait frappée balbutia d'une voix éteinte :

— Elles sont deux !

Un instant, ceux qui étaient en face de la trouée purent voir, en effet, deux robes blanches, puis tout disparut.

Quelques minutes après, le cercle intime de madame la marquise avait quitté le salon de verdure. Croyants et sceptiques s'étaient éloignés sous l'impression d'un vague malaise; les plus frappés avaient cherché un refuge jusque sous les girandoles de la salle de bal.

Le commandeur Malo et Gabriel de Feuillans restaient seuls, à dix pas l'un de l'autre, dans le cabinet de verdure. Le commandeur était toujours debout, appuyé contre son arbre. Feuillans, assis à l'autre extrémité du berceau, tenait son front pâle entre ses mains.

— Faux prêtre! dit tout à coup le commandeur, quand tu vas être plus riche que le roi, que me donneras-tu pour mon silence? Et que me donneras-tu pour la parole que j'ai prononcée dans l'église d'Orlan, le jour où l'on apporta les deux enfants au baptême?

— Parlez-vous sérieusement, Malo de Treguern? demanda tout bas M. de Feuillans, et peut-on acheter votre alliance?

La haute taille du commandeur se redressa.

— J'étais à la place où je suis, dit-il; à la place où tu es, le marquis du Castellat s'asseyait la veille de sa mort. Le voile tomba là.

Il montrait le centre du berceau.

— Faux prêtre! poursuivit-il, je te regarde toujours et j'attends que le voile tombe. A la place du vieux manoir, il y a déjà un jeune palais. Patience! patience!

Le commandeur se dirigea vers l'issue qui conduisait à la salle de bal. En passant auprès de Feuillans, il ajouta :

— M'acheter, toi, Le Brec! Il y a vingt ans que je te l'ai dit et je te le répète, aujourd'hui que l'heure ap-

proche : tu mourras avant moi et tu mourras plus pauvre que moi!

A l'instant même où le commandeur Malo disparaissait au détour de la charmille, une voix s'éleva dans la nuit des bosquets qui se prolongeaient jusqu'au pavillon Louis XV.

— Qu'importe la bravade impuissante d'un vieillard? disait-elle. Ton étoile est là, dans le ciel, toujours plus brillante et plus fière. Marche!

Deux autres voix répondirent :

— Marche! marche!

Feuillans souleva sa tête à demi.

— Marche! marche! murmura-t-il comme en un rêve. Oui, oui... les morts m'ont ouvert la route et m'ont poussé en avant!

— Il n'y a plus qu'un pas! dit la voix qui avait parlé la première.

Feuillans se leva tout droit; ses cheveux se hérissèrent sur son crâne.

— Morts! dit-il en dominant le tremblement de sa voix, qu'y a-t-il au delà de ces heures si courtes qu'on appelle la vie?

Ce fut comme un murmure indistinct qui sembla descendre du feuillage caressé par la brise. Ce murmure disait :

— Le sommeil!

— Le néant! reprit Feuillans dont la tête orgueilleuse se redressa.

— Mais alors, s'interrompit-il avec un trouble soudain, d'où viennent-ils, ceux qui me parlent?

Les voix se taisaient sous le couvert; on n'entendait que les gais accords de l'orchestre. Feuillans regarda le ciel à travers la voûte de verdure.

— Mon étoile! dit-il; la voilà qui touche au zénith.

Plus rien qu'un pas, c'est vrai : Marche! marche! Mes mesures sont bien prises, cette fois comme les autres... cent témoignages pourraient établir au besoin ma présence au bal de madame la marquise. Pour m'accuser de ce meurtre, il faudrait être fou!

— Fou! répéta un faible écho.

Feuillans avait les mains convulsivement croisées. Il pensait :

— Cet enfant est beau, jeune, heureux...

— Mais l'heure s'écoule! s'interrompit-il en tressaillant, dans quelques minutes il sera trop tard!

Feuillans passa ses deux mains sur son front baigné de sueur. Il fit un pas vers le bosquet; il s'arrêta, lutta un instant contre lui-même, et reprit sa marche impétueusement.

On n'entendit plus rien sous le couvert.

Au bout de quelques secondes, un bruit léger se fit. Les lumières lointaines de la fête éclairèrent une forme indistincte et presque diaphane qui se glissait sous les branches inclinées. Vous eussiez dit une de ces filles de l'air, âmes sans corps que la brise des nuits promène par les solitudes.

Elle entra dans le berceau. C'était une jeune femme. Ses grands cheveux dénoués tombaient, épars, autour de son visage plus blanc que sa robe blanche. Nous n'avons point de mots pour peindre la mélancolie exquise de sa beauté.

Elle ressemblait à ce portrait de jeune fille qui était dans le boudoir de la marquise, le portrait de Laurence de Treguern, comme le souvenir fugitif et voilé ressemble à la réalité heureuse.

Ainsi le poète doit-il adorer dans ses rêves la pâle beauté de son amante qui n'est plus.

Un instant elle resta le dos tourné aux lueurs qui ve-

naient de la salle de bal, la tête penchée et attentive, regardant du côté où Feuillans avait disparu. Puis elle se retourna et son visage, éclairé tout à coup, montra ses grands yeux timides où je ne sais quel nuage semblait voiler la pensée. Ses lèvres s'entr'ouvrirent et laissèrent tomber quelques vers de cette chanson douce que les jeunes mères bretonnes murmurent auprès du berceau de leur ange endormi.

La chanson avec laquelle Laurence de Treguern berçait autrefois le sommeil de la petite Olympe, au temps où elle restait seule, les nuits, dans le manoir abandonné.

Était-ce une pauvre âme en peine? Elle vint se mettre à la place occupée naguère par Gabriel de Feuillans. Elle ne s'assit point, elle s'agenouilla et ses deux coudes s'appuyèrent au dossier du banc.

C'était comme un balcon d'où elle pouvait voir le joyeux mouvement de la fête. Ses yeux se baissèrent, éblouis par ces clartés trop vives. Quand elle les releva un vague sourire brillait dans sa prunelle. On valsait; sa tête charmante se prit à suivre en mesure les ondulations de la valse; puis elle pressa ses mains contre son cœur.

Un murmure passa entre ses lèvres :

— L'amour tue... dit-elle, tandis que deux grosses larmes roulaient lentement sur sa joue.

En ce moment un cri terrible se fit entendre du côté de la terrasse. L'orchestre se tut, et tout devint confusion dans la salle de bal.

Les invités de la marquise se précipitèrent vers la terrasse. Au bas du mur, sur la place triangulaire, devant la grille aux persiennes vertes, il y avait deux hommes étendus qui semblaient morts tous les deux.

C'était notre jeune Breton Tanneguy qui venait de

tomber, privé de sentiment, sur le corps de son ami Stéphane.

Quand Tanneguy s'éveilla de son évanouissement, la petite place triangulaire qui séparait le jardin de la marquise de la maison louée par Stéphane Gontier était encombrée de curieux. A minuit comme à midi, Paris est toujours prêt pour ces sortes de représentations. Aux lueurs brillantes des lampions, on voyait la terrasse de l'hôtel du Castellat toute pleine de femmes en grande parure.

Tanneguy regarda tout autour de lui. En ce premier moment, il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Il se demandait pourquoi toute cette foule s'agitait en tumulte et criait.

Il entendait répéter autour de lui :

— C'est ici même qu'il a été assassiné!

— A la porte de sa propre maison!

Une vague angoisse serra le cœur de Tanneguy qui commençait à ressaisir le fil de ses idées. Il vit des gens qui le montraient au doigt et qui ajoutaient :

— On a trouvé celui-là couché en travers sur le corps!

Le corps? Tanneguy se souvenait. L'assassiné, c'était Stéphane!

Mais où était-il, Stéphane, ou ce qui restait de lui? Tanneguy cherchait en vain, le corps n'était plus là. En cherchant, il vit au-devant de la porte en persiennes trois personnages vêtus de noir qui formaient un groupe à part : il y avait deux vieillards et un homme, jeune encore, dont les cheveux étaient blancs comme la neige.

Un frisson parcourut les veines de Tanneguy; ces hommes, il les avait vus ailleurs et plus d'une fois. Il se rappelait les paroles menaçantes qu'il avait entendues naguère sous les arbres des Champs-Élysées.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir, parce qu'une

voix s'éleva sur la terrasse illuminée et prononça son nom distinctement.

Tanneguy tressaillit et releva les yeux; il aperçut son petit compagnon de voyage, M. Privat, qui était accoudé sur la balustrade de la terrasse et qui essuyait avec soin les verres de ses lunettes rondes.

M. Privat n'avait plus sa casquette pointue; il était, lui aussi, en costume de bal.

Auprès de lui, Tanneguy reconnut avec une indicible stupéfaction cette jeune fille qui l'avait guidé jusqu'au lieu même où il était maintenant, la belle, la chère vision de ses nuits de Bretagne, celle que M. Privat avait nommée Valérie et que les bonnes gens d'Orlan appelaient « la morte. » Elle avait une robe blanche; quelques fleurs d'églantier pendaient parmi les boucles de ses cheveux noirs. Elle était belle et calme comme une sainte; son regard tout plein de sérénité froide se fixait sur Tanneguy.

Celui-ci restait comme frappé de la foudre.

Il entendit M. Privat qui demandait en le montrant au doigt :

— Que pensez-vous qu'il faille faire de ce grand garçon-là, monsieur de Feuillans?

M. de Feuillans, en qui Tanneguy reconnut le maître du Château-sans-Terre, répondit :

— Je pense qu'il faut s'assurer de lui jusqu'à l'arrivée de l'autorité.

Privat fit une pirouette et assujettit ses lunettes essuyées en leur lieu.

— Et vous, monsieur le commandeur? demanda-t-il encore.

La tête pâle et triste de Malo dominait la galerie. On le vit sourire étrangement, tandis que son regard tombait sur le jeune Breton.

— Il faut cela, murmura-t-il si bas que personne ne put l'entendre, pour que le nom de Treguern soit relevé!

— Mes amis, dit la marquise, en s'adressant à la foule, emparez-vous du meurtrier!

Tanneguy la regarda et reconnut en elle la grosse dame qu'il avait vu descendre de sa calèche avec un chien mouton, dans la rue déserte où cette fatale date du QUINZE AOUT était en caractères géants sur toutes les murailles.

Il se fit un mouvement dans la foule, qui serra ses rangs autour de Tanneguy, tandis que M. Privat, saluant la grosse dame en souriant, lui disait :

— Madame la marquise, j'ai fait cent lieues avec ce jeune gaillard, dont douairière Le Brec vous annonçait, ce soir l'arrivée, et je vous préviens qu'on trouvera dans son portefeuille une lettre de recommandation qu'il avait pour vous.

Marianne de Treguern cacha sa pâleur soudaine derrière son éventail.

— Ce serait lui! balbutia-t-elle avec épouvante.

— En propre original! répondit tranquillement monsieur Privat.

XXIII

COMTE DE TREGUERN

On ne dansait plus dans les féeriques jardins de la marquise. L'orchestre avait reçu congé. Ce lugubre épisode qui venait d'avoir lieu ne permettait plus la joie bruyante ; la fête avait changé de caractère.

Mais la fête n'était point finie ; elle avait fait retraite seulement devant l'odeur du sang et s'était réfugiée jusque dans les magnifiques salons de l'hôtel.

Ce n'était plus un bal, c'était un raout. Chose singulière, les rangs de la noble cohue ne s'étaient point trop éclaircis. D'ordinaire, de moindre catastrophes suffisent à disperser ces rassemblements frivoles. Dès qu'on ne peut plus se réjouir on s'en va : c'est la règle.

Pourquoi la fête de madame la marquise survivait-elle au plaisir défunt? était-ce pour parler du drame récent, pour en ressasser à loisir tous les détails et toutes les circonstances?

Pas le moins du monde, et c'est à peine si quelques

radoteurs entêtés s'obstinaient à parler de cette vieille histoire qui était âgée d'une heure.

Il y avait autre chose; il y avait un autre drame en cours de représentation. Des bruits vagues circulaient çà et là, répandus on ne sait par qui, et les hôtes de madame la marquise restaient tout bonnement pour savoir.

Le roman dont il s'agissait ne ressemblait guère à cette brutale tragédie qui venait de se dénouer dans la ruelle voisine. C'était un roman d'intrigue, une haute comédie toute pleine de mystères élégants et de péripéties dorées.

Le héros était Gabrielle de Feuillans, l'héroïne Olympe de Treguern; on parlait de mariage et l'on parlait de millions.

Il y avait déjà bien longtemps que le monde s'occupait de ces rumeurs vagues qui couraient sur le compte du beau Gabriel. Cette histoire de la tontine anglaise à cent mille francs d'annuité et des quinze ou vingt millions qu'elle devait rendre était si connue qu'elle passait à l'état de conte d'enfant : on n'y croyait plus, ou du moins, on se disait que Feuillans allait échouer au port, qu'il était à bout de ressources, et que les usuriers lui demandaient, profitant de sa nécessité suprême, la moitié de ses 20 millions pour les derniers cent mille francs!

Mais, ce soir, les vagues rumeurs changeaient d'aspect. Plus de doute, le nuage d'or avait crevé. Feuillans avait trouvé ces cent mille francs, il avait gagné l'immense partie engagée. Il était riche à millions.

Pensez si l'on pouvait s'occuper encore d'un pauvre garçon égorgé dans un trou! Qu'est-ce que cela, un meurtre? chaque année il y en a des centaines. Mais vingt millions (peut-être plus!) gagnés ainsi en un coup

de cartes, voilà un événement! voilà une mine d'émotions! rien que d'y songer, le cœur saute dans la poitrine. Ecoutez! c'est de la force d'un tremblement de terre. Il n'y a point de meurtre qui tienne. Je crois qu'un quartier incendié, ou même une ville inondée, n'intéresserait pas autant que cela.

Parce que tout homme est joueur, parce que tout homme a eu ce rêve extravagant, parce que chacun fait un retour sur soi-même et cherche à se rendre compte du prodigieux délire qui le saisirait en face de ce bonheur impossible!

Vous représentez vous bien la figure d'un homme qui a gagné vingt millions? un million de revenus! à 5 °/₀! 83,333 fr. 33 c. à dépenser par mois sans entamer son capital! Ne doit-il point avoir des rayons au front comme le soleil! Ses pieds touchent-ils encore la terre?

C'est pour cela que chacun voulait contempler l'illustre Gabriel. On ne voit pas deux fois en sa vie pareille transfiguration. Les hôtes de la marquise, émus, recueillis, attendris, cherchaient ce beau Gabriel; les moins expansifs éprouvaient le besoin de le porter en triomphe.

Gabriel, cependant, avait à peu près son visage de tous les jours : peut-être était-il un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Un homme rayonnant, c'était le petit avocat Privat. En le voyant, vous eussiez dit l'héritier présomptif de M. de Feuillans.

Il s'agitait : c'était sa nature. On l'avait vu causer tout bas avec la marquise, glisser un mot à l'oreille du commandeur, échanger un regard avec Olympe de Treguern. Il avait accaparé le demi-dieu. Il tenait Feuillans dans l'embrasure d'une fenêtre et lui parlait avec volubilité.

Quand il quitta Feuillans, on l'entoura comme si c'eût été un personnage. Il se posa, et dit entr'autres choses remarquables :

— Bien que je n'aie point l'honneur d'appartenir à la famille, la confiance dont veulent bien m'honorer M. le comte de Treguern et madame la marquise me permettent de parler comme je vais le faire.

— Le comte de Treguern! répéta-t-on.

— Qui donc appelez-vous le comte de Treguern? demanda Noisy le Sec.

— Apparemment celui qui a droit de porter ce nom, répondit M. Privat avec importance.

Tous ceux qui connaissaient, ne fût-ce qu'un peu, l'histoire de la maison de Treguern, se regardèrent étonnés. Puis tous les yeux interrogèrent le commandeur Malo, assis à l'écart dans un angle du salon.

Le commandeur écoutait M. Privat et ne semblait point disposé à le démentir.

— Nous avons eu beaucoup de peine, reprit M. Privat, qui hocha la tête lentement; il y avait une opposition souterraine qui nous a donné bien du fil à retordre! Mais Sa Majesté a daigné s'interposer, et je vous annonce officiellement qu'en épousant mademoiselle Olympe de Treguern, M. Gabriel de Feuillans prendra le nom de sa femme avec le titre de comte, qui appartient à la famille depuis Tanneguy VII, mort en 1614.

Le commandeur étendit ses deux mains sur les bras de son fauteuil et leva les yeux au plafond. Ses lèvres remuèrent. Il ne parla point.

Ce n'était plus le commandeur qui intéressait les hôtes de la marquise : les regards curieux cherchèrent Olympe. On apercevait Olympe, assise auprès de madame du Castellat, dans le salon voisin. On pouvait deviner que

la marquise faisait à son petit cercle d'intimes une communication analogue à celle de M. Privat.

Il n'y avait pas dans les salons de l'hôtel du Castellat une seule jeune fille qui n'eût troqué avec enthousiasme son sort contre celui d'Olympe. Elles se disaient toutes, derrière leurs gentils sourires : « Pourquoi ce grand bonheur ne m'est-il pas échu! »

Car Feuillans était de ces hommes qui prennent à la fois l'imagination et le cœur des femmes. Pour être heureux en amour, il n'avait réellement pas besoin de tous ces millions.

Seulement les millions qu'il avait ne nuisaient pas.

Et la colère leur venait, à ces jeunes filles, en voyant l'air froid et presque dédaigneux de la belle Olympe. Pour elles, Olympe ne se bornait pas à être trop heureuse, elle affectait encore de mépriser son triomphe, ce qui est le comble!

Tout le monde avait bien pu remarquer que le regard d'Olympe ne s'était pas porté une seule fois vers son fiancé. Il y avait déjà des demoiselles naturellement tendres et compatissantes qui se disaient : Pauvre monsieur de Feuillans! Il ne sera pas heureux!

Le chevalier de Noisy n'interprétait point de la sorte la froideur teintée d'amertume qui était sur le visage de mademoiselle de Treguern. Ce Noisy le Sec était romanesque. Ses amis l'accusaient, non sans raison, de prêter un aspect mystérieux aux plus simples incidents de notre vie commune. Il avait un peu la tournure du bon chevalier de la Manche, qui prenait les moutons pour des Maures et les moulins pour des géants.

En regardant Olympe de Treguern, Noisy le Sec eut un vif souvenir de cette belle Laurence, qui avait été aussi la fiancée de Gabriel de Feuillans; il se rappela les singulières paroles du pauvre Stéphane, comparant Ga-

briel au Vampire, et laissant percer malgré lui cette crainte inexplicable d'être tué par Gabriel.

Stéphane était mort dans la nuit, mort violemment; Noisy avait vu son cadavre.

Il était assurément impossible d'établir un lien quelconque entre cette mort et Gabriel de Feuillans; Noisy n'en établissait point. Mais il repassait tout ce qui avait eu lieu au bois de Boulogne : le rendez-vous donné par Feuillans, le billet remis à Stephane par un jeune garçon inconnu, et surtout de cette voix qui était sortie du fiacre au moment où passait la belle comtesse Torquati, et qui avait murmuré : *C'est pour ce soir!*

Et comme conséquence inattendue de tout ceci, le chevalier sentait naître en lui la conviction qu'Olympe était sacrifiée.

Pourquoi pensait-il cela? Noisy n'aurait point su le dire, mais à dater de ce moment, il ne songea plus qu'à s'approcher d'Olympe pour secourir sa détresse prétendue et lui offrir loyalement l'aide de son bras, en cas de malheur.

— Laurence aimait cette belle enfant, se disait-il, Laurence nous voit, Laurence me remerciera dans le ciel!

— Ah ça! s'écriait en ce moment le gros baron Brocard, c'est fort intéressant de voir M. de Feuillans devenir comte et s'appeler Treguern, mais on nous avait annoncé quinze ou vingt millions, ce qui a bien aussi son intérêt.

On fit silence pour entendre la réponse de M. Privat. Celui-ci enfla ses joues et prit un temps, comme on dit au théâtre.

— Vous dire le chiffre au juste, répliqua-t-il enfin, je ne peux pas en ce moment, mais je crois qu'il y a mieux que cela.

— Mieux que vingt millions! s'écria-t-on de toutes parts.

C'était, en vérité, de la haine qui couvait maintenant dans les œuillades sournoises que les jeunes danseuses jetaient à Olympe de Treguern.

Précisément, M. de Feuillans s'approchait d'elle à cet instant et s'inclinait pour lui baiser la main.

Le prisme qui était devant les yeux de Noisy lui montra le beau visage d'Olympe décomposé et tout empreint d'une angoisse terrible. Au moment où les lèvres de Feuillans effleuraient la main de la jeune fille, Noisy crut voir son corps entier tressaillir.

Il se fit serment à lui-même de savoir la vérité avant de sortir de l'hôtel.

— C'est au château de Treguern que se fera la cérémonie, poursuivit M. Privat; je ne crois pas être indiscret en disant que tous ceux qui sont ici recevront des invitations pour la fête. Vous verrez, mesdames, ce qu'étaient les domaines de ces grandes familles du bon vieux temps; vous pourrez marcher tout un jour, et marcher vite, sans rencontrer les limites des terres que le comte de Treguern vient de racheter.

Il s'interrompit et un petit sourire vint à ses lèvres, tandis qu'il ajoutait :

— Quand tout Paris va descendre ainsi au pauvre bourg d'Orlan, je suis bien sûr que les trois Freux et la Morte iront chercher fortune ailleurs!

En ce moment, Gabriel de Feuillans offrait son bras à la marquise pour rentrer dans l'intérieur des appartements. Les princes seuls ont coutume d'en agir ainsi avec leurs hôtes; mais quand on a mieux que vingt millions, il est bien permis de faire un peu comme les princes.

Noisy s'élança dans le second salon où Olympe de Tre-

guern restait seule, et alla tout droit à elle. Le grand salon lui-même commençait à se dégarnir, parce que M. Privat avait enfin terminé son discours.

— J'appartiens corps et âme à tous ceux que Laurence aimait, dit Noisy; mademoiselle, n'avez-vous rien à m'ordonner?

Il pensait être compris à demi-mot, car son esprit avait travaillé, et pour lui, Olympe était une victime condamnée.

Un pas pesant et grave sonna sur le parquet de la salle. Noisy se retourna et vit le commandeur Malo qui s'avançait.

— Puisque vous ne pouvez pas me répondre ici, mademoiselle, prononça-t-il d'une voix rapide et basse, je vais attendre au jardin, dans le cabinet de verdure.

Il s'inclina et sortit.

Dans le jardin il n'y avait personne; on entendait seulement, par delà les bosquets de la cour d'entrée, le bruit tumultueux des équipages ameutés dans l'Allée des Veuves, au-devant de la grille.

Cela dura un quart d'heure, puis on n'entendit plus rien.

Quelques lampions achevaient de brûler çà et là sous la feuillée. Noisy allait à grands pas et tête nue.

Une fois, deux fois déjà, il était entré dans le salon de verdure et l'avait trouvé vide. La troisième fois, il aperçut une forme blanche demi-couchée sur un banc de gazon. C'était Olympe, il reconnaissait sa robe de bal et ses longs cheveux noirs.

Seulement ses beaux cheveux étaient dénoués, et il n'y avait plus de fleurs d'églantier dans leurs anneaux.

— Que faut-il faire, mademoiselle? s'écria Noisy. Je suis prêt à tout.

La jeune fille ne bougea pas. C'est à peine si Noisy apercevait son visage que les boucles de ses cheveux inondaient.

— Toujours jeune ! murmura-t-elle. Toujours beau !

Le cœur de Noisy se serra.

— Est-ce vous Olympe ? demanda-t-il.

La jeune fille rejeta ses cheveux en arrière et tourna ses yeux vers lui.

Il se mit à genoux en poussant un grand cri. Ses mains se joignirent avec un geste d'adoration passionnée.

— Laurence ! dit-il, Laurence ! c'était pour vous que je voulais la sauver !

La jeune fille se prit à sourire tristement.

— Qui me sauvera, moi ? dit-elle.

Puis elle ajouta en un murmure indistinct :

— L'amour tue !

La dernière lueur qui brillait dans le bosquet voisin s'éteignit. Un soupir s'échappa de la poitrine de Laurence. Noisy étendit les bras vers elle et ne saisit que l'air impalpable. La robe blanche glissait derrière les arbres — et sous la feuillée, on entendait le chant, lointain déjà, des berceuses de Bretagne.

XXIV

L'INTÉRIEUR D'UN TEMPLE DE L'AMOUR

C'était une pièce très-vaste, haute d'étage et voûtée comme une chapelle. De chaque côté, dans le sens de la longueur, il y avait des fenêtres. Les murailles poudreuses gardaient encore çà et là quelques traces de fresques mignonnes dont les couleurs tendres essayaient de paraître sous les toiles d'araignées qui tombaient des frises et qui étaient grandes comme des haillons.

Entre les fenêtres on apercevait des vestiges de sculpture; on devinait même en deux ou trois endroits le contour coquet de ces cartouches du temps de Louis XV qui encadraient les portraits ou les écussons. Mais ici le temps et la poussière avaient été aidés dans leur œuvre de destruction; le marteau avait piqué les reliefs, et il

semblait qu'un Vandale eût attaqué à coups de maillet la guirlande de nymphes nues qui courait au-dessus de la corniche.

Autrefois, lorsque ces sculptures amoureuses souriaient, lorsque ces émaux, brillants et tout neufs, renvoyaient en étincelles gaies la lumière épandue par les lustres de cristal, ce lieu devait être comme un petit temple voué au culte du plaisir. Maintenant qu'on y respirait une odeur de cave et de sépulcre, quelques souvenirs restaient cependant de sa destination érotique; une fantaisie lugubre avait accumulé en ce lieu tous les emblèmes du deuil, tous les objets qui rappellent l'idée de la mort sans pouvoir entièrement effacer les traces folles de l'orgie. Quelque part, au milieu des débris de la frise, le marteau avait oublié une écharpe flottante qui livrait au vent sa draperie de marbre et laissait voir un sein de déesse en débauche; ailleurs c'était un lambeau de peinture lascive qui apparaissait vaguement sous les bras austères de la croix; ailleurs encore, derrière une tête de squelette, deux bouches roses qui se perdaient dans un baiser. Cela faisait frissonner comme le sourire provoquant et hideux qui s'obstine à naître parmi les rides d'une vieille courtisane.

Mais nous n'en avons pas dit assez pour que le lecteur puisse se douter, ne fût-ce qu'un peu, de l'aspect offert par ce lieu qui outrepassait les limites du bizarre et qui ne pouvait servir de retraite qu'à un illuminé ou qu'à un fou.

Bien que la pièce fût grande, le mouvement s'y trouvait gêné à chaque pas par une profusion d'objets jetés là en désordre, et dont chacun contribuait pour sa part à faire l'ensemble plus étrange et plus sombre.

Tout au fond, vis-à-vis de la porte principale, à la place où la cheminée se trouve d'ordinaire, il y avait un

tombeau de granit qui avait dû être apporté là pierre à pierre et reconstruit ensuite patiemment. Sur le tombeau, un chevalier vêtu de mailles était étendu, les bras croisés sur sa poitrine, et appuyait ses pieds au ventre d'un grand levrier.

Le pan de muraille auquel s'adossait ce monument était presque entièrement occupé par un écusson de taille colossale aux émaux de la maison de Treguern : noir et argent, qui avait pour supports deux pleureurs antiques au visage voilé de blanc, avec cette devise : SUB MORTE VITA.

A droite et à gauche c'était un pêle-mêle de fragments informes portant des bribes d'inscriptions, d'urnes funèbres, d'ossements vermoulus et de croix arrachées au sol des cimetières. Sur toutes ces croix se lisait le nom d'un membre de la famille de Treguern.

C'était là tout le mobilier, sauf un lit de sangle étroit, recouvert d'une paillasse plate, et une grande table chargée de compas, d'astrolabes, de parchemins et de fioles de toutes sortes, qui s'appuyait à un vieux bahut chancelant.

Le bahut était bourré de bouquins, et ses panneaux disjoints offraient une série de sculptures cabalistiques.

La chambre était éclairée par deux de ces flambeaux noirs qui ont la hauteur d'un homme et qui servent aux funérailles. Deux cierges d'église, fichés dans les pointes de fer, brûlaient mélancoliquement et rendaient à peine les ténèbres visibles.

Un homme était debout devant la tombe, tournant le dos à l'entrée et ne montrant que son large crâne chauve. Il était vêtu d'une robe noire à manches ouvertes, comme les magiciens du temps passé; il y avait, devant lui, sur le

tombeau même, trois grandes caisses de sapin dont les couvercles venaient d'être décloués.

Le lecteur aurait reconnu ces trois caisses, s'il avait pu oublier le visage grave, doux et modeste, du voyageur qui était arrivé de Bretagne dans le coupé de la voiture dont M. Privat et Tanneguy occupaient l'intérieur, et que le domestique de la marquise avait appelé monsieur le commandeur.

Il était là chez lui. Cette grande pièce en deuil formait l'étage unique de ce pavillon Louis XV, dont l'extérieur faisait un effet si riant et si gracieux dans les jardins de la marquise.

Les trois caisses apportées de Bretagne étaient pleines de fragments de pierre semblables à ceux qui encombraient déjà le sol du pavillon. Parmi les pierres il y avait quelques vieux livres et des lambeaux de parchemin. Le commandeur était profondément absorbé par son travail; son travail consistait à prendre dans une des trois caisses des morceaux de granit au hasard et à les rapprocher de l'un des angles du mausolée qui était brisé.

Le commandeur avait déjà rapproché ainsi bien des pierres, et aucune ne s'était rapportée à la cassure du tombeau; mais les caisses étaient encore presque pleines, et chaque fois que le commandeur choisissait un nouveau fragment, une étincelle s'allumait dans son œil. Il était facile de voir que cette besogne avait pour lui une importance décisive et qu'il ne s'agissait pas seulement d'une réparation matérielle à faire au vieux mausolée.

— Voilà longtemps que je cherche, murmurait-il, et je n'ai pas encore trouvé! Bien des pierres ont dû se perdre lorsque cet homme a fait remuer les fondements du manoir, mais toutes choses sont écrites là-haut; si je dois trouver, je trouverai.

Il s'interrompit en poussant un cri de joie, et un peu de sang vint rougir la pâleur de sa joue.

Les angles de la pierre qu'il tenait à la main s'engrenaient à peu près dans les angles frustes de la table tumulaire.

Il se mit à genoux pour mieux voir, on eût pu entendre distinctement les battements de son cœur dans sa poitrine. Sa main tremblait avec violence. Un instant, son âme tout entière passa dans son regard.

Mais son œil s'éteignit tout à coup, et la pâleur revint à sa joue. La pierre alla rejoindre celles qui s'amoncelaient déjà dans la poudre.

— Ce n'est pas le même granit! murmura le commandeur qui croisa ses bras sur sa poitrine.

Puis il ajouta comme pour gourmander son découragement :

— *Sub morte vita !* La vie est sous la mort! Les jours d'épreuve vont finir. N'est-ce pas demain que s'achève la vingtième année?

Il resta un instant pensif. Deux heures de nuit sonnèrent à l'horloge enrouée dont les poids pendaient contre la muraille.

Il y avait déjà plus d'une heure que les jardins de l'hôtel étaient déserts, car la tragique aventure dont les hôtes de la marquise avaient été les témoins avait abrégé, malgré tout, les derniers instants de la fête. Un silence profond régnait au dehors, et l'on n'entendait même pas ce murmure qui est la voix nocturne de Paris.

La lumière des deux cierges tombait sur le visage du commandeur, blanc et poli comme un ivoire antique. Ses yeux étaient baissés et des paroles lentes glissaient entre ses lèvres.

— Nous autres Treguern, disait-il, nous sommes les enfants de la tombe; nos armoiries sont un emblême de

deuil; à une tombe est attaché notre destin... mais tout péché s'expie par la miséricorde de Dieu : et si la science n'est pas vaine, j'ai lu notre nom écrit en lettres brillantes dans le livre de l'avenir!

Il prêta l'oreille comme si un bruit lointain fût arrivé jusqu'à lui.

— Il y a des gens qui veillent, reprit-il avec un singulier accent d'emphase, pour relever la vieille tour! Les champs portent toujours leur moisson dorée, la rivière coule entre les prés, peuplés de troupeaux; les moulins tournent au vent qui vient de la mer et les arbres de la forêt ont grandi. La terre attend son maître!

Il s'interrompit pour écouter encore, puis il s'approcha de l'une des croisées et souleva un pan de la serge grise qui servait de rideau. En face de la croisée une longue allée de tilleuls s'étendait; la lune qui passait entre les branches arrondies en berceau éclairait, çà et là, des statues de marbre qui semblaient plus blanches au milieu de l'ombre. Tout était immobile et silencieux.

Le commandeur passa tour à tour ses deux mains sur son front.

— S'il avait dû mourir, cet enfant, pensa-t-il, j'aurais vu le voile!

Il laissa retomber le rideau et vint s'asseoir auprès de la grande table dont la robuste vieillesse fléchissait sous le poids des débris qui l'encombraient.

Le commandeur repoussa un octant rongé de vert-de-gris qui s'en alla grincer contre un alambic muni de sa cornue; il acheva de se faire une place en rejetant à droite et à gauche deux ou trois poignées de ferraille et s'assit sur la table même, à côté d'une haute pyramide de bouquins. Il y avait là les douze tomes *in folio* composés par maître Albert, de Lawiger en Souabe, si connu

sous le nom du Grand-Albert; le *Traité de la philosophie occulte* de Corneille Agrippa; le *Miroir des apparitions* du curé Gaufridi; l'*Héxameron* de Torquemada, et le *Voyage infernal* de Barthélemy Holzhauser.

Le commandeur prit un volume au hasard dans cette sinistre bibliothèque et se mit à le feuilleter avec distraction.

— Comte de Treguern! dit-il brusquement en couvrant de sa main la page ouverte, un Le Brec! n'est-ce pas le dernier outrage! Treguern! Treguern! Treguern! n'es-tu pas assez mort pour vivre?

Il reprit sa lecture, mais on pouvait voir que son esprit était ailleurs, et qu'il s'attendait à être bientôt interrompu. En effet, au bout de quelques minutes, la porte principale s'ouvrit tout doucement et sans qu'on eût frappé : Olympe de Treguern se glissa plutôt qu'elle n'entra dans la chambre. Elle avait encore sa robe de bal, mais ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules. Elle traversa la chambre sans prononcer une parole.

— Je vous attendais! dit le commandeur qui ferma son vieux livre et se mit sur ses pieds; vont-ils venir?

La jeune fille passa devant lui sans s'arrêter et fit un signe de tête affirmatif.

On entendait un bruit sourd à l'autre bout de la chambre, à gauche du grand écusson de Treguern, qui était derrière le tombeau. Olympe se fraya un chemin au milieu des armes ébréchées, des fragments de pierre et des croix vermoulues pour arriver jusqu'à l'endroit d'où le bruit semblait partir.

Elle toucha un bouton caché derrière la toile antique, et le champ noir semé de larmes d'argent du grand écusson de Treguern, basculant comme le tablier d'un pont-levis, montra une large ouverture béante.

Un vent humide et froid se répandit à l'intérieur du pavillon.

Une figure humaine se dessina sur le noir de l'ouverture et entra. Puis deux autres hommes se montrèrent à leur tour portant une civière recouverte d'un drap.

Ils dirent :

— Merci, Valérie.

Olympe s'était effacée pour les laisser passer; le premier arrivant fit le tour du mausolée et salua silencieusement le commandeur. Il montra du geste la table de pierre où ses deux compagnons qui peinaient sous le fardeau déposèrent le brancard.

Olympe appuya ses deux mains contre sa poitrine pour contenir les battements de son cœur; elle vint se placer derrière le tombeau et resta immobile comme une belle statue.

Les trois hommes qui venaient d'entrer avec la civière étaient différents d'âge, de tournure et de visage : le premier paraissait jeune encore, malgré ses cheveux et sa barbe, qui étaient d'une blancheur éclatante; les deux autres étaient presque des vieillards. Tous trois portaient des costumes de couleur sombre. Celui qui tenait la tête du brancard était grand, vigoureusement charpenté, et sa tête longue terminée par une mâchoire énorme se couvrait d'une forêt de cheveux grisonnants. Celui qui tenait les pieds du brancard était, au contraire, de petite taille, très-chauve et de faible apparence.

L'homme à la barbe blanche avait les traits réguliers et beaux; sa taille conservait un grand air et il pouvait bien être le chef de ce mystérieux trio.

Malgré les différences physiques qui existaient entre eux, je ne sais quel stigmate indéfinissable marquait ces trois êtres d'un cachet uniforme. Peut-être était-ce seulement qu'ils avaient usé leur vie aux mêmes efforts et

mis en commun la grande passion qui couvait sous la pâleur glacée de leurs visages.

Ils avaient dû, ces hommes, s'attaquer à une tâche terrible; ils avaient dû souffrir tous les trois la même peine et tenter le même labeur, car le même signe de résolution morne était dans leurs regards, qui n'avaient plus rien d'humain.

Derrière les murailles infranchissables des couvents de trappistes, on trouve de ces fantômes vivants qui bêchent la terre en silence pour creuser leur propre fosse.

Ces trois hommes étaient ainsi, quel que fût le mobile qui, remplaçant pour eux l'exaltation religieuse, avait tué la passion dans leur âme.

Ils étaient graves, durs, inflexibles; on voyait bien que leur cœur, qui s'était fait sourd à leur propre souffrance, ne devait point écouter le cri de la souffrance d'autrui.

Ce n'est pas sans dessein que nous avons parlé des couvents de la Trappe. Les trappistes oublient les noms qu'ils avaient dans le monde : ceux-là étaient comme les trappistes. On désignait l'homme à la barbe blanche sous ce titre : le Comte, on appelait le plus grand le Marchand de diamants, et le petit vieillard chauve le Docteur.

Le commandeur regardait en frissonnant le drap étendu sur la civière; Olympe, au contraire, détournait les yeux et faisait effort pour retenir ses larmes qui voulaient jaillir.

— Il n'est pas mort! prononça le commandeur d'une voix attérée, il ne peut pas être mort! Je n'ai pas vu le voile.

Le comte eut un sourire de moquerie cruelle.

— Treguern est tombé bien bas! prononça-t-il du bout

des lèvres; le diable ne prend plus la peine de lui tirer sa bonne aventure!

Il souleva le drap qui recouvrait le brancard, et l'on put voir le corps de Stéphane avec son visage livide et sa chemise tachée de sang.

Une plainte s'échappa de la poitrine d'Olympe, tandis que le commandeur répétait dans une sorte d'ébétement :

— Il n'est pas mort! il ne peut pas être mort!

L'aspect du malheureux jeune homme ne démentait que trop ces paroles.

— Le jour vient vite en cette saison, dit le comte avec calme, et il faut qu'il soit en terre avant le jour.

— Voici M. Malo, ajouta le docteur, qui va nous montrer l'endroit où le jardinier de madame la marquise du Castellat met sa pelle et sa pioche.

Olympe chancelait sur elle-même et se retenait à l'angle de la table.

Le commandeur fit un pas en avant et mit sa main sur le cœur de Stéphane; le souffle de la jeune fille s'arrêta dans sa poitrine et sa prunelle ardente s'alluma.

— Voyez donc notre Valérie, dit le docteur en désignant Olympe, comme ses yeux brillent!

Le comte tourna son regard dur vers la jeune fille. Mais les yeux de celle-ci ne brillaient déjà plus.

— Eh bien! demanda le marchand de diamants au commandeur, qu'en dites-vous?

— Je ne sens pas son cœur, répondit le bonhomme à voix basse; mais je sais bien qu'il n'est pas mort.

Il ajouta en s'adressant au docteur :

— Vous qui êtes médecin, si vous vouliez, vous pourriez le sauver.

Les mains d'Olympe se joignirent malgré elle, tandis que ses beaux yeux suppliants se tournaient vers le docteur.

Le geste et le regard furent perdus.

Le docteur dit froidement :

— Le couteau a pénétré sous la quatrième côte, il y a eu lésion de l'organe et l'épanchement a déterminé la mort. Ce n'est pas le nègre qui a frappé ce coup-là!

— Si c'est Gabriel lui-même qui a tué le jeune homme, murmura le comte, la justice de Dieu commence sur la terre!

— A minuit, reprit le marchand de diamants, Gabriel était dans les salons de la marquise.

— Un quart-d'heure avant, ajouta le docteur, il descendait de voiture à la porte de l'Anglais avec les derniers cent mille francs dans son portefeuille.

— A minuit et demi, prononça le commandeur, le faux prêtre Le Brec est rentré dans la maison de la victime. Je l'ai vu!

— La maison était déjà cernée! dit le comte avec inquiétude, par où a-t-il pu sortir?

Comme il achevait ces mots, on frappa trois coups précipités au revers de l'écusson de Treguern.

Les trois inconnus dressèrent l'oreille et se regardèrent. Le comte seul resta calme.

— Eteignez les flambeaux! ordonna le comte.

Le marchand de diamants d'un côté, le docteur de l'autre, soufflèrent les cierges qui étaient aux deux angles du mausolée; la chambre resta seulement éclairée par la lumière de la lune dont les rayons obliques frappaient les fenêtres donnant sur le jardin.

— Cachez-vous! dit encore le comte, qui saisit Malo à bras le corps et l'entraîna derrière le bahut.

Les deux autres s'étaient accroupis entre la tombe de granit et l'embrasure de la première fenêtre.

Au dehors on frappait à coups redoublés, et celui qui heurtait ainsi, croyant sans doute que l'intérieur du pavillon était désert, essayait de forcer l'entrée.

Un silence profond régnait désormais dans la retraite du commandeur. Tous les objets avaient changé d'aspect et ces rayons de lune, tamisés par la serge des rideaux, jetaient partout de grandes ombres parmi lesquelles le mausolée, les urnes et les croix semblaient surgir, estompés de clartés blafardes. On voyait çà et là comme de larges draperies qui pendaient sur la tête mutilée des statues. Jamais décor de théâtre exécuté par un pinceau énergique et hardi n'aurait pu produire ces effets sinistres et pleins de mystère.

La porte que dissimulait l'écusson de Treguern et par où le comte était entré avec ses deux compagnons avait une serrure qui datait de Louis XV. En ce temps-là, cette serrure toute neuve glissait dans sa gâche robuste et ne s'ouvrait guère que pour donner passage à de mignonnes apparitions; une fois fermée, il aurait fallu un bélier pour la briser. Mais trois quarts de siècles et l'humidité d'un escalier souterrain suffisent à ronger même l'acier. Au bout de quelques minutes, l'écusson des Treguern bascula de nouveau, et un homme qui portait un long manteau sur un costume de bal d'une élégance irréprochable s'élança dans la chambre.

Il regarda tout autour de lui, puis il remit en place l'écusson.

— Personne! murmura-t-il après avoir prêté l'oreille; toujours le même bonheur! Dieu ne me punira pas en cette vie!

Il eut un frisson, parce que ses yeux, habitués à l'obscurité, voyaient clair en ce pêle-mêle lugubre.

— Si les morts revenaient, pensa-t-il, n'est-ce pas ici que je reverrais les morts?

Il tourna l'angle du mausolée et se dirigea vers la porte principale, auprès de laquelle il pouvait apercevoir le pauvre lit de sangle du commandeur Malo qui était vide.

Un nuage passa sur la lune, et la chambre s'emplit tout à coup de ténèbres. Le nouveau venu fit quelques pas au hasard; son pied trébucha deux ou trois fois, et il se sentit perdu au milieu des mille débris qui encombraient le sol.

Etait-ce une illusion? Il lui semblait entendre dans la nuit qui l'entourait des respirations contenues...

Il tâtonnait, il cherchait à s'orienter; ses mains étendues sondaient l'obscurité. Il rencontra l'angle de la table sculptée, puis il poussa un cri, parce que ses doigts venaient de toucher une main froide.

La lune glissa hors du nuage, éclairant à la fois le visage du nouveau venu et le corps inanimé de Stephane; l'homme était pâle, presque autant que le cadavre, et si l'œil eût été certain de ses impressions dans ces ténèbres capricieusement éclairées, on aurait pu dire que l'homme et le cadavre avaient entre eux je ne sais quelle frappante ressemblance.

Le mort renversait sa tête, toute jeune, dans les boucles d'une chevelure blonde; c'étaient des cheveux blonds qui couronnaient le front haut et fier de Gabriel de Feuillans.

Celui-ci poussa un second cri étouffé et recula d'un pas; ses genoux chancelaient; son regard épouvanté fit encore une fois le tour de la chambre.

— Pourquoi ici? balbutia-t-il, qui donc l'a apporté ici!

Ses mains se croisèrent et sa tête s'inclina pensive.

— Les gens de justice sont sur le lieu du meurtre, dit-il, ils suivent la trace marquée par les gouttes de sang et cherchent un cadavre. L'assassin n'avait pas eu le temps de cacher le cadavre. Qui donc est venu en aide à l'assassin, cette fois comme toujours?

Il redressa le front et son œil eut un éclair de défi. On voyait bien que, malgré son audace, cet homme croyait aux choses surnaturelles.

— J'accepte! prononça-t-il avec lenteur, en étendant sa main dans le vide, comme s'il eût fait un pacte avec ceux qui ne sont point de ce monde. J'accepte votre aide! Il y a longtemps que j'ai choisi entre la vie et l'éternité!

Un murmure indistinct suivit ces paroles.

Gabriel frappa le sol d'un pied assuré, et dit en élevant la voix :

— Montrez-vous donc! Je vous attends!

Son œil intrépide et calme fouillait les ténèbres.

Personne ne se montra; mais une voix indistincte qui sortait on ne sait d'où prononça ces deux mots :

— Plus tard!

— Plus tard, soit! répliqua Gabriel qui drapa son manteau sur ses épaules élégantes et à la fois robustes, en prenant le chemin de la porte. En attendant, merci et au revoir!

Il traversa la chambre d'un pas rapide, ouvrit la porte et disparut.

Le commandeur quitta le premier sa cachette; il était plus pâle encore que de coutume, et sa voix chevrotait dans sa gorge.

— La prophétie dit, prononça-t-il comme en se parlant à lui-même : Quand le damné appellera le vengeur, quand la pierre qui manque au tombeau de Tanneguy

sera retrouvée, Treguern, trois fois mort, ressuscitera! Le damné n'a-t-il point appelé le vengeur?

Olympe souleva le rideau derrière lequel elle s'était cachée, et se rapprocha du tombeau.

— Avez-vous vu? dit le comte, le mort ressemble au vivant.

— Cela est vrai, répliquèrent à la fois le marchand de diamants et le docteur.

Le commandeur poursuivait :

— La pierre manque encore, et Treguern n'est mort que deux fois.

— Allons! reprit le docteur, c'est la pelle et la pioche qu'il nous faut à présent. Quand même nous ne serions pas des oiseaux de nuit, à pareille besogne on ne peut pas travailler en plein jour.

— Qui veillera? demanda le commandeur; je suis Breton et je suis chrétien. J'ai donné l'hospitalité au mort, il faut qu'il ait une prière avant de descendre dans sa tombe.

Le comte se tourna vers Olympe :

— Valérie, dit-il, voulez-vous prier et veiller?

Olympe répliqua à voix basse :

— Allez, je veillerai et je prierai.

Ils sortirent. Olympe entendit leurs pas s'étouffer sur le sable des allées; elle les vit passer comme des ombres entre les troncs des grands tilleuls, puis se perdre dans les bosquets.

Elle vint se mettre à genoux auprès du corps de Stéphane. Elle voulut prier comme elle l'avait promis; mais les paroles de la prière ne trouvaient plus le chemin de ses lèvres. Les sanglots l'étouffaient et ses yeux brûlants demandaient des larmes.

Elle se releva; elle mit ses deux coudes sur la table

de granit; ses cheveux inondèrent le front du mort avec ses pleurs.

— Stéphane! Stéphane! Stéphane! dit-elle par trois fois. Ne m'entendez-vous plus? Je ne connais pas ce maître à qui ma mère m'a ordonné d'obéir. Je n'aimais en ce monde que ma mère et vous... Et ma mère m'a dit ce matin : — Sil te fallait choisir entre nous deux, que ferais-tu?

Elle se pencha davantage. Elle était belle comme l'ange de douleur. Ses lèvres touchaient presque les lèvres décolorées du jeune homme.

Elle dit encore :

— J'avais choisi Stéphane entre toi et ma mère! Je t'avais averti! Pourquoi, pourquoi n'as-tu pas voulu me croire!...

XXV

LA FOSSE CREUSÉE

Olympe de Treguern resta ainsi longtemps, immobile et perdue dans le recueillement de sa douleur. Elle ne parlait plus. Le feu de ses yeux avait séché ses larmes. Elle contemplait le pauvre visage pâle de Stéphan, où les mouvements de la lumière mettaient parfois une sorte de vie. Mais ce mensonge ne la trompait plus.

Stéphane était mort.

Il avait eu vingt ans la veille.

Hélas! A cet âge, le danger appelle et attire. Stéphane n'avait pas voulu croire quand on lui avait dit : la mort est là! Il avait fermé l'oreille à la voix bien aimée de Valérie comme à la voix de ses propres sentiments.

Vous souvenez-vous? quelques heures à peine écoulées, comme il était beau, comme il était heureux! comme il portait haut sa jeunesse souriante et fière! comme il poussait son fringant cheval pour répondre à l'appel de ce billet que signait le nom de Valérie!

Maintenant, Valérie l'appelait encore : Stéphane! Stéphane! Stéphane! Et Valérie appelait en vain.

Il n'avait point d'amour, là-bas, au pays breton, ce blond Stéphane. Il n'aimait que son frère Tanneguy. On lui dit une fois : Fanchette Féru n'est pas ta mère. Tu es le fils d'une grande dame qui demeure en la ville de Paris.

Fanchette pleura quand il partit. Tanneguy lui fit la conduite jusqu'à Redon, et ils s'embrassèrent tous deux, le cœur bien gros.

— Nous nous reverrons, dit Stéphane; la grande ville est le lieu où chacun fait fortune. Quand j'aurai fait fortune, tu viendras me rejoindre.

Le vent les emporte, d'ordinaire, ces paroles d'enfant. Le vent n'emporta point les paroles de Stéphane. Il fit fortune et il se souvint de sa promesse. Nous savons où et comment son frère Tanneguy le retrouva. Etait-ce une fatalité de plus que ce double amour qui les entraînait tous les deux sur les pas d'Olympe?

Tanneguy en Bretagne, Stéphane à Paris!

N'aurait-il pas mieux fait, ce Tanneguy, de rester auprès de Marcelle, la jolie, qui pleurait toute seule avec son souvenir? Et Stéphane, le pauvre Stéphane n'aurait-il pas mieux fait de fuir le charme funeste? N'avions-nous pas raison de comparer cette blanche Valérie au feu follet qui attire le voyageur fasciné aux lèvres mêmes du gouffre? Hier, Stéphane et Tanneguy s'élançaient, pleins d'espoir, dans la vie. Ils avaient rencontré Valérie, — la morte! Que restait-il? Un cadavre couché sur cette table funèbre, et un malheureux accusé de meurtre.

C'était un soir de fête qu'Olympe avait vu pour la première fois Stéphane, son vainqueur. A cette heure désespérée où nous sommes, le premier trouble d'amour revivait en elle. Elle eût pu dire à quelle place Stéphane,

indifférent et las se reposait; elle eût pu dire quelle harmonie balançait le flot des valseurs.

Le regard de Stéphane croisa son regard, et je ne sais comment leurs âmes se parlèrent. Stéphane vint à elle et lui récita cette phrase banale, formule de l'invitation à la danse. Olympe pâlit comme si elle eût entendu une déclaration d'amour.

Que la voix de Stéphane était douce! et qu'il y avait de charme dans son embarras! On dit que c'est dans les livres seulement que l'échange des cœurs se fait si vite. Quand ils allèrent tous deux, la main tremblante et la poitrine émue, se mêler au quadrille, Stéphane et Olympe s'aimaient.

Olympe, malgré sa détresse, eut presque un sourire au souvenir du regard suppliant et troublé, qui fut le remercîment muet de Stéphane, quand il la reconduisit à sa place. Il ne savait point dire son bonheur, ce pauvre enfant agenouillé devant elle. Seulement, quand Olympe de Treguern inclina vers lui son beau front où l'adoration de tous mettait une auréole, et quand Olympe lui dit: « Si vous recevez une lettre signée du nom de Valérie, pensez à moi, » Stéphane poussa un cri de joie et chancela comme s'il eût été trop faible pour tant d'allégresse.

Et l'ivresse contagieuse gagnait le cœur d'Olympe. Tout sacrifice est une jouissance en amour. En jetant à ce jeune homme, qu'elle connaissait depuis quelques jours à peine, ce nom de Valérie, mademoiselle de Treguern savait bien qu'elle était imprudente et folle; cela lui plaisait ainsi; elle eût voulu oser des témérités plus grandes. Après ce nom de Valérie qui la rattachait à un mystère redoutable, Olympe de Treguern aurait sans doute confié à Stéphane le mystère lui-même, si elle avait eu le temps.

Dès lors, ç'avait été entre eux ce ce doux printemps

d'amour qui fleurit dans nos villes comme aux champs. Ils savaient trouver la solitude au milieu de la foule. Le Dieu qui préside aux jeunes tendresses les réunissait partout et toujours. Ils étaient fiancés; Olympe avait dit à Stephane : Je serai à toi ou je mourrai; et Stéphane voyait sans jalousie ce beau Gabriel de Feuillans, que le monde désignait comme le futur époux d'Olympe.

Stéphane croyait; il lisait son bonheur dans les yeux de son idole, et le doute s'arrêtait au seuil du paradis où coulaient ses heures enchantées...

Au lieu de prier, Olympe songeait ainsi. Emportée par son rêve, elle parcourait encore une fois les routes fleuries de cet Eden.

Un bruit sourd qui se faisait entendre au dehors, dans le jardin, non loin du pavillon, l'éveilla en sursaut.

C'était le son d'une pioche, attaquant la terre avec précaution.

— Sa fosse! murmura-t-elle, prise d'une angoisse horrible, ils creusent sa fosse!

Elle se leva toute droite et mit son front brûlant sur la joue froide du jeune homme. Le bruit montait lent, régulier, implacable.

— Dans la terre! murmura-t-elle avec délire. Toi, mon pauvre Stéphane! dans la terre glacée!

Elle se traîna vers la fenêtre et souleva le rideau de serge. Aux rayons de la lune, elle vit le comte et le docteur debout sous le bosquet voisin et appuyés sur leurs pelles. Le commandeur s'adossait contre un arbre et le marchand de diamants creusait le sol avec sa pioche.

Un vertige la saisit; elle s'affaissa sur le carreau en balbutiant avec un indicible horreur :

— Là! là! c'est à cette place qu'il me dit : Je t'aime!

Le marchand de diamants s'arrêta pour essuyer la sueur de son front. Le comte et le docteur travaillant à

leur tour, se servirent des pelles pour déblayer la fosse commencée.

Olympe se couvrit le visage de ses mains, et revint jusqu'à la table où Stéphane était étendu.

Elle resta là comme anéantie; mais elle se redressa au premier coup de pioche qui retentit de nouveau.

— Stéphane! Stéphane! s'écria-t-elle affolée, Malo de Treguern n'a pas vu le voile. Tu n'es pas mort! Tu n'es pas mort!

Il y avait un fragment de miroir parmi les débris qui encombraient la table. Olympe s'en saisit et le présenta aux lèvres déjà décolorées du jeune homme.

Aucun souffle ne vint ternir la glace polie.

Olympe jeta le morceau de verre qui se brisa en mille pièces.

— Oh! ce bruit! ce bruit! murmura-t-elle en écoutant malgré elle les coups toujours plus sourds de la pioche pénétrant plus avant dans le sol.

Puis dans l'effort suprême de sa révolte contre l'évidence :

— Tu n'es pas mort, tu n'es pas mort! s'écria-t-elle en collant sa belle bouche sur celle de Stéphane.

Elle se rejetta en arrière, terrifiée de son propre bonheur. Elle n'avait point voulu croire à la mort de Stéphane, elle n'osait point croire à sa résurrection.

Et pourtant, un souffle avait caressé sa lèvre, elle en était bien sûre. Mais un souffle si faible!

Elle revint, recueillie en son espoir craintif, et mit sa main qui frémissait sur le cœur du jeune homme. Une légère pulsation se fit, puis une seconde plus forte, Olympe tomba sur ses genoux, baignée de larmes.

L'instant d'après Stéphane ouvrait les yeux à demi et tâchait de sourire en rencontrant à son réveil le regard de celle qu'il aimait.

— Valérie! dit-il, où sommes-nous?

La jeune fille le soutenait entre ses bras avec l'attentive tendresse d'une mère.

— Quel est ce bruit? demanda encore Stéphane.

Car on continuait de creuser la terre sous le bosquet.

Olympe l'attira doucement contre son cœur. Stéphane porta sa main à sa poitrine, et sa mémoire s'éveilla tout entière d'un seul coup.

— Ah! fit-il, j'ai trouvé ma maison déserte : on avait éloigné mes domestiques. Le nègre de Feuillans était caché dans mon cabinet de travail... puis Feuillans lui-même est arrivé par derrière...

— Me croiras-tu maintenant, Stéphane? murmura Olympe.

— C'est toi qui m'as sauvé! dit le jeune homme en prenant sa belle main pour l'appuyer comme un souverain baume sur sa blessure.

— Mais est-ce possible! dit-il encore pourtant; Gabriel! Gabriel de Feuillans!

Comme Olympe allait répondre, la porte, que les trois inconnus avaient laissée entr'ouverte, tourna doucement sur ses gonds; un homme parut au seuil. C'était une figure ravagée, mais qui gardait, parmi les traces profondes de la souffrance, un caractère de franchise et de bonté. Sur le front de cet homme une forêt de cheveux noirs, où quelques poils blancs se montraient çà et là, bouclait. Son regard curieux fit rapidement le tour de la chambre. Il eut un mouvement de surprise en apercevant Stéphane demi-couché sur la table de granit; mais, quand ses yeux rencontrèrent ceux d'Olympe, il hocha la tête d'un air satisfait.

Il avança d'un pas, et alors on put voir qu'il n'avait plus de bras à ses larges épaules.

— Viens-tu de la part de M. Privat, mon ami Roland? demanda Olympe d'un ton affectueux.

En même temps elle échangeait un coup d'œil avec Stéphane comme pour lui dire : Nous n'avons rien à craindre de celui-ci.

L'homme sans bras, que nous avons vu déjà dans la cour des diligences et qui était bien en effet la *bête de somme* du petit avocat, se prit à sourire avec mystère. Au lieu de répondre, il traversa la chambre d'un pas délibéré et se dirigea tout droit vers le tombeau de Tanneguy, où Stéphane était couché.

A son cou pendait un objet informe dont Olympe et Stéphane ne purent point d'abord distinguer la nature; lorsqu'il fut tout près d'eux ils virent que c'était un fragment de pierre, retenu sur ses épaules à l'aide d'une corde.

Arrivé devant le mausolée, il en examina la table avec attention, cherchant l'angle brisé.

— Voici la cassure! dit-il.

Privé qu'il était de ses deux mains, il fit avec le corps, avec le cou, avec la tête des efforts inutiles pour rapprocher de la table funèbre la pierre qu'il portait pendue sur sa poitrine.

— Veux-tu que je t'aide, Roland, mon ami? dit tout bas Olympe.

L'homme sans bras ne répliqua point encore; il avait enfin réussi à prendre la pierre entre ses dents, il la rapprocha de l'angle brisé. La nécessité lui avait appris à remplacer tant bien que mal les membres qu'il avait perdus : la pierre fut présentée avec une certaine adresse et du premier coup elle s'adapta si parfaitement à la cassure de la table que l'homme sans bras put lâcher prise sans la faire tomber.

Elle se tenait ferme en son lieu, et c'est à peine si l'on

apercevait une fente légère entre les deux granits évidemment homogènes.

L'homme sans bras se redressa : sa large poitrine s'emplit d'air, et au fier sourire qui éclaira soudain son visage on eût pu deviner qu'au temps où la main de Dieu ne s'était point encore appesantie sur lui, ç'avait été un homme beau et vaillant.

Il jeta un regard de mépris sur les fragments de pierre amoncelés autour de lui, et sur les trois caisses apportées récemment par le commandeur.

— Je n'ai qu'une pierre, moi, dit-il en montrant sa joie d'enfant, mais c'est la bonne !

Il ajouta en la reprenant :

— C'est moi qui accomplirai la prophétie ! Pourvu qu'elle tombe de haut, la pierre est assez lourde pour écraser le malheur de Treguern !

Il rogagna la porte comme s'il fût venu là seulement pour confronter avec la table du mausolée son morceau de granit. En passant de nouveau devant la jeune fille, son regard s'imprégna de caressantes tendresses.

— C'est un bon jour ! murmura-t-il ; j'ai vu le père, le fils et la fille !

Ce qu'il ajouta, fut pensé tout haut plutôt que parlé :

— Les cheveux de Filhol ont blanchi, disait-il, mais que l'enfant est beau, et comme il ressemble aux portraits des chevaliers qui étaient dans la grand'salle du manoir !

— Qui donc est cet homme ? demanda Stéphane, dès que le mutilé eut repassé le seuil.

Olympe mit un doigt sur sa bouche ; on entendait des pas sur le sable de l'allée des tilleuls.

— Les voilà qui reviennent, murmura-t-elle.

— Qui ? demanda encore Stéphane.

Olympe réchauffait ses mains, froides encore, entre les siennes.

— Le temps approche où vous saurez tout, répondit-elle, celui que j'aime ne doit ignorer rien de ce qui me touche, et je ne veux pas qu'il y ait entre vous et moi, Stéphane, l'ombre même d'un mystère. Mais il faudrait de longues heures, et nous n'avons pas une minute. Gardez votre ignorance encore pour cette nuit, et laissez-vous guider par moi comme si j'étais votre mère.

— Commandez, dit le jeune homme en souriant, vous verrez si je suis un fils docile.

— Êtes-vous assez fort pour vous lever? demanda Olympe.

Stéphane essaya; sa blessure lui arracha un cri de douleur, mais il parvint à se mettre sur ses pieds.

Au même instant, on entendit au dehors une voix qui disait :

— La fosse est creusée, hâtons-nous, car le jour va paraître.

Le marchand de diamants et le docteur parurent sur le seuil.

Ils reculèrent tous les deux à la vue de celui qu'ils avaient laissé sans vie, étendu sur la table, et qu'ils trouvaient debout au milieu de la chambre.

— Qu'y a-t-il? demanda le comte, qui venait le troisième.

Le marchand de diamants et le docteur se rangèrent à droite et à gauche pour le laisser regarder ou passer, selon sa fantaisie.

Le comte regarda et à son tour s'arrêta. Ses sourcils, qui semblaient plus noirs sous la neige de ses cheveux, se froncèrent avec violence.

Pendant que les trois compagnons hésitaient et semblaient se consulter, Olympe s'avança vers eux tenant Stéphane par la main.

— Comme vous l'avez fait autrefois, prononça-t-elle d'une voix ferme et lente, celui-ci a trompé aujourd'hui l'arme de l'assassin. S'il obéit aux mêmes lois que vous, il aura les mêmes droits que vous. C'est le pacte.

— C'est le pacte, répéta le comte.

Et les deux autres dirent après lui avec une sorte de regret :

— C'est le pacte !

Stéphane restait immobile et silencieux ; il ne comprenait rien à ce qui se passait, et ne faisait qu'accomplir son vœu d'obéissance.

Le commandeur écarta ceux qui barraient la porte ; il entra et vint mettre ses deux mains sur les épaules de Stéphane.

— Je vous avais bien dit que la fosse resterait vide, murmura-t-il sans se retourner vers ceux qui le suivaient. Treguern n'a rien perdu de son pouvoir, et la mort lui doit toujours compte de ses secrets !

— Ce jeune homme est-il prêt à faire le serment ? demanda le comte.

Olympe serra le bras de Stéphane, qui répondit :

— Je suis prêt.

— Moitié Le Brec, moitié Treguern ! murmura le commandeur, qui le considérait toujours attentivement.

Les trois compagnons franchirent le seuil et s'avancèrent, mais Malo se mit au-devant d'eux.

— Toi, dit-il en élevant la voix et le regard cloué sur Stéphane, je te défends de faire le serment. Le Brec t'a frappé, Treguern t'a sauvé, mais l'enfant n'a pas le droit de juger son père !

XXXI

LA CLOCHE DE QUATRE HEURES

Trois heures du matin venaient de sonner à l'église Saint-Eustache. A ce moment, où Paris tout entier sommeille encore, il y a déjà un grand mouvement et grand bruit autour des halles. Du marché des Prouvaires à la fontaine des Innocents, une population campagnarde, que le citadin paresseux ne connaît pas, grouille et s'agite; c'est la bourse des poissonniers, des maraîchers, de tous ces négociants aux souliers ferrés, aux mains calleuses, toujours armées du fouet, qui se chargent d'assouvir la gourmandise parisienne.

Autour de la fontaine, les pavés disparaissaient sous les grands paniers de fruits qui couvraient le sol jusqu'au trottoir de la rue aux Fers.

Les campagnards étaient là, gardant leur marchandise, immobiles, calmes, et laissant s'agiter la foule des acheteurs.

Si vous avez vu aux courses du Champ-de-Mars, les chevaux engagés piaffer et blanchir le mors, impatients du signal qui se fait attendre, vous aurez une idée de ce qui se passe parmi les regrattiers victimes des rigueurs du règlement, souffrant le supplice de Tantale, et placés là au milieu de tant de fruits, de si beaux melons et de légumes si frais sans pouvoir tendre la main pour les saisir.

Personne ne peut devancer l'heure marquée; il faut que le premier son de la cloche municipale ait tinté pour que les achats commencent. Auparavant, on peut crier, marchander, se disputer, mais on ne peut pas faire la *main mise*, comme disaient les Romains, et placer sa marque sur le panier convoité.

Aussi, dès que la cloche sonne, quelle fête et quelle bataille! La chaîne morale est rompue, le flot s'élance, la marée monte, envahissant le rivage défendu naguère; on se rue, on se bousçule, on se gourme; de longs cordons sont passés autour des paniers avec une vélocité prodigieuse, et ces cordons veulent dire : N'y touchez pas!

Le cordon est chose sacrée; c'est comme le frêle scellé que la justice pose sur le coffre-fort du défunt et qui vaut mieux que toutes les serrures du monde.

Le campagnard, impassible au milieu de cette fièvre, fume tranquillement sa pipe et regarde toujours. Peu lui importe la couleur des cordons; il sera payé comptant et il a dit son prix d'avance; l'argent de celui-ci vaut l'argent de celui-là.

Au bout d'une minute, la tempête s'apaise, tous les paniers sont marqués et il ne reste plus qu'à verser dans la bourse de cuir du *Normand* le prix des belles pêches veloutées, des raisins vermeils ou des poires odorantes.

Normand est le nom générique des rustiques courtiers qui centralisent l'achat dans les campagnes et qui viennent traiter sur le marché de Paris.

Mais ce n'est rien que l'espace qui entoure la fontaine des Innocents. Paris jeûnerait lamentablement s'il n'avait que ces bagatelles à mettre sous sa dent. Les rues voisines sont encombrées, et pendant que les voitures attendent le long des quais, sur les ponts et jusque sur la place du Châtelet, de véritables montagnes de légumes s'entassent sur les trottoirs, de Saint-Eustache à la rue du Roule, de la rue du Roule à la rue Saint-Denis. A l'abri de ces collines de choux, de poireaux et de laitues, des femmes sauvages sont couchées nonchalamment dans la poussière, s'il fait beau; dans la boue, si le temps est à la pluie. On dort là comme ailleurs. Si l'on préfère causer, il faut de l'eau-de-vie, et l'eau-de-vie ne manque pas dans ces parages où Paul Niquet, comme un vieux fleuve, épanche nuit et jour son urne intarissable.

C'était dans la rue de Ferronnerie, non loin de cette voûte monumentale qui donne entrée sur le marché, en face de la fontaine. A cent pas à la ronde on ne dormait point; les gardiennes des diverses montagnes de légumes qui prolongeaient leur chaîne le long du trottoir s'étaient formées en conciliabule et causaient au-devant de la voûte. Les acheteurs qui commencent à venir en foule, passé trois heures sonnées, étaient là et faisaient leur choix; mais ils trouvaient difficilement à qui parler, parce que le club des villageoises agitait un sujet du plus saisissant intérêt. Si bien qu'acheteurs et acheteuses, après avoir tenté vainement d'entamer leur marché, s'approchaient du groupe à leur tour et se prenaient à écouter.

Il s'agissait d'un meurtre commis, cette nuit-là

même, au milieu de circonstances très-extraordinaires. Et que n'oublierait-on pas pour parler d'un tel meurtre !

— Tout jeune, je vous dis, tout jeune ! s'écriait une bonne femme dont la figure rougeaude disparaissait sous son ample marmotte, et beau comme un chérubin !

— Vous l'avez donc vu, Mme Michel ? demanda-t-on de toutes parts.

— Je n'ai pas eu cette chance, répliqua la bonne femme avec amertume, je suis arrivée un quart d'heure trop tard ; mais le *Normand* de chez nous l'a vu et dit que c'était un gentil brin de garçon avec des yeux bleus comme l'Amour !

— Mais que lui avait-il donc fait, à l'autre ? demanda une voix dans la foule ; était-ce pour une batterie ?

— On ne sait pas, répartit Mme Michel, et je ne peux vous dire que ce qui m'a été dit. C'est derrière les Champs-Elysées : il y a la maison d'une marquise qui est là comme qui dirait le tas de madame Mathieu... vis-à-vis, figurez-vous une autre maison plus petite, qui serait à la place du tas de madame Richard. Entre les deux maisons, comme ici où nous sommes, on les a trouvés tous les deux couchés l'un sur l'autre... et le plus étonnant, c'est que trois particuliers sont venus prendre le cadavre, sous prétexte de lui donner des secours, et l'ont escamoté comme une muscade !

— Ça ne se cache pas sous une motte d'herbe, un corps, fit observer madame Richard avec incrédulité.

— Voilà ! moi je vous dis ce qui m'a été dit. Et Dieu sait qu'il y a du monde depuis l'Allée des Veuves jusqu'aux Invalides, pour parler de cette affaire-là !

— Est-ce qu'on n'a pas fouillé les maisons ? fut-il demandé.

— On a fouillé la maison de droite, qui appartenait au jeune défunt. Et devinez ce qu'on a trouvé?

Madame Michel fit une pause; toutes les oreilles s'ouvrirent.

— On a trouvé au fond d'une cave, reprit-elle, un grand vilain nègre qui était ivre-mort.

Il y eut un murmure dans le groupe; le nègre faisait de l'effet.

— Mais j'en oublie, s'interrompit madame Michel, parce que tout ne me revient pas à la fois. Il avait des domestiques, vous sentez, ce jeune homme. Eh bien! les juges ont trouvé la maison toute seule; pas une âme! Et quand les domestiques sont revenus, après minuit, ils ont dit qu'on les avait envoyés l'un ici, l'autre là, de la part de leur maître. Qui ça? Probablement l'autre jeune homme, celui qui s'est échappé du corps-de-garde...

— Il s'est donc échappé, le scélérat! s'écrièrent ceux et celles qui n'avaient pas entendu le commencement de l'histoire.

Madame Michel les regarda de travers.

— Puisque je vous dis, répliqua-t-elle, qu'il était déjà évadé quand j'ai passé avec ma voiture devant le corps-de-garde de l'Esplanade! Les soldats couraient partout le chercher. Et le monde qui était là ne se gênait pas pour dire qu'on avait eu tort de le mettre tout seul dans la chambre de derrière, qui n'a qu'une méchante grille et qui donne sur le bois...

— Oh! oh! fit une basse-taille sous la voûte, on parle du blanc-bec qui a fait le mauvais coup!

— Monsieur Monnerot! monsieur Monnerot! s'écria l'assemblée en chœur.

M. Monnerot était le « *Normand de chez nous,* » cité par madame Michel. Il s'avança le bonnet à menton-

nière sur les oreilles, la pipe à la bouche et les mains sous la blouse; le cercle s'ouvrit pour le laisser passer.

— Pas vrai, monsieur Monnerot, que vous l'avez vu? dit madame Michel.

— Comme je vous vois : pas plus gêné, répondit le Normand. Ma voiture passait devant le pont des Invalides au moment où les soldats l'amenaient des Champs-Élysées. Quant à être un joli sujet, c'est un joli sujet!

— Il y en a tant comme cela, des physionomies trompeuses! firent observer madame Mathieu, propriétaire du tas de droite, et madame Richard, propriétaire du tas de gauche.

— Ça a fait un embarras tout de suite le long du quai, reprit M. Monnerot, et nous avons eu le temps d'apprendre les tenants et les aboutissants. Quand le blanc-bec a été dans le corps de garde, il est venu un petit garçon de quinze ou seize ans approchant, qui voulait le voir et qui disait : Je suis son frère. J'ai l'œil fin, sans que ça paraisse, et je me suis douté toute de suite que c'était une donzelle déguisée.

— Et on l'a laissé entrer? s'écria la foule dont la curiosité se réveillait plus vive.

A chaque instant le groupe s'en allait grossissant; il occupait déjà presque toute la largeur de la rue.

— La chose regarde le chef du poste, dit M. de Monnerot, et il sera puni, s'il a fauté. Tant il y a que pas dix minutes après l'entrée du soi-disant gamin, on a crié à l'intérieur du corps-de-garde et que tous les pousse-cailloux sont sortis avec leurs fusils comme s'ils voulaient ravager le quartier! Mais, bast! la nuit était noire : on a eu beau battre le bois, l'oiseau était envolé!

— Et le gamin?

— Cherche! pas plus de gamin que sur le bout de mon nez! Après un peu de temps, on a fait remarcher

les voitures, et j'ai laissé les badauds bavarder devant la porte du corps-de-garde.

— Alors, vous ne savez pas ce qui s'en est suivi, monsieur Monnerot? demanda madame Michel d'un ton insinuant.

— Je pense bien qu'il ne s'en est rien suivi, repartit le Normand.

Madame Michel, recouvrant aussitôt son importance, lui tourna le dos et s'adressa directement au public :

— Eh bien! dit-elle, c'est peut-être le plus étonnant, voyez-vous! Quand notre voiture est passée, à son tour, devant le corps-de-garde, les soldats étaient là tout ébahis. Il faut que cet assassin, puisqu'assassin il y a, soit un jeune homme de grande famille... .

Le Normand haussa les épaules.

— Chapeau de paille, grommela-t-il, jaquette de gros velours et pantalon de toile!

— La toilette n'y fait rien, dit la bonne femme, on peut se déguiser. Ce n'est pas un jeune homme du commun qui aurait été réclamé comme ça par une marquise, par une comtesse et par un comte!

Il y eut presque tumulte à ce coup.

— Quelle marquise? demanda-t-on.

— Quelle comtesse?

— Quel comte?

Madame Michel prit une attitude digne et mit ses grosses mains sous son tablier.

— Je ne peux vous dire que ce qui m'a été dit, mes enfants, répliqua-t-elle, et qui est-ce qui disait cela? les soldats du poste eux-mêmes. Quant à savoir le nom de cette marquise, le nom de cette comtesse et le nom de ce comte, vous m'en demandez trop long. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je lirai demain le *Journal du Commerce* pour voir les détails de tout cela.

Il arriva ce qui a toujours lieu en pareil cas : le groupe se subdivisa en une quantité de petits clubs où l'histoire brodée de mille façons diverses fut reproduite pour l'édification des tard-venus.

M. Monnerot, resté seul avec quelques fidèles, affirmait que si le blanc-bec se trouvait jamais sur son passage, il le reconnaitrait certainement et lui mettrait la main au collet sans cérémonie.

On entendait cependant, vers la rue Saint-Honoré, la marche lourde d'un fiacre qui s'avançait comme il pouvait au milieu des obstacles accumulés sur sa route.

Les bonnes femmes commises à la garde des tas de légumes se regardent comme chez elles dans la rue de la Ferronnerie. Elles trouvent mauvais que les gens du quartier regagnent leur domicile en voiture.

— En effet, disent-elles, une douzaine de choux est bien vite écrasée !

Au bruit du fiacre, les groupes commencèrent à se débander et chaque sentinelle alla veiller à la base de son tas.

La voiture, fourvoyée au milieu de cette immense boutique de verdure, récoltait une honnête moisson d'invectives sur son passage. Le cocher, qui connaissait peut-être, par expérience, les mœurs un peu sauvages de ces latitudes, faisait la sourde oreille et suivait patiemment son chemin.

Comme il arrivait vis-à-vis de la fontaine, le réverbère placé sous la voûte jeta ses rayons à l'intérieur du fiacre; une petite figure pâlotte et sculptée en casse-noisette fut éclairée tout à coup; puis la lueur tomba sur une autre figure.

M. Monnerot poussa un cri d'étonnement; il étendit le bras vers le fiacre, et les commères qui l'entouraient encore purent voir un beau jeune homme coiffé

d'un chapeau de paille et vêtu d'une jaquette de velours.

— Arrêtez le fiacre! commanda M. Monnerot d'une voix tonnante.

La figure en casse-noisette sortit à moitié par la portière et dit :

— Au galop!

Le cocher fouetta ses chevaux, et en même temps les deux stores se fermèrent.

La foule cependant s'était mise en mouvement; M. Monnerot, qui avait l'air d'un déterminé, s'élança sur les traces du fiacre en criant :

— C'est lui! je jurerais que c'est lui!

Le fiacre s'engageait au trot de ses deux rosses efflanquées dans la rue de l'Aiguillerie. Le résultat de la poursuite ne pouvait être un instant douteux, car la foule gagnait déjà du terrain, et le cocher n'aurait pas pu presser davantage l'allure de ses bêtes, quand il se fut agi de conquérir une fortune.

Monsieur Monnerot disait déjà dans son triomphe facile :

— Il est à nous! nous le tenons!

Mais en ce moment le son de la cloche de quatre heures jeta son appel magique. Ce fut comme un coup de baguette. Monsieur Monnerot s'arrêta un pied en l'air et fit volte-face avec impétuosité; paysans et marchands l'imitèrent; le fiacre n'existait plus, on ne songeait qu'aux paniers abandonnés et aux tas de légumes livrés sans défense au pillage.

Monsieur Monnerot fut culbuté deux fois dans cette frénétique déroute et il y en eut de bien plus maltraités que lui.

Au premier tintement de la cloche, le cocher, qui savait son affaire, remit ses rosses au petit trot; il tourna

paisiblement l'angle de la rue Saint-Denis et vint s'arrêter au milieu même du marché, devant cette maison à six étages qui porte un pigeonnier à son sommet.

C'était au plus fort de la tempête commerciale. On vendait, on achetait avec fureur, à coups de poings et au comptant. La halle présentait l'aspect d'une furibonde mêlée. Tous les meurtriers de l'univers auraient pu passer en ce moment sans qu'on prît garde à eux.

La portière du fiacre s'ouvrit; la figure en casse-noisette descendit avec précaution et tira la sonnette de la maison à six étages. Après lui vint ce beau jeune homme coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'une jaquette en gros velours.

— Entrez, mon camarade de voyage, lui dit M. Privat après avoir payé le cocher; ce que je vous avais annoncé est arrivé de point en point; nous nous sommes revus plus tôt que vous ne pensiez, vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez, vous avez trouvé ce que vous ne cherchiez pas. A Paris plus qu'ailleurs la vie est une loterie : qui sait si maintenant vous n'avez pas le bon billet dans votre poche?

Il ferma la porte sur Tanneguy anéanti de surprise, tandis que le fiacre vide descendait vers les quais.

XXVII

L'HOMME SANS BRAS

Tout en haut de la maison à six étages qui faisait face à la fontaine des Innocents, dans la rue Saint-Denis, il y avait un petit logement d'aspect étroit et mesquin, pauvrement meublé, composé d'une cuisine et de trois pièces.

La cuisine était séparée du reste par un corridor; elle avait au milieu de son plafond une croisée en tabatière qui donnait accès dans ce fameux pigeonnier dont monsieur Privat nous a parlé avec tant de complaisance.

Un lit de sangles s'enclavait entre la saillie des fourneaux et la muraille; pour toute batterie de cuisine, il y avait deux ou trois casserolles en terre. Vis-à-vis du lit, une table boitait sur ses pieds inégaux.

Sur la table, se trouvait la pierre que l'homme sans bras portait à son cou, cette nuit, quand il était entré dans la retraite du commandeur.

Il était là, l'homme sans bras, entièrement nu, sauf une chemise qui recouvrait ses épaules mutilées. Il s'asseyait par terre, sur une botte de paille, au-devant de la table, et se livrait avec ardeur au travail.

Quel travail était possible pour ce pauvre malheureux?

Il y avait vingt ans que Roland Montfort, privé de son bras droit, avait laissé son bras gauche au Trou-de-la-Dette. C'était, en ce temps-là, un fier jeune homme, vaillant et généreux comme un lion. Qu'était-il devenu depuis lors? où avait-il traîné sa décadence et sa misère?

Roland Montfort n'aurait peut-être pas su vous le dire lui-même. La chandelle qui brûlait sur la table frappait d'aplomb ses tempes ravagées et son front où la pensée semblait morte, parfois.

Il est vrai que d'autres fois un vif éclair d'intelligence s'allumait tout à coup dans ses yeux. D'autres fois encore sa tête se penchait, lourde et triste, sur sa poitrine, quand son regard venait à rencontrer certains objets pendus à la muraille, au-dessus de son lit de sangles.

C'était un sabre recourbé, des épaulettes de laine et un frac militaire aux manches duquel brillaient les galons de sergent.

Pauvre trophée qui lui parlait de sa jeunesse! cher souvenir qui lui brisait le cœur et dont il n'avait pas le courage de se séparer!

Il est des vies faites ainsi, de longs martyres qui sont la preuve irréfragable d'une existence autre et meilleure. Depuis le jour où l'illusion s'était envolée, depuis le jour où Roland avait vu Geneviève pleurer dans les bras de son frère Filhol, il ne se souvenait point d'avoir éprouvé une seule joie. Nous savons son histoire jusqu'au baptême du lendemain de l'Assomption. Après le baptême,

on l'avait mis en prison; les chirurgiens lui avaient donné l'espoir que l'amputation de son bras gauche le ferait mourir; il avait survécu à l'amputation. Au bout d'une année, les portes de sa prison s'étaient ouvertes et on l'avait jeté, impotent qu'il était de corps et d'esprit, sur le pavé de la ville de Vannes. Ne craignez pas que la biographie se prolonge, nous ne savons plus qu'un détail : Roland Montfort était devenu la *bête de somme* du petit avocat breton.

Et c'était charité pure de la part de M. Privat, car Roland Montfort était le plus inutile des domestiques.

A quel travail mystérieux se livrait-il donc cette nuit, lui que son maître était obligé de servir tous les jours?

Il avait aux dents une corde, terminée par un nœud coulant. Avec sa tête, avec ses épaules, comme il pouvait, enfin, il faisait entrer sa pierre dans le nœud coulant, puis il donnait une secousse, et la pierre tombait.

La pierre qui s'adaptait à l'angle cassé du tombeau de Tanneguy.

Dix fois, vingt fois peut-être, il recommença l'épreuve, puis il se leva et s'en alla étancher la sueur de son front contre les draps de son lit.

— Elle tombera de haut! murmura-t-il en regardant sa pierre d'un œil caressant et satisfait; c'est la bonne! et la prophétie ne peut pas mentir!

Comme il revenait vers la table pour essayer une dernière fois le mouvement, il entendit le bruit de la sonnette de la rue. Sa physionomie changea; il cacha vivement la corde ainsi que la pierre, et courut se jeter sur son grabat, après avoir éteint sa lumière.

Presque au même instant on frappa à la porte du carré. Roland passa son orteil dans un anneau qui était au pied de son lit et tira un cordon. La porte s'ouvrit.

— Ne te dérange pas, dit la voix de M. Privat dans le corridor, j'ai ce qu'il me faut : reste tranquille.

Roland Montfort entendit que le petit avocat poussait un verrou en dehors de sa porte; il prêta l'oreille plus avidement.

— Qui donc est avec lui? murmura-t-il.

D'ordinaire, M. Privat n'avait point l'habitude d'amener ainsi des étrangers en son logis.

Roland glissa hors de son lit et rampa jusqu'à la porte; mais M. Privat n'était déjà plus dans le corridor.

Il avait fait entrer notre ami Tanneguy dans une chambre assez grande, toute pleine de paperasses poudreuses et sentant énergiquement le renfermé. Entre deux corps de bibliothèque en sapin, il y avait un assez bon lit, vers lequel M. Privat se dirigea tout de suite.

— Mon compagnon de voyage, dit-il gaîment, demain, quand il fera jour, je vous montrerai mes pigeons et les autres beautés de ma demeure. Nous avons une vue magnifique et un air excellent, sans cesse purifié par les légumes frais que nous envoient les provinces tributaires. En ce moment, le plus pressé pour vous est de faire un somme. Sans compliment, je n'ai jamais vu un brave garçon avoir l'air aussi parfaitement ébété que vous!

Tanneguy le regardait d'un œil stupéfié, comme s'il eût pris à tâche de sanctionner son observation.

— Aidez-moi, fit M. Privat, qui ne put s'empêcher de rire.

Il enleva, non sans précaution, car c'était un petit homme rempli d'ordre, la couverture de son lit avec les draps; puis il saisit le matelas supérieur par un bout, et fit signe à Tanneguy de prendre l'autre. Tanneguy obéit. M. Privat sortit de la chambre, traversa le corridor et poussa la porte d'une petite pièce toute nue, sur le plancher de laquelle il étendit le matelas.

Cette pièce était située juste en face de la porte vitrée de la cuisine.

— Couchez-vous là-dessus tout habillé, mon compagnon de voyage, dit M. Privat, à vingt ans, on n'a pas besoin d'un lit de plumes. Je vous souhaite bon sommeil et je m'en vais à mes affaires.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria Tanneguy, recouvrant à ce moment un peu de présence d'esprit. Je vous en supplie, dites-moi...

— Pas un traître mot ! interrompit le petit homme; j'ai déjà perdu trop de temps avec vous : votre serviteur de tout mon cœur !

Il repassa le seuil prestement et ferma la porte sur Tanneguy.

Celui-ci restait seul dans une obscurité profonde; il pressa son front à deux mains, car, en ce premier moment d'abandon, il se sentait devenir fou.

Depuis l'instant où il s'était éveillé au milieu de cette foule curieuse et hostile, à l'endroit même où il avait vu le corps inanimé de son frère Stéphane, des aventures inopinées s'étaient succédées pour lui avec une rapidité si étrange, qu'il était resté dans une sorte d'ivresse. Cette rampe illuminée du jardin de la marquise, les accords de cette musique joyeuse, ces femmes parées magnifiquement, et parmi elles cette belle jeune fille que poursuivait son rêve, — le commandeur Malo, M. de Feuillans, le maître du Château-sans-Terre, — puis ces soldats qui étaient venus tout à coup et qui l'avaient saisi, les regards insultants du peuple assemblé sur la route — la nuit du corps de garde — un jeune garçon pénétrant à l'improviste dans sa prison et le sauvant, comme s'il eût possédé la baguette des fées, — une course rapide sous de grands arbres en compagnie de ce jeune garçon qui lui parlait d'une voix déjà connue avec l'accent du pays —

un fiacre arrêté derrière un grand édifice, surmonté d'un dôme et dans lequel M. Privat l'attendait — tout cela tourbillonnait dans sa tête, et se mêlait comme un écheveau de fil.

— Dépêchez-vous! avait dit M. Privat de sa voix grêle, en ouvrant la portière du fiacre.

Le petit garçon avoit ôté sa casquette montrant les mèches bouclées de ses grands cheveux châtains.

Tanneguy n'avait-il point reconnu la figure éveillée de la petite Vevette, dont la vieille mère demeurait au bourg d'Orlan, au bout du verger du presbytère?

Il n'y avait, pour toute lumière, que les lanternes fumeuses du fiacre. On pouvait bien se tromper.

— Que faut-il dire à mademoiselle? avait dit le jeune garçon ou la jeune fille, en quittant M. Privat.

— Qu'elle prévienne madame la comtesse, avait répondu Privat; j'emmène ce gaillard-là dans mon domicile.

Le fiacre s'était mis en marche, et depuis les Invalides jusqu'aux halles, M. Privat n'avait pas desserré les dents.

Maintenant Tanneguy se sentait comme en prison dans cette chambre fermée dont l'air épais oppressait sa poitrine; il eût voulu se mouvoir, il eût voulu courir; mais au premier pas qu'il fit au milieu de cette obscurité profonde, il s'arrêta découragé.

Il se laissa choir sur le matelas; la pensée de son frère Stéphane lui revint et ses yeux s'emplirent de larmes. La radieuse vision qui l'avait attiré hors de son village ne pouvait manquer de lui apparaître à cette heure de fièvre; elle vint en effet, mais ce fut comme un de ces feux diamantés scintillant à la voûte du ciel, qui brillent dans la nuit sans l'éclairer et dont l'éclat rend, par le contraste, les ténèbres plus sombres.

Le cœur de Tanneguy se serra davantage; l'idée de Valérie était liée en lui désormais à je ne sais quelle fatale horreur. Ne l'avait-il pas vue, blanche et froide, parmi ces femmes qui regardaient le lieu où Stéphane était tombé?

Ses yeux allourdis par la fatigue se fermèrent. Il n'avait que vingt ans, et, à cet âge, toute douleur a le privilége de se réfugier dans le sommeil. Au moment où ses membres s'engourdissaient déjà, où sa pensée vacillait avant de s'éteindre, ce ne fut point l'image de Valérie qui vint planer au-dessus de son front.

Il vit le pâtis de Treguern, avec ses vieux saules chevelus et son gazon ras jonché de camomilles naines. Au revers d'un fossé, une jeune fille était assise : une figure d'enfant sous la coiffe blanche des paysannes morbihannaises, une figure d'ange plutôt, avec de grands yeux tristes et doux qui semblaient parler à Dieu.

Elle rêvait, la jeune fille. Ses regards semblaient chercher au-delà de l'horizon terrestre l'illusion perdue de ses chastes amours. Son sein battait sous la toile modestement croisée de son mouchoir de cou. Une larme tremblait à sa paupière.

Elle cueillit dans l'herbe mouillée une marguerite des champs et la contempla un instant sans oser consulter le naïf oracle. Mais il fallait bien savoir. La jeune fille effeuilla lentement la marguerite des prés. Au mouvement de ses lèvres, Tanneguy devinait qu'elle disait :

— M'aime-t-il encore un peu? Beaucoup? Passablement?...

Et avec un petit frisson, tandis que la pâleur passait sur sa joue comme l'ombre d'un nuage :

— Pas du tout?

Quand la dernière foliole tomba la jeune fille releva

sa jolie tête souriante. Elle joignit les mains et sa prière monta aux pieds de la reine des anges.

Tanneguy s'agitait sur sa couche, le cœur plein de joie et aussi de remords. C'était celle-là qu'il avait abandonnée pour suivre le feu follet trompeur.

Heureusement la marguerite des prés avait répondu : *beaucoup*.

Bonne petite marguerite qui connaissait mieux le cœur de notre Tanneguy que notre Tanneguy lui-même !

XXVIII

LES PAPERASSES DE M. PRIVAT

Voilà un homme qui ne rêvait point d'amour, M. Privat! et pour qui personne ne consultait l'oracle mignon de la marguerite des champs!

Vive Dieu! de la sciure de buis sur de l'encre fraîche, de la vieille encre sur du papier jauni, ce sont là de jolies choses et qui sentent aussi bon que les fleurs!

Il était dans son cabinet. Par économie encore plus que par besoin de se mettre à l'aise, il avait dépouillé son beau costume de bal : une robe de chambre grisâtre, qui le servait fidèlement depuis les jours de sa jeunesse, grimaçait sur son torse maigri, et la casquette pointue avait repris son poste au sommet de son crâne.

Il était assis devant sa grande table, sous l'abat-jour même de sa lampe; autour de lui les paperasses s'amoncelaient comme naguère s'entassaient les choux et les laitues sur les trottoirs des rues voisines. Il était là dans

son centre; ses regards clignotants caressaient ce fouillis de gribouillages poudreux; il allait de l'un à l'autre plus content que l'avare baignant ses mains dans l'or de sa cave emplie.

— Il y aurait eu un moyen, dit-il en remontant ses lunettes jusque sur son front pour essuyer ses paupières fatiguées, si on avait laissé mon camarade Tanneguy entre les mains de la justice, il aurait bien fallu, cette fois, que la lumière se fît. Et, à tout prendre, je ne suis pas l'esclave de cette enchanteresse. Je n'ai point d'amourette, que je sache, et je ne crois aux fantômes. Si la belle Olympe ne me dit pas ce que je veux savoir, il est encore temps de revenir sur nos pas : tant pis pour mon compagnon de voyage!

Il prit sur la table un registre de taille imposante, fatigué, sali, luisant, et se mit à le feuilleter vivement.

— Mes notes de vingt années! murmura-t-il; que de tâtonnements! que d'hypothèses folles! Mais j'ai suivi le fil, et je suis bien près maintenant de la porte du labyrinthe!

Il trempa sa plume dans l'encre et sur la dernière page à demi remplie il écrivit une douzaine de lignes : sans doute le résumé de ce qu'il avait appris dans la journée.

Puis il repoussa le registre, allongea ses jambes sous la tablette et mit ses deux mains en croix.

— Récapitulons, se dit-il : Vers la fin du siècle dernier, une compagnie anglaise, qui devait avoir de nombreux imitateurs, se forma pour exploiter à la fois deux sentiments vivaces en nous : la tendresse du père de famille et l'égoïsme ambitieux; cette compagnie, qui prit le nom du *Campbell-Life, général assurances, annuities on survivorship*, en l'honneur de son fondateur, offrit aux uns la combinaison des assurances en cas de mort, aux autres les chances entraînantes de la tontine. Aux pre-

miers elle dit : Si vous mourez, je donnerai du pain à vos enfants. Aux autres elle cria : Vivez seulement, et je vous ferai riches ! Un jeune garçon, qui était séminariste et qui se nommait Gabriel, apporta au pauvre bourg d'Orlan un journal anglais qui contenait l'annonce pompeuse de cette nouvelle entreprise; ce jeune homme se fit l'ami du dernier Treguern; le dernier Treguern se rendit à Londres un beau jour afin de s'assurer en cas de mort pour une somme de cent mille francs. Pendant ce voyage, le séminariste Gabriel se mit en rapport avec un agent international et souscrivit à la tontine pour vingt annuités de cent mille francs chacune ! Rien que cela !

Ici M. Privat s'interrompit et enfla ses joues.

— Il était à peine majeur, ce Gabriel, grommela-t-il, quand il eut cette idée-là ! Forte tête de coquin !

— Gabriel, reprit-il, poursuivant son résumé à l'aide de ses notes tour à tour consultées, n'avait pas un sou vaillant, et sa première annuité était payable au 16 août de l'année 1800. Filhol de Treguern revint au pays et fit une chose qui peut paraître invraisemblable à notre époque de tranquillité, mais qui réellement n'était que hardie au milieu du trouble que su irent si longtemps nos provinces de l'ouest, après la chute de la royauté. Grâce à Gabriel, qui demeurait au presbytère d'Orlan, et qui put l'aider de plus d'une manière, Filhol feignit une maladie mortelle au mois de septembre 1799. Gabriel constata son décès sur les registres de la paroisse, et Filhol, légalement décédé, se cacha dans les environs du manoir de Treguern, pour attendre que la compagnie anglaise soldât son assurance en cas de mort.

Cela fut long, parce que la guerre rendait très-difficiles les relations entre les deux pays.

Enfin, sur les instances réitérées de Gabriel, exécuteur testamentaire du comte Filhol, un agent du *Campbell*

Life risqua le passage de la Manche et arriva en la ville de Redon, le 15 août 1800.

Il y avait dix mois passés qu'on avait mis en terre le cercueil vide contenant, suivant la croyance commune, les restes du dernier Treguern; pendant ce temps-là, Geneviève Lehir, épouse du comte Filhol, avait été le visiter dans sa retraite; elle était devenue mère et en cette même nuit, du 15 au 16 août, elle mit au monde un enfant du sexe masculin.

— Tout cela est clair comme le jour! s'interrompit encore M. Privat; Gabriel assassina Filhol de Treguern pour avoir les cent mille francs de l'Anglais et payer sa première annuité. Il y eut ensuite le double baptême et l'échange des enfants, comme si ce Gabriel eût voulu dérober jusqu'aux chances de l'avenir à cette race de Treguern qu'il avait dépouillée dans le présent et dans le passé. Le procès de Roland Montfort, accusé de meurtre, me mit sur la voie de ces infamies, et depuis lors. je suis pas à pas la marche de l'ancien séminariste Gabriel.

Filhol était l'ami de Gabriel; il mourut de mort violente; Jérôme Clément, le médecin de Laval, était l'ami de Gabriel, il eut le même sort que Filhol. Johann-Maria Worms, le marchand de diamants de Cologne, était encore l'ami de Gabriel, le marquis du Castellat aussi. Laurence de Treguern était la fiancée de Gabriel... tous riches, tous morts à la même date funeste!

Et Gabriel qui n'avait point de ressources connues payait toujours avec exactitude cette lourde annuité de cent mille francs!

Un enfant déduirait la conséquence de cela.

Mais il y a autre chose qui dépasse non-seulement l'intelligence d'un enfant, mais qui va au-delà des limites de la raison humaine :

Ces morts vivent ! ou du moins plusieurs d'entre eux. Pourquoi n'ont-ils pas revendiqué leurs droits?

Et si ce sont des fantômes, car l'esprit faiblit devant ces bizarreries sans nom, pourquoi ne se vengent-ils pas ?

Pourquoi Malo de Treguern garde-t-il le silence, lui qui sait tout ? Pourquoi cette jeune fille étrange qui semble ne rien ignorer — Valérie — ferme-t-elle la bouche ?...

M. Privat s'égarait de plus en plus au travers de ces questions qu'il ne pouvait point résoudre, lorsqu'il tressaillit en sentant une main s'appuyer légèrement sur son épaule.

La lampe commençait à pâlir devant les premiers rayons du jour.

Il se retourna et vit auprès de lui mademoiselle Olympe de Treguern.

— Valérie ! s'écria-t-il, je désirais votre présence !

— Chut ! fit la jeune fille qui mit un doigt sur sa bouche, la comtesse Torquati est là.

— Dans la chambre de Tanneguy ?

— Je n'ai pas eu besoin de lui montrer le chemin, répliqua Olympe de Treguern avec un mélancolique sourire qui la faisait plus belle.

Comme M. Privat allait reprendre la parole, elle l'arrêta d'un geste et dit :

— Je vous ai entendu. Vous voulez me demander pourquoi toutes ces victimes ont oublié le soin de la vengeance ? Vous ne savez donc pas qu'elles ont fait plus encore ? Le chemin du meurtrier était rempli d'obstacles ; ces obstacles ont disparu devant ses pas.

— En effet ! balbutia le petit homme.

— Et, après le crime commis, est-il jamais resté une trace ? N'y avait-il pas toujours une main mystérieuse

qui venait enlever le cadavre et laver jusqu'aux traces du sang ?

— C'est vrai ! dit encore le petit homme.

Olympe de Treguern le regardait en face.

— Qu'ils soient morts ou vivants, dit-elle, ils marchent vers un but, et malheur à qui se mettrait en travers de leur route ! On m'avait dit une fois, à moi : Choisis entre ton frère et celui que tu aimes ! Mon cœur se révolta et je refusai dans mon orgueil aveugle : je voulus les sauver tous les deux l'un par l'autre. L'un par l'autre, j'ai failli les perdre tous les deux !

— Moi qui n'ai ni amant, ni frère... commença monsieur Privat.

Valérie fit un pas, et sa main s'appuya plus lourde sur son épaule.

— Vous nous avez aimés, prononça-t-elle lentement, et, sous le caprice de votre curiosité, il y a je ne sais quel dévoûment chevaleresque. Mais déjà deux ou trois fois, sans le savoir, vous avez entravé la route de ceux que je sers. S'ils vous trouvaient encore sur leur chemin, je ne pourrais plus vous sauver.

— Croit-on me faire peur ? s'écria le petit homme prompt à se cabrer.

— Et vous ? demanda Olympe sans perdre son calme, voulez-vous empêcher que justice soit rendue ? Vous en savez assez pour me croire quand je vous dirai qu'à certaines situations, s'éloignant par trop des rainures de la vie commune, les issues ordinaires — les issues légales sont fermées. M. de Feuillans sortirait peut-être vainqueur d'une bataille judiciaire où nulle preuve matérielle ne militerait contre lui.

— Peut-être ! fit le petit homme qui se redressa tout vaillant à l'idée de cette lutte.

Les yeux d'Olympe brillèrent.

— Ils n'ont pas combattu et souffert vingt ans, dit-elle, pour arriver à se dire : Peut-être! Ce n'est pas la probabilité qu'il leur faut désormais, c'est la certitude.

— Je suis Treguern, reprit-elle après un silence et pendant que M. Privat réfléchissait, mon frère qui est là, et que j'aime, ne saura pas quelles mains ont bâti ce palais splendide où va revivre en lui la grandeur de notre nom. D'autres pourront cacher leur tristesse dans la retraite : lui, notre Tanneguy, sera heureux et sera glorieux! Écoutez-moi — et tandis qu'elle parlait ainsi, sa belle taille se redressait si fière que M. Privat, subjugué, la contemplait avec admiration et respect — écoutez-moi, si j'ai mal fait, que Dieu me juge! Les regards de la justice humaine feraient évanouir, comme le souffle d'un génie malfaisant, les magnificences de notre rêve. Je ne veux pas de la justice humaine!

— Mais... fit M. Privat, qui hésitait, vous êtes bien jeune, Valérie! on a pu vous tromper!

— Ils sont quatre, maintenant, répliqua Olympe de Treguern, parlant comme si son interlocuteur eût connu le fond du mystère; le lendemain de la victoire, leur intérêt peut les faire ennemis : ce jour-là je serai prête pour la lutte. En attendant, êtes-vous avec nous où êtes-vous contre nous?

M. Privat réfléchit un instant, puis il dit :

— Que faut-il faire?

Olympe de Treguern lui tendit la main.

— Pour toucher cette somme énorme, à laquelle M. de Feuillans a droit par son contrat, répondit-elle, il y aura des difficultés de plus d'une sorte. Les protections ne nous manquent pas et le gouvernement lui-même nous soutiendra au besoin; mais vous pouvez nous servir mieux qu'un autre, vous qui vous êtes mis dès longtemps en rapport avec la compagnie. La première chose

à faire est d'arriver à mettre entre les mains de M. de Feuillans les vingt millions qui lui sont dus.

M. Privat secoua la tête.

— On ne peut plus rien contre un homme qui a vingt millions, dit-il.

— Avec les moyens humains, c'est vrai, murmura Olympe de Treguern, mais ceux qui ne sont plus de ce monde ont d'autres armes. . . . . .

. . . . . .

Dans la petite chambre toute nue où Tanneguy dormait sur son pauvre matelas, les premiers rayons du soleil entraient.

La comtesse Torquati, belle de son émotion et de cette immense joie des mères, était penchée au-dessus du lit et contemplait Tanneguy dans le recueillement de son amour.

De temps en temps, ses yeux se tournaient vers le ciel avec une reconnaissance passionnée.

Elle se croyait seule. Mais de l'autre côté de la porte vitrée qui servait de clôture à la cuisine, Roland Montfort était agenouillé dans la poussière.

Il avait soulevé un coin du rideau ; il regardait à travers les larmes qui lui emplissaient les yeux.

On eût dit que son âme passait dans son regard et s'élançait vers cette femme penchée au-dessus du front de Tanneguy endormi.

Sa voix tremblante murmurait des paroles sans suite, parmi lesquelles revenait toujours un nom prononcé avec une inexprimable tendresse :

— Geneviève ! Geneviève !

XXIX

L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION

A Paris, maintenant, il faut un an et plus pour régler une assurance sur la vie. C'est le progrès. A Londres, en 1820, il ne fallait qu'un jour. C'était l'enfance de l'art.

Depuis une semaine, deux cents ouvriers arrivés de Nantes et de Rennes travaillaient jour et nuit au Château-sans-Terre. Chaque matin, on voyait venir de pleines charretées de tentures en velours avec de belles franges de soie, des meubles tout en or, à ce que disaient les bonnes gens d'Orlan, et plus de girandoles à cristaux qu'il n'en eût fallu pour éclairer la Grand'Lande !

On n'aurait jamais cru qu'il se trouvât tant de belles choses dans l'univers.

Et tout cela montait vers le palais qui avait remplacé l'ancien manoir. Et quand on interrogeait les voituriers ou les tapissiers, ceux-ci répondaient invariablement, comme s'ils eussent voulu refaire l'histoire du marquis de Carabas :

— C'est pour M. le comte Gabriel de Treguern!

Les bonnes gens du bourg d'Orlan ne demandaient point qui était ce comte Gabriel; ils s'en retournaient chez eux en envoyant toute autre chose que des bénédictions à l'adresse du faux-prêtre, qui couronnait son œuvre de spoliation en volant jusqu'au nom de ses victimes.

Mais en passant devant la porte ouverte de Château-le-Brec, où douairière tremblait la fièvre de vieillesse, ils changeaient de visage et prenaient un air riant : car ils sont fait ainsi, les bonnes gens de Bretagne : la peur les dompte et ils sont toujours prêts à caresser le diable.

Douairière avait fait rouler son grand lit à rideaux de serge brune au-devant de la porte, pour avoir un peu de soleil; il y avait bien des jours qu'elle restait là, les bras en croix sur sa couverture, immobile autant qu'un bloc de pierre. Son visage rude et méchant ressortait sous la blancheur de sa coiffe, et l'on savait bien que ce n'étaient point des prières qui tombaient de ses lèvres tremblantes.

Une fois, le saint recteur de la paroisse d'Orlan était venu pour lui parler du ciel; elle lui avait défendu de passer le seuil de sa porte. Ce jour-là, son valet d'écurie, sa chambrière et tous ses laboureurs l'avaient abandonnée, car chacun sentait qu'elle avait déjà les deux pieds dans l'enfer.

Ce jour-là Mathelin lui-même, Mathelin le pâtour, qui la servait depuis vingt-cinq ans, noua son paquet au bout d'un bâton, secoua la poussière de ses guêtres et s'enfuit.

Il n'y avait plus de place pour un chrétien dans la maison de cette réprouvée.

Quoiqu'elle fût riche encore, quoiqu'elle possédât toujours le moulin de Guillaume Féru sur la Lande, le pâtis au bord de la rivière, de bons prés bien gras, des clos,

des futaies et sa ferme de Château-le-Brec, douairière n'aurait eu personne pour lui fermer les yeux sans Marcelle, la petite fille.

Mais Marcelle ne s'était point sauvée, bien qu'elle fût aussi bonne chrétienne que le valet d'écurie et la chambrière, que les laboureurs et Mathelin le pâtour. Marcelle restait, forte de sa piété même; Marcelle soignait la vieille femme avec un dévoûment angélique, et l'idée ne lui était point venue que Dieu pût la punir de son charitable labeur.

Douairière la payait en invectives et en sarcasmes. Demi-morte qu'elle était, elle savait encore frapper le cœur de la pauvre enfant à l'endroit vulnérable, et ses lèvres paralysées trouvaient souvent la force de s'ouvrir pour jeter à Marcelle ces mots impitoyables :

— Ton Tanneguy est parti pour suivre celle qu'il aime. Il t'a oubliée et tu ne le reverras plus!

Marcelle s'en allait pleurer dans sa chambrette, au pied d'une petite image de la Vierge que douairière Le Brec ne lui connaissait pas.

C'était l'octave de la fête de l'Assomption. En revenant de vêpres, les paysans du bourg d'Orlan virent passer sur le chemin qui traverse la Grand'Lande une véritable procession de voitures. Il y en avait depuis le moulin de Guillaume jusqu'au chemin des Troënes.

Ils se rangèrent des deux côtés de la route pour regarder cela. A ceux qui demandèrent ce que c'était, il fut répondu comme toujours :

— C'est M. le comte Gabriel de Treguern qui vient demain habiter son château et qui se fait précéder par ses équipages.

Il était donc plus riche que le roi, ce comte Gabriel de Treguern !

Oui, certes, et bien plus riche! c'était le maître à tous; le pays lui appartenait depuis l'Oust jusqu'à la Vilaine. Il avait acheté au prix qu'on avait voulu vendre toutes les terres composant le domaine du grand chevalier Tanneguy.

C'était à lui maintenant que tous les métayers du bourg d'Orlan devaient payer la rente. Aussi parlait-on de lui avec prudence, car il faut vivre et garder le pain de sa famille.

Pendant que les voitures passaient, le père Michelan dit en clignant de l'œil et en branlant sa tête chenue :

— Voilà un bon temps, mes garçailles, pour faire grainer le blé noir! ah! dame!

— Quant à ça, oui, répliqua Mathelin du même air mystérieux, quoiqu'un peu de pluie ne ferait pas de mal aux pommiers qui sont sur le haut pays.

— Ni aux prés, pour sûr, ajouta Toinette Maréchal, sa femme, le regain sèche que ça fait pitié!

— Ah dame! ah dame! fit Michelan le patriarche, en tirant le fausset de sa tabatière en corne de bœuf, on ne peut pas demander aujourd'hui des années comme autrefois. Ça languit, et, quand on n'a que demi mal, il faut encore être content. De faillies pommes comme celles que nous pressons maintenant, et qui n'ont plus que des pepins et la pelure, nous les aurions jetées au fumier en l'année de mon mariage!

Tout ce qui dépassait la cinquantaine approuva du bonnet; les jeunes gens se consolaient en songeant que le monde se guérirait peut-être de son mal de langueur, et qu'avant de mourir ils reverraient des pommes aussi grosses qu'au bon temps jadis.

La dernière voiture tournait le coin de la route; les paysans se rapprochèrent et le masque qui couvrait tous les visages tomba.

Il y avait là maintenant un mécontentement général et visible, un vague besoin de révolte, avec le contingent obligé de superstitieuses terreurs.

— Si ça n'est pas criant! dit Mathelin en fermant ses gros poings robustes.

— Chut! fit le père Michelan, qui jugeait le bruit des roues trop rapproché encore.

Mais les ménagères avaient retenu assez longtemps leurs langues.

— C'est honteux ! s'écrièrent-elles en chœur.

— Un bâtard !

— Un abbé défroqué!

— Un va-nu-pieds, que nous avons vu courir par les chemins avec sa soutane percée !

Le père Michelan s'assit au bord de la route, sur la bruyère, et l'assemblée l'entoura. Le jour commençait à baisser.

— Nous parlions des saisons qui changent, dit le vieillard d'un accent rêveur — et les hommes donc! Vous souvenez-vous de celui qu'on appelait le bon avocat de Redon?

— Privat! M. Privat! s'écria le chœur.

— Qui défendit le pauvre Roland Montfort pour l'amour de Dieu! ajoutèrent quelques voix.

Et l'ancien sergent Mathurin dit en s'approchant :

— Une digne âme, ou je ne m'y connais pas, mon oncle!

— Eh bien! Mathurin, mon neveu, tu ne t'y connais guère, reprit le vieillard avec amertume, je te dis que les hommes changent. C'est ce Privat qui est maintenant le *factotum* du Gabriel.

La foule se récria d'une seule voix.

— Aussi vrai que je vous le dis, continua le vieux métayer en s'animant, c'est ce Privat qui a acheté et payé

pour le compte du faux-prêtre toutes les pièces de terre composant l'ancien domaine de Treguern.

— Est-ce bien possible? fit-on à la ronde.

— Et pourquoi non? dit Vincent Féru qui, en vieillissant, était devenu de plus en plus philosophe, puisqu'il n'y a plus de Treguern!

Le vieux Michelan le regarda en face.

— Fanchette était ta belle-sœur, murmura-t-il. Si Fanchette vivait encore, elle te dirait : Tu ments, ou tu te trompes!

Vincent Féru haussa les épaules et répliqua :

— Fanchette ne savait plus distinguer sa main droite de sa main gauche, bon homme. Je sais bien de quoi vous voulez parler : c'est cela qui a fait le malheur de Fanchette. Treguern a toujours porté malechance à ceux qui l'ont approché!

— Toi, Vincent Féru, dit l'ancien sergent Mathurin, tu vas te taire!

— Ou tu diras pourquoi! ajouta le pâtour Mathurin en lui mettant sa large main sur l'épaule.

Le chœur des métayères donna de la voix pour approuver cette double exécution.

On entendait de tous côtés cette parole, répétée par les vieux et par les jeunes :

— Treguern était bon maître!

— Et de ces deux enfants-là qui ont vécu parmi nous et qui sont partis, ajouta le père Michelan, il y en avait un au moins qui était Treguern!

— Lequel? demanda Vincent Féru d'un ton provocant.

— Celui qui habitera un jour cette belle maison qui est là-bas, répliqua le vieux métayer en étendant sa main vers la forêt. Il faut des nobles dans les châteaux, et l'air qu'on respire entre les murailles du manoir de Treguern étouffera le bâtard de la sorcière Le Brec!

Il y eut un silence, et un frissonnement ému courut dans le groupe, car le vieillard avait parlé ainsi d'un accent prophétique.

Il le sentit lui-même, et dans l'excès de sa prudence, il regretta peut-être de n'avoir pas continué à discourir sur le blé noir qui graine ou sur la décadence des pommes. Mais l'élan était donné; il eût été désormais impossible de changer brusquement le cours de l'entretien.

La fameuse fidélité bretonne existe. En dehors de ce sentiment honorable que les poètes nationaux ont exagéré peut-être, il y avait chez les paysans du bourg d'Orlan une foi superstitieuse et robuste en l'avenir de Treguern.

Les prophéties n'étaient-elles pas là?

Il y avait autre chose encore. A raison ou à tort, le paysan breton abhorre la classe moyenne; il ne connaît au-dessus de lui que le noble. Le parvenu vivant dans les villes lui est indifférent; le parvenu qui achète les châteaux lui est odieux.

Il voit là-dedans je ne sais quelle punition divine frappant toute la contrée; il se regarde comme déchu par cela même, et le manoir *usurpé* par un bourgeois est, pour lui, un manoir maudit.

Il généralise trop. L'instinct qui reste absolu ne peut être toujours juste. Le paysan breton ne croit pas aux exceptions; il voit l'orgueil brutal au lieu de la fierté, l'avarice marchande au lieu de la grandeur. La piété même du bourgeois lui semble hypocrisie. Le luxe qu'il admirait chez son seigneur, il le déteste chez le nouveau-venu.

Pour les paysans du bourg d'Orlan, le soi-disant comte Gabriel n'était pas seulement un bâtard et un prêtre parjure, il représentait encore la victoire détestée de l'argent sur la noblesse.

Aussi, n'y avait-il pas là, sur la Grand'Lande, dix individus qui n'eussent été prêts à prendre au besoin la faux et la fourche pour soutenir les vieux droits de Treguern.

Et les paroles hostiles se croisaient, et les espoirs vivaces se faisaient jour.

— Est-ce un hasard, cela? demandait Mathelin le pâtour en gesticulant comme un possédé. Est-ce un hasard qui cloue toutes les nuits l'écusson de Treguern à la porte du Château-sans-Terre? Les gardiens ne manquent pas, je pense! Il y a là deux cents ouvriers qui veillent du soir au matin. Et le coup n'a pas raté une seule fois : quand le soleil se lève, on voit toujours le voile noir, semé de larmes blanches, qui se balance au-dessus du portail!

— Hier, à la brune, dit Toinette Maréchal, je revenais de confesse, et j'ai été obligée de passer devant la porte de la Le Brec. Elle avait le *grolet* (*). J'ai continué ma route en me signant sans la regarder; mais, malgré moi, parmi ses plaintes, j'entendais qu'elle disait : Il reviendra! il reviendra!

— Il reviendra! il reviendra! répétèrent les gars et les filles. On a ouï des voix à la Pierre-des-Païens!

— Et j'ai vu la lueur rouge aux crevasses de la Tour-de-Kervoz, ajouta Mathelin.

— Tout ça n'est rien, les enfants, dit le vieux Michelan, qui prit un air plus grave et découvrit sa tête chauve; savez-vous ce qu'il y a derrière ces planches qui cachent une partie du chœur de la paroisse?

— Non, fut-il répondu; qu'y a-t-il?

Le vieillard étendit le bras vers le lointain de la lande

(*) Le râle de la mort.

où s'élevait ce monument druidique connu sous le nom des *Pierres-Plantées*.

— Ce n'est pas la main des hommes qui a dressé là ces roches, prononça-t-il lentement; à l'heure où nous dormons, les esprits veillent. Vous vous souvenez-bien du tombeau de Tanneguy, que nous vîmes s'en aller pierre à pierre? Le tombeau de Tanneguy fut neuf semaines à s'en aller ainsi — et le neuvième dimanche il n'y avait plus qu'un trou plein de poussière à la place qu'il occupait derrière l'autel.

— Nous nous souvenons de cela, murmura-t-on à la ronde, tandis que les ménagères se signaient.

La nuit se faisait plus sombre. Dans l'assemblée, il y en avait déjà plus d'un et plus d'une qui eussent voulu se voir sous le manteau de la cheminée, à l'abri de la porte close.

— Eh bien! reprit le vieux Michelan, ce qu'on avait mis neuf semaines à défaire, on l'a refait dans une seule nuit. A la place du trou plein de poussière, le tombeau du grand chevalier se dresse comme autrefois.

— Et qui l'a rebâti? demandèrent quelques voix timides.

— Qui l'avait démoli? murmura le vieillard au lieu de répondre.

— Et la cornière qui manquait?

— La cornière manque toujours.

Un bruit se fit dans les hautes bruyères qui étaient au-delà de la route de Redon. L'idée de fuir vint à chacun; mais on n'en eut pas le temps, car les ajoncs en fleurs s'agitèrent et l'on vit glisser entre leurs branches une de ces formes vagues qui passent dans les nuits de Bretagne.

A peine l'avait-on aperçue qu'elle était déjà sur la route, à dix pas des bonnes gens. C'était une jeune fille;

elle avait pour vêtement une robe blanche à ceinture flottante.

— Quelqu'un de vous, dit-elle d'une voix si douce et si triste qu'on eût cru entendre l'ange des larmes, quelqu'un de vous sait-il où je trouverais celui qu'on nomme à présent le comte Gabriel?

Personne n'eut le courage de répondre.

— Je viens pour lui parler de la part de Dieu, poursuivit la jeune fille, et il faut que je le trouve, car le temps presse!

Elle continua sa route, et comme les plis flottants de sa robe blanche disparaissaient déjà dans l'ombre, une voix se prit à chanter, dans l'air, la complainte des berceuses bretonnes.

Le vieux Michelan fit le signe de la croix.

— L'avez-vous reconnue? balbutia-t-il.

— Que Dieu ait son âme! dit Mathelin, c'est une morte.

Et le nom de Laurence de Treguern courut de bouche en bouche.

Il s'agissait, cependant, de regagner le village. Ce qui venait de se passer avait glacé tous les cœurs; on se serra les uns contre les autres; vous eussiez dit les débris d'une armée qui va tenter une périlleuse retraite. Mathelin le pâtour et l'ancien sergent Mathurin ouvraient la marche avec leurs bâtons à gros bout; puis venait le bataillon effrayé des ménagères. Fillettes et garçons suivaient sans se pincer aucunement et sans se donner dans le dos ces vigoureux coups de poing qui sont des témoignages d'amour. Le vieux Michelan formait l'arrière-garde avec l'adjoint au maire et un marguillier, réputé pour le plus vaillant homme d'Orlan.

L'avant-garde fit un grand tour pour éviter la Pierre-des-Païens, où certainement les âmes devaient tenir conseil en cette terrible nuit.

Comme ils s'engageaient dans le chemin creux que le séminariste Gabriel avait pris, la nuit du 15 août 1800, pour descendre à Château-le-Brec, ils virent quatre cavaliers courir à travers champs et dévorer l'espace comme un tourbillon.

La lune montait au ciel derrière les arbres de la forêt; sa lueur indécise découpait en silhouette les quatre cavaliers noirs. Celui qui galopait en avant avait une couronne de cheveux plus blancs que la neige.

Ils passèrent en silence sur la droite, dans la direction de l'ancienne demeure des Treguern.

Les bonnes gens d'Orlan arrivaient devant la porte ouverte de Château-le-Brec. A la lueur d'une résine, ceux qui osèrent regarder virent douairière Le Brec plus décharnée qu'un cadavre, assise sur son lit et les bras étendus vers la partie du chemin où les quatre cavaliers avaient disparu.

— Ce sont eux! ce sont eux! râlait-elle, j'ai bien reconnu Treguern, que Treguern soit maudit!

De l'autre côté de la couche, la petite Marcelle était agenouillée et priait.

Parmi les paysans d'Orlan, il n'y en avait pas un qui gardât une goutte de sang dans ses veines.

Au-delà du pâtis, le mur du cimetière s'étendait comme une ceinture blanche autour de l'église, à demi cachée par la sombre verdure des ifs.

La lune montait et les croix de pierre se dessinaient çà et là dans l'herbe.

Tout à coup des lumières apparurent aux vitres de l'église. Le clocher tinta un carillon lent et triomphal.

Mathelin le pâtour et l'ancien sergent s'arrêtèrent. Des pas se faisaient entendre à l'autre extrémité du chemin.

Un homme s'avança qui dit :

— Faites place à Treguern!

Les bonnes gens se rangèrent des deux côtés du chemin, dociles comme des automates; désormais c'était un rêve qu'ils faisaient et leurs yeux trompés assistaient au spectacle de l'impossible.

L'homme qui s'avançait n'avait point de bras.

— Roland! Roland Montfort, est-ce toi? balbutia l'ancien sergent Mathurin.

Au lieu de répondre, l'homme sans bras dit impérieusement :

— Chapeau bas pour saluer Treguern!

Jeunes gens et vieillards se découvrirent, bien qu'on ne vit encore personne.

Mais en ce moment, à la lueur de la lune qui dépassait la cime des arbres, on aperçut, au milieu de la route, un beau jeune homme qui se tenait fièrement sur un vigoureux cheval. Le cheval marchait au pas, et un homme de grand âge, vêtu d'un long manteau tout brodé d'or, le conduisait par la bride.

Les gens du bourg reconnurent d'un coup d'œil le commandeur Malo Le Madre de Treguern.

Tous les genoux fléchirent, tous les fronts se baissèrent, pendant que le beau jeune homme passait entre les deux haies.

Quand on se releva, les cloches se taisaient et l'obscurité régnait derrière les vitraux de l'église.

La lune éclairait au loin la route solitaire et silencieuse.

On n'entendit plus rien, sinon l'écho de la voix de douairière Le Brec qui répétait :

Treguern! Treguern sois maudit!

XXX

LA PIERRE DU TOMBEAU DE TANNEGUY

Cela semblait être la réalisation de ce rêve que Tanneguy avait fait sur son pauvre matelas dans la maison à six étages de la rue Saint-Denis. Au revers d'un talus, sous les saules du pâtis de Treguern, la jeune fille qu'il avait vue en songe était demi-couchée dans l'herbe haute. Ses pauvres beaux yeux fatigués gardaient la trace de ses larmes; elle était pâle, et parmi sa tristesse il y avait je ne sais quel inexprimable effroi.

De temps en temps, ses regards se tournaient vers la porte grande ouverte de Château-le-Brec qu'on apercevait à travers le clair feuillage des saules. En ces moments, tout son corps tressaillait.

En dedans de la porte, tout près du seuil, il y avait un de ces énormes lits de campagne dont les deux étages servent de couche à toute une famille. Ce lit était vide, et le soleil qui avait dépassé déjà le milieu de sa course frappait de ses rayons les draps froissés et tordus.

Entre ces draps, douairière Le Brec avait passé sa der-

nière nuit, et le sang de la pauvre petite Marcelle se glaçait encore dans ses veines au souvenir de cette nuit épouvantable.

Depuis dix heures du soir jusqu'à l'aube, la sorcière avait lutté contre une invisible main qui pesait sur sa gorge et qui lui enlevait le souffle. Durant tout ce temps-là, elle avait blasphémé, reniant tout ce que le chrétien adore et appelant à son secours les puissances du mal.

Chaque fois que Marcelle voulait prier, un feu s'allumait dans les prunelles de la réprouvée qui disait :

— Enfant, tu me brûles! Que t'ai-je fait pour me torturer ainsi?

Ses mains crispées essayaient de déchirer ses draps. Elle prononçait les noms de Gabriel et de Marianne, tantôt avec l'accent d'une tendresse passionnée, tantôt avec une amertume remplie de haine.

Puis elle balbutiait en s'affaissant sur son oreiller baigné de sueur :

— Je les ai vus! je les ai vus! Les cloches d'Orlan ont sonné toutes seules. Vais-je mourir assez tôt pour ne point entendre leurs chants de triomphe?

Quand le petit jour parut, son agitation augmenta. Elle essaya de se lever dans le paroxisme de sa fièvre furieuse, mais ses forces la trahirent.

— Aide-moi! dit-elle d'une voix que la jeune fille ne reconnaisait déjà plus.

— Où voulez-vous aller, douairière? demanda Marcelle, qui tremblait.

— Aide-moi! répéta la vieille femme.

Et Marcelle subjuguée ne put qu'obéir.

Elle pensait bien que douairière, malgré son secours, ne pourrait sortir de son lit. Il en fut autrement. Douairière parvint à se mettre sur ses jambes chancelantes et décharnées.

— Donne-moi mon bâton, commanda-t-elle.

Et quand elle eut à la main son grand bâton blanc à crosse, elle se redressa tout à coup.

Marcelle la vit avec une indicible stupeur passer le seuil de la ferme et marcher dans le chemin. Elle voulut s'élancer pour la guider ou pour la soutenir, mais la vieille femme se retourna et dirigea vers elle le bout de son bâton.

Marcelle sentit ses pieds cloués au sol.

— Je vais loin d'ici, dit la Le Brec. Tu ne me reverras plus. Je te défends de prier pour moi.

Le crépuscule était bien faible encore; au bout de quelques pas, douairière se perdit dans l'ombre du chemin creux qui montait à la Grand'Lande.

Ce matin-là, on entendit jusqu'à bourg de Bains le bruit du maître-sabbat qui se fit aux *Pierres-Plantées*.

Et, depuis cette heure où douairière avait quitté sa couche, la petite Marcelle était toute seule, errant autour de la ferme abandonnée.

Les bestiaux mugissaient à l'étable, les chiens hurlaient dans les cours; Marcelle au désespoir, restait sur l'herbe du pâtis et pleurait.

Elle n'avait d'autre refuge que cette grande maison maudite; pour y rentrer, il fallait franchir le lit posé en travers de la porte, et rentrer ainsi toute seule dans ce lieu si plein d'épouvantes, c'était l'impossible.

Hélas! si Tanneguy avait encore été là! Mais les cruelles paroles de douairière Le Brec étaient gravées au fond du cœur de la pauvre fille qui répétait parmi ses sanglots : Tanneguy est parti pour suivre celle qu'il aime!

Dans l'herbe haute, auprès de Marcelle, la brise balançait sur leurs tiges flexibles les marguerites des champs blanches et roses. Marcelle en cueillit une sans savoir et ses mains paresseuses l'effeuillèrent lentement.

Hélas! hélas! ce n'était même plus pour consulter l'oracle des jeunes amours. A quoi bon demander à la marguerite : « Tanneguy m'aime-t-il encore? »

Que pouvait répondre la marguerite, puisque Tanneguy n'était plus là?

Les feuilles tombaient et Marcelle se taisait; mais en ces moments où le front épuisé de larmes s'alourdit et brûle, les oreilles entendent parfois d'étranges bruits.

Marcelle croyait ouïr comme une voix, écho de sa propre pensée, prononçant à chaque feuille qui tombait les paroles consacrées :

— Un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout!

Et quand la dernière foliole tomba, cet écho de son âme éclata comme un cri triomphal en disant encore : BEAUCOUP !

Elle releva les yeux en tressaillant, car c'était bien une voix qui avait parlé auprès d'elle.

— Marcelle! ma pauvre Marcelle! dit Tanneguy, qui riait et qui pleurait.

Marcelle cacha sa tête dans le sein du jeune homme, anéantie qu'elle était par sa joie.

— Maintenant que je t'ai revu, murmura-t-elle, si tu t'en vas encore, je mourrai !

En construisant son magnifique château, Gabriel de Feuillans avait conservé l'aile occidentale de l'ancien manoir de Treguern, qui avait un beau caractère. Cette aile se composait de la grand'salle où nous avons vu autrefois l'Anglais compter sur le plancher, aux pieds de Geneviève, l'or apporté dans sa valise, de l'appartement de la bonne comtesse, des chambres à coucher de Filhol et de Roland Montfort. Au delà de cette dernière pièce,

il y avait le corridor secret communiquant avec la ferme de feu bonne personne Marion Lecuyer, par où Roland Montfort s'était introduit au manoir, la nuit du quinze août 1800.

Mais l'intérieur de ce corps de bâtiments que nous avons vu triste et désolé avait bien changé, Gabriel y avait accumulé tous ces magnificences qui méritaient à son château le titre de palais. La grand'salle surtout qu'il s'était réservée à lui-même pouvait passer pour un chef-d'œuvre de luxe et de gout excellent.

Le lendemain de l'octave de l'Assomption, le comte Gabriel était assis auprès de son bureau, couvert de titres et papiers de toute sorte. De nos jours, l'immense richesse n'a plus cet étourdissant aspect des trésors antiques; il suffit de quelque chiffons pour représenter beaucoup de millions : aussi n'aurons-nous point la peine de décrire le trésor du comte Gabriel, qui aurait tenu à l'aise dans la poche de votre redingote. C'étaient des liasses de banknotes anglaises et un assez volumineux paquet composé de contrats de vente. Ce paquet faisait de Gabriel le plus riche propriétaire de Bretagne.

Dans l'embrasure d'une croisée, madame la marquise du Castellat, berçant entre ses bras dodus son chien mouton, s'étendait sur les coussins d'une chaise longue.

Elle avait l'air soucieux. Gabriel, au contraire, était calme dans sa victoire, comme peut l'être l'homme fort qui n'a rien donné au hasard et qui a réalisé seulement la rigueur de ses calculs.

A travers les carreaux de la fenêtre, la marquise jetait ses regards distraits sur les jardins et sur le parc où s'agitait déjà une foule élégante. Car personne n'avait manqué à l'appel de Feuillans vingt fois millionnaire, et, suivant sa propre expression, Paris tout entier avait fait invasion dans les solitudes de la Grand'Lande.

Aussi se préparait-on à traiter Paris suivant ses goûts : une splendide salle de bal s'était élevée comme par enchantement au centre des parterres, et sur la lisière du parc on voyait la frêle armature d'un feu d'artifice qui promettait merveilles.

— Êtes-vous bien sûr de ce M. Privat? demanda brusquement Marianne de Treguern.

— Je le paie, répliqua Feuillans du bout des lèvres.

— A votre place, reprit la marquise, je m'inquiéterais davantage des rapports qui existent entre lui et Olympe.

— Je ne m'inquiète de rien, dit le comte Gabriel; Olympe est intelligente : elle doit être ambitieuse, et j'ai vingt millions !

La marquise le regarda, étonnée : ce n'était pas ainsi que Gabriel parlait d'ordinaire.

— Si j'étais homme à craindre quelque chose, reprit ce dernier, j'aurais, en vérité, bien d'autres embarras ! Les fantômes qui vous ont tourmentée si longtemps, Marianne, sont enfin venus jusqu'à moi.

— Ah! fit la marquise en changeant de couleur, vous croyez à cela maintenant, Gabriel ?

— J'y crois depuis mon enfance, Marianne; mais je crois aussi à mon étoile, qui est plus forte que les fantômes !

— Ah! fit encore la marquise.

— Il y a vingt ans, poursuivit Gabriel, que j'ai fait le premier pas dans la voie où je marche. Depuis ce temps-là, une puissance occulte m'a toujours entouré et pressé de toutes parts. Je n'ai jamais passé un seul jour sans que la présence de cette force invisible se fît sentir autour de moi, non point pour m'arrêter dans ma route, mais pour me pousser en avant et briser les barrières qui s'élevaient sur mon chemin.

— Le soir de la dernière fête que j'ai donnée à Paris, murmura la marquise, ce M. Privat dit de vous ce que vous en dites maintenant.

— Je l'entendis, et je le compris, Marianne. C'était à moi-même que s'adressaient ces paroles. Depuis lors, j'ai acheté M. Privat comme j'achèterai tout instrument qui ne vaudra pas la peine d'être brisé violemment. Mais, je n'avais pas attendu M. Privat pour savoir que mon étoile avait dompté les fantômes, et que les fantômes étaient mes esclaves !

— Et cependant, Gabriel, vous leur avez obéi une fois au moins, à ces esclaves, dit la marquise dont le sourire eut une nuance de raillerie,

M. de Feuillans leva le papier qu'il tenait à la main.

— Parlez-vous de cela? demanda-t-il.

— Je parle de votre testament, répondit Marianne.

Feuillans remit le papier à sa place.

— En voici le double, dit-il; c'est à cette occasion que j'ai vu pour la première fois les trois être fantastiques qui sont liés si étroitement à ma vie. La compagnie anglaise semblait disposée à élever un conflit, au moment de toucher l'enjeu de cette immense partie, je voyais mes espérances reculer, sinon s'évanouir. C'était la nuit; la fatigue avait fini par fermer mes yeux. Je m'éveillai en sursaut; la lampe éteinte laissait ma chambre dans une obscurité profonde. J'entendis une voix qui disait : Gabriel, tu recevras demain le montant de ton contrat si tu veux disposer de tous tes biens en faveur de l'enfant qui fut baptisé sous le nom de Tanneguy de Treguern, le 16 août de l'année 1800.

— Notre fils! s'écria Marianne qui se dressa tout émue sur sa chaise longue.

— Je devinai leur erreur, poursuivit Gabriel au lieu de répondre; et j'acceptai, après avoir demandé à mes

mystérieux visiteurs quels étaient leurs noms. A cette question, trois voix répondirent tour à tour :

— Filhol de Treguern.

— Jérôme Clément.

— Johann-Maria Worms.

La marquise appuya sa tête entre ses mains, en murmurant :

— Ces noms, M. Privat me les avait dits tous les trois!

— Mais l'autre enfant, reprit-elle, celui que nous fîmes passer pour notre fils? Stéphane...

— Celui-là est mort; dit Feuillans qui ne changea point de visage.

Puis il poursuivit :

— Pour achever l'aventure, le lendemain, l'argent de la compagnie anglaise était à mon hôtel.

— Il faut donc qu'ils soient bien forts, ces hommes! pensa tout haut Marianne.

— Ils seraient faibles contre moi, dit Feuillans avec assurance; si ce sont des spectres, j'ai mon étoile. S'ils vivent, j'ai vingt millions!

Dans la chambre de feu la bonne comtesse, mère de Filhol, qui était séparée de la grand'salle par ce corridor où Roland Montfort avait assisté à l'entrevue de l'Anglais avec Geneviève, sept personnes étaient réunies. Celles-là n'étaient pas entrées par la grande porte du château, et le comte Gabriel ne soupçonnait point leur présence.

C'étaient d'abord ces trois personnages que nous avons vus dans le pavillon Louis XV : le comte, le docteur et le marchand de diamants. C'était ensuite Stéphane Gontier, tout pâle encore de sa blessure, qui s'appuyait au bras robuste de Tanneguy. Au dernier plan, Olympe de Treguern et le commandeur Malo se tenaient de bout.

Le docteur Jérôme Clément et le lapidaire Johann-Maria Worms avaient dit :

— Pourvu que nous ayons notre part, le reste nous importe peu. Faites vos affaires en famille : nous vous aiderons suivant la lettre de l'association, s'il y a lieu.

Le comte regardait tour à tour d'un air sombre Tanneguy et Stéphane.

— Lequel est-ce? murmurait-il; je ne crois pas à la voix du sang.

La porte qui communiquait avec l'ancienne chambre de Filhol s'ouvrit tout à coup et une femme parut dont les beaux cheveux blonds tombaient en désordre sur sa mante de voyage.

— Ma mère! s'écria Olympe qui se précipita dans ses bras.

Le docteur et le marchand de diamants prononcèrent le nom de la comtesse Torquati.

Celle-ci ne fit qu'effleurer d'un baiser le front d'Olympe et s'élança vers Tanneguy qu'elle pressa passionnément contre son cœur.

— Voyez! dit Malo de Treguern.

Le comte secoua sa tête couronnée de cheveux blancs.

— Je ne crois pas à l'instinct des mères, prononça-t-il froidement.

Comme la comtesse lui jetait un regard de reproche, il reprit avec plus de douceur :

— Ne m'accusez pas, Geneviève. J'y croirais qu'il me faudrait encore une autre certitude.

Stéphane et Tanneguy se tenaient par la main.

— Quoi qu'il arrive, nous resterons frères! dirent-ils en même temps.

Les yeux d'Olympe s'emplirent de larmes. Elle tira un papier de son sein.

— Tanneguy de Treguern, dit-elle en le présentant

au jeune homme, voici la page que douairière Le Brec avait arrachée au registre de la paroisse d'Orlan : c'est votre acte de naissance.

Ceci ne parut faire aucune impression sur le comte.

— Il y avait deux berceaux au moulin de la sage-femme, prononça-t-il lentement; avant d'aller au baptême, on les changea, de sorte que le fils de Treguern reçut le nom de Stéphane, et que le rejeton du faux prêtre fut appelé Tanneguy.

La comtesse Torquati fut obligée de soutenir Olympe, qui chancelait prête à s'évanouir. L'idée tant de fois repoussée que Stéphane était son frère venait de nouveau épouvanter son âme.

Le commandeur prit la parole à son tour en s'adressant au comte :

— Vous avez dit la vérité, mon neveu Filhol, dit-il en s'approchant; j'étais alors le seul gardien des destinées de Treguern. Quoique j'eusse deviné la substitution, je ne protestai point au moment du baptême, car je savais que plus d'un danger menacerait la vie de l'héritier des chevaliers. Mais, dans la soirée qui suivit le baptême, je me glissai au moulin de Guillaume, et de ma propre main, je changeai encore une fois les berceaux. Comme cela, me disais-je, Treguern portera son vrai nom, mais le faux prêtre et la Le Brec, croyant voir leur sang maudit, respecteront son existence.

Le comte baissa les yeux et resta impassible.

— Il te faut donc encore une autre preuve, mon neveu Filhol? dit Malo qui lui mit la main sur l'épaule.

— Oui, répliqua le comte sans relever les yeux.

Gabriel avait fait poser partout de grandes glaces contre les lambris.

— Tu disais l'autre jour, reprit le commandeur Malo, d'une voix basse et plus triste, tu disais que Treguern

était tombé à ce point d'avoir perdu ce funèbre privilége qui le faisait jadis deviner les approches de la mort. Tu te trompais, mon neveu Filhol.

Avant que le comte eut le temps de répondre, Malo le saisit par le bras et l'entraina vers l'une des glaces.

— Regarde! lui dit-il.

Le comte obéit machinalement; mais à peine eut-il jeté un regard sur la glace qu'il recula de plusieurs pas, la face livide et le corps tout tremblant.

— N'y a-t-il pas au devant de cette glace, murmura-t-il avec détresse, une tenture noire semée de larmes blanches?

— Il n'y a rien, répliqua le commandeur

— Alors c'est le voile de Treguern qui me cache ma propre image, et je suis condamné à mourir!

Le commandeur inclina la tête en signe d'affirmation.

— Que la volonté de Dieu soit faite! prononça Filhol, qui se redressa; je ne méritais pas de voir la renaissance de Treguern!

— A quelques pas de nous, reprit Malo, qui désigna la porte du corridor, il y a un autre homme condamné à mourir. La certitude que tu demandes est là tout près de toi. Ces deux jeunes gens vont regarder et tu ne douteras plus, mon neveu Filhol!

Le comte alla prendre lui-même par la main Stéphane et Tanneguy en leur recommandant le silence; il les conduisit jusqu'à la porte vitrée qui donnait sur la grande salle.

Gabriel était toujours assis devant son secrétaire.

Le comte mit Tanneguy et Stèphane au devant de lui et leur dit :

— Que voyez-vous à travers ce vitrage?

— Je vois M. de Feuillans, mon assassin, répondit Stéphane.

— Où donc? demanda Tanneguy ; moi je ne vois qu'un drap mortuaire qui descend du plafond au plancher.

Le comte baisa Tanneguy au front et lui dit, tandis qu'une larme roulait lentement sur sa joue :

— Treguern, mon fils chéri, oublie ton père, qui fut un pauvre pécheur, et ne te souviens que des bons chevaliers, tes aïeux.

Puis il s'agenouilla sur le carreau et demanda un prêtre.

De l'autre côté de la porte vitrée, ce n'était plus la marquise du Castellat qui était avec le comte Gabriel. Le nègre Congo avait remplacé la marquise. Il tenait à la main un pistolet américain à quatre coups.

— Les reconnaîtrais-tu bien tous les trois? demandait Gabriel.

— Oui, maître, répondait Congo.

— Au moment ou le feu d'artifice partira, trois explosions de plus ou de moins ne seront pas remarquées. Et dans ces sortes de réjouissances il est rare qu'on n'ait pas à déplorer quelque malheur. Vise avec soin et qu'ils soient bien morts, cette fois.

Congo branla sa tête noire en souriant.

— Et j'aurai les dix mille francs? dit-il.

— Tu auras tes dix mille francs, ce soir même !

Dans les jardins embaumés du château de Treguern, les hôtes parisiens erraient; la nuit était venue : c'était le beau moment la fête; le baron Brocard, Champeaux et bien d'autres se moquaient des trois Freux, qui n'avaient pas voulu se montrer, bien qu'on les appelât à grands cris.

A cette occasion, Champeaux essayait vainement de raconter une histoire qu'il tenait de sa tante.

Mais malgré l'absence des trois fantômes, le surnaturel avait sa petite part dans la fête donnée par le nouveau comte de Treguern.

Au milieu d'un groupe, Noisy le Sec parlait et narrait une aventure dont il prétendait avoir été lui-même le témoin.

C'était derrière le château, sur la lisière de la forêt. Feuillans, fuyant un instant la foule, se promenait là, tout seul. Noisy se dirigeait vers lui pour le complimenter sur les magnificences de sa demeure, lorsqu'une femme vêtue de blanc sortit des profondeurs de la forêt.

La brune confondait déjà les objets ; mais Noisy prétendait avoir reconnu parfaitement le beau visage de Laurence de Treguern, ainsi que sa douce voix, lorsqu'elle avait dit à Gabriel :

— Songe à Dieu ! tes minutes sont comptées !

Ce Noisy avait toujours de ces histoires !

La première des trois fusées qui devaient donner le signal du feu d'artifice traça dans l'air un rapide sillon d'étincelles.

Quand la fusée s'éteignit, l'anecdote lugubre de Noisy le Sec était déjà oubliée.

Tout le monde se précipita vers le parc. Feuillans, qui n'était point encore sorti du château, devait ouvrir le bal avec Olympe, sa belle fiancée, tout de suite après le feu d'artifice. On venait de voir passer Olympe de Treguern au bras du commandeur Malo. Autour d'eux s'agitait le petit avocat Privat, dix fois plus affairé qu'à l'ordinaire.

Au dernier étage du château, régnait une large frise. Deux hommes se montrèrent à la plus haute fenêtre située juste au-dessus du perron.

L'un de ces hommes n'avait point de bras.

— Mathurin, dit-il à son compagnon, c'est l'heure, j'entends le faux prêtre qui descend le grand escalier. Mets la corde entre mes dents et sauve-toi. Ce qui va suivre n'est point ton affaire.

— Je ne connais pas ton dessein, mon frère Roland, répliqua l'ancien sergent Mathurin, et je me lave les mains de ce qui peut arriver.

Il mit entre les dents de Roland une corde terminée par un nœud coulant qui contenait une pierre.

Roland descendit sur la frise, où il se tint en équilibre.

A ce moment même le comte Gabriel paraissait à la porte du vestibule et donnait le signal de tirer la troisième fusée.

Roland fit un brusque mouvement de la tête; le comte Gabriel poussa un grand cri et s'affaissa sur lui-même, roide mort. Une pierre, tombant de la frise, venait de lui fracasser la tête.

La lisière du parc ressemblait à un incendie; au milieu des mille feux qui se croisaient de toutes parts, trois détonations plus fortes retentirent.

Une voix triomphale s'éleva et dit :

— Treguern est mort ! c'est la troisième fois !

Quand on ôta les planches qui cachaient le tombeau du grand chevalier Tanneguy, dans le chœur de l'église d'Orlan, on put remarquer que la table de granit était entière et que l'angle brisé ne manquait plus.

Roland Montfort tout seul aurait pu dire à quel usage avait servi cette pierre avant de reprendre sa place, et comme s'était accomplie la prophétie.

Il y eut trois tombes nouvelles au cimetière : deux toutes simples portant les noms inconnus de Jérôme

Clément et de Johann-Maria Worms; la troisième en beau marbre noir portant l'écusson des chevaliers avec le nom de Filhol-Aimé-Tanneguy le Madre, comte de Treguern.

Vers ce temps, les religieuses Ursulines de Redon reçurent dans leur communauté une jeune fille qui prit le voile sous l'invocation de Sainte-Laurence.

Le commandeur Malo avait disparu, mais le jour où le riche comte Tanneguy épousa Marcelle, la jolie, on vit comme de joyeuses lueurs danser toute la nuit derrière les crevasses de la Tour-de-Kervoz.

M. Privat était de la noce. Il ne demandait plus la cause de cette protection mystérieuse qui avait si longtemps entouré Gabriel de Feuillans. Mais vous l'eussiez pris pour une âme en peine. Il était veuf. *Son affaire* avait rendu le dernier soupir.

Ce fut une vraie fête, ce mariage. Tanneguy était adoré dans la contrée; il prit Roland, le pauvre mutilé, pour un de ses témoins. Puis, avant de monter à l'autel, il mit la main de Stéphane dans la main d'Olympe émue et bien pâle, en disant :

— Quoi qu'il arrive, nous resterons frères !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. Le moulin de Guillaume Féru 1
II. Deux Sergents 20
III. Terreurs nocturnes 36
IV. La Croix-qui-Marche. 46
V. L'apparition 54
VI. Bonne personne Marion 68
VII. L'Homme noir 82
VIII. Geneviève 95
IX. Gabriel 112
X. Double baptême. 130
XI. Le vampire. 150
XII. La comtesse Torquati 163
XIII. Entrée de Tanneguy à Paris. 178
XIV. Quinze août. — Allée des Veuves 190
XV. Récits et traditions 204
XVI. Le commandeur Malo 213
XVII. La première apparition. 226
XVIII. Josille et Vevette 233
XIX. Le boudoir de la marquise 246

XX. M. Privat 258
XXI. Olympe de Treguern 271
XXII. Le cabinet de verdure 284
XXIII. Comte de Treguern 296
XXIV. L'intérieur d'un temple de l'amour. 305
XXV. La fosse creusée 321
XXVI. La cloche de quatre heures. 331
XXVII. L'homme sans bras 341
XXVIII. Les paperasses de M. Privat. 349
XXIX. L'octave de l'Assomption. 357
XXX. La pierre du tombeau de Tanneguy 369

St-Amand (Cher).— Imp. de Destenay.

PQ
2244
F2
1861
t.6

Féval, Paul Henri Corentin
[Oeuvres]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY